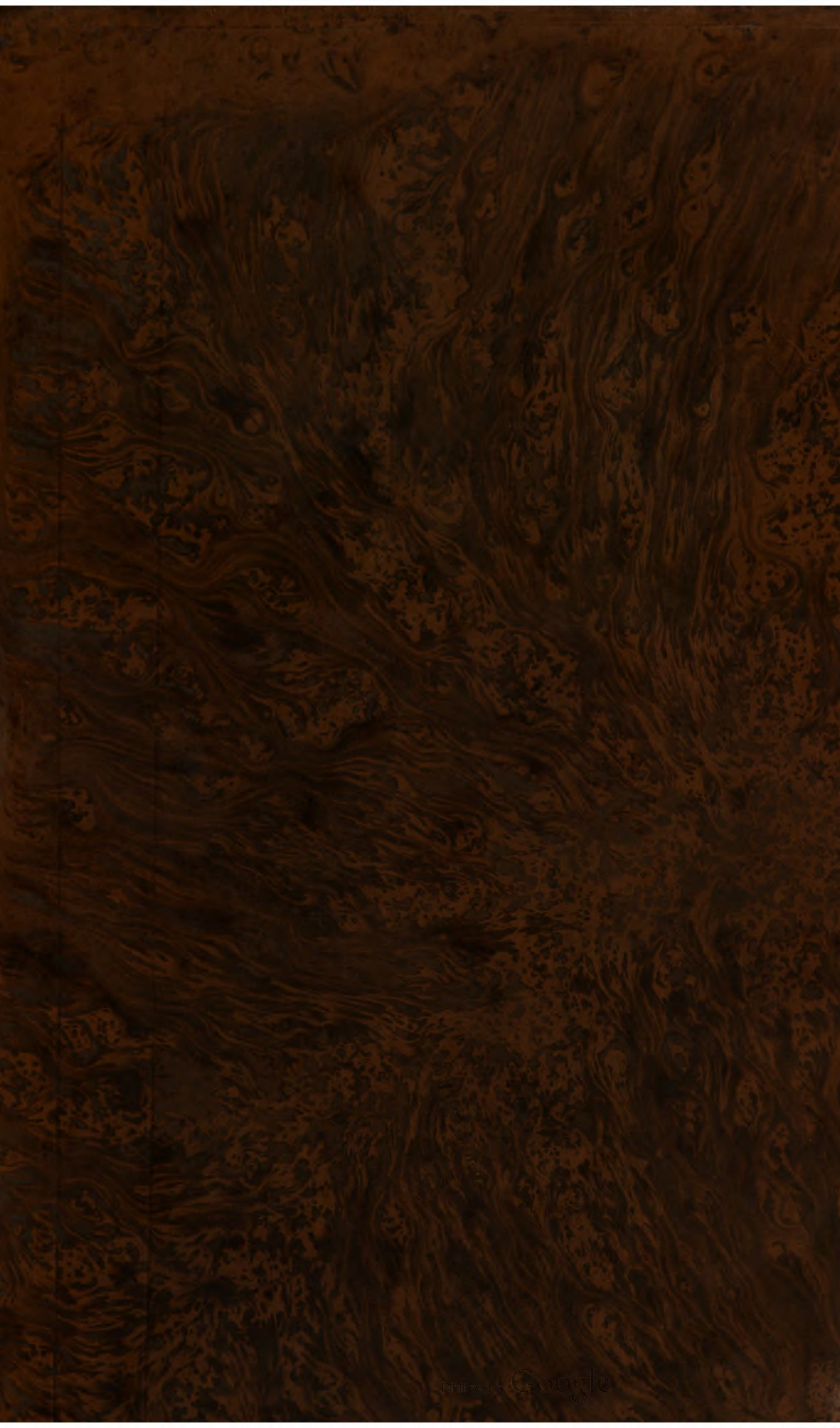
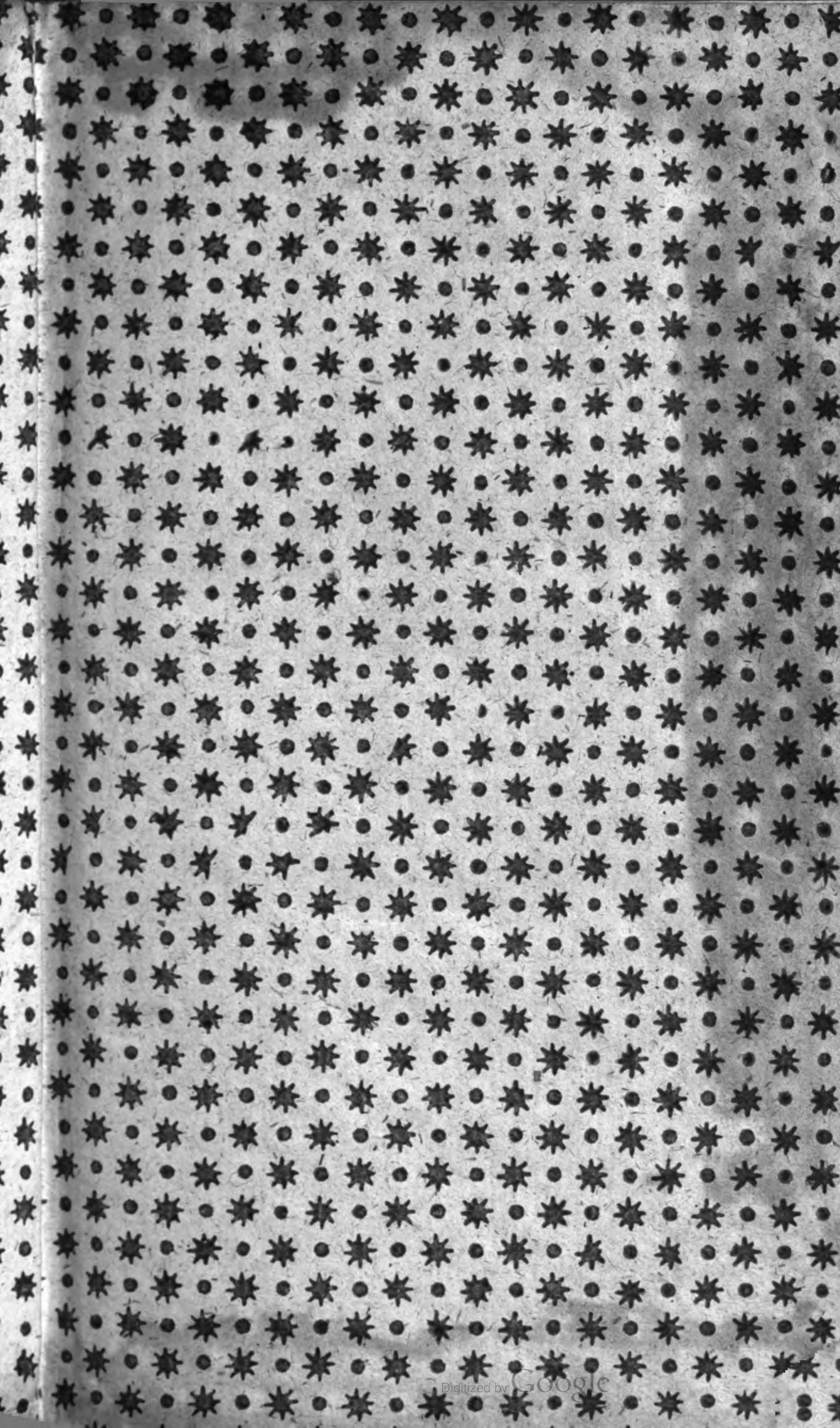




HISTOIRE

DES

SECTES RELIGIEUSES.

HISTOIRE

DES

SECTES RELIGIEUSES

Qui, depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle, sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les quatre parties du Monde ;

Par M. GRÉGOIRE,

ancien évêque de blois, sénateur, membre de l'institut, etc., etc., etc.

TOME PREMIER.

PARIS,

POTEY, Libraire, rue du Bac, N°. 46, près celle Saint-Dominique.

1810.


WIEN
HOFBIBLIOTHEK

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Diversité des Sectes politiques, philosophiques et religieuses. Nombre approximatif des sectes religieuses existantes. Considérations sur leur naissance, leurs modifications, leur durée. Tableau des controverses théologiques du dernier siècle. Secte des incrédules. Sectes fondées par des femmes. Caractère des Sectes modernes.

LE mot *Secte* présente l'idée collective d'individus attachés à la même doctrine, aux mêmes principes. Dans un sens plus restreint, il présente l'idée d'un corps de doctrine considérée par ceux qui l'adoptent comme la voie la plus sûre ou la seule sûre pour rendre à Dieu leurs hommages, et atteindre le bonheur dans l'autre vie. D'après la nature de ces opinions, et l'objet de cette doctrine, les sectes empruntent les dénominations accessoires de *Politiques*, *Philosophiques*, *Religieuses*. Quelques-unes ont

un caractère mixte. Ainsi les *Free-Quakers*, les *Wahabis*, les *Jacobites* ou *Non-Jurors*, sont simultanément sectes religieuses et politiques. Entre ces derniers et les Dissidens de France, l'analogie est frappante. Les Illuminés d'Allemagne étaient à la fois une secte philosophique et politique; leur influence et celle de la révolution française, dont on a dénaturé le caractère afin d'avoir droit d'en calomnier le principe, ont servi de prétexte à une secte, ou plutôt à une conjuration qui, née en Allemagne, n'a que trop de partisans dans d'autres pays. Le nom d'*Obscurans* a été quelquefois appliqué aux Protestans qui maintiennent les anciens principes de la réforme, par leurs co-religionnaires *Néologues* ou partisans de cette *nouvelle Exégèse*, qui voudrait démolir l'édifice du Christianisme; mais telle n'est pas l'acception qu'on donne ici à ce mot.

Affiliée au despotisme et à l'impiété, redoutant l'empire des lumières dans l'ordre social, la secte des *Obscurans* projète de museler les hommes par l'ignorance; et pour atteindre son but sacrilège, elle tente de placer sous la sauvegarde du ciel les fureurs de la tyrannie et les délires de la superstition. Une de ses ruses

est de vanter hautement les progrès de l'esprit humain; tandis qu'elle redouble d'efforts clandestins pour les étouffer; de décourager tous ceux qui cultivent leur raison; d'empoisonner les fruits du génie en s'emparant des découvertes que les siècles ont léguées aux hommes de l'avenir; de simuler, par des discours et quelques actes qui coûtent peu, un souverain respect pour la religion, mais d'en fouler aux pieds les principes et les devoirs; d'en dénaturer l'esprit pour le plier à ses vues; en un mot, de se jouer de Dieu et des hommes. Parmi les institutions analogues à ce plan, on peut classer la fête du rétablissement de Charles II, qui soumit les Anglais au pouvoir arbitraire d'un prince avili, et dont la cour était un cloaque de libertinage et d'impiété.

Il est rare, disait Mounier (1), que l'athéisme s'allie à l'amour de la liberté, parce que l'athée ne voit dans l'univers qu'un concours d'élémens. A ses yeux, les hommes ne sont que des machines qu'on peut briser sans scrupule, et

(1) Voyez *de l'Influence attribuée aux philosophes, aux Francs-Maçons et aux Illuminés sur la révolution de France*, in-8°. Tubingue, 1801, p. 71.

la religion n'est qu'un instrument politique.
L'homme le plus à craindre est celui qui ne craint pas Dieu, et qui cependant affecte de le révérer. Il vérifie le proverbe, que *l'hypocrisie est le manteau de la scélératesse.* Les hommes les plus religieux sont toujours les plus sincères amis de leurs semblables : tel fut cet Alfred le grand, fondateur de l'Université d'Oxford, instituteur du jury, et qui désirait que les Anglais, soumis aux lois de l'Évangile et de la patrie, fussent toujours aussi libres que leurs pensées : il connaissait la véritable gloire; et sa renommée, à l'abri de toute atteinte, est du très-petit nombre de celles que le respect des siècles a consacrées.

De toutes les sectes philosophiques dans ces derniers tems, aucune n'a autant remué les esprits que celle de Kant, chez les Allemands. Depuis Léibnitz et Wolf, cette nation méditative eut toujours une sorte de prédilection pour la métaphysique, dont on n'aurait jamais contesté l'utilité, si les aberrations de l'*Idéalisme* n'avaient enfanté des rêves comparés trivialement, mais avec justesse, à des vessies, et qui sont dignes de figurer dans le *Comte de Gabalis.* L'Autriche, appliquant au Kantisme le système

des douanes, le traita comme marchandise prohibée. Mais toutes les autres parties de l'Allemagne virent les professeurs les plus savans, les athlètes les plus distingués, entrer en lice, pour attaquer ou défendre un système qui, par la *raison pure* et la *raison critique*, veut réformer toutes les doctrines dans toutes les parties des connaissances humaines, surtout dans la religion, la morale et la politique. Pendant dix à à douze ans à Iéna, et dans d'autres écoles, à peine osait-on élever des doutes sur l'infaillibilité de Kant, dont la méthode, qui tend à détruire toute espèce d'enthousiasme, était soutenue avec enthousiasme. L'obscurité de ses idées, la nouveauté du langage dans lequel il les énonce, et qui a son vocabulaire propre, ont concouru à diviser son école. Tandis que les parties belligérantes se querellent sur les notions *a priori*, *a posteriori*, le reste de l'Europe garde une sorte de neutralité, et paraît même s'inquiéter peu de l'issue du combat. On serait tenté de croire que plusieurs kantistes se sont proposés sérieusement de suivre le conseil de Voltaire :

« Si vous n'inventez pas, créez de nouveaux mots ».

Tel veut qu'on ne dise plus *imaginer*, mais

construire; tel autre définit une belle architecture en l'appelant *une musique glacée.* Comme l'empire d'Alexandre, celui de Kant est partagé entre ses principaux disciples. Un homme dont les idées ont été alternativement préconisées avec tant d'acclamations, et censurées avec tant d'amertume; un homme qui, chez une nation éclairée, a imprimé un si grand mouvement à la faculté de penser, ne fut certainement pas un génie ordinaire; mais fut-il un théologien exact? Il parle du Christianisme sous un sens figuré et moral, dont s'enveloppent beaucoup de docteurs Protestans, qui écartent de la religion les prophéties, les miracles et les faits. De là, une dispute interminable sur l'influence bonne ou mauvaise du système de Kant, dans ce qu'il appelle *Religiosité*; on peut hasarder un jugement d'après l'exposé qu'on va lire.

Kant veut que la doctrine de Jésus-Christ soit un objet d'adoration, mais il pense que les hommes ont fait de lui un objet d'idolâtrie par l'adoration de sa personne (1).

(1) Voyez *Commentatio Ethico-Theologica de Emmanuele Kant, veritatis religionis Christianæ in foro rationis humanæ non accusatore, sed vindice*, etc., par

La Trinité lui montre Dieu comme législateur, gouverneur et juge, ayant la triple puissance législative, exécutive et judiciaire; cependant il ne rejète pas le mot *personne*, que les *jeunes théologiens* (*Protestans*) *ont en horreur* (1). Kant regarde comme puériles les questions sur l'éternité des peines, quoiqu'il ne la nie pas.

Il distingue la foi *éthique* ou rationelle de la foi historique, et paraît faire peu de cas de celle-ci. La religion Chrétienne est vraie, en ce qu'elle est purement *éthique* ou morale. Seiler, professeur d'Erlang, adoptant cette idée, procède de la morale du Christianisme à ses dogmes (2).

Le baptême est une espèce d'initiation pour transmettre l'*éthique* à la postérité, la communion en conserve la pratique; mais la communion Eucharistique donnée aux moribonds, est, dit-il, un *opium pour endormir la cons-*

Et. Wannowski, ministre réformé, in-8°. *Regiomonti Prussorum*, 1806. Voyez page 21.

(1) *Quam juniores Theologi planè perhorrescunt*; ibid. page 20.

(2) Dans ces Opuscules. *Moral der vernunft und der bibel, oder religion nach vernunft und bibel.*

cience. Dans un ouvrage imprimé en 1806 à Königsberg, Wannowski, ministre réformé, développait aussi en l'approuvant, la doctrine religieuse de Kant, qui a tourné la tête même à plusieurs Catholiques.

On a voulu, d'après ce système, démontrer le péché originel; on a publié des théologies, des catéchismes, des sermons calqués sur le nouvel idéalisme. Des ouvrages multipliés ont discuté si Schilling et Fichtey, deux des principaux disciples de Kant, sont l'un athée, l'autre spinosiste : un des livres les plus étranges a pour titre : *Lettres sur la Religion des Parfaits*. Ancillon fils, pense qu'on peut donner une idée de cet écrit, en l'appelant le *Mysticisme du Spinosisme*; car les opinions des adeptes nommés *Parfaits*, semblent dérivées de Spinosa, et par une inconcevable bizarrerie, elles se rapprochent sous quelques rapports du Catholicisme, comme étant, disent-ils, la religion non la plus vraie, mais la plus poétique. De là une sorte de confrairie ayant des rosaires, dont le mot d'ordre est la *Vierge Marie*, et qui cependant, regarde Spinosa comme un de ses prophètes; ce qui prouve, comme l'a très-bien dit Schwarzel, qu'à force

de prétendue philosophie, on finit par radoter.

Les disparités d'opinions sur le dogme, la morale, la forme du gouvernement ecclésiastique, les cérémonies liturgiques, la discipline, sont autant d'objets qui, séparés ou réunis, établissent une ligne de démarcation entre les sectes; c'est le nom spécial que donne l'Église Catholique aux diverses sociétés devenues schismatiques en se séparant d'elle, en refusant de reconnaître l'autorité légitime; et devenues hérétiques ou hétérodoxes, en rejetant un ou plusieurs articles de sa croyance.

Dupin observe quelque part que les Hérésiographes ont rarement oublié dans leurs catalogues quelques hérésies; mais que les multiplier est un défaut qui leur est ordinaire, lorsque, malgré le désaveu d'un auteur, ils lui imputent des conséquences qui dérivent ou qu'ils prétendent faire dériver de ses principes, et auxquelles il n'a jamais pensé; c'est là un de ces *défauts théologiques* qui ont fourni au Père Barre la matière de deux volumes, où cependant il n'a pas épuisé son sujet.

Quoique l'orthodoxie ou conformité à la saine doctrine ne puisse exister que là où se trouve la vérité, toutes les sectes ont prétendu la posséder.

Un Protestant nommé *Langius*, a publié une carte géographique de l'*Empire de l'Orthodoxie*, qui a pour bornes à l'orient le fanatisme, et au couchant, la pseudo-orthodoxie; il compose cet empire de trois royaumes confédérés, qui sont l'illumination, la justification, la rénovation, dont il donne une espèce de statistique très-détaillée. Le fleuve d'orthodoxie qui les parcourt, prend ses diverses sources au Sinaï, au Thabor, au mont des Oliviers, et se décharge dans la mer Pacifique, ou île des Bienheureux (1).

Il est des sectes, dont les membres réunis entr'eux par l'identité d'opinions sur certains points, ne forment pas néanmoins d'assemblées; ils continuent de professer le culte extérieur de la religion dans laquelle leur scission a eu son origine. Tels étaient les Jacobeos, les Mamillaires; tels sont les Nouveaux-Pélagiens, les Cordicoles : Aux égaremens de l'esprit humain s'intercalent quelquefois des vérités utiles ou des opinions tolérées; ainsi, malgré l'identité de nom, la justice défend de confondre

(1) Voyez *Brevis Descriptio Imperii Orthodoxiæ Evangelici*, etc.; par Langius, Tome I, page 20 et suiv.

les Millenaires, qui plaçaient la béatitude terrestre dans les voluptés sensuelles, avec ceux qui, de nos jours, particulièrement en Angleterre, ont débité des rêves si grotesques relatifs au *Millenium*; et ceux qui, tels que Laconza, Houbigant, Lambert, A...... professent à ce sujet des sentimens que l'Église n'a jamais frappés de censures.

D'autres sectes, à qui cette dénomination est plus convenable, ont des assemblées publiques ou clandestines, sans néanmoins faire schisme avec la société qui les a vu naître. Tels étaient dans l'origine les Hernnhuttes et les Méthodistes, qui continuaient à fréquenter, ceux-là les temples Luthériens, ceux-ci les églises Anglicanes.

Enfin, il est des sectes qui, séparées de toute autre, ont pour leur culte exclusif des réunions clandestines ou publiques.

Quelques écrivains ont voulu déterminer la proportion numérique des individus composant les diverses sociétés Juives, Chrétiennes, Païennes et Mahométanes (1). La diversité de leurs calculs prouve qu'on n'a pas encore acquis les données

---

(1) Voyez *a Wiew of Religion*, etc. by Hannah Adams, *in*-8°. Boston, 1801, page 496.

nécessaires pour asseoir un jugement. Que de romans n'a-t-on pas débités sur la population du globe, élevée par les uns à seize cents millions d'individus, réduite par d'autres à sept cents; sur la population particulière de la Chine, à qui les uns donnent trois cents millions, tandis que d'autres ne lui en accordent pas un tiers.

Le docteur Lettsom compte environ trois mille sectes, ou sociétés religieuses (1). Si par *Secte*, il entend toute collection d'individus rapprochés par l'analogie ou l'identité d'opinions sur un ou plusieurs points religieux, son calcul ne paraît pas exagéré; mais il l'est certainement, si la dénomination de secte emporte l'idée de culte organisé et de formes liturgiques. Perrin-du-Lac compte cinquante-trois sociétés Chrétiennes dans les États-Unis d'Amérique (2). Caritat, qui a long-tems habité la même contrée, réduit ce nombre de plus de moitié (3).

On donne ici l'histoire d'environ soixante-dix

---

(1) Voyez *Public Characters* de 1800-1801, page 505.

(2) Voyez *Voyage dans les Deux-Louisiannes*, etc., par Perrin-du-Lac.

(3) Voyez *Bibliothèque Américaine*, in-8°. Paris, 1807, n°. 3, page 81.

sectes qui rentrent toutes dans l'une des trois classes indiquées précédemment. Celles qui n'ont pas d'assemblées particulières, ni de culte organisé ; celles qui en ont, et qui néanmoins fréquentent encore d'autres Églises; celles qui ont un culte absolument séparé.

Mon intention étant de faire connaître les aberrations de l'esprit religieux depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'à l'époque actuelle, la nature du sujet commande de décrire d'une manière détaillée celles qui ont pris naissance dans ce laps de tems; mais d'une manière plus succinte, celles qui, antérieures au dix-huitième siècle, étaient déjà connues : et pour celles qui se sont modifiées, de présenter le tableau de leurs métamorphoses.

Les sectes nées dans le dix-huitième siècle sont les suivantes, excepté la société du *Christo-Sacrum*, qui est du dix-neuvième :

Glassites.	Balchristes (*incertaine*).
Méthodistes.	Universalistes.
Sécéders.	Jumpers.
Burghers.	Nécessariens.
Reliefs.	Hutchinsonniens.
Béreens.	Unitaires.
Lifters.	Tunkers.

Gemaima.	Cordicoles.
Shakers.	Fanatiques des Cévènes.
Skevi-Kares.	Convulsionnaires.
Swedenborgistes.	Martinistes.
Christo-Sacrum.	Knoepfler.
Jacobites.	République de Jésus-Christ.
Hattemistes.	Fanatiques d'Avignon.
Buchanistes.	Victimes.
Frères Moraves.	Chais de Sourcesol.
Gasner.	Théophilantropes.
Ronsdorfiens.	Mamillaires.
Bruggleriens.	Wahabis.
Rosenfeld.	Chasidim.
Abrahamites.	Jacobcos.
Séparatistes.	

Les Jacobites, Méthodistes, Théophilantropes, etc., présentent encore des subdivisions; ensorte que, si l'on y comprend les Nicholites, les Free-Quakers, etc., le nombre des nouvelles sociétés religieuses est d'environ cinquante.

Plusieurs n'ont eu qu'une existence momentanée, ou du moins elles n'ont pas survécu au siècle qui les avait vu naître : ce sont les sectes de

Brothers.	Ronsdorfiens.
Buchanistes.	Bruggleriens.
Verschoristes.	Rosenfeld.

Abrahamites.
Sionites.
Knoepfler.
République de J.-Christ.
Fanatiques d'Avignon.
Chais de Sourcesol.
Mamillaires.
Jacobeos.
Théophilantropes.

Quelques autres sectes d'une date plus ancienne, ont subi dans le dix-huitième siècle le même sort que les précédentes, et sont éteintes ou agonisantes; ce sont les

Antinomiens.
Macmillanites.
Brownistes.
Jacobites.
Philadelphiens.
Quinto-Monarchistes.
Borrelistes.
Labadistes.
Rhinsbourgeois.
Schwenckfeldiens.
Gichteliens.

On verra les modifications qu'ont éprouvées certaines sectes, en lisant les articles *Quakers*, *Millenaires*, *Baptistes*, *Piétistes*, *Moraves*, *Nouveaux-Pélagiens*, *Juifs*, *Roskolnisks*, *Protestans*.

Les disputes du Quiétisme en France appartiennent à la fin du dix-septième siècle. J'ai dû me borner à énoncer les faits très-peu nombreux qui, dans le dix-huitième concernent cette hérésie. L'ancien évêque d'Alais,

Beausset, élégant historien de Fénélon, mais toujours prosterné devant son héros, lui a élevé un piédestal au-dessous duquel il place Bossuet. Que l'archevêque de Cambrai ait écrit contre ce qu'il appelait les *Jansénistes*, qu'il ait approuvé l'opéra, et peint les amours d'Eucharis; je l'ai dit ailleurs, en cela rien de contradictoire (1). Si je n'étais circonscrit par le plan de mon ouvrage, j'aurais essayé de venger Bossuet. Un écrivain estimé vient de remplir cette tâche (2).

Les sectes naissent communément à la suite des disputes ou controverses théologiques; mais toutes les controverses n'enfantent pas des sectes. Souvent elles produisent des haines quand des hommes emportés, et dont le zèle est, suivant l'expression d'un auteur, toujours dans la Zône Torride, au raisonnement qui convainc, à la charité qui persuade, substituent une virulence de style qui irrite : mais lorsque la modération préside aux disputes, elles font jaillir la lumière

(1) Voyez *Ruines de Port-Royal*, nouvelle édition, page 50 et 51.

(2) Voyez la *Lettre à M. de Beausset* (par M. Tabaraud), etc., *in*-8°. Paris, 1809.

elles sont dans leur rapport avec la vérité ce qu'est la poudre d'émeri pour polir le diamant. *Les Lettres de quelques Juifs Portugais*, etc., *à Voltaire*, sont un excellent ouvrage, et cependant le respectable auteur, l'abbé Guénée, attribuait en partie son succès aux égards avec lesquels il traite son adversaire.

Dans le dix-huitième siècle, quelques opinions avancées ou reproduites sur des matières théologiques ou connexes à la théologie, sont si étranges, que leur bizarrerie même a fait abréger la dispute. Telles sont l'opinion de Colliber, qui donne à la Divinité une forme sphérique (1);

Celle qui place le Paradis Terrestre tantôt en Prusse, tantôt dans la Belgique, etc.;

Celle qui, de notre globe, fait un animal dont la respiration s'annonce par les marées; et qui, susceptible de maladies, manifeste les paroxismes de sa fièvre par les volcans;

Celle qui a pour objet la moralité des brutes, que les Sociniens ont cru capables de péché. Le dernier ouvrage sur cet objet est peut-être

---

(1) Voyez *a Sketch of the denomination of the Christian World*, etc., *in*-12. London, 1801, page 209.

une *Dissertation*, très-érudite, qui parut en 1788 à Wittemberg (1).

Une discussion très-vive s'est prolongée sur diverses opinions nées avant le siècle dernier ; les bons esprits déployent autant d'énergie à soutenir la supériorité du Concile œcuménique au-dessus du chef de l'Eglise, qu'à rejeter la prétendue infaillibilité du Pape, inventée par la flatterie, admise par l'ignorance après l'introduction des fausses décrétales, combattue par Adrien VI, et détruite par l'existence même de tant de Bulles affligeantes pour la religion et la raison, telle que la Bulle *in Cœna Domini*. Mais les préjugés et les passions qui s'interposent souvent dans les disputes, rendent interminables celles qui ont pour objet ces deux articles, et celles qui, relatives aux droits respectifs des autorités spirituelle et temporelle, paraissent avoir un caractère mixte.

Que de volumes ont fait éclore les immunités accordées au clergé ;

La Légende de Grégoire VII, en 1729 ;

La Discussion entre Rome et le Portugal, vers l'an 1760.

---

(1) Voyez *De Peccatis et Pœnis Brutorum*, in-4°. Wittenbergæ. 1788.

Les Démêlés entre Rome et Naples, relativement à la Sicile ;

La Haquenée que présentait annuellement au Pape le roi de Naples ;

L'Aggression de Clément XIII, contre le duc de Parme, en 1768 ;

L'ouvrage publié sous le nom de *Fébronius*, par Hontheim, évêque de Myriophite et suffragant de Trèves ;

Les Réformes opérées par l'empereur Joseph II, et par le grand-duc Léopold ;

L'Assemblée des Evêques de Toscane, le Synode de Pistoye ;

Le Pouvoir des Nonces et le Congrès d'Ems ;

La Dispute sur le *Pallium*, à l'occasion de l'évêque de Fulde ;

Les Affaires du Clergé dans la révolution Belgique, celles qu'a fait naître la révolution française concernant les dîmes ; les Biens Ecclésiastiques ; la suppression des corporations régulières ;

La Constitution civile du Clergé ;

Le Serment exigé des Pasteurs en 1791, d'être soumis à la nation, à la loi et au roi, et de veiller exactement sur les fidèles confiés à leurs soins !

On formerait de vastes bibliothèques avec

tout ce qui a été publié sur le Formulaire, la Bulle *Unigenitus* et une foule d'articles importans, mais accessoires à ces premiers objets, tels que :

Le Cas de Conscience.

La Loi du Silence.

Les Billets de Confession.

Les Refus des Sacremens.

L'approbation des Confesseurs.

Les Interdits arbitraires.

Les Droits du second ordre.

Ensuite :

Les Affaires des Jésuites.

Les Rits Chinois et Malabares.

L'Affaire de Berruyer.

La Légitimité des rentes sur Contrats rachetables, et les Billets de Lorraine.

Puisque j'ai commencé à indiquer les principales controverses du siècle dernier, c'est peut-être servir la curiosité du lecteur, que d'en continuer la liste :

La Dispute sur la Crainte et la Confiance entre Boursier, Petit-Pied, d'Etemare, etc.

La Validité des Ordinations Anglaises discutée long-tems avant le Courayer, et soutenue

par Daniel Williams, combattue par Th. Ward, le Quien, etc.

La Distinction du Contrat et du Sacrement de Mariage depuis long-tems connue, établie; mais savamment prouvée dans le *Traité du Mariage*, par le président Agier, et si bien exposée dans des *Lettres Pastorales* de Périer, alors évêque de Clermont, et Mauvielle, ci-devant évêque de Saint-Domingue.

L'Immolation dans le Sacrifice de la Messe, entre Plowden, Montazet, Jabineau, Larrière, le P. Lambert d'une part, et de l'autre, Pelvert et Mey; tous reconnaissant la présence réelle, mais soutenant, ceux-ci qu'il y a une immolation véritable, les autres; qu'elle est seulement mystique.

Le Serment exigé des Catholiques Irlandais et Anglais en 1778 : serment plus fort que celui qui fut condamné en 1606, par les Bulles foudroyantes de Paul V; puis, d'après Bossuet, Holden, Beraut-Bercastel, etc., universellement reconnu pour très-catholique. Celui de 1778 est approuvé par une consultation de la Faculté de Paris, signée entr'autres de l'évêque de Boulogne, Asseline, qui néanmoins a écrit contre le serment de 1791.

Vers la fin du dix-huitième siècle, la demande faite par les Catholiques Anglais d'évêques en titre au lieu de vicaires apostoliques.

En Italie; les Disputes sur le jeûne, soutenu par Concina, Montegazzi, Muratori, Carbonara, contre le relâchement de Copellotti, Cazali et Brignolle.

La Communion Liturgique des Fidèles, c'est-à-dire, après celle du prêtre, contre l'affectation abusive de ne la distribuer qu'avant ou après la messe; abus combattu par Guerreri, Traversari, Nannaroni et Degola.

La Catholicité des Arméniens, soutenue par Serpos, et combattue par l'Université de Pise, par l'abbé Delmare, etc.

Il est des disputes auxquelles ont également pris part des Catholiques et des Protestans; par exemple, l'Inoculation considérée comme permise ou prohibée, combattue par Hecquet, Bury de l'Épine, soutenue par Chaïs, etc., etc.

Les articles qui suivent, vivement controversés dans le dix-huitième siècle, ne l'ont guère été que dans les communions protestantes, à la doctrine desquelles plusieurs ont un rapport exclusif.

En Hollande; le Système de Becker contre

l'action des esprits, et la puissance des démons sur les corps.

La Manière d'envisager le mystère de la Trinité, par le ministre Maty, combattu par ses confrères la Chapelle, Chauffepié et Bouillerot.

Le Mensonge officieux, soutenu par le ministre Saurin, qui renouvelait l'erreur du Jésuite Cattaneo, combattu par la Chapelle, etc.

En Angleterre; la Doctrine de Sachewerel concernant l'obéissance passive ou non-résistance.

La *Controverse de Bangor*, ainsi nommée à l'occasion de la dispute élevée sur un sermon de Hoadley, évêque de ce siége, contre la juridiction temporelle du clergé.

La Signature des Trente-Neuf Articles, ou Acte de Conformité.

La Réforme du Symbole Athanasien. A cette discussion se rattache la *Controverse Blagdonienne* entre le curé de Blagdon, près de Bristol, et Miss Hannah More.

L'Authencité du passage de saint Jean sur les trois témoins.

L'Utilité d'un Etablissement civil et légal pour la religion.

La Résidence des Ministres.

La Suppression des Dîmes.

La Révocation de l'acte du Test.

Les Droits politiques des Catholiques Irlandais.

L'Idéalisme de Berkeley, évêque de Cloyne.

Le Sacrifice Expiatoire (*Atonement*) de Jésus-Christ.

La Durée de son Ministère, débattue entre Priestley et l'archevêque Newcombe, etc.

La Nécessité du Culte public, combattue par Gilbert Wakefield, etc., etc.

La Forme du gouvernement Ecclésiastique, agitée particulièrement en Ecosse.

La Nécessité et la valadité du Baptême des impubères, entre les Baptistes et les autres sociétés Chrétiennes.

La Forme d'administration du Baptême par aspersion ou par immersion.

Chez les mêmes, la Question nommée *Strict Communion* et *Mixed Communion*, qui consiste à savoir si, dans les assemblées religieuses, on peut admettre indifféremment ceux qui ont reçu le baptême sous l'une ou l'autre forme, (*mixed communion*), ou si l'on doit exclure ceux qui ne l'ont pas reçu par immersion (*strict communion*).

La Liberté morale, surtout dans l'école

d'Edimbourg, et chez les Mennonites de Hollande.

En Allemagne; la Traduction infidèle de la Bible dite de *Wertheim*; par J. L. Schmidt.

La Préexistence de l'ame de Jésus-Christ.

La Réforme des Livres Liturgiques.

Walch et Fant ont publié des Compilations indigestes sur ces disputes.

Quelques-unes sont des logomachies qui pourraient former un supplément au *Traité de Werenfels*; mais la plupart se rattachent aux fondemens de la foi. A raison de leur importance, j'aurais ajouté à l'*Histoire des Sectes Nouvelles* celle des Disputes Contemporaines, si je n'en avais été détourné par la considération qu'actuellement peu de gens lisent les ouvrages concernant les matières religieuses, et que, journellement on voit diminuer le nombre de ceux qui savent lire. En continuant de rétrograder, la France ecclésiastique se retrouverait bientôt sur les confins de la Barbarie.

L'éclat des talens militaires peut donner à une nation une prépondérance passagère; mais la force réelle, la véritable gloire et le bonheur, sont enfans de la paix et des sciences, dont elle favorise les progrès. Tout est lié dans

le système de nos connaissances : un état qui s'arrière sur quelques-unes, s'affaiblit nécessairement, descend à l'infériorité politique dans la balance des nations, et compromet encore sa tranquillité intérieure.

Par l'absence d'instruction, les esprits plus accessibles à tous les genres de fanatisme, sont facilement entraînés à seconder les entreprises d'ambitieux rusés qui connaissant la théorie et la pratique des mouvemens populaires, captent la multitude en servant ses passions et ses préjugés. Et comment un peuple sans culture, ne serait-il pas en proie aux extases du délire, quand dans des pays où l'instruction est très-répandue, on trouve des sectes telles que les *Sauteurs* du pays de Galles; les *Secoueurs*, et les *Illuminés* des Etats-Unis? Cette dernière contrée voit fréquemment éclore des sectes nouvelles, filles d'un anthousiasme d'autant moins durable qu'il est plus exalté. Telle était dernièrement dans la Nouvelle-Ecosse, celle de Henri Allen, qui rejetait tous les sacremens, et soutenait qu'Adam et Eve, dans le Paradis Terrestre, n'avaient pas de corps : avec eux étaient là toutes les ames de leurs descendans. Henri Allen eut une foule de sectateurs dont plusieurs

prétendaient se rappeler le tems de leur séjour dans l'Eden. Leur chef, qui avait commencé à dogmatiser en 1778, étant mort cinq ans après, sa secte s'éteignit avec lui (1).

Vers le même tems, du côté de Leyde, état de Massachuset, un nommé *Dorrel* s'était fait un parti en niant la résurrection des corps. Ce mot, dans l'Ecriture, ne signifie, disait-il, qu'une régénération spirituelle; et ceux qui l'ont obtenue, sont gratifiés de révélations immédiates, qui les dispensent de lire la Bible. La vie éternelle est formée par une suite de générations naturelles. Il n'y a pas d'opposition entre Dieu et le diable; chacun est maître dans son domaine respectif. Dorrel sera un jour adoré. Une nouvelle alliance va se former par son entremise (2).

Qui voudrait ou pourrait dresser le catalogue de tant d'écervelés ont usurpé les titres de *Messie, prophètes*, etc., etc.? Quel lecteur pourrait supporter la description de tant de sectes éphémères et microscopiques, dont les noms se perdent dans les annales de la folie?

---

(1) Voyez *A View of Religions*, etc., page 475.

(2) *Ibid.* page 456.

En 1674, un Allemand nommé *Knuzen*, composa une lettre et deux dialogues contenant les principes d'une secte qu'il voulait établir sous le nom de *Conscientiaires*, qui niait l'existence de Dieu (1). C'est là sans doute ce qui aura donné à Silvain Maréchal l'idée de sa délirante brochure intitulée : *Culte des Hommes sans Dieu.*.

Cicéron assure qu'il n'est aucune absurdité qui n'ait eu pour patron quelque philosophe (2). Ainsi ce titre, si respectable dans son origine et par son objet, mais si flatteur pour l'amour-propre, était du tems de l'orateur Romain comme de nos jours, prostitué à des sophistes qui se couvraient des livrées de la sagesse. Plusieurs *philosophes*, Celse, Porphyre, Julien, attaquèrent le Christianisme : les objections consignées dans leurs écrits, ont été reproduites par les incrédules modernes, qui n'ont pas jugé à propos de lire les réponses d'Origène, Arnobe, Minutius-Félix, etc.; mais qui, se targuant aussi de *philosophie*, ont attaché à ce mot pris dans son

---

(1) Voyez *les Entretiens* de la Croze et Bayle, article *Knuzen*.

(2) Voyez Cicero *de Divinatione*.

acception étymologique, l'idée accessoire d'opposition aux idées religieuses. Les apologistes du Christianisme, en consentant à ce que l'épithète d'*Incrédule* fût synonyme de *Philosophe*, ont en quelque sorte sanctionné l'usurpation de ce titre.

Ainsi ne pensait pas saint Justin, décoré aussi du nom de philosophe, ni saint Grégoire Thaumaturge qui, dans sa harangue à Origène, établit que la philosophie est le fondement de la piété; ni cet illustre Boëce, auteur de la *Consolation de la Philosophie*, martyrisé pour avoir soutenu la divinité de Jésus-Christ, la liberté Romaine et la gloire du sénat, qui s'en montra indigne en prononçant lâchement l'arrêt de mort de son défenseur.

Les *Philosophes* modernes ont approfondi avec beaucoup de sagacité divers articles du *Droit Social*, et revendiqué ceux des nations: ils ont provoqué la réforme des lois civiles et criminelles; l'abolition des procès par la magie, de l'inquisition, des corvées, de la féodalité, de la torture, quoique sur ce dernier article ils n'aient guère fait que répéter les réflexions de saint Augustin dans sa *Cité de Dieu*, sans indiquer la source où ils les avaient puisées.

Il faut savoir gré aux hommes du bien qu'ils font, sans trop scruter les motifs qui les dirigent; ainsi remercions les écrivains courageux qui ont dévoilé le scandale et poursuivi le crime réfugié au pied du trône ou dans le sanctuaire : ils ont démasqué la conspiration sacrilège des potentats et de ce haut clergé si souvent complice de la tyrannie et désavoué par la religion, au nom de laquelle il sanctionnait des abus dont il partageait les avantages.

Depuis Louis XIV, les évêques, les aspirans à la mitre, et ceux qui convoitaient les riches bénéfices pour dévorer le patrimoine des pauvres, furent presque tous adulateurs et rampans. Il est inoui qu'un seul prédicateur de cour ait cité le célèbre discours de Samuel pour inculquer leurs devoirs aux chefs des nations. L'un des plus vils flagorneurs fut Boux, évêque de Périgueux; si son exemple eut beaucoup d'imitateurs, du moins son éloquence n'est pas plus séduisante que celle de tant d'Oraisons funèbres, dont aucune n'eut pour objet de préconiser les vertus obscures, mais toujours *de très-hauts et puissans princes*, qui, la plupart, avaient fatigué la terre. La fille du Tems, la

Vérité, a fait justice des panégyristes et des héros.

Plusieurs membres, surtout du *haut-clergé*, avaient transigé avec l'incrédulité sur divers articles. On ne dira pas que Bernis eut une morale trop austère quand il écrivait les vers suivans :

« Rions des préceptes sauvages
» De nos censeurs trop rigoureux ;
» Nous serons toujours assez sages
» Si nous sommes souvent heureux ».

L'ami de la Pompadour devint ensuite une espèce de saint, en refusant de prêter le serment de 1791. Brienne qui, sans être meilleur sujet, le prêta, avait presque donné la main à la philosophie par sa thèse soutenue en Sorbonne le 30 octobre 1751 ; elle fut suivie de celle de l'abbé de Prades, du 8 novembre même année. Au lieu de se borner à condamner ce qui, dans ces thèses, heurtait la religion, les évêques et les parlemens leur firent un crime d'avoir, sous les auspices du bon sens, comme le Pape Alexandre III, saint Lambert, évêque d'Utrecht ; saint Edouard, roi d'Angleterre ; saint Thomas, saint Vincent Ferrier, Gerson, Almain, Major, etc., etc., reconnu que l'autorité souveraine réside dans le

peuple qui la délègue : cette obstination à vouloir amalgamer deux choses inconciliables, le despotisme et le Christianisme, est une des causes qui irritèrent les philosophes, et servirent de prétexte à leurs tentatives pour détruire les fondemens de la religion. En cela le haut clergé avait montré ignorance et mauvaise foi ; les incrédules à leur tour, se signalèrent par la mauvaisef oi et l'ignorance.

Un des premiers traits de leur tactique fut d'ébranler la réputation de tous les hommes qui ont illustré le Christianisme ; c'était une aggression indirecte contre la religion même, avec laquelle, si mal à propos, on identifie les torts de ses ministres ; et une aggression contre tous ses ministres ; qui jamais réputés solidaires pour les vertus, le sont toujours pour les vices. On placarderait volontiers la honte sur un prêtre de Strasbourg pour le crime qu'un autre aurait commis à Perpignan. *C'est un prêtre*, dit-on ; *voilà les prêtres* : et cet argument est sans réplique.

Les incrédules élevèrent des nuages sur la foi de Fénélon pour l'aggréger à leur secte, et présentèrent Bossuet comme ayant violé, sur l'article du célibat, les règles canoniques, pour

le décrier. Pascal, qui avait forcé les hommages de Bayle, fut attaqué par Voltaire. On fit imprimer ses *Pensées* en les mutilant ; les *Réflexions* de la Rochefoucault, en supprimant celles qui ont une physionomie religieuse ; les *Caractères* de la Bruyère, en supprimant le chapitre des *Esprits-Forts* : Condorcet donna une édition des *Lettres* d'Euler ; et sous prétexte de faire disparaître des longueurs, il écarta tout ce qui est favorable à la religion (1).

Antoine la Salle, encouragé à traduire Bacon par divers écrivains, au nombre desquels il place l'auteur de cet Ouvrage, ne leur avait pas annoncé qu'il dénaturerait le philosophe Anglais, dont il ferait volontiers un incrédule.

Et qu'est-ce donc que ce Bacon si vanté ? N..... va nous l'apprendre.

Bacon n'est qu'un vieil enfant qui répète avec confiance les contes qu'il a appris de sa nourrice. Euler est crédule comme une vieille femme ; Newton est un mauvais logicien qui bavarde.

Dans une rapsodie très-récente, alternativement prohibée ou permise d'après des calculs de circonstances, un Pigault-le-Brun répète sans pu-

(1) De Luc et Emery ont vengé Euler.

deur des impostures et des paralogismes réfutés tant de fois, que ses confrères en incrédulité en sont humiliés. Il déclare nettement qu'il faut être imbécille *pour être chrétien* (1). Ainsi Addisson, Boerhave, Bossuet, Bernoulli, Bourdaloue, Copernic, Corneille, Cassini, Despréaux, Domat, Descartes, d'Aguesseau, Fermat, Gassendi, Grotius, Haller, Kepler, Linnée, Leibnitz, Locke, Massillon, Milton, Mallebranche, Newton, Pope, Pufendorf, Rollin, Racine, Robertson, Saurin, S'Gravelande, Ticho-Brahé, Wolf, etc., etc., n'étaient que des imbécilles, surtout comparativement au romancier Pigault-le-Brun.

Voltaire régnait sur l'Académie Française, non-seulement par l'admiration qu'inspiraient ses talens, mais encore par la terreur : il poursuivit avec acharnement l'émule de Malherbe et de Jean-Baptiste Rousseau, pour avoir osé se montrer Chrétien dans son discours de réception; il crut l'avoir immolé au ridicule par ce vers :

« Et l'ami Pompignan croit être quelque chose ».

Une foule de gens, en répétant les saillies de

(1) Voyez le *Citateur*, 2 vol. *in*-12. Paris, 1800.

Voltaire, en affichant l'incrédulité, croyaient s'associer à sa gloire littéraire.

En déprimant tous les hommes dont s'honore le Christianisme, l'incrédulité devait naturellement exalter ceux qui l'ont outragé. Pline-le-jeune écrit à Trajan, qu'il fait condamner à mort les Chrétiens qui refusent d'adorer la statue de l'empereur; et celui-ci l'approuve. Peut-on citer un seul de nos mécréans qui ait blâmé cette barbarie? Loin de là, ils ont fait de Trajan un héros; mais ce héros serait un monstre si, au lieu de Chrétiens il eût fait périr un seul philosophe.

D'Alembert, à l'article *Dictionnaire* de l'Encyclopédie, dit en parlant de Bayle: *heureux s'il avait plus respecté la religion et les mœurs*. Voltaire s'empresse de lui écrire qu'il a lu cela avec horreur; que d'Alembert doit toute sa vie faire pénitence de ces deux lignes: et celui-ci s'excuse en disant, que c'est un style de notaire pour servir de passe-port à la vérité.

Voltaire veut qu'on tire à balle sur les Jésuites et les Jansénistes, pendant qu'ils se mordent (1).

---

(1) Voyez Lettre du 26 janvier 1762 à d'Argental, Tome LXXV.

« C'est bien dommage, dit-il, que les philo-
» sophes ne soient pas encore assez nombreux,
» ni assez zélés, ni assez riches pour aller
» détruire par le fer et la flamme ces ennemis
» du genre humain, et la secte abominable qui
» a produit tant d'horreurs (1) ».

Voilà un échantillon de la douceur d'un homme qui a tant vanté la tolérance, mais qui criait sans cesse à ses affidés : *écrasez l'infâme.*

Personne n'ose plus révoquer en doute la conspiration ourdie contre le Christianisme vers le milieu du dernier siècle ; le projet d'établir à Clèves, sous la protection du roi de Prusse, une colonie philosophique pour écrire contre *l'infâme* ; le projet de faire rebâtir le temple de Jérusalem, pour donner un démenti aux Ecritures. L'évènement arrivé sous Julien, attesté par un écrivain de la Gentilité, Ammien Marcellin, est un des faits le mieux établis dans l'histoire ; nos incrédules peuvent une seconde fois en courir la chance. Mais quand même ils parviendraient à réédifier ce temple, ils n'auraient encore rien prouvé : car les prophéties annoncent qu'il n'y restera pas pierre sur pierre,

(1) Voyez Lettre du même jour à Damilaville.

ce qui s'est vérifié ; mais elles ne disent pas qu'il ne sera jamais relevé.

Le docteur W. L. Browne, ministre Anglican à Utrecht, se moque de sceptiques qui, rejetant la Bible, admettent sans difficulté que les hommes ont eu d'abord une grande queue, et qu'ils ont marché à quatre pattes; mais que la civilisation leur a suggéré de couper cet appendice, et de se tenir debout (1) : ensorte que, suivant la définition de la Mettrie, *l'homme est une machine perpendiculairement rampante*. Ce que dit Browne des sceptiques, convient parfaitement à d'Holbach, qui s'était enthousiasmé de Mesmer; et qui, à cet égard, portait la crédulité aussi loin que possible, dit Naigeon, dont l'autorité n'est pas suspecte.

Un homme qui ne conteste pas à d'Holbach d'avoir eu des qualités louables, l'appelle néanmoins le *Marat* de la philosophie : son école d'athéisme est une de celles qui ont le plus contribué à démoraliser l'Europe, à dégrader

(1) *Verhandelingen raakende den naturlyken en geopenbaarden Goddienn Witgegeeven door Teylers godgeleerd genootschap*. 7 *deel* in-4°. Te Haarlem, 1787, T. VII, page 31.

la dignité humaine. Que d'efforts elle a déployés pour établir que si la structure d'une horloge atteste l'ouvrage d'une main intelligente, l'harmonie de l'Univers ne présente que celui d'un aveugle destin; que les chefs-d'œuvres du génie ne sont que le produit de la matière, et que l'homme est ravalé au niveau du chien qui aboie, du porc qui se veautre, et du bœuf qui rumine. Needham, Jésuite Irlandais, crut avoir remarqué au microscope des anguilles vivantes dans la farine torréfiée : à l'instant les matérialistes s'emparèrent de cette observation, actuellement détruite par la découverte des germes; dans le *Système de la Nature*, d'Holbach soutint la possibilité de la génération des êtres par voie de corruption. Cet ouvrage étant un peu trop relevé pour le vulgaire, on crut devoir mettre l'athéisme à sa portée dans un ouvrage intitulé le *Bon Sens*, qui fut distribué même aux femmes-de-chambre et aux valets.

Le système des générations sans germes a été reproduit par un médecin mort récemment qui, alléguant pour preuve les maladies pédiculaires, espérait, sans doute, qu'il serait cru sur parole. Robinet, dans son ouvrage de la *Nature*, s'annonçant avec l'assurance d'un adepte qu'elle

aurait choisi pour confident, et qu'elle aurait admis dans son laboratoire, explique comment, par des essais répétés, elle parvint à fabriquer l'homme. C'est grand dommage que, depuis six mille ans, elle-même ait oublié son secret; mais elle le retrouvera. Un professeur de Paris, légataire de Telliamed, espère que le *punctum saliens* et les animaux sans vertèbres développés par le tems et l'espace, nous retraceront les phénomènes de la création de l'homme. Ajoutons que de savans botanistes et chimistes, interrogés il y a quelque tems sur la possibilité de résoudre le problème dont il s'agit, annonçaient qu'ils étaient sur la route; et qu'avec les affinités et le galvanisme, on pouvait se promettre une solution satisfaisante. A la vérité, ils n'ont pas encore pu nous faire même une laitue; mais ne nous décourageons pas.

L'indulgence la plus décidée ne peut méconnaître la mauvaise foi avec laquelle depuis long-tems les incrédules attaquent la religion. Ils crient sans relâche contre sa sévérité qui n'admet qu'un petit nombre d'élus dans le ciel, qu'ils ouvrent complaisamment à tous les peuples, et cependant trente de leurs écrits reprochent à l'Église Catholique de recevoir les pécheurs à la

pénitence : toute religion, disent-ils, qui a des expiations pour le crime, par là même l'encourage. L'accusation est répétée par ce Villes-Brune, mort dernièrement à Angoulême, qui, copiant toutes les contradictions dont il se fait l'écho, assure d'un autre côté, que les prêtres sont impitoyables, et qu'il leur faut du sang. L'usage est, comme on sait, de les faire figurer dans toutes les guerres, dites de religion, avec un Crucifix d'une main, un poignard de l'autre, même dans l'affaire de la Saint-Barthélemy, quoiqu'elle fût l'ouvrage d'une politique féroce à laquelle le clergé ne prit aucune part; comme l'usage est de répéter, d'après Voltaire, que l'abbé de Caveyrac a fait l'éloge de ce forfait, quoique le contraire soit bien prouvé.

Le comte de Rantzau assure qu'un prêtre peut absoudre sur-le-champ une personne du sexe, sa complice, et même imposer la plus rigide pénitence à celle qui repousserait ses désirs criminels (1).

Un nommé *Bosc* imprimait, il y a quelques années à Paris, « que la Religion Romaine

(1) Voyez *Discussion si la polygamie est contre la loi naturelle ou divine*, par le comte de Rantzau, *in*-12. Pétersbourg, 1774.

» enseigne qu'il ne faut penser qu'à soi (1) ».

En recherchant la manière dont l'Amérique put être peuplée, parce qu'on croyait ses côtes très-éloignées des continens de l'Ancien-Monde, une solution simple offrait le moyen de fronder le récit de la Genèse : c'était de supposer que les habitans du Nouveau-Monde étaient autocthones; mais Bering et Coock découvrent qu'entre l'Asie et l'Amérique il n'y a guères que six ou sept myriamètres de distance, et que cet intervalle est encore parsemé d'îles. Les recherches de Barton (2) et d'autres savans développent ensuite, avec succès, l'analogie des mœurs et des idiômes entre l'Ancien et le Nouveau-Monde; ce qui n'empêche pas Bory-Saint-Vincent de soutenir comme possible, la pluralité d'espèces humaines en disant que le germe duquel nous sommes peut sortir de différentes racines confiées à différens climats (3).

(1) Voyez *Moyens d'avoir de bons Représentans et de bonnes lois*, in-18. Paris, an VI, page 49.

(2) *New-Viewf of the origin of the tribes and nations of America*, by B. S. Barton, *in*-8°. Philadelphie, 1798.

(3) Voyez *Essai sur les Isles fortunées*, par Bory-Saint-Vincent, page 464.

Le chirurgien Lattil vient de répéter que saint Augustin (sermon 33 , à ses frères au désert), dit avoir vu en Éthiopie des hommes et des femmes sans tête, qui ont leurs yeux sur la poitrine (1) : cent fois on a répondu (ce qui n'est contesté par aucun critique) que ces sermons ne sont pas de l'évêque d'Hippone. N'importe ; tenez pour certain qu'ils répéteront l'objection.

Ils répéteront que le pape Zacharie a condamné l'opinion de Vigile, évêque de Saltzbourg, sur les Antipodes , quoiqu'il soit bien prouvé que la censure ne frappait que sur l'hypothèse d'une race d'hommes qui ne descendraient pas d'Adam.

Ils répéteront que saint Bernard captait la crédulité en offrant dans le ciel autant d'arpens qu'on lui en donnait sur la terre ; ils citeront même l'abbaye de Signy, diocèse de Reims. Les auteurs du *Gallia Christiana*, qui en parlent d'après Morlót et Sainte-Marthe comme d'une anecdote peu croyable, n'ont pas vu la charte. D. Brial , qui a examiné le cartulaire de ce monastère, déclare ne l'avoir pas trouvée. Nos in-

(1) Voyez *Campagne de Bonaparte en Égypte*, par Lattil, *in*-8, Marseille, p. 224.

crédules, si enclins à révoquer en doute les faits historiques les mieux établis lorsqu'ils les gênent, de celui-ci (qui, fût-il vrai, ne prouverait rien contre la religion, mais qui est unique et pour le moins incertain), ils feront une règle de conduite invariable de l'illustre abbé de Clairvaux.

Ils répéteront le conte qu'ils ont lu dans les *Essais de Sainte-Foix sur Paris*, « qu'un Con-» cile de Mâcon a décidé que les femmes ne » sont pas de l'espèce humaine (1) ».

Ils répéteront et ils imputeront à l'Église les fables de Jacques de Voragine et les rêveries de Marie Alacoque, qui ne prouvent pas plus contre la religion que celles de Cyrano de Bergerac contre la physique.

Que de fois, ou plutôt que de milliers de fois,

(1) On ne trouve rien sur cet article dans la collection de Labbe; mais Hardouin, à la suite des actes de ce Concile, a inséré une espèce de note portant : qu'un évêque avait dit que la femme ne pouvait être appelée *homme*. Les autres s'empressèrent de lui rappeler le texte de l'Écriture, qui dit que Dieu créa l'homme mâle et femelle. Alors l'évêque qui avait avancé cette proposition, se tut; *quievit*. Voilà le fondement de ce conte, que les idiots répètent.

ils ont reproché aux Catholiques de croire que trois font un! L'objection serait plausible si nous disions que trois personnes font une personne, que trois Dieux font un Dieu; au lieu de dire que trois personnes, qui ont même essence, ne forment qu'un Dieu.

Il faut, disait un pape, que la religion soit bien pure, puisque les hypocrites empruntent ses traits pour cacher leurs vices; mais il faut aussi que les incrédules soient de bien mauvaise foi pour lui imputer sans cesse les torts de ses ministres, et lui attribuer des forfaits qu'elle censure. Et quand ils nous disent: « Votre Religion Catholique est celle de Charles IX, de » Catherine de Médicis »; ce raisonnement équivaut à celui-ci: « Votre philosophie est » celle des scélérats qui, dans le tems de la » Convention, ont profané nos temples; et, » sous prétexte de fanatisme, assassiné tant de » pasteurs ». Les incrédules se parent du titre d'*Esprits-Forts*; les véritables *Esprits-Forts* sont ces hommes Chrétiens par conviction, les uns martyrs, les autres confesseurs de la foi, qui, sous la hache des bourreaux, bravant vos menaces, vos outrages, vos supplices, n'ont pas rougi de l'Évangile. Hâtez-vous de crier que les

abus ne sont pas la philosophie; d'accord : mais, aussi les abus ne sont pas la religion. Nous acquittons un devoir en vengeant celle-là contre les imposteurs qui s'affublent de son manteau : mais aurez-vous jamais la loyauté de ne pas imputer à celle-ci les crimes qu'elle abhorre. J. J. Rousseau, prévenu contre les médecins, demande que la médecine vienne sans eux. Quelques incrédules ont appliqué cette phrase à la religion. Eh bien! demandons à notre tour que la philosophie vienne seule, surtout après avoir lu le portrait peu flatteur que cet écrivain fait de la doctrine désolante de prétendus philosophes qu'il connaissait si bien (1), et dont il peint avec tant d'énergie le ton dogmatique et tranchant.

Il serait vraiment risible, s'il n'était pas déplorable, cet air de suffisance avec lequel une foule d'incrédules subalternes, qu'on a très-bien nommés *Sansonnets Philosophiques*, répètent ce qu'ils ont lu contre le Christianisme sans jamais lire les réponses ; car leurs bibliothèques, meublées de tous les antagonistes de

---

(1) Voyez *Emile*, Tome III, page 197, édition de la Haye, *in*-8°. 1772.

la religion, admettent rarement ses défenseurs. Voudraient-ils dans un procès être jugés sur le seul plaidoyer de leur partie adverse ? Quelquefois cependant ils esquivent le combat par un air dédaigneux qu'ils croient propre à leur donner du relief. Le pyrrhonisme n'est le plus souvent que l'enveloppe de l'ignorance, disait Prémontval (1), qui, par sa conduite, n'a que trop justifié cette maxime. Thomas Payne, écrivant contre le Christianisme, avait du moins la bonne foi d'avouer qu'il n'avait jamais lu le Nouveau-Testament.

La droiture, le bon sens, les convenances mêmes prescrivent de ne pas prononcer sur des matières d'arts et de sciences sans les avoir étudiées. Suit-on cette règle en ce qui concerne la religion ? Des hommes qui toute leur vie en ont fait l'objet de leurs méditations et de leurs études, sont jugés sans appel par des ignorans qui niant toute autre infaillibilité que la leur propre et celle de leurs auteurs favoris, seraient fachés d'être Chrétiens sur des témoignages irrécusables et qui sont cependant incrédules sur parole ; ils ont établi en maxime que tout

---

(1) Voyez *Vues Philosophiques*, Tome I, page 357.

ce qui franchit le cercle étroit de leurs conceptions, de leurs lumières est problématique ou faux, attendu sans doute que le Tout-Puissant ne peut rien faire qu'ils ne puissent comprendre : mais ils restreignent à la religion l'emploi de cette règle, d'après laquelle il faudrait nier tous les phénomènes inexplicables que la nature renouvelle journellement sous nos yeux.

Aux raisonnemens ils ont substitué d'ineptes épigrammes. Qui de nous n'a pas lu et entendu dire :

« Quoi, un enfant sera damné parce qu'on
» ne lui a pas versé un peu d'eau sur la tête !
» Quoi, un Protestant le sera parce qu'il prie
» Dieu en français !
» Quoi, un homme m'imposera l'obligation
» de jeûner parce qu'il a un habit violet ?
» Quoi, un *fripon* à jeun est plus agréable
» à Dieu qu'un honnête homme après avoir
» déjeûné ? »

Ils mettent toujours en parallèle un peuple composé de philosophes vertueux, et un peuple de mauvais Chrétiens : avec ces tableaux d'imagination on est sûr de n'avoir jamais tort. J'ai connu un sot titré qui se croyait un grand

homme, parce qu'il bravait les préceptes de l'Église sur l'abstinence ; quand il avait répété avec emphase les vers de Voltaire :

« Nos prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
» Notre crédulité fait toute leur science ».

Et ceux-ci de saint Lambert :

» Le triste ennemi des plaisirs
» L'est aussi du Dieu qui les donne.

Il croyait avoir justifié son incrédulité et ses débauches. Rochefort disait à Duclos : « Votre » paradis c'est du pain, du vin, du fromage et » des houris ». C'est cependant ce même Duclos qui disait : « Ils sont là une bande de » petits impies qui finiront par m'envoyer à » confesse » ; car il éprouvait des syndérèses, et justifiait cette réflexion d'un écrivain : « Il y » a moins d'*Esprits-Forts* quand il tonne que » quand le tems est serein ». Jamais un moribond n'éprouva des remords pour avoir vécu en bon Chrétien. Une conduite opposée empoisonnait les derniers momens de Bouguer, la Mettrie, Toussaint, Boulanger, Lorry, etc. : mère compatissante, la religion qu'ils avaient combattue ou négligée, accourut pour les consoler et recueillir leurs derniers soupirs.

Si les incrédules avaient trouvé dans les *Vedas*, les *Choukings*, des morceaux tels que l'*Oraison Dominicale*, ou le Sermon de J.-C. sur la Montagne, avec quel enthousiasme ils les auraient préconisés, sauf à les considérer seulement comme une magnifique théorie ; car l'inflexible austérité de l'Évangile, voilà ce qui les rebute, ce qu'ils ne lui pardonneront jamais, tandis qu'ils pardonnent au paganisme les mystères de la *Bonne Déesse*, et les prostitutions autorisées dans les temples.

Dans l'Eloge de Bonamy, il est dit qu'il aima toujours la religion, parce qu'il ne trouvait dans son cœur aucun motif pour la haïr; c'est que l'incrédulité est presque toujours une maladie du cœur ; elle commence là avant d'atteindre l'esprit. Dans un autre ouvrage, j'ai fait observer que la plupart des auteurs irreligieux ont en même tems publié des obscénités ; Bayle, Diderot, J. J. Rousseau, Mirabeau de l'assemblée constituante, Parny, Voltaire surtout, vil adulateur du libertin Richelieu et de la Pompadour.

La religion ne décerne contre le crime que des peines spirituelles ; et alors même, elle conserve pour le coupable des entrailles de

miséricorde. C'est une sentence du tribunal civil qui condamna le chevalier la Barre, non-seulement pour avoir mutilé un Crucifix, mais encore pour avoir mêlé le sacrilège à la débauche dans une orgie : lui-même déclara que son malheur était d'avoir lu le *Dictionnaire Philosophique* et *la Pucelle*. L'objet de la pompe funèbre de Voltaire à Paris en 1790, pour laquelle la reine Marie-Antoinette fournit deux chevaux blancs, était moins d'honorer la mémoire du poète, que d'afficher le mépris pour la religion. On y porta triomphalement l'édition de ses œuvres, conséquemment la *Pucelle*.

La Mettrie, dans un Discours sur le Bonheur, célèbre la lubricité la plus hideuse.

N......, dans l'*Encyclopédie Méthodique*, article *Académiciens*, parlant des vices honteux d'Arcesilas, dit que, dans la Grèce, ce genre de débauche n'était que trop commun, sans que ceux qui s'y livraient avec plus ou moins de publicité et d'effronterie, en fussent pour cela ni moins estimés, ni moins *estimables* (1). Il ne veut pas qu'on les juge d'après certaines idées de pudeur que nous avons aujourd'hui. Ailleurs,

---

(1) Tome I, page 29.

il se plaint que les préjugés religieux aient empêché jusqu'ici des tentatives au moyen desquelles on pourrait se procurer des races entières de manchots, de boiteux, de borgnes, de cyclopes; il forme des vœux pour qu'on y travaille par toutes sortes de moyens, sans excepter même les accouplemens les plus monstrueux (1).

Raynal prétend que ce serait un effort de génie de savoir combiner l'*amour* avec la religion (2).

Boissel, auteur d'un *Catéchisme du Genre Humain*, voit dans la société deux attentats contre la liberté de l'homme; ce sont la propriété des terres, et la propriété des femmes (3).

Helvétius veut débarrasser les femmes d'un reste de pudeur, dont le sacrifice les mettrait en droit d'exiger le culte et l'adoration de leurs amans (4).

Les cœurs honnêtes sont révoltés de ces turpitudes; mais il importe d'entendre

---

(1) Tome II, page 896.

(2) Raynal, Liv. 1, c. XIV, page 104, édition *in*-4°.

(3) V. *Catéchisme du Genre Humain*, in-8°. 1789, p. 32.

(4) C. XIV, page 239.

nous révéler eux-mêmes le secret de leurs penchans, ces nouveaux précepteurs du genre humain qui n'ont eu que trop de succès. Nos cités fourmillent d'hommes libertins, de mauvais époux, de femmes dissolues, qui se disent *Philosophes*.

La répugnance universelle qu'inspire l'incrédulité chez les femmes, prouve, a-t-on dit, qu'il y a une liaison entre les sentimens religieux et la sensibilité du cœur. La plus grande peine qu'on pût infliger à un homme sans religion, serait peut-être de le condamner à vivre avec des gens de la même espèce. Quelle garantie aurait-il de la fidélité d'une épouse, de l'obéissance de ses enfans, de la probité de ses domestiques? et s'il avait un secret à confier, un dépôt à garder, balancerait-il sur la préférence entre l'homme qui voit par-tout un Dieu rémunérateur et vengeur; et l'homme qui, dans l'Univers, ne voit qu'une combinaison d'atômes?

A la fin du dernier siècle, la France a fait une terrible et lugubre expérience; les suicides multipliés, les tribunaux révolutionnaires établis, les cachots remplis d'innocens, des guillotines en permanence, l'invitation légale aux prêtres de se parjurer, l'autorité pater-

nelle avilie, le libertinage encouragé par des secours réguliers à ce qu'on appelait les *Filles-Mères*; cinq mille neuf cents quatre-vingt-seize divorces dans la seule ville de Paris pendant les vingt-sept premiers mois de la loi qui les autorisait; en un mot, ce que le vice a de plus obscène, et ce que la férocité a de plus épouvantable : tout cela coïncide avec l'époque où le culte public fut aboli. Un crêpe funèbre couvrait alors la France; une tristesse sombre et profonde était peinte sur tous les visages. Forcée par le cri général, la Convention permit (quoique sous des restrictions affligeantes) l'exercice du culte; à l'instant une sorte d'hilarité épanouit les physionomies. Le directoire existait encore, et déjà plus de trente mille églises étaient ouvertes. Au milieu de la nation la plus corrompue de l'ancien Monde, de toutes parts on vit renaître des sentimens de confiance, des idées d'ordre et de vertu, seules capables de replacer une société désorganisée sur les bases antiques, et de garantir son existence.

Le rapprochement de ces faits, dont nous sommes contemporains, suffirait seul pour décider si le scepticisme, l'indifférentisme, qui divisent et isolent les hommes, sont aussi effi-

caces pour policer une société, que l'esprit religieux, qui les rapproche, et qui, par ses solennités, a changé des hordes barbares en peuples civilisés. Quelqu'un a remarqué que jamais un trait impie ne fut sublime : comment pourrait l'être cette doctrine qui, flétrissant les plus douces espérances, ne montre dans l'avenir que le néant; tandis que la religion élève l'ame par la perspective de l'immortalité, et la splendeur des jours éternels?

C'est la religion qui, sur le sommet glacé des Alpes, conduisit de vertueux cénobites pour être, à l'égard des voyageurs, les représentans de la Providence. La religion avait couvert la France d'établissemens pour l'instruction de la jeunesse, d'hospices pour soulager l'infirmité et la vieillesse, d'asiles pour recueillir les orphelins, et cette multitude d'enfans, fruits du libertinage préconisé par tant d'écrivains soi-disant philosophes. C'est-là que l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* et des *Confessions*, relégua ceux qui lui devaient la vie.

La religion, a-t-on dit, donne un maître à ceux qui n'en ont pas : souvent ils en secouent le joug salutaire; mais la philosophie est-elle plus puissante? Peut-elle, comme la religion, rappeler à l'homme que, dans la solitude

et les ténèbres, *il* n'est pas seul, qu'il est sous les yeux de celui qui voit tout? Peut-elle, comme la religion, entrer dans les cœurs pour y créer des vertus, ou des remords qui ramènent à la vertu? La religion a des préceptes, des bienfaits, des consolations pour tous les âges, tous les états, dans toutes les circonstances. A la religion, supplément indispensable de la loi, seul appui de la raison publique, doivent se coordonner, pour être bonnes, l'éducation, les opinions et les lois. Quand on parle de morale *religieuse*, cette épithète est une sorte de pléonasme ; car la morale isolée de Dieu n'a pas de sanction: vouloir lui donner celle de l'égoïsme, c'est livrer à la discrétion de celui-ci les intérêts respectifs de tous les individus et de la société.

Depuis long-tems en France était formé le projet de rédiger un code de morale, indépendant de toute idée religieuse. D'Holbach avait publié un catéchisme dans ce genre. Saint-Lambert, travaillant sur ce cadre, la donna une forme nouvelle à des idées qui n'étaient pas neuves : cependant il voulut bien accorder à Dieu une mention légère (1).

---

(1) *Principes des Mœurs* ou *Catéchisme*, par Saint-Lambert, *in*-8°. Paris, an VI, page 123 et 165.

Condorcet, dans son Opuscule intitulé : *Avis d'un père détenu, à sa fille âgée de cinq ans* (1), lui parle de la nature, du sort, de la bienfaisance, du remords qui accompagne le crime ; mais pas un mot de Dieu, ni de la vie future.

En 1786, l'Académie Française avait proposé au concours un *Code de Morale* ; elle reçut neuf à dix Mémoires, et n'adjugea pas le prix. Il en fut de même de la question proposée par l'Institut national sous ce titre : *Quelles sont les institutions propres à fonder la morale d'un peuple ?* Par *institution*, on entendait sans doute un système régulier de principes et de faits propres à diriger les opinions, les passions, les mœurs, les habitudes. Tout cela est vide et sans ame, si une chaîne invisible ne les rattache au ciel. Ils étaient bien pénétrés de cette vérité, ces Bataves, ces Helvétiens qui, dans leurs fêtes, leurs temples, leurs monumens, ont presque toujours associé à l'étendart de la religion les emblêmes de la liberté et du patriotisme.

Les incrédules ont travaillé pendant longues années à nous créer des mondes avec des pro-

---

(1) *in*-12 de 24 pages.

duits volcaniques, des molécules organiques; du schörl, du feld-spath, du caolin, du petunzé : systèmes ingénieusement ridiculisés par l'auteur des *Lettres Helviennes*, Barruel, auquel on n'aurait que des éloges à donner, s'il avait toujours employé sa plume aussi judicieusement. Long-tems ils ont opposé à la chronologie mosaïque celle de la Chine : débusqués de ce poste, ils se sont retranchés sur les zodiaques, dont ils voulaient décupler l'antiquité, et qu'ils sont encore forcés d'abandonner; ils se jettent actuellement sur les cosmogonies, les allégories, le druidisme et l'étude des langues. Ces divers genres d'études promettent à la littérature de nouvelles découvertes, et à la religion de nouveaux triomphes.

La secte des Incrédules est celle qui, dans le siècle dernier, et jusqu'à l'époque actuelle, a le plus affligé la religion. Je me borne à l'esquisse que je viens de tracer, parce qu'un savant oratorien, Tabareau, à qui une réputation établie assure des succès, publiera l'histoire complette de cette trame ourdie contre le Christianisme.

A l'article *Protestans*, je dévoile, autant qu'il est en moi, une autre conspiration anti-chré-

tienne, qui, sous des formes différentes, tend au même but.

Parmi les Protestans et les Réformés d'Allemagne, les *Néologues* ou partisans de la *Nouvelle Exégèse*, n'ont presque rien gardé de la croyance des premiers réformateurs; la Bible, à leurs yeux, n'est plus qu'un livre ordinaire de morale, dont ils élaguent les prophéties et les miracles. Ils ont surpassé et laissé à grande distance le romancier Berruyer, par leur manière d'interpréter l'Écriture-Sainte; ils ramènent tous les prodiges à des causes purement naturelles, par des explications auxquelles résiste la tradition de tous les siècles et de toutes les Églises. Ainsi le mot grec αγγελος pouvant se traduire par *messager*, de l'ange qui annonça la naissance de Jésus-Christ ils font un commissionnaire de notre espèce. Les autres anges qui s'unissent à lui, sont d'autres hommes qui l'accompagnent; la gloire du Seigneur est une lanterne pour les éclairer pendant la nuit. J.-C. marche sur les flots, c'est-à-dire, sur le rivage: il commande à la mer irritée, c'est-à-dire, qu'il se saisit du gouvernail et manœuvre habilement: il guérit des paralitiques, des possédés; ceux-ci étaient épileptiques, les autres avaient la crampe:

les morts ressuscités n'étaient que des léthargiques : Jésus-Christ multiplie les pains, c'est-à-dire, ou que chacun se contente d'une bouchée, ou que les personnes qui le suivent ont des provisions : sa transfiguration n'est qu'un météore; son ascension est un brouillard qui le dérobe à la vue; la descente du Saint-Esprit, la conversion de saint Paul ne sont que les résultats d'orages mêlés d'éclairs et de tonnerre, etc., etc.

Ces interprétations absurdes révoltent même ceux des Protestans qui restent attachés à la révélation; et l'un d'eux, Jean Trembley, vient d'exhaler sa juste douleur dans ses *Considérations sur l'état présent du Christianisme* (1). Dans quelques cantons, la défection est presque générale : un grand nombre d'entre eux, sceptiques sur leur religion, en suivent cependant les rites comme moyen de moralité; mais quelle consistance peut avoir la morale, lorsque la croyance et la pratique sont opposées ou séparées?

La grande Charte ecclesiastique d'Angleterre, rédigée en 1603, excommunie *ipso facto* qui-

(1) *In*-8°. Paris, 1809.

conque affirmerait qu'un des Trente-Neuf Articles est erroné. Or, il est douteux qu'ils obtiennent actuellement l'adhésion entière d'un seul individu. Les Anglicans, après avoir tant disputé sur le sens de ces Articles, ont proposé de les élaguer, et ensuite de les abroger; en sorte que leur croyance ne ressemble en rien à celle que professaient Cranmer, Parker et Laud.

Le docteur John Aikin a prétendu que quand même la masse des Anglais serait détachée de l'Eglise Anglicane, elle se maintiendrait par des causes politiques; et ces causes sont les bénéfices et les droits honorifiques dont jouit exclusivement l'*Église-Établie*. Les *Dissenters*, ennemis des Anglicans, font cependant cause commune avec eux contre le Catholicisme. C'est l'esprit de secte, et non l'attachement à une croyance abandonnée ou modifiée qui alimente leur haine héréditaire contre ce qu'ils nomment le *Papisme*; haine qui d'Angleterre est passée dans les États-Unis où elle se perpétue: de là, dans les ouvrages imprimés des sectaires, et particulièrement dans leurs sermons, tant de plaisanteries fastidieuses, d'injures grossières et de calomnies contre la religion Catholique qu'ils ne connaissent pas, dont ils

lisent rarement les écrits, et à l'office de laquelle ils n'ont peut-être jamais assisté. Ouvrez les Œuvres mêlées de Robert Robinson, imprimées en 1807; il vous apprendra ce dont la France ne se doutait pas, que Bossuet n'était qu'un orateur ampoulé, un vil courtisan, sans humanité, ayant un front d'airain, consommé dans l'art des fourberies, des trahisons, et dont la vie entière n'est qu'un *torrent d'iniquité* (1) : ailleurs il appelle saint Augustin fourbe, ivrogne et débauché (2). Scioppius et Garasse ont eu beaucoup de successeurs; mais il est difficile, sans doute, de porter la calomnie et la grossièreté plus loin que ce Robert Robinson, qui est cependant un écrivain très-vanté par les *Dissenters* Protestans.

Pouqueville observe que les Grecs non-unis détestent plus les Catholiques qu'ils ne détestent les Turcs, parce que les *Popes* nourrissent cette aversion (3). Les faits qu'on vient de lire sont

---

(1) Voyez *Miscellaneous Works, of Rob. Robinson*, 4 vol. *in*-8°, Harlow, 1807, Tome I, page 194.

(2) *Ibid.* Tome IV, page 294.

(3) Voyez *Voyage en Morée*, etc., 3 vol. *in*-8°. Paris, 1805, Tome I, page 246.

déplorables ; néanmoins, dans diverses contrées, les haines très-improprement nommées religieuses, sont affaiblies parmi les Chrétiens ; elles le seraient davantage, si la politique ne s'efforçait souvent de les rendre nationales. Presque toutes les guerres de religion sont également l'ouvrage de la politique, qui, pour servir ses desseins, persuade à la crédulité du peuple qu'on veut lui ravir sa foi. Telle a été de nos jours cette guerre de la Vendée, qui a couvert neuf départemens d'incendies et de massacres.

Les haines religieuses sont affaiblies par deux causes opposées ; d'une part la connaissance plus approfondie et mieux sentie des devoirs de la charité chrétienne, qui concilie très-bien la tolérance civile avec l'intolérance ecclésiastique ; de l'autre, l'indifférence qui, envisageant du même œil tous les cultes, amènerait, si elle était universelle, la dissolution sociale. La vérité et la vertu doivent inspirer un égal intérêt ; mais dans presque toutes les sociétés religieuses, le zèle du clergé s'est montré plus ardent contre les erreurs que contre les vices. Le ministre Saurin demandait pourquoi les corps ecclésiastiques sont moins rigides contre les hérésies pratiques, que contre celles de spéculation.

Dernièrement encore, le docteur Evans adressait le même reproche aux Protestans (1), qui, cependant, ne le méritent plus guère. Dans l'article qui les concerne, on verra qu'ils attachent peu d'importance à l'enseignement dogmatique; et que, dans leurs sermons, ils ne traitent plus que des sujets moraux. Chez eux, bien plus encore que chez les Catholiques, on trouve de l'indifférence sur le dogme et même sur tous les cultes; Wenderborn applique cette observation à une partie du parlement d'Angleterre; et l'anecdote suivante, qui serait burlesque si elle n'était affreuse, prouve à quel point certaines gens se jouent de ce qu'il y a de plus sacré.

Vers 1780, fut établi à Londres un club de *Hell-Fire*, *Société du Feu d'Enfer*, où l'on se moquait de toutes les religions. Chaque membre faisant à son tour la fonction de ministre, adressait au diable une prière ridicule de paraître à l'assemblée, et de l'inspirer. Un jour que c'était à lord Sandwich à officier, le fameux John Wilkes lui avait préparé une

---

(1) Voyez *Sketch of the denominations of the Christian World*, etc. By J. Evans, *in*-12. Londres, 1801, page 236.

espiéglerie en faisant cacher un singe dans la salle; et quand Sandwich eut fini sa prière à l'*Infernale Majesté*, tout-à-coup Wilkes lâcha le singe, qui sauta sur la table; Sandwich, épouvanté, faillit tomber en faiblesse, et ne pardonna jamais à Wilkes de lui avoir joué ce tour (1).

De ce mépris pour la religion est née la maxime perverse, si répandue, qu'un honnête-homme ne doit jamais en changer. Assertion blasphématoire, dont la traduction est ceci : « Dieu qui » est la vérité suprême, regarde du même œil » l'erreur et la vérité; l'homme n'est pas obligé » de chercher l'une, ni d'éviter l'autre ».

La même cause produit quelquefois des effets opposés. L'indifférence qui empêche les uns de changer de religion, en conduit d'autres à le faire lorsque l'ambition, la vanité, la fortune les y invitent. Par là s'explique la conduite de plusieurs lords Catholiques Anglais qui ont apostasié pour siéger à la chambre des Pairs. On a remarqué que les riches et les puissans de la terre sont la classe sur laquelle les idées religieuses ont moins d'empire, ils sont les plus enclins

(1) Voyez *Acta Historico-Ecclesiastica*, in-8°. Weimar, 1786, page 331 et suiv.

à suivre la doctrine qui les gêne le moins; tels étaient les anciens Sadducéens, tels sont ceux de nos jours. Le voyageur Pallas remarque que les *Abasses* étaient tous Chrétiens; mais leurs nobles professent aujourd'hui le Mahométisme (1).

Les hommes ont une propension vers tout ce qui peut alléger le joug des devoirs, et leur faciliter les moyens de concilier leur croyance et leurs penchans. Ce motif a dirigé la rédaction d'une foule de brochures dont nous sommes inondés depuis vingt ans, par lesquelles on propose des réformes religieuses de toute espèce. La plupart de ceux qui ont écrit contre le célibat ecclésiastique n'avaient-ils pas l'intention secrète de discréditer la confession auriculaire, de la faire tomber en désuétude? Plus franc que beaucoup d'autres, un nommé *le Fèvre* (de Meaux) en fait l'aveu (2).

En supprimant la confession, les jeûnes, le célibat ecclésiastique, les réformateurs du

(1) Voyez *Voyage dans les Gouvernemens Méridionaux de la Russie*, Tome I, page 418.

(2) Voyez *Lettre sur le Célibat des Prêtres*, par le Fevre (de Meaux), *in*-8°., 1789, pag. 61 et 77.

seizième siècle grossirent prodigieusement leur parti. Ils recueillirent toute l'écume des cloîtres. Les Cénobites dissolus devenaient leurs coopérateurs pour avoir des femmes. Genève, le pays de Vaud, Jersey, l'Angleterre, la Hollande, furent les lieux où, dans le siècle dernier, des moines Français agités de passions fougueuses, allaient apostasier et se marier. Plusieurs prêtres Catholiques sont aujourd'hui ministres Protestans, entr'autres en Angleterre, où, parmi nos ecclésiastiques émigrés de France, le Protestantisme a fait des conquêtes dont il n'a pas lieu de se glorifier. C'est ici l'occasion de rappeler que Hume, Gibbon et J. J. Rousseau, nés Protestans, devenus ensuite Catholiques, finirent par l'incrédulité. Vers la même époque, dignes successeurs de Winslow, Stenon, Desmahis, Papin, Winkelman, et comme eux distingués dans la république des lettres, Delmare, Stolberg, Schlegel et d'autres savans ont embrassé la religion Catholique. Puisse cette conduite être couronnée par la persévérance !

La plupart des sectes Chrétiennes décrites dans cet Ouvrage, sont nées hors du Catholicisme : lorsqu'elles ont voulu se former en assemblées séparées, presque toutes ont obtenu la

liberté de culte; mais aucune n'a ce qu'on appelle un *établissement civil.*

Les pays Protestans sont les plus féconds en sectes nouvelles, particulièrement la Hollande, l'Angleterre et les États-Unis; des cartes géographiques pour indiquer les sociétés religieuses dans chaque contrée, ne seraient pas sans intérêt.

Diverses sectes ont été fondées ou modifiées par des femmes, autour desquelles se sont réunis quelquefois un grand nombre de partisans; un caractère commun à ces sociétés, leur donne une teinte homogène. Étrangères aux discussions abstruses du dogme, et fondées la plupart sur des visions, des extases, elles s'occupent de pratiques auxquelles l'exaltation des idées et l'illusion des sens donnent souvent une tendance plus ou moins marquée vers le libertinage. Tels étaient les adhérens de cette Agapie, chef, à la fin du quatrième siècle, d'une branche des Gnostiques; telles Priscilla et Maximilla, parmi les Montanistes.

Les tems modernes peuvent fournir des citations nombreuses pour grossir cette liste.

On trouve sur cet objet d'amples matériaux dans un livre Allemand, publié par Feustking

en 1704, concernant les fausses prophétesses (1); ouvrage curieux qui acquerrait un nouveau prix s'il était retouché par une main habile. Il est bon de dérouler ces archives du fanatisme, et de montrer à la raison ses naufrages pour la prémunir contre les écueils.

Les sectes qui se sont plus occupées d'affections que d'opinions, telles que les Quakers, les Piétistes, sont celles qui comptent un plus grand nombre d'inspirés; je ne doute pas même que l'aliénation de l'esprit n'y soit plus fréquente. Des tables comparatives sur les diverses sociétés religieuses prouveraient cette assertion, que William Perfect a vérifiée chez les Méthodistes (2). C'est peut-être une des raisons qui ont porté les Quakers d'Angleterre à former dans l'Yorck-Shire un hôpital pour ceux de leurs co-religionnaires qui tombent en démence.

On verra des femmes jouer un rôle consi-

---

(1) Voyez Jo. Henri Feustkingii, *Gynæceum Hæretico-Fanaticum oder historie und beschreibung der falschen prophetinnen, Quakerinnen, schwarmerinnen und anderen sectirischen und begiersteten weibes-personnen,* etc. *in*-8°. Francfort et Leipsick, 1708. A la fin est une réfutation d'Arnold.

(2) Voyez ses *Annals of insanity*.

dérable dans les articles *Méthodistes*, *Quakers*, *Philadelphiens* , *Hattemistes* , *Verschoristes* , *Labadistes*, *Fanatiques des Cévènes*, *Convulsionnaires*, *Cordicoles* : et trois sectes nouvelles ont été fondées par des femmes ; celles des Buchanistes , de Gemaima-Wilkinson et des Victimes.

L'Asie paraît être la région où les sectes ont plus de tenacité ; mais là comme en Europe les plus durables sont celles qui sont fondées sur un scepticisme qui discute : les moins durables celles qui, au raisonnement substituent l'enthousiasme ; car à l'enthousiasme s'applique ce que disait Fontenelle de l'admiration : *c'est un sentiment qui ne demande qu'à finir*. Voilà pourquoi les sectes établies par les femmes n'ont jamais eu qu'une courte existence. Le même sort attend toutes les associations d'Illuminés , de Jumpers, de Tunkers, de Méthodistes, à moins que des controverses paisibles n'y remplacent l'inspiration privée ; et cette métamorphose même, en prolongeant leur durée , ne leur donnera jamais cette permanence qui est le partage exclusif de la seule société à laquelle Jésus-Christ a promis son assistance jusqu'à la consommation des siècles.

Le présent est, sous beaucoup de rapports, le miroir du passé; les erreurs de tout genre circulent dans l'Univers: après avoir disparu pendant des siècles, souvent elles se reproduisent avec des modifications. Les Gnostiques, les Montanistes, les Manichéens, les Donatistes et cent autres sectes sont éteintes; mais en comparant les siècles et les événemens, on les retrouverait dans nos tems modernes. La fin du siècle dernier a vu renaître en France toutes les fureurs des Circoncellions.

Adorer un Dieu infini en perfection; croire que Jésus-Christ est le Messie, que les morts ressusciteront, qu'il y aura dans la vie future récompense pour les justes, punition pour les pécheurs, voilà des points capitaux sur lesquels sont d'accord les sociétés Chrétiennes; quant aux discordances, elles sont presque innombrables. La vérité n'a qu'une route, l'erreur en a mille; et si, comme on peut le présumer, l'avenir voit naître des sectes nouvelles, avant d'épuiser toutes les erreurs elles ont un champ illimité à parcourir.

On peut diviser en deux branches principales les sectes modernes: l'une embrasse celles qui penchent vers le déisme; les Calvinistes, Luthé-

riens, Anabaptistes, Sociniens, Unitaires; les autres inclinent à l'enthousiasme, les Piétistes, Méthodistes, Swedenborgistes, Jumpers, Skakers, etc..

La plupart des sectes nouvelles ont manifesté vers la liberté politique une propension qui est le résultat des persécutions qu'elles ont éprouvées, et des lumières répandues par la culture des lettres; sur cet article elles se sont rapprochées de l'Évangile : par la même raison, une foule de voix se sont élevées contre l'esclavage des Nègres. En Angleterre, presque tous les *Dissenters* sont opposés au pouvoir arbitraire, et tiennent au parti des Whighs; les hommes les plus religieux sont en même tems les plus ardens défenseurs de la liberté publique. Will. Hodges vante la propreté des Indous, qui lavent les rues de leurs villages, et répandent du sable devant la porte des maisons (1). Le goût pour la propreté, qui contribue à la santé et qui ajoute un prix aux vertus, est assez général parmi les nouvelles sectes, qui se distinguent également par la simplicité du costume, par un esprit

---

(1) Voyez *Travels in India*. By Will. Hodges, *in*-4°. London 1794, page 33.

d'ordre et d'industrie, surtout les Quakers et les Moraves.

La communauté de biens a lieu chez les Dunkers et les Skakers. Ceux-ci admettent la confession ainsi que les Méthodistes. Les agapes usitées dans la primitive Église, ont été rétablies chez les Sandemanians, les Dunkers, les Méthodistes et les Moraves, sous le nom de *Fêtes d'Amour*.

Amyrault se plaignait que les Catholiques ne lisaient pas les ouvrages des Protestans (1). Les pasteurs, les théologiens devraient les consulter plus souvent, soit pour adopter ce qui est bon et qui ne change pas de nature sous la plume d'un Protestant, soit pour combattre ce qui mérite de l'être. Sentinelles d'Israël, ne doivent-ils pas être dans une vigilance habituelle contre tout ce qui attaque l'intégrité de la foi? Mais chez nous, les études ecclésiastiques qui, depuis long-tems, étaient en décadence, sont presqu'entièrement tombées.

Un Américain imprimait en 1807, à Boston, ce qu'on va lire : « Il ne reste de la savante » Eglise Gallicane, que la pompe des cérémonies.

(1) Voyez l'Épître dédicatoire de son Traité *de Secessione ab Ecclesia Romana*.

» L'étude de la religion y est morte; l'érudition » biblique y est inconnue ». Il raconte qu'étant allé à la Bibliothèque Impériale, pour examiner dans le fameux manuscrit de Clermont des Epîtres de Saint-Paul, la première à Timothée (Ch. III, v. 16), et s'assurer des efforts qu'on a faits pour l'altérer, le garde des manuscrits considéra comme une nouveauté ce fait, connu, dit-il, en Europe de tous les critiques (1).

L'auteur se plaint ensuite que les journaux français ne rendent pas compte des ouvrages théologiques, et qu'à peine on ose s'entretenir de

(1) Voyez *Monthly Anthology or Boston review*, 1807, n°. 5, page 238 et suiv. L'altération réelle ou imaginaire de ce texte, ne porte que sur un mot; et quelle que soit la leçon qu'on adopte, le sens au fond est le même, ainsi que le prouvent Griesbach et Rosenmuller. L'objet de cette discussion remonte non pas à cent ans, mais à quinze siècles, puisqu'il en est question dans le *Breviarium* de Libérat, diacre de Carthage, c. XIX. Les savans conservateurs des manuscrits connaissent très-bien celui dont parle notre censeur Américain, qui sûrement n'aura parlé qu'à un employé subalterne de ce dépôt. D'un fait de ce genre vouloir tirer une induction générale, est-ce raisonner? Au reste, il n'est pas rare que des étrangers publiant les relations de leurs voyages en France, paient en ingratitude l'accueil flatteur qu'ils ont reçu.

religion ; que Cuvier demande pardon à l'Institut de lui parler des *Œuvres Théologiques* de Priestley , et que Delambre , dans l'*Éloge de Brisson*, dit qu'il mourut en philosophe , sans espérance et sans crainte : *Ab uno disce omnes*. Jusqu'ici c'est l'Américain qui parle (1) ; et qui pourrait le contredire ?

Cet abandon des études religieuses rend très-rares en France les ouvrages publiés chez l'étranger sur ces matières, surtout depuis que la guerre interrompt les communications littéraires avec diverses parties du globe. Cette disette de documens fut sans doute la cause des omissions nombreuses dans le *Dictionnaire des Hérésies* par Pluquet, qui, à cela près, est un excellent ouvrage.

On ne devine pas les faits, et on ne les crée pas, à moins qu'on n'écrive comme tant d'étrangers, et même de Français, qui, sous le nom d'histoires, ont fait des romans de la révolution.

Parmi les voyageurs qui ont publié leurs relations, les uns gardent le silence sur l'état de l'esprit religieux dans les pays qu'ils ont visi-

---

(1) Voyez *Monthly*, *Anthology or Boston review*, 1807, n°. 5, *ibid*.

tés; d'autres en parlent avec prévention, légèreté et une ignorance qui se trahit même par l'impropriété des termes. Pour connaître une secte, il importe d'examiner ses livres symboliques et liturgiques : il faut se condamner à lire des ouvrages remplis d'absurdités les plus étranges, et de contradictions palpables; car se contredire est le propre de l'erreur. Mais les livres sont insuffisans; diverses sectes n'en n'ont pas, et n'ont pas même de corps de doctrine, ou elles en font un mystère. Il importe de converser avec ceux qui en sont membres, de voir leurs exercices religieux, d'examiner l'influence de leurs principes sur la vie publique et privée, et lors même qu'on croit avoir saisi le caractère de la société, une foule de nuances échappent; car plusieurs sectes sont comme les modes: pendant qu'on les décrit, elles changent de physionomie, et modifient leur croyance.

A la rareté des livres, il a fallu suppléer par des voyages dans plusieurs contrées de l'Europe, par une vaste correspondance dans les deux mondes, et en tirant péniblement de l'étranger les ouvrages qu'il a été possible de se procurer; car plusieurs sont introuvables.

Malgré les soins apportés à la rédaction de

cette histoire, on y trouvera des lacunes et des erreurs involontaires ; j'adresse des remercîmens anticipés à quiconque me fournira le moyen de remplir les unes, de rectifier les autres.

Les difficultés sans nombre que j'ai rencontrées, m'autoriseraient à invoquer la justice des lecteurs ; je me borne à réclamer leur indulgence : mais je n'attends ni indulgence, ni justice de la part de ceux qui ont converti le champ de la littérature en arène de gladiateurs, et qui, avant de lire un ouvrage, sont décidés à le déclarer excellent ou détestable d'après son titre, le nom de l'auteur et le parti auquel ils supposent qu'il appartient ; car ces hommes, pour qui haïr et nuire est un besoin, veulent qu'il y ait toujours des partis, et qu'ils soient en présence. Fra Pàolo-Sarpi, parlant de ses adversaires, disait qu'il craignait plus leurs canifs que leurs plumes : j'ai pu le répéter bien des fois en défendant les Nègres ; je me borne ici à rappeler le proverbe, l'*offenseur ne pardonne pas*. Non, ils ne pardonnent jamais, ces hommes haineux que cependant leur état et leur devoir obligent à professer la charité Chrétienne. Avoir dévoilé les principes Pélagiens,

et la morale relâchée de leurs amis, c'est un attentat.

Aucun ouvrage n'est plus capable que celui-ci de faire des ennemis à l'auteur. Outre ceux qu'on vient de signaler, il mécontentera les sectaires qui, dans leurs sociétés respectives ne voyant rien que de bien, prétendent ne recueillir que des éloges.

Il mécontentera certaines gens qui n'aiment pas les vérités sévères, et auxquels peut s'appliquer ce que disait énergiquement de l'Allemagne Ulric Hutten, dont le passage est bon à citer textuellement : « *Adeò ingrata res est hoc tempore* » *dicendi libertas*, *adeo Germania desiit* » *esse Germania*, *ut nunc facillime probetur* » *qui facillime assentari consuevit* ; *contra odio* » *digni videantur qui veritati student* (1) ».

Les partisans de l'incrédulité ne pardonneront pas le tableau peu favorable d'écrivains auxquels ils ont voué une admiration exclusive, et avec lesquels rien ne les oblige à identifier leurs intérêts. Ils voudraient faire prévaloir la

(1) Voyez *Epistol. ad. Bibil. Birckheim*, page 27, dans son *Discursus epistolaris Politico-Theologicus de statu reipublicæ Christianæ degenerantis*, *in*-4°. Francofurti, 1610.

maxime, qu'un historien ne doit avoir ni religion, ni patrie; mais un historien de cette trempe tiendrait-il à l'espèce humaine? La droiture ne permet pas à un homme, surtout à un évêque, le moindre déguisement sur ses principes religieux; l'essentiel est, qu'impartial envers tous, résolu de répondre même aux explosions de la vengeance par une charité inaltérable et des bienfaits, il se pénètre de cette maxime d'un Père de l'Église : *interficite errores, diligite homines.*

Aubert le Mire, Cerri, Varillas, et d'autres écrivains, ont donné des tableaux du Catholicisme, soit en général, soit seulement pour certains pays, à certaines époques. Si quelque succès attaché à l'histoire que je publie, peut m'encourager, j'y joindrai celle des controverses du dernier siècle, et l'état de la religion Catholique dans les diverses parties du globe; au risque de froisser bien des intérêts, de heurter les passions et les préjugés, et même de scandaliser les faibles. *Mélius est*, dit Saint-Grégoire, *ut scandalum oriatur, quàm ut veritas taceatur* (1).

(1) Saint Grégoire, *homil.* 7, *in Ezechiel.*

Deux sectes nombreuses qui ont affligé l'Église dans l'ancienne alliance, se sont perpétuées chez nous. N'avons-nous pas, comme les Juifs, une multitude de Pharisiens et de Sadducéens ? L'indifférence est réduite en système ; les superstitions nous inondent, l'ignorance nous envahit de toutes parts ; le dépérissement de l'esprit religieux se manifeste par la dépravation des mœurs ; la connaissance approfondie des vérités qu'on doit croire, des vertus qu'on doit pratiquer, des Sacremens qu'on doit recevoir, est remplacée par quelques actes extérieurs, spectacles mondains où la religion n'est plus que l'accessoire. A ce désordre connivent ou coopèrent des pasteurs pour qui l'Évangile semble avoir vieilli, et qui avec deux morales, l'une pour les riches et les puissans du siècle, l'autre pour les pauvres, transfèrent aux rangs, aux dignités, à qui l'on ne doit que des égards, les hommages qu'on ne doit qu'à la vertu.

Et quel moyen peut ramener à l'observance des saintes règles de l'antiquité des hommes qui, au lieu de se nourrir de l'écriture, des Pères, et de remonter aux sources de l'enseignement ecclésiastique, n'ayant puisé que dans une misérable scholastique de Tournely, de Collet,

imaginent que le dernier état des choses dans la discipline est le meilleur, le seul légitime?

Le pape Innocent premier, écrivait aux évêques de la Macédoine : « Si le malheur des » tems a fait tomber en désuétude les règles an- » tiques, il faut y revenir, parce que l'ordre légi- » time doit prévaloir sur les usurpations tolérées » par des circonstances impérieuses (1). » La règle crie sans cesse contre l'abus; mais à sa voix ferment l'oreille tous ceux qui, couvrant leur lâcheté du prétexte de la prudence, trouvent que le moment est inopportun pour attaquer le mal.

Le cardinal Julien écrivait à Eugène IV, que, si l'on ne travaillait promptement à extirper les abus, il s'éleverait, après l'hérésie de Bohême, une autre hérésie plus dangereuse; que les esprits des hommes semblaient préparer quelque chose de tragique, et qu'on regardait la cour de Rome comme la cause de tous les maux, pour avoir négligé d'y apporter le remède nécessaire (2). L'événement vérifia sa

(1) Voyez *Epist.* Innocent. Ier. Ad Macedon., anno 416.

(2) Voyez *Epist. I*, Juliani, *cardinal.*, *inter opera* Aeneæ Sylvii.

prédiction : « Une réforme impie fut punie du » refus d'une réforme sage (1).

Avec cette cour, les hommes sensés ne confondirent jamais la sainte Eglise Romaine. Croyant tout ce qu'elle enseigne, rejetant tout ce qu'elle condamne, ils répètent d'esprit et de cœur la magnifique apostrophe de Bossuet dans son discours sur l'Unité. Telle est spécialement la disposition de l'auteur de cette histoire, qui, priant sans cesse celui qui *est la voie, la vérité et la vie*, de le diriger, résolu de ne jamais écrire un mot qu'il voulût effacer au moment de sa mort; protestant contre toute explication ou application hétérodoxe des principes consignés dans un ouvrage qu'il soumet au jugement de l'Eglise, sacrifierait avec joie, pour en défendre l'autorité spirituelle et celle de son chef visible, une vie que par le même motif il exposait en 1793 au fer des bourreaux.

Depuis quelques années, on parle, on écrit beaucoup sur la réunion des sectes séparées de l'Unité. Un moyen indispensable pour applanir

---

(1) Voyez *Explication des principales Prophéties de Jérémie, Ezéchiel et Daniel* (par Joubert), *in*-8°. Avignon, 1749, Tome III, page 220 et suiv.

la route à ce Syncretisme, c'est de frapper sans ménagement tous les abus qui, flétrissant la face extérieure de l'Eglise, servent de prétexte aux déclamations perpétuelles des incrédules et des hérétiques. Parmi ces derniers, un écrivain fameux disait avec raison : « Dieu » donne aux hommes des talens, de la science, » des richesses, de la grace : ce n'est pas pour » acquérir de l'honneur, de la réputation, et » devenir par là fiers et orgueilleux; mais pour » rendre l'honneur qui est dû à son saint nom, » et pour le faire servir d'instrument à sa » gloire (1) ». Malheureusement le commun des Chrétiens, dit Joubert, est peu attentif à ce qui intéresse toute l'Eglise. L'on ignore ses biens et ses maux, et l'on prend une certaine paix extérieure pour une preuve de la prospérité où la religion se trouve. Ceux qui pensent plus sérieusement à leur salut, tournent leurs vues vers eux-mêmes, et croient avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont présenté à Dieu leurs besoins, ceux de leur famille, ou des personnes auxquelles ils s'intéressent. Cepen-

(1) Voyez *Réflexions sur la Religion*, par Beveridge, art. 9.

dant tout est lié dans le corps mystique de l'Eglise. Les membres de ce corps ne subsistent et ne vivent point à part. Leur sanctification s'opère en commun, comme aussi les dangers sont communs; les maladies spirituelles pouvant s'étendre et emporter ceux qui auparavant jouissaient d'une forte santé. C'est dont un défaut réel dans la piété d'être peu occupé des maux de l'Eglise, d'être peu touché de ce qui l'afflige, de ne porter ses gémissemens de ce côté-là que rarement, et d'une manière rapide et superficielle (1).

Ce devoir solidaire pour chaque fidèle dans la sphère où l'a placé la Providence, oblige plus étroitement le clergé. Que, par ses soins, la génération naissante et celle qui court à la puberté soient placées sous la garde des principes et des vertus Chrétiennes! organe des vérités émanées de Dieu qui ont une affinité spéciale avec la nature de l'entendement humain, que sa conduite les fasse aimer, que son zèle les fasse connaître, que sa science les défende!

Entre l'erreur et la vérité, le combat s'est engagé à la naissance des tems; il ne finira

---

(1) Voyez Joubert, Tome IV, pag. 35 et 36. Ch. III.

qu'avec le monde. *Il faut*, dit l'Écriture, *qu'il y ait des hérésies*; leur multitude ne prouve rien contre la véritable religion, comme la diversité des gouvernemens ne prouve rien contre les principes sur lesquels doit reposer l'état social. Ces aberrations sans nombre avertissent la raison de sa faiblesse : elles lui disent que la vérité apportée du ciel sur la terre ne peut se trouver au milieu des divagations de l'esprit humain livré à lui-même; que le divin Législateur, en proposant une voie unique pour atteindre au bonheur, aurait mis en contradiction le but avec les moyens, s'il n'avait donné à la foi une garantie, et fixé les incertitudes par une autorité qui ne commande pas une croyance aveugle, mais une croyance appuyée sur les preuves de son infaillibilité.

Dans un chapitre consacré à prouver que les hérétiques sont utiles à l'Église, Saint Augustin observe que, par leurs erreurs, ils exercent sa sagesse; qu'en l'affligeant corporellement, ils exercent sa patience et lui donnent occasion de pratiquer la charité envers ses ennemis (1).

L'abbé Racine fait, sur les dangers que court

(1) Saint August. *de civitate Dei*, L. 18, c. 51.

l'Eglise, lorsqu'elle n'est pas persécutée, d'excellentes réflexions que chaque Chrétien doit s'appliquer personnellement. Elle s'arme de courage dans les persécutions qui font couler le sang des martyrs; elle s'arme de science et de zèle pour combattre celles qui, moins cruelles en apparence, mais plus raffinées, tendent à corrompre la pureté de son enseignement et la sainte austérité de sa morale.

Leibnitz avait prédit, et Herder a répété, que les principes irreligieux et frivoles répandus dans les premières classes, amèneraient une révolution prochaine. L'aspect des sociétés politiques gangrenées par l'égoïsme, l'amour des richesses, des plaisirs, fortifie cette annonce déjà vérifiée en partie; car depuis vingt ans l'Europe est, sous plusieurs rapports, un nouveau monde. Au milieu des bouleversemens les hommes qui devraient, pour ainsi dire, respirer à la hâte sur une terre qui dévore ses habitans, emploient à se déchirer, à se détruire, les instans fugitifs de leur vie. Eclairés ou aveuglés, innocens ou coupables, ils ne sont que les instrumens de la Providence qui, tirant le bien du mal, achemine tout vers l'accomplissement de ses desseins. Le tombeau engloutit et

les êtres obscurs et les potentats « *dont la mé-*
» *moire*, dit le Psalmiste, *périt avec fracas*,
» *tandis que Dieu subsiste éternellement* (1) ».

Aux yeux du Chrétien, les catastrophes de la terre servent d'enveloppe à des choses d'un ordre supérieur. Tout, en dernier résultat, se rapporte à l'Eglise, la Cité mystérieuse qui, suivant l'expression de saint Augustin, voyage parmi les persécutions du monde et les consolations de Dieu (2). Le courage pourrait s'affaiblir au milieu des scandales, si, à travers l'obscurité qui nous entoure, ne s'échappaient des rayons de lumière qui fortifient la foi et nourrissent l'espérance ici bas, compagnes inséparables de la charité, mais qui n'entreront point avec elle dans cette région nouvelle, la patrie des élus où règnera la charité seule. Les prophètes soulevant le voile de l'avenir, laissent entrevoir les évènemens qui doivent un jour renouveler la face de la terre, et rendre à l'Eglise sa beauté première. Depuis dix-huit siècles, elle voit autour d'elle s'élever successivement et

---

(1) *Periit memoria eorum cum sonit et Dominus in æternum permanet*. Psal. 9, v. 3.

(2) Saint Augustin, *ibid*.

tomber les schismes, les hérésies; assaillie par les tempêtes, elle reste à jamais la colonne inébranlable de la vérité, et l'Arche Sainte hors de laquelle il n'y a que naufrage.

HISTOIRE

DES

SECTES RELIGIEUSES

Qui, depuis le commencement du siècle dernier jusqu'à l'époque actuelle, sont nées, se sont modifiées, se sont éteintes dans les quatre parties du monde.

GLASSITES OU SANDEMANIANS.

JEAN GLASS, ministre Presbytérien Ecossais, mort en 1773 à Dundée sa patrie, ayant enseigné que tout établissement *civil* en faveur d'une religion est contraire à l'Ecriture, fut accusé en 1728 de vouloir renverser l'Eglise-établie : une sentence du synode l'excommunia. Pour étayer sa doctrine, il publia quatre vol. *in*-8°.; un de ses ouvrages est intitulé : *Témoignage du Roi des Martyrs*. Ses sectateurs se formèrent en Congrégation séparée.

James Hervey, seulement connu en France par ses *Méditations sur les Tombeaux*, avait déployé toute l'étendue de son talent dans son *Theron* et

Aspasie : il y soutient la dépravation totale de l'homme par le péché originel, et sa régénération par l'imputation de la justice de Jésus-Christ. Cet ouvrage attaqué par John Wesley, l'un des fondateurs du Méthodisme, le fut également par un disciple de Glass, l'un des anciens de son Eglise, Robert Sandeman, de qui la secte a pris son nom le plus généralement usité.

Sandeman combat, comme *Anti-scripturaire*, la notion de la foi donnée par Hervey ; il prétend que la foi est un simple assentiment à la doctrine de Jésus-Christ, et que les dogmes avancés par Calvin sur la nature de la justification sont erronés. Cette contestation en amena une autre entre les Glassites d'Ecosse et les Sandemanians de Londres, qui ont une église d'une centaine de personnes à Saint-Martin-le-Grand, sans néanmoins rompre l'unité, ni faire schisme entre eux.

En 1766, Sandeman étant allé en Amérique y établit quelques congrégations, dont une à Boston. Mais comme il prêchait l'*obéissance passive*, cette doctrine détestable, en tout tems, fut très-mal accueillie dans un pays où la liberté se préparait à faire explosion. Il revint mourir en Angleterre en 1772.

Les Glassites ou Sandemanians veulent qu'on interprète toutes les paroles de Jésus-Christ dans leur sens naturel : ils prétendent, par leur croyance et leur conduite, se conformer à

la primitive Eglise, pratiquer la discipline qu'elle suivait, éviter soigneusement tout ce que Notre-Seigneur et les Apôtres ont condamné.

Chez les Sandemanians, l'hiérarchie se compose d'évêques, d'anciens, de docteurs. Les évêques sont ordonnés par l'imposition des mains, précédée de prières et de jeûnes. Les Bigames ne peuvent être promus à cette dignité.

Ils excommunient les scandaleux, les incorrigibles. L'unanimité seule fait loi; pour les affaires importantes on consulte le sort, d'après ce qui est dit au chapitre XVI des Proverbes : *les billets du sort se jettent dans un pan de robe, mais c'est le Seigneur qui en dispose* (1).

Ils admettent le baptême et la cène. Celle-ci se distribue tous les dimanches pour imiter les Apôtres qui persévéraient dans la prière et la fraction du pain (2). Outre le dimanche, ils s'assemblent les mardi et vendredi.

Ils s'abstiennent de viandes suffoquées et du sang; condamnent les loteries, les jeux de cartes et de dés; pratiquent le lavement des pieds, dont ils croient le précepte imposé par Jésus-Christ; font une collecte hebdomadaire pour subvenir à l'entretien du culte et aux besoins des pauvres dont ils ont soin à tel point, que la communauté de biens semble presque établie parmi eux.

---

(1) Prov., C. XVI, v. 33.
(2) Act., C. II, v. 42.

Le dimanche, dans l'intervalle du matin au service du soir, ils ont des *agapes* ou fêtes d'*amour*. Dans les premiers tems du Christianisme les agapes étaient des repas publics à l'église après la communion. Le but était d'entretenir la concorde parmi les fidèles, et d'aider les pauvres. Ils ont encore lieu chez les Chrétiens de Saint-Thomas sur la côte de Malabar (1). Plusieurs sectes modernes en ont rétabli l'usage. Dans celle des Sandemanians, ces jours-là les pauvres dînent chez les riches; chacun embrasse son voisin : ils croient cet acte ordonné dans plusieurs textes de saint Paul (2). La même chose se pratique à la réception d'un prosélyte (3).

METHODISTES

ANGLAIS ET AMÉRICAINS;

NEW-LIGHT, ILLUMINÉS-MÉTHODISTES.

L'UNIVERSITÉ d'Oxford a été le berceau du Méthodisme, né en 1729. Quelques étudians, qui étaient de l'Église Anglicane et qui s'occupaient particulièrement de la Bible, formèrent une petite

---

(1) Voy. *Universal Magazin*, 1806, p. 29.

(2) V. Rom., C. XVI, v. 16.; Corinth., C. XVI, v. 20.

(3) Voyez *Statistical Account of Scotland*, par sir John Sinclair, 21 vol. *in*-8°., 1792 et années suivantes, Tome VIII, p. 232.

société dirigée par les deux frères John et Charles Wesley. Le plus fameux est John, devenu chef de la secte. Ils avaient pour ainsi dire compassé tous leurs momens distribués entre l'étude, la prière, le jeûne et d'autres bonnes œuvres. Cette conduite régulière et méthodique les fit appeler *Méthodistes*, par dérision; et ils ont adopté cette dénomination, quoiqu'elle ne soit pas de leur choix.

A cette société s'agrégea, en 1735, George Withfield, qui, après John Wesley, est regardé comme le second fondateur. Les deux Wesley partirent cette année pour aller prêcher en Amérique; Withfield voulant coopérer à leurs travaux s'y rendit trois ans après. John Wesley revint alors en Europe, et y forma des assemblées qui, depuis 1738 à 1743, eurent quelques liaisons avec les Moraves, dont ensuite elles se séparèrent.

Les Méthodistes avaient déclaré constamment qu'ils étaient de l'Eglise Anglicane, quoiqu'ils eussent des assemblées particulières : celles de Londres commencèrent en 1739; mais, dans plusieurs, la liturgie se rapprochait de celle des *Dissenters* ou *Non-Conformistes*, surtout dans celles que dirigeait Withfield, qui, en 1741, était de retour en Angleterre. Il pensait qu'on pouvait indifféremment faire usage du *Common Prayer-Book* (Livre des prières communes), ou lui substituer une liturgie improvisée; ce qu'il faisait

quelquefois. Il fut choqué d'un sermon de Wesley sur la prédestination ; ils se conservèrent une estime réciproque, mais leur amitié se réfroidit. Ici commence une rupture : le Méthodisme se partage en deux branches, dont les coryphées sont John Wesley et George Withfield ; de part et d'autre, on s'est injurié avec fureur, accusé d'hétérodoxie, excommunié.

Les Méthodistes se distinguent des Infidèles et des Juifs, en admettant l'inspiration divine tant du Nouveau que de l'Ancien-Testament ; des Catholiques, en n'adoptant pour règle de foi que la Bible ; des Sociniens, en reconnaissant la Divinité de Jésus-Christ. Ces articles sont regardés comme fondamentaux par Wesley, qui laisse à chacun sur tout le reste la faculté d'abonder en son sens (1).

Les prédicateurs Méthodistes insistent sur la dépravation de la nature humaine par le péché d'Adam, la rédemption par Jésus-Christ, la justification et le salut par la foi et non par les œuvres ; avec cette différence, que Withfield croit les œuvres peu importantes, si ce n'est comme preuve de la foi, au lieu que Wesley les croit indispensables : plusieurs de ses ouvrages ont uniquement pour but d'améliorer les mœurs. J'ignore s'il est l'auteur d'un Opuscule anonyme, qui recommande aux

---

(1) Voyez *The Character of a Methodist*, By J. Wesley, *in*-8°. London, 1793.

Méthodistes d'imiter les Quakers dans la simplicité de leurs discours et de leurs vêtemens (1); mais les principes en sont absolument conformes à ceux qu'il a développés dans divers écrits d'une bonne morale adressés à ses sectaires. Il règle leurs amusemens, leur costume; leur interdit les cartes, les spectacles, les bals, les courses de chevaux, les manchettes, les dentelles, les liqueurs spiritueuses et le tabac; il excepte sur ces deux derniers articles le cas où, pour des raisons de santé, ils seraient prescrits par un médecin (2).

Hutton, historien de Birmingham, dit que Wesley croyait comme s'il devait être sauvé par la foi seule, et agissait comme s'il devait l'être par les œuvres (3): sa conduite venait à l'appui de ses discours. Cependant Nichtingall prétend qu'il a toujours eu l'ambition de dominer (4): l'orgueil est le poison de toutes les vertus.

Les partisans de Withfield admettent la pré-

---

(1) *Advice to the people called Methodist with regard to dress*, etc, *in*-8°., London, 1795.

(2) *The nature design and general rules of the Methodist societies*, By John Wesley, *in*-8°. London, 1798; et *The Principles of a Methodist*, par le même, *in*-8°. London, 1796.

(3) Voyez *History of Birmingham* By, Hutton, *in*-8°. Birmingham, 1795, page 180 et suiv.

(4) Voyez *Portraiture of Methodisme*, By Nichtingall, *in*-8°. London.

destination absolue et la réprobation particulière ; dans leurs discours, ils appuient beaucoup sur la nécessité d'être régénérés.

Les sectateurs de Wesley, qu'on nomme *Méthodistes Arminiens*, par opposition aux principes du Calvinisme sur l'élection et sur la persévérance finale, inclinent au Pélagianisme et admettent le salut général, quoiqu'ils aient plusieurs prédicateurs Baxtériens qui, à l'imitation de Richard Baxter, prétendent concilier Arminius et Calvin par une doctrine mitoyenne.

On a souvent comparé Wesley et Withfield; ils ont publié une foule d'ouvrages, et surtout des sermons. Withfield était doué d'une voix sonore et gracieuse, d'une éloquence populaire entraînante et persuasive. Quand on lui reprochait de haranguer au milieu des champs, il citait la parabole évangélique de l'homme qui, mariant son fils, envoie sur les grands chemins et dans les places publiques, chercher des convives au festin nuptial. A Cambuslang, situé à quatre milles de distance de Glasgow, il réunit en pleine campagne un auditoire de trente mille personnes, dont un grand nombre frappaient des mains, saignaient du nez, tombaient en convulsion : toute l'Ecosse retentit de ces événemens, attribués par les uns au Saint-Esprit, par les autres au diable (1).

(1) Voyez Sinclair, Tome V, p. 267 et suiv.

Wesley, plus érudit que Withfield, mais plus simple dans ses discours, savait mieux se posséder. On prétend qu'il a prêché environ cinquante mille fois. L'un et l'autre avaient des qualités respectables, une dévotion tendre, un zèle infatigable ; ils envoyaient des missionnaires partout où ils ne pouvaient se rendre, quoiqu'ils fissent des voyages multipliés dans les trois royaumes. Nous les avons vu franchir l'Atlantique, pour aller prêcher dans l'Amérique Septentrionale. Wesley dut s'y discréditer comme politique et comme prophète, lorsque revenu en Europe, il prédit que les insurgés seraient réduits à se soumettre, et prétendit justifier par divers pamphlets les mesures iniques du ministère anglais contre l'indépendance des Etats-Unis.

Withfield introduisit dans son parti la *Stichomantie*, c'est-à-dire, l'habitude de consulter la Bible en l'ouvrant au hasard pour tirer du premier verset qui se présentait des inductions sur la réussite d'une entreprise. Cet usage d'invoquer le sort était un moyen d'arbitrage qu'il employait en cas de discussion, même sur des points théologiques.

La comtesse de Huntingdon se montra la patrone des sectateurs de Withfield, son chapelain. La maison de cette dame devint un *Tabernacle* ; c'est le nom que donnent les Méthodistes à leurs chapelles (1). Elle en établit deux à Birmingham,

---

(1) En Angleterre on n'appelle églises que celles qui

et fonda à Londres et dans le pays de Galles deux séminaires pour former des ministres de sa secte, dont on la regarde comme la nouvelle fondatrice avec Withfield. Celui-ci, aidé par les aumônes et les contributions volontaires de ses auditeurs, avait établi en 1740 un hôpital en Géorgie pour les orphelins : étant retourné pour la quatrième fois en Amérique, il y mourut en 1770 à New-Bury, près de Boston. Le docteur Thomas Haweis, auteur d'un grand Commentaire sur les Saintes-Ecritures, devint chef des Méthodistes de Withfield, et le remplaça près de lady Huntingdon, qui est décédée en 1791.

Dans le même parti se sont distingués Toplady, mort en 1778; le docteur Romaine, mort en 1795 : il a publié des sermons et une nouvelle édition de la Concordance Hébraïque par Calusio; le poète sir Richar Hill Baronnet : dans une satire, on le peint invoquant la Muse du *Méthodisme*; Rowland Hill, frère du baronnet, qui se fit prédicateur avant d'être ordonné, (plusieurs autres n'ont jamais reçu l'ordination). On assure que dans ses sermons il intercale des histoires facétieuses, de ces traits que n'a pas dictés le

---

ont un clocher, et qui appartiennent à l'église dominante : celles de tous les autres cultes n'ont point de clocher; et quelque spacieuses qu'elles soient, elles sont réputées e nommées *chapelles*. Le nom de *Tabernacles* ne s'applique qu'aux chapelles du parti de Withfield.

bon sens, et que les Anglais appellent *excentriques*; mais sa charité sans bornes pour les malheureux, fait pardonner la bizarrerie de son éloquence (1).

John Wesley mourut en 1791, non pas à l'âge d'environ cent ans, comme l'assure Ferry Saint-Constant, mais à quatre-vingt-neuf ans; il était né en 1703. Ses ouvrages, peu soignés, sont très-nombreux : il combattit Richard Bell et d'autres Méthodistes extravagans, qui avaient annoncé la fin du monde pour le 28 février 1762. Il publia la vie de Thomas Walsh, Irlandais Catholique, qui s'était fait prédicateur Méthodiste : on conçoit que Wesley l'exalte beaucoup; et la vie de Hayme, tué à la bataille de Fontenoi, ainsi que plusieurs soldats Méthodistes. Il a donné par extraits la vie de la fameuse madame Guyon; et celle de Renty, l'un des fondateurs de la Société des Frères Cordonniers.

Très-peu de gens savent, et peut-être en France tout le monde ignore, que Wesley a lancé contre les Catholiques diverses brochures, dont l'une est intitulée : *Le Papisme examiné avec sang-froid* (2), dans laquelle il ressasse des objections cent fois reproduites et cent fois détruites : tous

---

(1) Voyez *Public Characters de* 1802-3, *in* 8° London, p. 132 et suiv.

(2) Voyez *Popery Calmly Considere*, By John Wesley, *in* 8°., troisième édit. London, 1779.

les crimes commis au nom de la religion par des Catholiques, il les attribue à l'Eglise Romaine qui les désavoue; il la calomnie en lui imputant de défendre aux fidèles la lecture de l'Ecriture-Sainte, d'établir en principe qu'on ne doit pas garder les promesses faites aux hérétiques. Comme la plupart des Protestans Anglais, il affecte de confondre la Cour de Rome avec l'Eglise, pour imputer à celle-ci des maux dont elle gémit.

Enfin, il prétend que les Catholiques ne doivent pas être tolérés, même par les Turcs et les Païens. La haine aveugle peut-elle aller plus loin? A défaut de preuves pour étayer ses accusations, il entasse, comme il est d'usage en pareil cas, des injures, que Garasse lui eût enviées. Qui croirait, si des faits multipliés ne l'attestaient, qu'actuellement encore les mêmes calomnies se reproduisent en Angleterre dans des sermons, des pamphlets, des journaux? Est-ce ignorance, est-ce mauvaise foi? on choisira. Un Franciscain Irlandais, le P. O'Leary, repoussa l'agression de Wesley avec autant de modération que d'énergie (1).

Je crois devoir intercaler ici un article curieux sur le Méthodisme, extrait des Mémoires du libraire Lackington. Le citer ce n'est pas

---

(1) Voyez ses *Remarks son* M. Wesley's Letter, dans ses *Miscellaneous Tracts*, By the rev. Arthur O'Leary, *in*-8°. Dublin, 1781, p. 207 et suiv.

approuver toutes ses idées, ni la manière burlesque dont il les énonce.

« Le jeune Lackington, mis en apprentissage de cordonnier, saisit, dans la conversation des ouvriers de la boutique, des notions sur les Méthodistes, qui lui montèrent la tête, et lui donnèrent le désir de s'instruire : à cette occasion il apprit à lire. Voici quelques-unes de ses réflexions sur leur doctrine et sur leurs prédicateurs : Ceux-ci s'appliquent à donner des craintes aux plus vertueux. La jeunesse et l'innocence sont tous les jours victimes de leurs menaces de l'enfer; et les gens faibles, au lieu de trouver auprès d'eux des consolations et des secours, se trouvent souvent jetés dans des états désespérés. Quand un Méthodiste entend parler d'un malade en danger, il accourt et le tourmente, si même il ne le fait mourir de peur.

« Il est vrai que souvent un Méthodiste n'est ni convaincu, ni alarmé, mais subitement converti par un prédicateur de la secte; car tous n'emploient pas leur éloquence à effrayer. Il y en a qui s'attachent à prouver aux hommes que leurs péchés leur sont pardonnés. Cela me fait penser à un procès fort plaisant : un filou produisit un faux billet d'un autre filou; celui-ci produisit à son tour une fausse quittance. Mais pour quelques individus qui se rassurent par les promesses, et auxquels les extases, les chants, les élans de l'enthousiasme donnent une sorte de

bonheur, il y en a des milliers pour qui ces notions mystiques sont une source de misère. J'ai connu des fanatiques qui étaient arrivés au dernier degré de la conviction, qui avaient des avant-goûts de la béatitude céleste, qui avaient des communications avec la Divinité ; et cependant ces favoris du ciel étaient souvent torturés de doutes et d'appréhensions funestes.....

» Il y a une vingtaine d'années, le bruit se répandit qu'à une certaine heure d'une certaine nuit le monde finirait; des milliers de Méthodistes passèrent le jour précédent, et cette nuit même, dans les gémissemens et les prières. Le lendemain matin ils n'osaient pas se regarder les uns les autres. Mais bientôt ils perdirent le sentiment de honte, parce qu'on leur persuada que le ciel avait eu égard à la prière du juste et avait reculé le moment. Les plus sages des Méthodistes sont de vrais enfans : un rien les transporte, un rien les abat. Il est très-commun de voir des individus abandonner la secte, lorsque leur jugement a acquis une certaine maturité. Ces opinions mystiques ne captivent que la jeunesse et l'ignorance.... »

Voici ce que dit Lackington de ses études :

« En hiver, nous travaillions à la boutique depuis six heures du matin jusqu'à dix du soir. En été notre travail finissait avec le jour. Mais malgré cet assujétissement à mon métier, je trouvai le moyen, pendant long-tems, de lire tous

les jours dix chapitres de la Bible. Je lisais aussi et j'apprenais par cœur des hymnes, des sermons et des traités de Wesley. Le temple de *Cloacine* était souvent mon cabinet d'étude. Je suivais en cela le précepte de Chesterfield, qui veut qu'on y lise les Classiques.

» J'avais la vue si bonne, que j'étudiais souvent au clair de la lune; car mon maître ne me permettait pas d'avoir de la lumière dans ma chambre. Je regardais cette défense comme une vraie persécution. Je me consolais par l'idée que j'étais un enfant de Dieu, et que par conséquent je ne pouvais pas échapper aux persécutions des enfans du Démon, tels que mon maître et sa femme. Mon zèle alla quelquefois jusqu'à leur dire que leur ame était sur le chemin de la perdition, et que leur vieux pasteur Harrison était un aveugle qui en menait d'autres. Ma bonne maîtresse essaya plusieurs fois le bâton pour me faire entendre raison, et moi je m'en vengeais en saisissant dans nos lectures communes de la Bible tous les chapitres favorables à la doctrine du péché originel, de la justification par la foi; et elle enrageait, à la vérité, mais elle ne se tenait pas pour battue, et lisait à son tour un chapitre de saint Jacques sur la nécessité des œuvres. Dans mon embarras, je pris le parti de douter que saint Jacques fût orthodoxe, et de m'inquiéter peu de ce qu'on y trouvait.

» J'avais depuis long-tems une extrême envie

d'assister aux assemblées des Méthodistes; mais je n'osais désobéir à mon maître, qui me le défendait expressément. Mon zèle croissant plus rapidement que mes connaissances, je secouai le joug de la tyrannie, et je m'échappai aussi souvent que je le pus pour assister aux assemblées de la secte. Un dimanche matin que les deux enfans de la maison s'étaient rendus à une congrégation de Méthodistes, leur mère résolut de m'empêcher de m'y rendre : elle m'enferma dans ma chambre. Incertain sur ce que j'avais à faire, j'ouvris la Bible pour y chercher des conseils : (c'est ainsi que font les Méthodistes quand ils sont embarrassés). Les premières lignes qui frappèrent mes yeux, furent celle-ci : *Il a chargé ses anges de veiller sur toi, de peur que tes pieds ne heurtent contre une pierre.*

C'en fut assez pour me décider. Je ne balançai pas : j'ouvris la fenêtre, et je me jetai de deux étages dans la rue. Un peu étourdi d'abord, je me relevai bientôt, et me mis à courir du côté de la maison où les fidèles étaient réunis. Quand j'eus fait quelques pas, il fallut m'arrêter, je n'en pouvais plus; et on me reporta dans mon lit, où je fus un mois entier avant de pouvoir me soutenir sur mes jambes. Je trouvai que Dieu m'avait fait tort dans cette occasion. Je raisonnais en cela comme le Français du docteur Moore, qui vendit son crucifix parce que les billets de loterie qu'il avait mis sous sa protection étaient sortis blancs

ou bien encore, comme Auguste qui défendit de porter la statue de Neptune en procession avec celle des autres Dieux, parce que sa flotte avait souffert.

» Dans la quatrième année de mon apprentissage, mon maître mourut; et quoiqu'il fût bon mari, bon père et bon maître, je fus persuadé qu'il était allé en enfer, parce qu'il ne savait pas dire le *Shibboleth* des Méthodistes. Sa femme parut croire que sa mort avait été avancée par le mécontentement qu'il avait eu de la conduite de ses fils. En effet, avant leur conversion, ils étaient assidus à leur devoir; mais devenus des *saints*, ils ne s'occupaient plus de leurs intérêts temporels, et comptaient être nourris par des secours miraculeux. Ils avaient pris cela apparemment dans Huntindong. Son livre intitulé *la Banque de la Foi*, nous apprend qu'un chien lui apporta du mouton pour son dîner; que les poissons d'un étang moururent tout exprès pour qu'il pût les manger; et qu'enfin le ciel lui envoya un vêtement qu'il lui avait demandé. Wesley usait de la même ressource quand il avait mal à la tête. . . . .

» Comme on ne connaît pas généralement les cérémonies des Méthodistes, je vais décrire celles qui étaient de l'institution de Wesley. On invitait souvent aux assemblées de prières des personnes qui n'étaient pas de la secte. On commençait par chanter une hymne. Tout le monde

se mettait à genoux. Le premier qui se sentait inspiré faisait une prière à haute voix. Quand il avait fini, un autre commençait, et ainsi de suite pendant deux heures.... Il arrivait quelquefois qu'un frère se mettait à prier sans avoir reçu le don de prière, et alors il restait court. Ces exercices sont regardés dans la secte comme plus propres à régénérer les hommes que les sermons. On ne peut pas s'en faire une juste idée sans y avoir assisté ; l'un adresse des injures à Dieu pour en obtenir ce qu'il désire, un autre prend un style tendre et mielleux, un troisième prend une manière impérative et brutale : il dit à Dieu qu'il en aura menti, s'il n'accorde les faveurs qu'il a promises. Ils travaillent ainsi l'imagination les uns des autres; ils se magnétisent en quelque sorte, jusqu'à ce qu'ils tombent dans une véritable ivresse. Alors si l'un d'entre eux se rappelle un passage qui soit applicable à l'espérance qu'ils ont toujours d'être régénérés, il le dit à haute voix ; et tous s'en félicitent.

» Il y a une autre assemblée particulière ; c'est celle qui succède au sermon. Quand le prédicateur a fini le service, les frères qui sont les plus avancés dans la sanctification restent, et les autres s'en vont : le ministre adresse alors au troupeau choisi une exhortation plus assortie aux forces des assistans.

» La *Fête d'Amour* est encore une cérémonie particulière de la secte. Tous les frères y sont invités, et ils y viennent ordinairement de plu-

sieurs milles à la ronde. Lorsqu'ils sont réunis, ils chantent et prient : ensuite ceux qui croient avoir plus d'expérience, s'élèvent et racontent tout ce qui s'est passé entre Dieu, leur ame et le diable. J'ai souvent oui dire à des Méthodistes que dans de telles assemblées, et au moment où ils étaient en prières, ils avaient senti tout à coup que leurs péchés leur étaient pardonnés.

» Dans ces *Fêtes d'Amour* les Méthodistes se montrent plus énergumènes que dans aucune autre cérémonie. Ils soupirent et gémissent à l'envi : on dirait autant de maniaques; et à mesure qu'il leur vient dans la tête un passage de l'Ecriture, ils l'appliquent à leur situation et l'interprètent à leur manière. On mange des gâteaux; chaque frère rompt un gâteau avec une sœur; on ne boit que de l'eau : le vase passe de main en main. L'assemblée commence à sept heures du soir, et se termine à neuf ou dix.

» A Londres, à Bristol et dans les autres grandes villes, les Méthodistes ont des réunions qui ne sont pas connues du reste de la secte. Dans ces réunions, ce sont tantôt des hommes mariés, tantôt les femmes, et tantôt les célibataires de l'un ou de l'autre sexe, qui forment l'assemblée. Wesley se rendait successivement dans ces différentes congrégations, et adressait à chacune les exhortations qui leur convenaient. Il ne manquait jamais surtout de vanter le célibat aux filles. La *nuit des veilles* de ces sectaires

commence à sept heures du soir. Ils prient; ils chantent des hymnes; ils prêchent, ils chantent et prient; ensuite ils exhortent, chantent et prient alternativement jusqu'à minuit. Les hymnes qui appartiennent à cette cerémonie ont un caractère sombre; et comme cette *veille* a été précédée, selon l'ordonnance de Wesley, d'un jeûne rigoureux dans la journée, les esprits des assistans sont dans une disposition très-favorable aux extravagances. Il n'y a aucune de ces veilles qui ne produise un grand nombre de *régénérations*; en sorte que ces cérémonies sont fort estimées parmi eux.

» Ils sont divisés en différentes classes, dont les unes sont composées d'hommes, d'autres de femmes; quelques-unes sont mêlées des deux sexes. Il y a toujours un *meneur* et une *meneuse* de la classe. Quand la classe se rassemble, le *meneur* indique une hymne que tout le monde chante. Ensuite tous se mettent à genoux, et le meneur fait la prière. Il informe la classe de la disposition de son ame; puis, s'adressant successivement à chacun des assistans, il leur demande dans quel état est la leur. Les uns sont pleins de foi et de sécurité; d'autres sont agités de doutes et de craintes. Quelques-uns sont tourmentés d'horribles tentations; d'autres se plaignent d'une grande chaleur intérieure. Il y en a un petit nombre qui se présentent comme aussi purs que les anges du ciel; mais en général les frères se lamentent plutôt de leur profonde

dépravation. Ils se déclarent les plus grands misérables, les plus indignes pécheurs de la terre; mais ils finissent ordinairement par reconnaître que la grace qu'ils ont reçue est en proportion avec leurs crimes, et les efface tous. Plus le pécheur était corrompu, disent-ils, plus sa sainteté est grande; le meneur adresse à chacun quelques mots de consolation, ou d'avis.

» Les *bandes*, parmi les Méthodistes, ne sont composées que de personnes pures ou justifiées. Quand la *bande* se réunit, on chante et on prie. Ensuite, comme dans les *veilles*, le *meneur* de la *bande* raconte quel a été l'état de son ame pendant la dernière semaine, et questionne chacun des assistans sur le même sujet. Tous énumèrent à leur tour les épreuves et les tentations auxquelles ils ont été exposés. Les Méthodistes sont convaincus que le diable y regarde à deux fois avant de les tenter, lorsqu'il sait qu'il sera dénoncé à l'assemblée la semaine suivante. Ils appellent cela la *vergogne du démon*; et pour qu'il en soit plus honteux, ils donnent tous les détails nécessaires. Les femmes ont leur *bande* à part; mais quelquefois les jeunes gens se déguisent en femmes pour savoir ce qui s'y passe. Wesley a institué encore des *bandes choisies*, qui sont uniquement composées de personnes impeccables ou parfaites. J'ai connu beaucoup de ces *Methodistes parfaits*; j'ai vécu un an dans la même maison

avec une sœur impeccable. On la surprit un jour volant du charbon chez un frère justifié; mais elle prouva que c'était le diable qui l'avait tentée.

» Dans les provinces la confrairie se compose de fermiers, de cordonniers, de laboureurs, d'ouvriers en laine, et de leurs femmes. Wesley a éprouvé qu'il fait plus de prosélytes parmi les femmes : Lavater et Hume en ont donné la raison, (sans connaître ce fait parti culier). « Par l'irritabilité de leurs nerfs, dit » Lavater, par leur incapacité de rien appro» fondir et de prendre des déterminations fortes, » les femmes deviennent des enthousiastes » incurables ».

« Il n'y a, dit Hume, qu'un sujet sur lequel » je sois porté à me défier du jugement des » femmes; c'est l'amour ou la dévotion. Ordi» nairement elles ne font cas dans ce genre que » de ce qui est exagéré, et préfèrent la chaleur » à la justesse. Je considère l'amour et la dévo» tion comme le même sujet, parce que c'est » bien réellement le même lorsqu'il est traité » de cette manière. Il faut observer qu'ils de» mandent précisément la même constitution et » les mêmes dispositions naturelles. Les femmes » ont un penchant à la tendresse qui pervertit » leur jugement, et qui leur fait goûter des » choses qui n'ont ni naturel dans le sentiment, » ni convenance dans l'expression; ainsi, par » exemple, elles se soucient peu des discours

» d'Addisson sur la religion, et elles se passionnent pour des ouvrages mystiques ».

» Il y a des milliers de Méthodistes qui ne lisent jamais que la Bible et les ouvrages de Wesley. Pendant plusieurs années je n'ai pas lu moi-même autre chose. Je me faisais également scrupule d'entendre d'autres sermons que ceux des frères. Il m'est arrivé souvent de me lever à minuit, de faire cinq ou six milles par les neiges pour assister à une assemblée qui se tenait à cinq heures du matin, et entendre les rapsodies d'un frère inspiré, qui avait tout au plus une douzaine d'auditeurs. Nous nous félicitions les uns et les autres sur notre réunion, et sur le bonheur dont nous avions joui; après quoi chacun de nous tremblant de froid, reprenait la route de son village.

» Plusieurs années avant de renoncer à la secte des Méthodistes, j'avais oui dire à Wesley, dans une congrégation, que jamais il n'avait pu retenir un libraire plus de six mois dans la société des frères: c'est aux livres en effet que je dus mon désir d'en sortir; mais ce qui hâta ma résolution, ce fut une espèce de scandale que j'eus sur la conduite des chefs de la secte. Ceux-ci prêchaient continuellement sur le tort que les maîtres faisaient à leurs domestiques en les empêchant d'aller entendre les sermons du dimanche, à cause du service de la maison; comme si l'on ne pouvait pas ce jour-là manger un dîner

froid, au lieu de risquer l'ame de ses gens : je découvris ensuite que les Rigoristes faisaient fort bonne chère le dimanche, aux dépens de la conscience de leurs gens. Je connais une honnête laitière qui élevait bien ses enfans, et qui fut si effrayée par un prêcheur Méthodiste, qu'elle est devenue folle, et ses enfans sont tombés dans la misère : son crime était d'avoir vendu du lait le dimanche. Un autre prédicateur disait à sa congrégation : « On a répandu le bruit que je fais » devenir foux les frères qui m'écoutent. Eh ! » ne vaut-il pas mieux envoyer dix mille de nos » frères à Bedlam, que d'envoyer une ame en » enfer ? »

» Je connais un libraire de la secte qui craint tellement de compromettre le salut de son perruquier, qu'il se fait coiffer le samedi soir, et passe la nuit dans son fauteuil. Il indique en passant, dans ses billets d'adresse, ce scrupule de conscience, afin que ses pratiques sachent bien qu'il est extrêmement délicat. Je conserve comme une curiosité un billet d'adresse qui m'a été donné très-mystérieusement par un nommé *John Biggs*, Méthodiste. Il rend compte de la manière miraculeuse dont il a été converti à l'âge de vingt-un ans, et comment, depuis ce moment-là, il a eu des communications continuelles avec la Divinité. Pour mettre le public à portée de communiquer aussi avec ce saint homme, il ajoute que John Biggs, négo-

ciant, demeure au n°. 98, dans le Strand.

« Aussitôt que j'eus quitté la société des frères, je sentis que ma raison était à l'aise; mais que je m'étais attiré la haine des uns, la pitié des autres, et l'envie de plusieurs. On me tourmentait de représentations et de persécutions : quelquefois en passant devant ma boutique on se contentait de lever les yeux au ciel, de soupirer et de gémir; d'autrefois on venait me chercher dans mon magasin, et on me disait : *Frère Lackington, souvenez-vous de la femme de Loth; ayez pitié de votre ame*. On m'accablait de passages appliqués à tort et à travers; on me conjurait de me défier des illusions de la prospérité : on me demandait si je pouvais être aussi heureux présentement que du tems de ma ferveur; et quand je répondais que j'étais infiniment plus heureux, on me répliquait que c'était un prestige du démon. Un jour, je fus alarmé des cris d'un inspiré qui me dit tout-à-coup : *Frère! frère! que fais-tu? tu dors, et les flammes de l'enfer t'environnent?* Un prédicateur dit dans son sermon qu'incessamment le diable me retournerait avec sa fourche dans la fournaise de l'enfer.

» On m'a souvent demandé si je ne croyais pas que tous les Méthodistes étaient des hypocrites. J'ai répondu que la plupart d'entre eux ne l'étaient pas; mais qu'au contraire ils sont en général honnêtes, doux et sincères. La masse des Métho-

distes est extrêmement ignorante; mais il y a parmi eux un certain nombre de personnages artificieux qui, profitant de la réputation de probité dans les affaires que donne la qualité de Méthodiste, se glissent dans la société et jouent la dévotion pour attraper le monde. J'ai observé ailleurs que ces notions extravagantes sur la religion encouragent les gens à commettre toutes sortes de fraudes et de désordres, pourvu qu'ils suivent les prédicateurs *Orthodoxes*, et fassent toutes les cérémonies ordonnées. D'autres sentant que la grace peut toujours s'obtenir aisément, ne se gênent sur rien, et comptent tout arranger à la fin en la demandant.

» Je n'hésite pas à recommander la défiance contre les gens d'affaires, qui affectent une dévotion exaltée; sur dix de ces personnages, il y en a neuf qui vous tromperont s'ils le peuvent. Cela me rappelle une certaine enseigne de Méthodiste, qui portait : *Ici l'on vend des têtes de mouton bouillies; et l'on en trouvera tous les soirs, s'il plaît à Dieu.* Un autre vendait des tripes, et avait mis sur sa boutique : *Tripes à vendre toute la semaine; mais le dimanche, à Dieu ne plaise!* Il est vrai que le dimanche il avait autre chose à faire; il s'enivrait tous les soirs en revenant de la congrégation. Faut-il encore un exemple de cette affectation hypocrite des sectaires? J'ai vu dans un village, près de Plymouth, une enseigne qui portait : *Roger Full*,

par la grace de Dieu prend les taupes, les rats, etc.

» Le 2 mars 1791 Wesley, le père des Méthodistes, mourut à quatre-vingt-neuf ans sans avoir été malade. Les roues de la machine étaient usées, elle s'arrêta. Dans l'intervalle de la mort à l'enterrement, il fut exposé aux regards de tous les frères, et l'on croit qu'il passa quarante mille hommes en revue devant son corps. Aussitôt après sa mort, beaucoup de gens firent la spéculation d'écrire sa vie. Pendant assez long-tems on criait à la porte des chapelles des frères quatre vies différentes du juste Wesley, et chaque colporteur affirmait avoir la véritable; ce qui embarrassait beaucoup les fidèles.

» Je ne puis m'empêcher de croire que John Wesley n'ait été un des plus respectables enthousiastes qui aient jamais existé. Il croyait lui-même tout ce qu'il prêchait; et il se conduisait comme il conseillait à ses disciples de se conduire. La vente de ses nombreux écrits lui produisait environ deux mille livres sterling par an; et les collectes qu'on faisait dans les *classes* de Londres et de Westminster montaient à une somme très-forte : on recueillait aussi des sommes considérables dans les *fêtes d'amour*, dans les *souscriptions publiques et particulières*, et par d'autres voies semblables. Un ancien membre de la société, qui a publié un écrit sur ce sujet en 1792, affirme que pendant les dix années précé-

dentes les rentrées annuelles sont montées à 400,000 livres sterling. Si l'argent eût été le but de Wesley, il aurait amassé une fortune immense : loin de là, il a mangé son patrimoine en aumônes; je l'ai vu donner jusqu'à vingt guinées à des ouvriers pour les soulager momentanément. Lorsqu'il allait de son cabinet à la congrégation, il distribuait de l'argent à tous les malheureux qui l'approchaient : il ne gardait exactement rien; et un de ses amis m'a affirmé qu'il a laissé pour toute fortune quatre guinées et demie. Son savoir et ses grands talens sont connus; cependant il y a des choses bien faibles dans quelques-uns de ses ouvrages. Par exemple, sa *Médecine Primitive* est remplie de choses qui trahissent une crédulité absurde; j'en pourrais citer de dangereuses. En voici une bizarre : « Pour » guérir une colique venteuse, prenez, dit-il, » une femme saine, et tâtez-la tous les jours » (remède éprouvé par mon père) ». Quel dommage qu'un homme si excellent n'ait été qu'un enthousiaste ! il croyait aux songes, aux visions, aux révélations immédiates, aux cures miraculeuses, à la sorcellerie et à toutes sortes d'absurdités de ce genre. De telles oppositions dans le même homme font penser à l'habile médecin Priander, qui fait de mauvais vers; à Newton, écrivant son Apocalypse; et au cordonnier Lackington, se faisant auteur ».

« L'amour du pouvoir semble avoir été le

principal ressort de cet homme extraordinaire, qui commandait despotiquement à cent vingt mille individus. Je croirais assez que sa mort démembrera la confrairie, comme la mort d'Alexandre démembra son empire. Cet événement est arrivé au moment où les Swedenborgistes prenaient de la consistance; et l'on compte déjà un grand nombre de transfuges du Méthodisme à cette secte nouvelle. Terminons cette notice sur Wesley par une lettre curieuse que l'on trouve dans une des vies qu'on a publiées de lui; elle est adressée à une femme de vingt-trois ans.

Madame,

C'est avec beaucoup de défiance que je m'adresse à vous; mais je suis enhardi par une passion vertueuse qu'allumèrent les rayons de vos yeux, qu'enfanta la puissance de votre beauté, que firent naître l'élégante simplicité de vos manières, et votre voix mélodieuse, et tant d'attraits enfin qu'on a donnés à la déesse des amours, et qui sont votre partage. Croyez-moi, Madame, ce n'est pas ici un langage de roman; c'est l'effusion d'une ame ravie. L'impression de vos charmes a été subite et irrésistible. Lorsque je vous vis la première fois, je fus ravi d'admiration et d'amour. Mais je marrête pour ne pas vous donner l'idée que je cherche à vous flatter: votre ame, supérieure à toute adulation, s'indignerait des expressions que me suggère le sentiment. La beauté n'a pas de type exact; l'imagination agit sur le cœur et fausse le jugement: chacun apprécie à sa manière les formes et les couleurs. Je puis donc dire, sans être soupçonné de flatterie, que vous êtes à mes yeux l'objet le plus parfait de la nature créée; j'ajoute que votre

ame n'est pas moins près de la perfection divine que votre *personne*. Si je n'ai pas parlé plutôt, c'est que j'avais le sentiment de l'immense intervalle qui nous sépare; c'est que je me sentais indigne d'obtenir aucune faveur d'un être qui rassemble toutes les qualités et toutes les vertus d'une femme. Pardonnez, ma chère Eliza; ayez pitié d'un cœur trop pénétré de votre divine image pour que le tems puisse jamais l'en arracher. La main seule de la mort effacera l'impression profondément gravée des charmes d'Eliza; et la mort même ne saurait détruire l'affinité de certaines ames. Hier, ma chère Eliza, les charmes de votre conversation me retinrent plus long-tems que je n'aurais dû; j'oubliai mes pénitens qui m'attendaient: j'espère néanmoins qu'ils n'auront perdu aucune bénédiction pour m'avoir attendu.

C'est aujourd'hui mon jour de naissance; il amène naturellement des réflexions sur la brièveté de la vie. J'ai quatre-vingt-un ans, et grace à Dieu je jouis de la même vigueur de constitution que j'avais à vingt-un ans. Je n'ai aucune infirmité physique, ni morale: je ne crois pas impossible que j'aille à cent ans; et le reste de ma vie sera consacré à aimer Eliza.

JOHN WESLEY. »

Dans ce récit de Lackington on voit que les Méthodistes se confessent l'un à l'autre, et prient l'un pour l'autre. Selon miss Adams c'est une fois la semaine; et la *fête d'amour* se célèbre chaque mois, ainsi qu'une liturgie nocturne qui dure depuis huit heures du soir jusqu'à minuit.

Ils ont des prédicateurs fixes pour desservir les divers tabernacles ou chapelles; mais un grand nombre de leurs ministres sont prédicateurs ambulans (*itinerant preachers*), qui haranguent

quelquefois dans les champs un auditoire composé de plusieurs milliers de personnes, comme le faisait Withfield. David Robertson parle de leur influence à l'île de Man, où ils agissent par la terreur sur les esprits mélancoliques (1).

Dans l'Eglise Anglicane et dans plusieurs autres sociétés religieuses des trois royaumes, les sermons sont une simple lecture sans gesticulation, et même avec peu d'inflexions vocales. Les prédicateurs méthodistes ont senti la puissance qu'exercent sur les esprits la déclamation et ce geste, quelquefois précurseur de la pensée, qui commande l'attention, qui ébranle les cœurs; mais quelquefois aussi ils atténuent l'effet de leurs discours par un style trivial et des idées bouffonnes.

Newton, évêque de Bristol, connu par sa haine contre tout ce qui n'est pas de l'Eglise Anglicane, insultant et les Catholiques et les Méthodistes, prétend que les *tabernacles* de ceux-ci sont une école de *papisme*; et pour justifier ce reproche, il accumule les calomnies contre tous, et leur impute une doctrine perverse que tous abhorrent (2). Son accusation de *papisme* est d'autant plus

---

(1) Voyez *A Tour Through the isle of Man*, By David Robertson, *in*-8°. London, 1794, p. 154 et 155.

(2) Voyez *The Works of Newton*, etc. Tome II, p. 669, 672 et 679.

inepte, que les Méthodistes sont cités en général comme ennemis déclarés des Catholiques.

Prettyman, évêque de Lincoln, est aussi injuste en peignant les Méthodistes comme des fanatiques qui aspirent à un degré extraordinaire de sainteté, tandis qu'ils ont des mœurs licencieuses. L'opinion publique a fait justice de cette calomnie.

D'autres leur ont reproché que parmi eux il y a des hypocrites; (et où n'en trouve-t-on pas ?) que parmi leurs adhérens on trouve des négocians enrichis aux Indes par le crime : tout cela peut être, et tout cela ne prouve rien. Les torts de quelques individus ne constituent pas le caractère de la secte.

Wilberforce, qui s'est illustré par son zèle infatigable contre la traite des Noirs et l'esclavage, est un des disciples du Méthodisme, dont il a défendu les principes par ses écrits : il y établit la doctrine de la dépravation héréditaire. Combattu par Thomas Belsham, il l'a été spécialement sur ce dernier article par Charles Bulkeley, avocat d'une fort mauvaise cause, dans son *Apologie pour la nature humaine.* L'exemple de Wilberforce n'a pas procuré au Méthodisme beaucoup de partisans parmi les gens en place, ni les gens de lettres : la secte a recruté dans les classes inférieures; elle a suivi l'intention de son patriarche Wesley en s'occupant surtout des indigens, envers lesquels elle a déployé beaucoup

de charité et de zèle. Elle a contribué puissamment à réformer leurs mœurs, et l'on cite avec éloge la métamorphose qu'elle a opérée parmi les charbonniers de Bristol et les mineurs du comté de Cornouailles; on doit savoir gré aux Méthodistes d'être les grands promoteurs des *Sunday-Schools*, ou écoles du dimanche.

En 1791, époque de la mort de John Wesley, on comptait deux cent quatre-vingt-onze prédicateurs Méthodistes, et soixante et onze mille six cent soixante-huit prosélytes dans les trois royaumes. En 1800 ils avaient neuf cent quarante chapelles, quatre cent dix-sept prédicateurs, cent neuf mille neuf cent soixante-un prosélytes: depuis le commencement de ce siècle, ils ont fait de nouveaux progrès.

Leur secte est une de celles qui par ses accroissemens rapides menace d'envahir l'Église Anglicane, à laquelle ils se disaient attachés dans leurs faibles commencemens; mais la rupture est actuellement presque complète. Plusieurs évêques de l'Eglise-établie, qui en sont alarmés, ont attaqué le Méthodisme avec amertume. Divers ouvrages ont été publiés sans succès pour les ramener au bercail Anglican; l'auteur d'un pamphlet intitulé : *Considérations sur le schisme des Méthodistes* (1) prétend qu'ils ne peuvent le

(1) Voyez *Considerations on a separation of the Methodists from the established Church*, in-8°., 36 pages, 1794.

justifier par aucun motif raisonnable : il cite la parabole de l'ivraie et du froment. Un censeur lui répond : les Méthodistes ne font que suivre l'exemple de l'Eglise Anglicane, qui s'est séparée de l'Eglise Romaine (1).

Tant que Wesley vécut, son autorité réprima la tendance à une séparation qui déjà se manifestait dans son parti; il entretint soigneusement l'union avec l'Eglise-établie, où ses sectateurs allaient faire la cène : l'exactitude à s'y rendre pour cette cérémonie était même considérée comme le *criterion*, la pierre de touche du zèle des Méthodistes. Mais Wesley étant mort, l'influence qu'il avait exercée s'affaiblit beaucoup : les assemblées méthodistes pressèrent leurs ministres de leur administrer eux-mêmes la cène dans leurs chapelles; elles eurent la mortification de voir décider la question par le sort, et non par la discussion. Ainsi, dans la secte des Méthodistes du parti de Wesley, s'est formée la société des *Nouveaux Méthodistes*, qui, en affectant de professer la même doctrine que l'Eglise Anglicane, ont effectué leur scission en 1796, six ans après la mort de leur patriarche; d'autres motifs l'ont encore provoquée.

Les ministres s'étaient exclusivement réservé le gouvernement des églises sans le concours des laïques, et sans les admettre jamais dans les assem-

---

(1) Voyez *Analytical Review* de Mars, 1795, p. 308.

blées tenues pour cet objet : ces ministres se trouvant à la tête de nombreuses associations n'auraient pas été des hommes, dit Priestley, s'ils n'avaient été un peu enivrés de leur pouvoir ; et ils auraient été plus que des hommes, si l'autorité dont ils jouissaient, n'avait pas modifié leur conduite. Les abus de leur crédit en amenèrent la chute : ces abus furent signalés dans divers écrits auxquels répliquèrent les ministres. Les laïques reclamèrent une part active au régime de la secte : jaloux de participer aux délibérations, ils secouèrent le joug des ministres, en établissant sur des principes plus populaires leur hiérarchie formée d'évêques, de prédicateurs et d'anciens de *leur choix*. Ce droit d'élection est un des moyens qui leur attirent beaucoup d'Anglicans irrités de ce que l'Eglise Nationale est encore soumise au droit de patronage.

Pour toutes les affaires discutées chez les Nouveaux Méthodistes, il y a appel à l'assemblée annuelle composée de ministres et de laïques, qui juge en définitif.

La versatilité naturelle de l'esprit humain dans ces sociétés religieuses qui n'ont pas et qui ne peuvent avoir un système fixe, une doctrine immuable, les soumet sans cesse à des métamorphoses dont on ne peut prévoir la durée. Ce qu'on va lire sur les Méthodistes Américains en fournit de nouvelles preuves.

Méthodistes Américains. — *New-Light* ou *Nouvelle Lumière.*

Le Méthodisme, porté en Amérique par les deux Wesley et Withfield, jeta des racines profondes et prit une autre forme, sous la dénomination de *New-Light* ou *Nouvelle Lumière*; les *Nouveaux-Nés* que trouva Zinzendorf en Amérique étaient sans doute de cette secte (1). Deux prédicans Méthodistes venus d'Irlande, Philipp Emburg et Robert Strawbrige, formèrent des sociétés vers 1767, celui-là à New-York, celui-ci en Maryland dans le comté de Frédéric, état de Virginie, et ailleurs (2).

Vers la même époque, un autre Irlandais, vulgairement nommé *Shady-Iland*, prêchait à Boston, qu'en tout on doit suivre l'inspiration sainte, et que par l'esprit contemplatif on dompte les révoltes de la chair. Il n'officiait qu'après le coucher du soleil et sans lumière, *qui était inutile; car c'était lui qui était et qui donnait la lumière*. Il fut très-suivi : mais l'absence de la lumière matérielle entraîna des abus, qui jetèrent

---

(1) Voyez *Kurzgefasste lebens Geschichte,* Lud. Grafen und heren von Zinzendorf, etc., von Duvernoy, *in*-8°. Barby, 1793.

(2) Voyez *A Form of disciplin for the ministers preachers and members of the Methodist episcopal church in America, in*-12. New-York, 1787.

le plus grand discrédit sur sa doctrine; il fut obligé de fuir. L'improbation publique qui a frappé Shady et ses adhérens, est peut-être la cause du silence que garde Miss Adams sur cette secte dans son ouvrage intitulé : *Vue des Religions*. Par la même raison les *New-Light* ou *Illuminés* trouvent peu de sectateurs à Boston (1).

Dès l'an 1750, ils avaient une église à Philadelphie (2). Ils font journellement des progrès dans la plupart des États-Unis. Les édifices destinés au culte étant insuffisans pour contenir de grandes réunions, ils s'assemblent dans les champs, dans les bois.

Des prédicateurs Méthodistes font quelquefois vingt ou trente milles en un jour pour prêcher deux ou trois fois à des congrégations différentes. Dans des contrées nouvelles où quelques défrichemens interrompent le règne de la nature sauvage, ces assemblées se tiennent en plein air, au bord des rivières, des cascades, près des forêts que la hache n'a pas encore atteintes. Leur silence majestueux, les lumières distribuées dans leur enceinte, les chevaux attachés aux arbres, les tentes éparses relèvent la solennité du tableau. De toutes parts retentissent les chants religieux, dit Hampson, qui s'extasie sur ce spectacle. Il se

---

(1) Lettre de M. Giraud, Français, à Boston.

(2) Voyez *Histoire Naturelle et Politique de la Pensilvanie*, traduite de l'Allemand, *in*-8°. Paris, 1768.

croit reporté aux tems *ante-diluviens*, quand les vallées et les bois répétaient les accens de la dévotion patriarcale des enfans d'Henoch.

Mais il faut se rappeler que Hampson, rédacteur des Mémoires de Wesley, est un des admirateurs du Méthodisme. Écoutons, sur le même sujet, des hommes qui ne partagent pas son enthousiasme.

Les Méthodistes, dit Perrin du Lac (1), prennent à la lettre ces paroles de l'Écriture : *Le royaume des Cieux veut être pris par violence : criez au Ciel, levez les mains vers lui*, etc.

Leurs prières sont bruyantes ; et leur chant, quoiqu'agréable, se fait remarquer par des élans successifs qui lui sont particuliers. Leurs ministres, au lieu d'annoncer avec calme la parole de Dieu, prêchent par exclamations, frappent des pieds et des mains, et se promènent avec une espèce de délire, d'un bout à l'autre d'une petite galerie dont ils se servent au lieu de chaire. Le prêche et les chants terminés, les plus zélés confrères viennent faire à haute voix les prières qui leur sont inspirées par la crainte de l'enfer, l'amour de Dieu ou quelques autres motifs pieux. Alors la congrégation entrant dans le sens de celui qui prie, témoigne l'impression qu'il lui

(1) Voyez *Voyages dans les Deux Louisianes*, par Perrin du Lac, *in*-8°., 1805, Ch. IX, pages 64 et 65.

fait partager. Assez ordinairement cette impression est graduelle. Les soupirs succèdent à de légers élans du cœur : les sanglots succèdent aux soupirs ; les cris aux sanglots, après lesquels chaçun s'abandonne sans réserve à tout ce que le délire peut lui suggérer. Dans le même instant l'assemblée est agitée de vingt sensations différentes. Ici l'on chante, là on crie ; celui-ci se frappe la tête ou la poitrine, celui-là se roule par terre avec des hurlemens affreux. Enfin lorsque l'orateur est pathétique, les contorsions deviennent tellement extravagantes que tout homme raisonnable est obligé de quitter la place, l'esprit rempli de réflexions peu honorables pour l'espèce humaine, et particulièrement pour cette secte.

Il y a peu d'années que quelques prétendus ministres de Méthodistes ayant jugé à propos de parcourir les parties les moins habitées de la Pensylvanie, firent un si grand nombre de prosélytes que le gouvernement, effrayé pour le bon ordre et pour les mœurs, des suites de ces courses religieuses, leur ordonna de cesser leurs fonctions. Le nombre de personnes qui les suivirent était tel qu'elles ne pouvaient trouver à subsister. Les hommes et les femmes abandonnaient leurs maisons et leurs enfans pour courir après ces fanatiques, qui prêchaient au milieu des champs et des forêts. Les extravagances auxquelles ils se livraient, surpassaient encore,

dit Perrin du Lac, celles dont j'ai parlé dans le chapitre qui concerne cette secte (1).

Une lettre particulière donne des détails authentiques sur un *Camp Meeting* de Méthodistes, ou assemblée au milieu des champs, en 1806, pendant quatre ou cinq jours, dans le comté de la duchesse (*Dutchess County*), état de New-York.

Elle commença un lundi par quelques centaines de personnes. D'un côté on prêchait, on chantait; de l'autre on entendait le bruit confus d'enfans, de femmes, d'hommes, qui déployaient leur bagage et dressaient leurs tentes. Bientôt on vit un assez grand nombre des assistans trembler, entrer en convulsions, s'agiter comme des forcenés, se rouler, écumer et tomber en poussant des cris aigus et des hurlemens. Toutes les folies ont une teinte de ressemblance. Celles-ci se nomment en Amérique l'*Œuvre* (*the Work*), comme chez les Convulsionnaires de France.

L'*Œuvre* continuait une partie des nuits. Alors l'illumination résultante d'une multitude de lanternes réparties dans la forêt, lui donnait un caractère romantique, saisissait l'imagination, et causait une impression sentimentale dont il était difficile de se défendre.

L'enthousiasme s'accrut journellement par

(1) Voyez *Voyages dans les deux Louisianes*, etc., Chap. XVII, pages 128 et 129.

l'arrivée de nouveaux inspirés, dont le nombre s'éleva à quatre mille : ils se formèrent en groupes de quarante ou cinquante personnes, au milieu desquels des hommes, des femmes surtout, et même des enfans de six à sept ans, retraçaient le spectacle qu'on vient de décrire, et tombaient évanouis. L'auteur de la lettre pense que le chaos de la tour de Babel devait être un modèle d'ordre et d'harmonie, comparativement à la confusion et au tapage de ces assemblées. Il est impossible, dit-il, de s'imaginer à quelles extravagances on s'y livre. Il cite une jeune femme qui, dans son extase pieuse, se déshabille, se jette à la rivière et se noie. Une autre est tellement pénétrée de la joie d'être *régénérée*, qu'à l'instant elle avorte. Les frères et les sœurs se séparent en s'embrassant de la manière la plus tendre, et en pensant que c'est peut-être pour la dernière fois.

Dans ce culte bizarre, non-seulement le narrateur ne voit rien d'utile; mais à côté de ces traits de démence il découvre l'immoralité des sœurs *régénérées*, partageant, la nuit, leur asile avec des frères qui ne le sont pas, etc., etc. Il ajoute, et avec raison, que l'autorité publique pourrait et devrait prohiber ces assemblées. La persécution obligeait les apôtres et les fidèles convertis par eux à s'assembler ou dans des *cryptes*, ou dans des champs; mais dans les États-Unis chaque culte ayant la faculté d'ériger

des temples, on peut l'astreindre à ne pas former hors de là des assemblées.

L'auteur aurait pu ajouter une autre considération. Les médecins, entre autres *Sauvage*, assurent que sur neuf enfans épileptiques, sept sont devenus tels par la peur. Les paroxismes convulsionnaires qu'éprouvent les enfans dans ces réunions, ne sont-ils pas le prélude de la maladie dont nous parlons ?

Michaud fils, dans son premier voyage, parle comme témoin oculaire de ces rassemblemens dans les bois du Kentucky, où l'on se rend de très-loin pour entendre des prédications qui durent plusieurs jours de suite. Il est remarquable que ces réunions de New-Light ont lieu surtout dans le Kentucky, la Virginie et la Caroline du Nord, qui sont les contrées les moins morales des Etats-Unis. Chacun apporte ses provisions, et passe la nuit autour du feu. Les ministres parlent avec véhémence; les têtes se montent; les inspirés, les femmes surtout, tombent à la renverse en criant *glory*, *glory* (gloire). On les emporte alors hors de la foule; on les met sous un arbre, où elles restent long-tems étendues en poussant des soupirs. Il y a de ces assemblées où il tombe ainsi jusqu'à deux cents personnes (1). Ce cri *glory*, *glory*, signifie la

(1) Voyez *Voyage à l'Ouest des monts Alleghanis*, par Michaud. Paris, *in*-8°., 1804, page 212 et suiv.

même chose que le *gogoniant* des *Jumpers* du pays de Galles, dont il sera parlé ci-après.

L'estimable et véridique Michaud est revenu à la fin de 1808, de son troisième voyage en Amérique. Les relations verbales qu'il me communique, prouvent que ces assemblées de Méthodistes illuminés sont devenues plus fréquentes : ils y affluent en plus grand nombre; quelquefois elles réunissent six mille personnes venues de très-grandes distances, qui parlent, chantent, rient, pleurent, sautent, soupirent. Par leurs contorsions d'énergumènes, on peut se faire une idée de ce qu'étaient les danses des Menades et des Corybantes. Leur délire a pris des accroissemens tels que Bedlam, Saint-Luc et Charenton pourraient être comparativement des asiles du bon sens.

Les uns à la suite d'un sermon semblent écrire en l'air avec les doigts, tracer des lignes vers le firmament; d'autres se roulent, se lamentent, beuglent, rient, s'embrassent, se serrent affectueusement la main, les yeux élevés vers le ciel en criant : *nous y serons, nous nous reverrons*.

En 1807, on comptait, tant en Europe qu'en Amérique, deux cent soixante-dix mille neuf cent dix-neuf Méthodistes de diverses nuances : mais on observe qu'on pourrait doubler ce nombre en y comprenant ceux qui n'ont pas donné leurs noms pour être inscrits; que d'ail-

leurs les enfans ne sont pas comptés, et qu'ainsi le calcul réel serait approximativement d'un million (1). Pauvre espèce humaine !

MARÉCHALISTES OU PHILISTINS,

Dans les États-Unis d'Amérique.

« La dernière secte qui vient de s'introduire, fait beaucoup de bruit ; on la nomme celle des *Philistins* ou *Maréchalistes*. Si l'on veut en croire la renommée, ils font des extravagances semblables à celles des Idolâtres dans les fêtes de Bacchus ; mais, sans m'arrêter à des oui-dire, je vous rapporterai ce que j'ai vu dans mon dernier voyage. Passant au commencement de la nuit avec un prêtre dans une forêt, nous aperçûmes de loin un certain nombre de lumières, et nous entendîmes un grand bruit : nous en approchâmes, et nous vîmes plusieurs cavaliers et des chariots qui s'avançaient vers ces lumières. Nous y trouvâmes quelques centaines de grandes voitures avec des tentes dans les bois, semblables à celles des soldats. Au milieu, il y avait une espèce de chaire de prédicateur fort mal tra-

(1) Voyez *Monthly Magazine*, Mai, 1807, pages 373 et 374.

vaillée, qui contenait soixante personnes; sur le contour un peuple nombreux se tenait debout. M. Maréchal, fondateur, commença son sermon qui consistait à crier de toutes ses forces, et à débiter beaucoup d'impertinences, mêlées de quelques bonnes réflexions et d'un très-grand nombre d'imprécations contre ceux qui ne le suivent pas, etc. ». *Signé* URBAIN GUILLET, *Trapiste* (1).

Cet Urbain Guillet est le supérieur des Trapistes Français qui se sont transportés en Amérique, et qui doivent être actuellement établis dans le Kentucky. La secte dont il parle, et sur laquelle il ne donne que la note très-succincte qu'on vient de lire, paraît n'être qu'une branche de ces Méthodistes énergumènes nommés *Nouvelle Lumière*, qu'on a décrits précédemment.

SÉCÉDERS OU SÉPARATISTES D'ÉCOSSE.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

AUCUN pays d'Europe ne présente une plus grande variété de sectes que la Grande-Bretagne.

---

(1) *Annales Critiques de Littérature et Morale*, troisième cahier, chez Leclerc, an XIII, 1805. Extrait d'une lettres de Baltimore, du 27 décembre 1804, p. 134 et 135.

Quoiqu'on ait beaucoup écrit sur ce sujet, il n'est pas facile de saisir leur véritable caractère à travers les récits passionnés des historiens, et les relations superficielles des voyageurs. Les historiens ont souvent sacrifié la vérité à la secte particulière dont ils étaient membres. Tel est Rapin Thoyras, calomniateur des *Indépendans* que Mosheim a justifiés. Les voyageurs, pour la plupart étrangers aux discussions religieuses, n'ont pas connu les nuances qui distinguent les diverses sociétés; (il faut l'avouer) ces différences étaient souvent difficiles à saisir à cause des variations fréquentes, des modifications successives des sociétés : les noms même par lesquels on les désignent causent de l'ambiguité.

Ainsi l'analogie de principes a fait confondre souvent les Indépendans en fait de religion, avec les Indépendans ou Niveleurs en matière civile. Sous le nom de *Dissenters* ou *Dissidens*, de *Non-Conformistes*, on comprend tous ceux qui ne sont pas dans l'Eglise Anglicane ; mais quelquefois on restreint l'acception de ce mot aux Protestans qui rejètent l'épiscopat, sans y comprendre les Catholiques, les Juifs, les Quakers.

Les *Brownistes* ont été fondés par Robert Brown. Maclaine reproche à Rapin Thoyras de les avoir confondus avec les Indépendans sortis de leur sein sous les auspices d'un nommé *Jacob*, ou selon d'autres de Robinson, théologien de Norfolk. Les Brownistes permettent à tout indi-

vidu de prêcher, au lieu que les Indépendans ont des ministres approuvés (1). Cependant on lit dans Sinclair qu'à Hamilton en Ecosse, les Indépendans qui, à la vérité, ne sont là qu'au nombre d'environ cinquante, officient tour à tour.

Les Congrégationalistes d'Amérique ne veulent pas être appelés *Indépendans*, quoiqu'ils en aient à peu près adopté le régime. Le terme Congrégationaliste est encore très-équivoque; il y a des Congrégationalistes Unitaires, Calvinistes, Arminiens, Universalistes, Hopskinsiens.

Les dénominations de Puritains, de Presbytériens présentent la même ambiguité. On appela *Puritains* tous ceux qui, à dater de l'an 1565, rejetant la liturgie et les cérémonies Anglicanes, se séparèrent sous prétexte d'établir un culte plus pur. Leur nombre s'accrut beaucoup, lorsqu'en 1662 parut l'Acte d'Uniformité publié le jour de la Saint-Barthelemi : plus de deux mille ministres, communément appelés *Théologiens Barthelemites*, et parmi lesquels se trouvaient des hommes savans, furent expulsés pour n'avoir pas voulu s'y soumettre; ils préférèrent la perte de leurs bénéfices et la persécution, plutôt que d'abandonner leur opinion. Sous Charles II, violateur de ses promesses, et qui fit cette *Saint-*

(1) Voyez ses notes sur Mosheim, Tome V, page 578, édition Française d'Yverdun, en 6 vol. *in*-8°., 1776.

Barthelemi, huit mille *Dissenters* de toutes les croyances périrent en prison (1). Bunyan fut douze ans captif à Bedford : son crime était d'être Non-Conformiste (2).

Les Puritains perdirent ensuite leur nom en se distribuant sous différens chefs Presbytériens, Indépendans, Congrégationalistes. On peut consulter à cet égard l'*Histoire des Puritains* par Néal, avec les additions du docteur Toulmin.

Les Presbytériens d'Angleterre ne font pas partie de cette secte, et ils ont un régime différent de l'Eglise Ecossaise. Le gouvernement ecclésiastique de celle-ci lui fut apporté de Genêve par Jean Knox, appelé pour cette raison, l'*Apôtre de l'Ecosse* ; mais les Presbytériens de toute espèce, d'accord à rejeter l'épiscopat, n'ont que des ministres, des anciens et des diacres. Ils s'étaient *engagés*, par un *covenant*, ou ligue solennelle, à extirper l'épiscopat. Le Presbytérianisme était l'Eglise Nationale d'Ecosse sous la République ; on voulut y substituer l'Eglise Anglicane lors du rétablissement de la royauté. Cette tentative causa de grands troubles : le

---

(1) Voyez *Public Characters* de 1801 à 1802, p. 525 et suiv.

(2) Voilà encore un de ces auteurs oubliés par nos faiseurs de Dictionnaires. Je suis surpris qu'on n'ait jamais traduit en français son *Pilgrim Progress*, qui a eu peut-être trente éditions en Angleterre.

docteur Sharp, archevêque de Saint-André, homme violent, fut tué dans sa voiture en 1669.

L'existence de l'Eglise Ecossaise est assurée par l'Acte d'Union des deux royaumes en 1706. Elle est la dominante; seule elle a des cloches et des clochers, de sorte que les épiscopaux en Ecosse sont eux-mêmes *Dissenters* ou Dissidens. L'Eglise Ecossaise est aujourd'hui divisée en arrondissemens nommés *Presbytères*, au nombre de soixante-neuf, et *synodes* au nombre de quinze. L'assemblée générale se tient annuellement en mai, à Edimbourg. Chacune de ces assemblées a droit de citer tout membre de l'Eglise, de l'admonéter, de l'exclure ou de le suspendre de la participation à la cène; mais il y a appel d'une assemblée à celle qui lui est supérieure. Ainsi le régime presbytérien est aristocratique; ce qui le différencie de celui des Congrégationalistes, des Indépendans, dont le gouvernement est purement démocratique. Ceux-ci soutiennent que chaque Congrégation a un pouvoir complet de juridiction sur ses membres, sans dépendance d'évêques, de synodes, de toutes assemblées ecclésiastiques composées de députés. Les Presbytériens paraissent moins attachés au Calvinisme que les Indépendans, et admettent plus de latitude dans leurs sentimens religieux, quoique entr'eux, il y ait encore des différences dont il sera question ci-après.

L'Eglise Anglicane a fait de vains efforts pour

ramener dans son giron les Dissidens presbytériens de toute espèce : ceux-ci lui opposent comme argument sans réplique les motifs sur lesquels elle-même a prétendu pouvoir se séparer de l'Eglise Catholique. Ils n'admettent pour règle de foi que la Bible, et réclament le droit de jugement privé. On a remarqué que les sociétés qui ne sont pas de l'Eglise épiscopale, et parmi lesquelles il y eut toujours un grand nombre d'hommes distingués, montrent le plus grand zèle pour la liberté civile, politique et religieuse; presque tous sont de ce qu'on nomme le *Parti de l'Opposition*. Cependant, en général, ils sont plus ennemis des Catholiques que les Anglicans; et s'ils avaient reconquis des droits très-légitimes, on verrait parmi eux des individus très-disposés à les refuser aux Catholiques : tant il est vrai que la passion fait souvent brèche au bon sens!

Quoique l'Eglise Anglicane ait entre ses prélats des hommes tolérans, plusieurs fois elle a tenté de fortifier, par la persécution, la faiblesse de ses argumens contre les Dissenters. Les îles Britanniques sont la contrée d'Europe où la persécution est plus légalement établie que nulle part ailleurs. L'Irlande est martyrisée depuis des siècles, parce qu'elle est presque toute catholique. Quand le jour de la justice luira sur ces contrées, quand la législation en harmonie avec la raison aura rendu à tous les hommes

l'imprescriptible égalité des droits civils et politiques, combien les actes du *Test* et de *Suprématie* paraîtront injustes et absurdes !

Ces détails préliminaires ont paru indispensables pour fixer les idées des lecteurs sur ce que dans les îles Britanniques et les États-Unis on appelle *Dissenters*, *Non-Conformistes*, *Puritains*, *Presbytériens*, *Indépendans*, *Congrégationalistes*, etc.; *et Sécéders*, dont on va parler.

SÉCÉDERS, BURGHERS ET ANTI-BURGHERS.

EN parlant de l'étymologie que fournissent les mots latins *Dissentio*, *Secedo*, il semble qu'on pourrait nommer *Dissenters et Sécéders*, *Dissidens et Séparatistes*, tous ceux qui en Ecosse ne sont pas Presbytériens, c'est-à-dire, membres de l'Eglise-établie : mais la seconde dénomination est restreinte par l'usage à une secte particulière subdivisée en deux autres, et qui a pris naissance à Stirling.

Au synode de Perth et de Stirling en 1732, Ebénézer Erskine, ministre presbytérien de cette dernière ville, prêchant le sermon d'ouverture, prétendit que des corruptions s'étaient glissées dans l'Eglise d'Ecosse. Censuré par l'assemblée, ainsi que trois autres ministres,

ils en appelèrent au synode de l'année suivante, qui confirma le premier jugement : ayant refusé de s'y soumettre, ils furent suspendus de l'exercice du ministère, quoiqu'une quarantaine de ministres et plusieurs centaines de laïques eussent aussi présenté des requêtes contre les abus de l'Eglise Ecossaise. Il paraît qu'un des principaux griefs consistait en ce que l'assemblée générale voulait restreindre la faculté de concourir à l'élection des pasteurs, et faire prévaloir des réglemens qui eussent ôté ce droit aux pauvres, aux proletaires : les réclamans regardaient cette restriction comme contraire aux droits de la primitive Eglise. Alors, sous la conduite d'Erskine, ils formèrent en 1738 une société séparée qui prit le nom de *Presbytériens associés*, ou *Frères Associés*, vulgairement nommés *Sécéders*, et publièrent une déclaration contre les altérations de doctrine et de discipline remarquées par eux dans l'Eglise Ecossaise. On lit dans Sinclair que les hommes les plus distingués de celle-ci pensent à cet égard comme les *Sécéders*; mais ils ne croient pas que ce soit un motif suffisant pour s'en séparer (1), quoique des prétextes très-légers aient quelquefois motivé une scission dans le sein du Presbytérianisme. Par exemple, vers 1763, à Benholme, les ministres presbytériens voulurent

(1) Tome V. p. 272.

améliorer la musique de l'église en introduisant l'usage de chanter d'une voix continue ; ce qu'ils nommaient *Reading-line* : mais leurs paroissiens étaient habitués à ce que le premier vers de chaque strophe fût chanté séparément avant que l'assemblée fît sa partie. Choqués de l'innovation, ils abandonnèrent l'Eglise-établie, bâtirent un temple, et appelèrent un ministre *Sécéder* (1).

La secte des Séparatistes Ecossais étant née vers la même époque que celle des Méthodistes, un des patriarches de ceux-ci, Withfield, conçut l'espérance de les réunir. Il fit un voyage en Ecosse, et chercha à se lier aux Sécéders ; mais ils voulaient qu'il bornât exclusivement à eux son ministère, comme étant seuls le Peuple de Dieu. Ainsi le projet de réunion échoua, et toute espérance de rapprochement s'éteignit lorsque les Sécéders eurent déclaré publiquement qu'il fallait attribuer au démon les faits arrivés à Cambuslang dans l'assemblée des Méthodistes (2), et dont il est parlé à l'article de ces derniers, qui regardèrent cette déclaration comme un péché contre le Saint-Esprit.

Le schisme des *Sécéders* fit une plaie profonde à l'Eglise-établie. Leur nombre s'accrut. En 1745, sous le nom de *Presbytères*, ils for-

(1) Sinclair, Tome XV, page 224.

(2) Sinclair, Tome V, p. 272.

mèrent trois arrondissemens qui tenaient annuellement un synode : mais dans celui de 1747 un des membres, nommé Moncrief, éleva des doutes sur la légitimité du *Burgher's oath*, ou serment civique qu'on exigeait, et dont une clause était conçue en ces termes : « Je jure devant Dieu » que j'adhère de cœur à la vraie religion pro- » fessée dans ce royaume, et autorisée par les » lois....... » Les opposans au serment prétendirent qu'on ne pouvait le prêter, puisque leur séparation était motivée sur la corruption de l'Eglise-établie. La question discutée aboutit à un schisme qui eut lieu en 1748 : ils se partagèrent en deux branches; les Partisans du serment, nommés *Burghers*, dirigés par Erskine, mort en 1755, et qui a laissé quatre volumes de sermons; et les Opposans, ou *Anti-Burghers*, ayant à leur tête Adam Gibb, qui excommunia Erskine et ses adhérens. Cet Adam Gibb, né en 1713, mort en 1788, a publié une *Apologie des Sécéders*, et un *Essai sur la Liberté et la Nécessité*, contre lord Kaims (1). A Stirling, le berceau de la scission, où l'on compte environ quatorze cents *Burghers*, et moins de deux cents *Anti-Burghers*, on a enfin obtenu de ces derniers un serment de fidélité aux lois, et d'obéis-

(1) Voyez *Biographia Scotica*, par Stark, *in*-12. Edimbourg, 1805, article *Gibb*.

sance aux magistrats dans les matières purement civiles.

Les Burghers accusent les autres d'être trop rigides : les Anti-Burghers, qu'on pourrait appeler les *Sécéders de la stricte observance*, et qui reprochent aux autres d'être relâchés, ne voulaient pas autrefois qu'un *Clergyman*, ou ministre de l'Eglise-établie, vînt participer avec eux même au culte domestique, à moins qu'il ne s'y présentât comme Chrétien particulier, et non comme ministre. Ils se sont relâchés sur ce point, entr'autres à Glasford (1). Des nuances se sont d'ailleurs établies parmi eux : ainsi à Falkirk ils ont deux congrégations divisées sur la manière de faire la cène (2).

Les Sécéders ont quelques églises en Irlande et en Acadie.

Parmi les anciens Puritains déjà il y avait disparité d'opinions : les uns étaient rigides Calvinistes, les autres penchaient vers l'Arminianisme. En Hollande ces démêlés causèrent une rupture éclatante qui amena le synode de Dordrecht, où les Gomaristes Calvinistes rigides écrasèrent les Arminiens; et jusqu'à l'époque actuelle ils ont des temples séparés. Dans l'Eglise Ecossaise cette divergence de sentimens que les Presbytériens avaient héritée des Puritains leurs ancêtres,

---

(1) Sinclair, Tome, VII, p, 147.

(2) Sinclair, Tome XIX, p. 75.

est devenue plus marquée : elle a plus ou moins contribué au schisme des *Beréens*, *Relievers*, *Sandemanians*, *Buchanistes* et *Sécéders*; mais beaucoup de gens qui sont Sécéders pour les opinions, n'ont pas cru devoir se séparer de l'Eglise-établie, comme on l'a dit précédemment : elle est actuellement divisée en deux partis qu'on nomme les *Orthodoxes* et les *Modérés*, quoique ces dénominations respectives ne leur conviennent guère.

Les *Orthodoxes* maintiennent les idées de Calvin, et affectent le zèle des premiers reformateurs : les *Modérés*, enclins vers Arminius, s'occupent plus de morale que de dogme, et par cette raison appellent leurs ministres prédicateurs *moralistes*. Les Orthodoxes maintiennent la stricte égalité dans le clergé, veulent que les ministres soient choisis exclusivement par le peuple; et pour cette raison, on les appelle aussi le *Parti Populaire*. Les Modérés soutiennent le droit de patronage, la collation aux places par des seigneurs, les rangs dans les églises; et en cela ils se rapprochent du haut clergé Anglican. Le célèbre Robertson est regardé comme le nouveau fondateur du parti Modéré, qui forme actuellement la majorité de l'assemblée générale. Le docteur Hill de Saint-André a été long-tems chef de ce parti (1).

(1) Voyez les *Public Characters* de 1801 à 1803, à l'article du docteur *Hill*.

Dans ces derniers tems, le docteur Witherspoon s'est élevé avec force dans ses sermons et ses écrits contre les corruptions théoriques et pratiques de l'Eglise d'Ecosse. On cite particulièrement son ouvrage intitulé : *Ecclesiastical Characteristicks*. Il paraît que le mécontentement est la principale cause qui l'a porté à s'expatrier. Il est mort président du collége de Prince-Town, dans la New-Jersey.

PRESBYTERY OF RELIEF,

OU RELIEVERS, OU RELIEF-SÉCÉDERS;

(Presbytère de Secours);

OU SECOUREURS, OU SÉPARATIFS DU SECOURS.

THOMAS GILLESPIE, ministre à Carnock en Ecosse depuis 1741 à 1752, fut déposé solennellement par l'assemblée générale de l'Eglise Ecossaise pour avoir désapprouvé des mesures qui lui praissaient trop rigoureuses. Cette déposition a été citée dans le pays comme un trait d'intolérance presbytérienne.

En 1755, les habitans de Jedburg ayant demandé pour ministre un nommé *Boston* qui l'était à Oxmau, et n'ayant pu l'obtenir, construisirent à leurs frais une grande église, et invitèrent alors Boston à venir les diriger; ce qu'il accepta

en faisant promettre à Gillespie, ministre déposé, qu'il serait son coopérateur. Leur Congrégation prit le titre de (Presbytery of relief), *Presbytère de Secours*. Elle ne diffère de l'Eglise-établie d'Ecosse que sur le droit d'élection des ministres, droit revendiqué par la congrégation des *Relievers* contre les usurpapations du patronage. Leur opinion, conforme à la justice et à l'esprit du tems, soûtenue d'ailleurs par le crédit de ministres savans et zélés, a procuré beaucoup de partisans à cette secte, qui s'est répandue rapidement en Ecosse.

A Jedburg, où elle est née, on compte douze cents *Relievers*, c'est-à-dire, la moitié de la population. Elle a des églises nombreuses à Wamphray, Hamilton, Dundée, Irwin; deux à Glascow. On croit que le Relief est actuellement la secte la plus nombreuse de tous ceux qui, dans cette contrée, sont connus sous le nom de *Dissenters* (1).

BERÉENS.

Les Beréens sont des Dissidens de l'Eglise Ecossaise, qui, selon Miss Adams, prétendent faire revivre une secte ancienne du même nom

---

(1) Voyez Sinclair, Tome I, p. 12 et 13; Tome X, p. 187 et suiv.; Tome VIII, p. 231, etc., et *passim*.

en fondant leur système dogmatique et moral sur l'Ecriture, sans égard à aucune autorité humaine.

Barclay, ministre Ecossais, instituteur particulier à Crieff, a été le fondateur de cette société, dont la première assemblée comme secte eut lieu en 1773 à Edimbourg, et qui ensuite s'établit à Fettercairn.

Les Beréens regardent comme fondamentaux les dogmes de la Trinité et de la Prédestination. En cela ils sont d'accord avec les Catholiques et une partie des Protestans épiscopaux et presbytériens; ils en diffèrent par les articles suivans:

1°. Il n'y a pas de religion naturelle, de conscience naturelle; s'il y en avait, la Révélation eût été inutile pour nous faire connaître Dieu et nos devoirs, puisque dans cette hypothèse les forces de la nature suffiraient pour nous les manifester. Ainsi Dieu ne nous est connu que par la Révélation, sans laquelle nous n'aurions pas une idée de son existence.

2°. L'Ecriture déclare que celui qui croit sera sauvé. Dès lors il serait impie de dire : *je crois à l'Évangile, mais je doute de mon salut*; il n'y aura de sauvé que ceux qui ont cette assurance. La foi est un don de Dieu; ainsi croire à l'Evangile et avoir la certitude de son salut sont deux choses inséparables. Cette certitude est le privilége infaillible de tout homme fidèle. Il doit être aussi certain de son salut que celui à qui Dieu a

donné la vie est certain d'exister ; et néanmoins il ne doit pas asseoir cette certitude sur la conformité de ses actions aux règles du Christianisme.

3°. L'incrédulité est le péché contre le Saint-Esprit : quiconque y persévère commet ce péché, qui ne sera remis ni dans le siècle présent, ni dans les siècles futurs.

Les Beréens reconnaissent partout dans les prophètes, plus encore dans les psaumes, le type des souffrances, du sacrifice expiatoire de Jésus-Christ comme médiateur, et de l'établissement de son royaume. Ils ont en outre une très-haute idée du pouvoir de Dieu et de sa toute-puissance.

Les Beréens, en très-petit nombre, disséminés en Ecosse, ont encore quelques églises en Angleterre, en Pensilvanie, dans la Caroline et d'autres Etats de l'Union (1).

---

(1) Voyez *Wiew of religions*, etc., By Miss Hannah Adams, *in*-8°., Boston, 1801, article *Beréens* : et *Sinclair*, etc., T. V, page 47 ; et T. IX, pages 599, et 600.

LIFTERS ET ANTI-LIFTERS

OU

NEIW AND OLD LIGHT,

C'EST-A-DIRE,

LEVEURS ET ANTI-LEVEURS

OU

NOUVELLE ET ANCIENNE LUMIÈRE.

EN 1713 Thomson, ministre à Kilmaurs en Ecosse, se démit de sa place pour une plus lucrative qu'il espérait obtenir et qu'il n'obtint pas. L'insuccès de cette démarche prématurée le ramena dans sa paroisse où la majorité des habitans, irrités du peu d'attachement qu'il leur avait montré, refusa de le reprendre pour ministre : mais comme il avait une habitation et des propriétés à Kilmaurs, il y fixa de nouveau son séjour ; et n'ayant plus la faculté de prêcher à l'église le petit nombre de ceux qui lui étaient restés fidèles, il les prêcha d'abord au coin de son feu, puis sous une tente, puis dans une grange. Quelques années s'écoulèrent sans qu'on lui donnât un successeur ; ce qui lui facilita le moyen de grossir son troupeau. Mais enfin un nouveau ministre, nommé à sa place, vint l'oc-

cuper : alors la division devint plus éclatante ; elle s'accrut même après la mort du ministre nouveau et de Thomson, parce qu'un nommé *Smyton* ayant épousé la fille et les principes de ce dernier, continua d'administrer sa congrégation rivale.

Une autre contestation aigrit les deux partis. Smyton n'était pas d'accord avec le ministre sur la manière de tenir les *élémens* de la cène, et soutenait qu'il fallait *élever* (*to lift*) le pain ; l'autre parti n'y attachait aucune importance. Cependant les têtes s'échauffaient, tant sur ces objets que pour obtenir la jouissance exclusive de l'église. Le magistrat (*the court of-session*) l'adjugea aux adhérens de Smyton ; les autres en bâtirent une à leurs frais. De là dans Kilmaurs deux congrégations nommées les *Lifters* et les *Anti-Lifters*, dont les uns regardent comme obligatoire, les autres comme indifférente l'élévation du pain à la cène. La *nouvelle Lumière* et l'*ancienne Lumière* sont deux autres dénominations qu'on a données à ces deux partis. L'*Encyclopédie Britannique*, et tous les ouvrages que j'ai consultés, gardent le silence sur cette petite secte. L'article qu'on vient de lire est extrait de l'ouvrage curieux de Sinclair sur la Statistique de l'Ecosse (1).

---

(1) Voyez Tome IX, pages 375 et 376.

BALCHRISTES.

Le chevalier Sinclair, dans son article sur la ville de Perth, dit qu'il y a une petite société de *Balchristes*, espèce d'Indépendans : il ne donne aucun détail sur l'historique de leur secte, ni sur leurs dogmes ; et c'est peut-être le seul ouvrage où ils soient mentionnés (1).

UNIVERSALISTES ou LATITUDINAIRES ;

CONSISTANS-UNIVERSALISTES ;

UNIVERSALISTES-PHARISIENS ;

BOURNÉANS.

Sous le nom d'*Universalistes* ou *Latitudinaires* on comprend ceux qui prétendent que Jésus-Christ étant mort pour tous les hommes, tous les hommes seront sauvés. Parmi les défenseurs Protestans de cette opinion, quelques-uns ont cru qu'il leur importait de concilier Arminius avec Calvin ; et voici comment ils procèdent :

(1) Voyez Tome XVIII, p. 535.

Les Calvinistes prouvent par la Bible que Dieu est immuable. Son amour pour les hommes ne peut donc être altéré, et la mort de Jésus-Christ doit être efficace envers tous ceux pour lesquels il a souffert.

Les Arminiens prouvent également par la Bible que Dieu est essentiellement amour; sa bonté se manifeste en tout et sans réserve; il nous a donné son fils unique, qui est mort pour le monde entier.

Selon les Calvinistes, une partie du genre humain doit être l'objet éternel de sa colère.

Les Arminiens au contraire admettant une restauration générale, soutiennent que les enfans d'Adam seront sauvés sans exception.

Ils reconnaissent à la vérité une prédestination; mais non dans le même sens que Calvin. Dieu s'est choisi pour le bien de tous quelques êtres privilégiés: ce sont les *premiers nés*, les *prémices* de la mission de Jésus-Christ; il auront part à la première résurrection; il seront, comme dit l'Ecriture, rois et prêtres, dans cette période de bonheur appelée le *Millenium*: une seconde mort ne les atteindra pas. Quant aux autres, après avoir subi une peine proportionnée à leurs péchés, mais limitée, ils seront réconciliés avec Dieu.

Dans ces derniers tems on a vivement agité en Amérique la question du salut universel, surtout depuis l'époque où parut l'ouvrage du

docteur Chauncy, mort en 1778, intitulé : *The Salvation of all men*, le salut de tous les hommes.

Il pose en principe que Jésus-Christ est mort pour tous, ce qui n'est pas difficile à prouver; puis s'appuyant de quelques passages de saint Paul, qui rappellent la bonté de Dieu pour nous, et le désir d'amener tous les enfans d'Adam au bonheur céleste (1), du désir il conclut au fait, et conduit en paradis tout le genre humain. Cette conséquence lui paraît plus glorieuse pour Dieu, puisqu'elle attribue une plus grande efficacité aux souffrances du Sauveur.

Il partage le règne de Jésus-Christ en deux périodes; la première depuis la naissance du Messie, celle où nous vivons; l'autre, celle qui s'écoulera entre la résurrection et le jugement dernier. Par sa longue durée, qui cependant aura un terme, elle correspondra à ce que l'Ecriture appelle *éternité*. Les justes sont admis au ciel immédiatement après leur mort; mais les pécheurs, dans le cours de la seconde période, subiront des peines dans les divers états par lesquels il plaira à Dieu de les faire passer, jusqu'à ce que ramenés à l'obéissance envers leur Sauveur, ils soient purifiés. Alors commencera la grande et dernière période dont

---

(1) Voyez Rom V, 12, etc. *Coloss*. I, 19-20. *Eph*. I, 9-10. 1re. *Tim*. II, 4.

parle l'Apocalypse (1), où Dieu sera tout en tous, et les enfans d'Adam seront admis au bonheur sans exception. Chauncy prétend que ce salut universel est le but auquel il faut ramener toute la révélation.

Relly, en Angleterre, et Murray, ministre à Boston, en admettant, comme Chauncy, le salut général, motivent un peu différemment leur opinion.

Le péché du premier père a souillé toute sa postérité; il a corrompu toute la masse: son crime est le nôtre. Mais Jésus-Christ est le prince de la paix: toutes les menaces consignées dans l'Ecriture ont été épuisées sur sa personne. En prenant notre nature, il nous a unis à lui, comme les branches le sont à l'arbre. (2) Quand, dans la loi Mosaïque, Dieu prononce la sentence de malédiction et de mort contre quiconque n'observera pas les préceptes, il parle comme législateur. Mais ce même Dieu, revêtu de chair, s'est montré sur la terre; il a accompli toute la loi; il s'est fait anathême pour nous, et dans l'Evangile il parle comme Sauveur: ayant expié pour tous, ses actions, ses souffrances, ses mérites sont les nôtres; nous ne sommes plus sous la loi, pas plus qu'une femme n'est sous la puissance de

---

(1) Voyez *Apocal.* V, 10.

(2) Voyez Joan. XVII, 22-23. *Rom.* XII, 5. *Ephes.* I, 22-23. Ibid., II, 16. *Coloss.* I, 18. Ibid., II, 10, etc.

son époux lorsqu'il est décédé. La loi est éteinte, la mort même n'existe plus; Jésus-Christ l'a détruite, et n'en a laissé que l'ombre : ainsi, ayant été perdus par le péché du premier Adam, nous sommes rachetés par les mérites du second.

Il y a deux jugemens, l'un qui embrasse le passé et le présent; car Jésus-Christ a dit que, actuellement se fait le jugement de ce monde, et que le prince de ce monde sera jeté dehors (1). Il est déjà jugé (2); chacun doit se juger soi-même pour n'être pas jugé; sinon il comparaîtra à ce second jugement avec les incrédules.

Puisque ces *Universalistes* se fondent sur la Bible, on pourrait leur objecter que saint Paul lui-même n'osait pas se juger; il reconnaissait que Dieu est son juge (3). D'un autre côté, *celui qui ne croit pas est déjà jugé* (4) : mais continuons à entendre nos docteurs.

Ceux qui n'auront pas exercé le jugement sur eux-mêmes, par exemple, les incrédules, seront néanmoins placés à la droite de Jésus-Christ. Il est mort pour eux, et il leur dira : « Venez, les » bien-aimés de mon père, possédez le royaume » qui vous a été préparé dès le commencement » du monde ». A sa gauche, seront les anges rebelles, auxquels il dira : « Allez, maudits, au

(1) Joan. XII, 31.
(2) *Id.* XVI, 17.
(3) 1. Corinth. IV, 3-4.
(4) Joan. III., 18.

» feu éternel ». Ainsi le second jugement, ou jugement dernier, n'aura lieu que sur deux classes d'êtres ; les anges rebelles, et les hommes qui ne se seront pas jugés de leur vivant.

Les partisans de cette opinion prennent le nom de *Consistans-Universalistes*, de *Chrétiens-Universalistes*, et appellent ceux qui suivent les sentimens de Chauncy *Universalistes-Pharisiens*, qui veulent se justifier eux-mêmes.

Les *Consistans* regardent les sacremens comme des ombres, des emblêmes : telle est l'idée qu'ils attachent à la célébration de la cène. Quelques-uns prétendent même que toutes les fois qu'ils se nourrissent de pain et de vin, ils remplissent le précepte : *faites ceci en mémoire de moi.* Quant au baptême, c'est Jésus-Christ qui, lui-même, l'administre dans le feu et l'esprit. Ils ne condamnent pas à la vérité l'usage de verser de l'eau sur la tête d'un enfant, mais cela leur paraît superflu ; ils se contentent de vouer les leurs à celui qui leur a donné la vie.

Cette classe d'*Universalistes* est éparse dans les États-Unis : ils ont quelques Eglises gouvernées par une constitution que rédigèrent en 1789 leurs ministres assemblés à Philadelphie ; la plus grande de leurs congrégations est celle de Boston, dirigée par Murray (1).

(1) Voyez *The American and Universal Geography*, By Morse, *in*-8°., Boston, 1796, Tome I, p. 287.

Un nouveau système de salut universel a été publié dans un ouvrage posthume de Jacques Huntington, intitulé : *Le Calvinisme perfectionné*(1). Ses idées rentrent dans celles de Murray.

Selon lui, la Loi et l'Evangile sont diamétralement opposés. Les menaces de la Loi sont le cri de la justice, mais l'Évangile n'a pas de menaces; il n'est que la *Bonne Nouvelle*. Par la Loi, nous sommes dignes de tous les châtimens; par Jésus-Christ, nous sommes dignes de la vie éternelle. La Loi proclame ce que nous méritons; l'Evangile, ce que Jésus-Christ a mérité pour nous. Car il s'est substitué à tous les coupables; tous nos péchés lui sont transférés : il les a expiés pour nous; il nous sauvera tous.

Les Universalistes ont pour adversaires, 1°. ceux qui admettent l'éternité des peines; 2°. ceux qui pensent que la punition infligée aux méchans sera d'être anéantis : de ce nombre sont John Taylord, de Norwich; John Marson et John Bourne, le même qui a écrit contre l'éternité des peines en réponse à Chandler, et dont les sectateurs sont désignés sous le nom de *Bournéans*. Cette doctrine d'anéantissement qui heurte toutes les autres, est contraire au plan de la Divinité, et aux vérités révélées. Le mot *destruction* est employé quelquefois dans l'Ecriture pour signifier seulement la cessation de la vie

(1) *Calvinism improved or the gospel illustrated*, etc.

actuelle, mais sans contredire les promesses de la résurrection générale.

Les défenseurs de l'éternité des peines allèguent en preuve une foule de textes sacrés que les Universalistes torturent pour y trouver un sens conforme à leur systême. Αἰων signifie *âge*, *siècle*; en conséquence Scarlet, dans les notes qu'il a jointes à sa version anglaise du Nouveau-Testament, propose de traduire le dérivé αἰώνιος par *âge lasting*, qui durera des siècles; au lieu de *ever lasting*, qui durera toujours, ou éternel. En partant de l'hypothèse que le sens du mot αἰώνιος est ambigu, Broughton dit que l'Esprit-Saint s'est servi de ce terme amphibologique par des vues conformes à sa sagesse; c'est afin que, d'une part, les hommes évitent le péché par la crainte d'un châtiment éternel, puisque le mot original peut admettre cette acception; et que de l'autre Dieu se réserve la liberté de limiter la durée de cette punition sans blesser sa véracité (1). La circonspection avec laquelle l'auteur propose un pareil système suffit-elle pour en excuser le ridicule?

Malheureusement pour Scarlet, Broughton et leurs partisans, l'usage, père des langues, qui, dans toutes, sans égard pour la dérivation, érige en loi tant d'anomalies, et qui fixe l'acception des mots; l'usage a déterminé chez tous les peu-

(1) Voyez *Dissertations on futurity*.

ples celui de αἰώνιος *éternel.* Le simple bon sens indique d'ailleurs que les passages suivans ne comportent pas une autre signification. « Il vaut » mieux entrer dans la vie n'ayant qu'un pied ou » qu'une main, que d'en avoir deux, et être jeté » au *feu éternel* (1) ».

Jésus-Christ dira aux réprouvés : « Retirez- » vous de moi, maudits ; allez au feu éternel, » qui a été préparé pour le diable et pour ses » anges. . . . . Alors, ils iront dans le supplice » éternel, et les justes dans la vie éternelle (2) ».

« La fumée de leurs tourmens s'élèvera, dit » saint Jean, dans les siècles des siècles, sans » qu'il leur reste aucun repos ni jour, ni nuit, » etc. (3) ». Saint Jean-Baptiste déclare que, « celui » qui croit au Fils, a la vie éternelle ; que celui qui » ne croit pas au Fils, ne verra pas la vie, mais que » la colère de Dieu demeure sur lui (4) ».

« Le péché contre le Saint-Esprit ne sera » pardonné ni en ce monde, ni en l'autre (5) ».

Abraham parlant au mauvais riche, lui annonce « qu'il y a pour jamais un abyme entre lui » et le pauvre Lazare (6) ».

---

(1) Voyez Math. XVIII, 8. Marc. IX, 42.

(2) Math., XXV, 41 et 46.

(3) Apocalyp. XIV, 11. Voyez aussi *ibid.* XIX, 3 et 20 ; X, 2. *Thessal.* I, 9. Jud., 13, etc., etc.

(4) Joan. III, 36.

(5) Matth., XII, 31-32. Marc. III, 29. Luc. XII, 10.

(6) Luc, XVI, 26.

Jésus-Christ assure, en parlant du traître Judas : « qu'il vaudrait mieux pour lui qu'il ne » fût pas né (1) ».

Par quelle singularité voudrait-on que l'acception du mot *éternel*, quand il s'agit de punition, fût autre que quand il est question de récompenses ? Cette simple réflexion écarte tous les paralogismes et les fausses interprétations que les *Universalistes* ont appuyés sur le sens du mot αἰώνιος.

Ici s'applique avec beaucoup de justesse un raisonnement identique à celui par lequel on réfute ceux qui nient la présence réelle. Supposons pour un moment, leur dit le Catholique, que je suis Calviniste ; avec vous je déclare que les paroles du Sauveur, *ceci est mon corps, ceci est mon sang*, signifient seulement *ceci est la figure*. Mais si, au lieu de la figure, Jésus-Christ avait voulu énoncer la réalité de sa présence, aurait-il pu s'expliquer autrement et plus clairement? De même, disons-nous aux Universalistes, si par ce mot αἰώνιος *éternel*, Dieu avait voulu indiquer une durée infinie, aurait-il pu employer un langage plus positif ?

Eberhard a très-bien senti cette difficulté dans son *Examen de la Doctrine touchant le Salut des Païens*, ou *Nouvelle Apologie pour So-*

---

(1) Math., XXVI, 24. Marc., XIV, 21.

crate (1). La Sorbonne avait censuré le roman de Bélisaire : Turgot, sous le nom d'un *Bachelier ubiquiste*, voulut persifler la Sorbonne par une réfutation ironique des propositions qu'elle avait condamnées dans Marmontel. Eberhard, persuadé que cette pièce dérisoire est l'ouvrage de la Faculté, assure gravement qu'elle a commis une grande imprudence, et prêté le flanc par cet écrit (2).

Le ministre Eberhard, résolu à sauver les méchans comme les bons, range au nombre des persécuteurs de Socrate quiconque élève des doutes sur le salut de ce philosophe, qui, au moment de mourir, ordonna d'immoler un coq à Esculape. Refuser de le canoniser c'est, selon Eberhard, se mettre à côté d'Anitús et de Mélitus ses accusateurs (3). Il traite avec un mépris dont il est difficile de se faire une idée, saint Augustin, qu'il nomme le *Père des prédestinatiens :* on croit voir un maître qui, d'un air doctoral, fait donner des férules à un écolier. L'illustre évêque d'Hippone est bien au-dessus de telles critiques : celle qu'on a dirigée contre lui dans la *Nouvelle Apologie pour Socrate*, doit être comptée parmi les erreurs d'Eberhard.

---

(1) *In*-8°. Amsterdam, 1773.

(2) Voyez le *Dictionnaire des Anonymes*, par M. Barbier, Tome I, p. 267 et 268.

(3) P. 369.

J'estimais les talens de l'auteur, et j'aimais sa personne ; mais l'auguste vérité est encore plus sacrée que l'amitié.

Eberhard cherche dans tous les siècles chrétiens des savans qui, selon son expression, soient accourus au secours des Païens. Il nie le péché originel, le dogme d'une propitiation sanglante : il cherche dans la gentilité et dans la chevalerie des vertus appuyées sur d'autres bases que la Religion ; et quoique ayant l'air d'admettre la Révélation, il réduit tout l'essentiel du Christianisme à son influence morale. C'est lui donner autant de priviléges qu'aux écrits d'Epictète et de Sénèque. Vient ensuite sa dissertation contre l'éternité des peines ; mais comment sortir de l'embarras que lui cause le célèbre passage de l'Evangile : *Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et ceux-là dans la vie éternelle* (1)? « On peut soupçonner, dit-il, » que des copistes étourdis, en voulant faire » les entendus, ont cru faire merveille en com» plettant l'antithèse par la répétition du mot » qui manquait selon eux à la symétrie ; et » qu'ainsi ils ont mis la peine éternelle et la » joie éternelle l'une à côté de l'autre (2) ». *On peut soupçonner!* Lecteur, que dites-vous de cette preuve? Si elle vous paraît faible, l'auteur

(1) Matth. XXV, 41.
(2) P. 300.

vous en fournit une autre; « c'est que la vérité de la Révélation même reçoit sa première certitude de ce que la raison la reconnaît pour vraie (1) » : et comme la raison d'Eberhard conteste ici à la Révélation sa certitude, bon gré, mal gré, soyez de son avis; craignez d'ailleurs d'être comparés avec Anitus et Melitus.

Cependant Huet, Ministre de l'Eglise Wallone d'Utrecht, n'a pas redouté ce danger. Dans ses *Réflexions sur la Nouvelle Apologie pour Socrate* (2), il ne ferme pas le ciel aux Païens, mais sur l'éternité des peines il combat Eberhard. Celui-ci avait enregistré au nombre des Universalistes Tillotson, que Huet compte seulement parmi ceux qui sur ce sujet ont élevé des doutes.

Il attaque ensuite le système. « Eberhard croit donc que la *notion vulgaire d'éternels tourmens, ne peut produire que méchanceté et que misère dans le monde*. Il ne veut pas dire sans doute que cette doctrine soit propre à faire retomber les gens de bien dans le vice, mais à y retenir les vicieux. Posez donc que nous ayons un méchant homme à convertir. Par lequel de ces deux moyens y réussirons-nous le mieux : Ou de lui dire; en persévérant dans le crime, non-seulement vous vous excluez *d'un bonheur éter-*

(1) *Ibid.*

(2) *In*-8°. Utrecht, 1774.

nel, auquel vous pouvez encore parvenir par une repentance sincère; mais outre cela, vous vous exposez à *des peines qui ne finiront jamais :* Ou de lui tenir le langage que voici; En persévérant dans le crime, vous retarderez considérablement votre bien être. Comme *être raisonnable, vous parviendrez tôt ou tard au bonheur :* mais ce ne sera qu'après de longues peines; et *les pas que vous faites actuellement en arrière dans le chemin de la perfection, manqueront pendant toute votre éternelle existence à la somme totale, et à la longueur du chemin parcouru?* La question me paraît aisée à résoudre; et pour peu qu'on y réfléchisse, l'on doit convenir, ce me semble, avec le savant Tillotson, *que si une fois les hommes venaient à se délivrer de la crainte des peines éternelles, il leur manquerait le frein le plus propre à les détourner du mal* ».

» Le système du rétablissement est incompatible avec la déclaration du Sauveur touchant *Judas*. Car quelles que soient ses souffrances, si elles doivent servir à le corriger et à le conduire à une béatitude éternelle, *il lui sera bon d'être né;* et c'est ce que le Sauveur nie : je ne vois pas du moins qu'il soit possible d'expliquer autrement ce passage ».

» Je n'ai garde d'imputer à ceux qui adoptent le système du *rétablissement général*, la conséquence terrible que vous allez lire; mais elle n'en

découle pas moins de leurs principes, et je ne vois absolument point comment ils pourraient s'y prendre pour l'éluder. C'est que la religion et la vertu ne sont nécessaires ici bas, relativement à la vie future, que pour arriver d'autant plutôt au bonheur, puisque ceux qui auront eu le courage de braver les peines à venir n'en seront pas moins sauvés quelque jour. Mais ils seront punis, dira-t-on, à proportion de leurs crimes; et ce ne sera qu'à force de peines qu'ils deviendront bons et heureux. Fort bien! Mais ne doit-on pas prévoir que les mêmes raisons qu'on allègue pour montrer que ces peines ne seront pas éternelles, leur serviront à se flatter qu'elles seront encore moins longues et moins sévères qu'on ne le pense? *Dieu*, dit-on, est *trop sage*, *trop bon*, *trop juste* pour *punir éternellement* ses créatures : *il est moralement nécessaire que les peines finissent dans son royaume* : ce qui *manquera éternellement à la perfection de ceux* qui ne se seront pas convertis de bonne heure, n'empêchera pas qu'ils ne soient dans *un état fort heureux*. Sans doute que des hommes sages et pieux n'en travailleront pas moins à hâter leur salut *par leur persévérance à en faire* (1) : mais les vicieux n'y chercheront-ils pas des prétextes pour vivre comme

(1) Rom. XI., 7.

bon leur semble, dans la persuasion que, quoi qu'il arrive, ils seront un jour heureux? Et l'athée même, quand on voudra le convertir par la crainte d'être un jour puni par le Dieu qu'il brave, ne pourra-t-il pas répondre que si les choses sont comme on le dit, il en sera quitte pour quelques siècles de misère qui le conduiront à une éternité de bonheur, puisque, selon ce système, il n'y a ni scélérat, ni impie, ni démon, qui ne doive un jour, en vertu des perfections divines, devenir éternellement heureux? »

L'erreur des Universalistes, qu'on a nommés quelquefois *docteurs de miséricorde*, n'est pas nouvelle. Censurée autrefois dans Origène, dans Réthorius, elle fut reproduite en 1592 par un des hommes les plus versatiles en fait de religion; Puccius, dans un ouvrage fameux qu'il dédia au pape Clément VIII (1); et par Thomas Cuppé, curé du Bois, diocèse de Saintes, si toutefois ce nom n'est pas supposé ou emprunté pour donner quelque crédit à une plate brochure réimprimée en 1782, sous ce titre : *Le Ciel ouvert à tous les Hommes* (2). Zuingle, qui avait professé la même doctrine,

---

(1) Voyez *De Christi Servatoris efficacitate in omnibus et singulis hominibus*, etc., *in*-8°., 1592 : de là furent appelés *Puccianistes* ceux qui adoptaient son opinion.

(2) Par *feu* Pierre Cuppé, etc., nouvelle édit. *in*-8°. Londres, 1783.

fut réfuté par Osiander, Lysérus et d'autres théologiens Protestans. Cependant cette erreur, actuellement si répandue parmi les sectes modernes, y trouva des partisans dès le seizième siècle. Elle en eut surtout chez les Mennonites Hollandais et les Anabatistes Allemands, tous sortis de la même tige; de ceux-ci descendent les Tunkers, qui ont porté la même doctrine en Amérique. Elle a eu pour apologistes, outre les écrivains qu'on vient de mentionner, Rust, évêque Anglican de Drumore en Irlande; Jér. White, le docteur Cheyne, Ramsay dans ses *Principes Philosophiques de la Religion Naturelle et Révélée*; Burnet, dans son ouvrage de *Statu Mortuorum*; Hartley, dans ses *Observations sur l'Homme*; Elhanan Winchester, auteur fameux des *Dialogues* sur la restauration générale; Stonehouse, etc., etc. On se rappelle le bruit occasionné par un sermon du ministre Petit-Pierre de Neufchatel. Bitaubé, qui vient de mourir, avait déjà insinué cette doctrine dans son *Examen de la Confession de Foi du Vicaire Savoyard*, imprimée à Berlin en 1763 (1), et qu'il n'a pas jugé à propos d'insérer dans la collection nouvelle de ses œuvres. Cette liste, (si l'on en excepte Ramsay) ne se compose que de Protestans : néanmoins ils ont été combattus

---

(1) *In*-8°., 1763, Berlin.

même par des écrivains de leur secte; tels que Dan. Taylor, Fischer, André Fuller, le président Jonathan Edwards de New-Jersey, auteur de deux ouvrages célèbres, la *Liberté de la Volonté* et l'*Histoire de la Rédemption* (1). On le cite comme un profond dialecticien, dont l'ascendant littéraire lui a procuré parmi les Congrégationalistes d'Amérique un grand nombre d'admirateurs qu'on nomme les *Edwardeans* (1). Son fils, le docteur Edwards, a écrit dans le même sens, ainsi que Nathan Strong, ministre à Hartford en Connecticut, qui concilie la punition éternelle avec l'infinie bonté de Dieu, et qui signale comme *anti-scripturales* les idées de Huntington sur le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ. Strong établit qu'il n'y a pas d'opposition entre la Loi et l'Évangile; que ni l'une ni l'autre ne peuvent sauver ou damner indépendamment des actions de l'homme; que pour être sauvé il faut expier ses péchés, et avoir la foi en Jésus-Christ.

Mais quiconque a étudié l'esprit actuel des diverses sectes pensera que Strong, au milieu d'elles, crie à peu près dans le désert. La plupart de leurs docteurs torturent les textes les plus clairs de l'Ecriture pour les plier au caprice des passions; sous prétexte d'amour pour le

---

(1) *Freedom of the will*, *History of redemption*.
(2) Voyez *Public characters*, 1806, p. 352.

prochain, ils élargissent le chemin du ciel, que Jésus-Christ déclare si positivement très-étroit; et ne laissant à Dieu que sa miséricorde, ils veulent lui ravir sa justice. Le Protestantisme donnant la main au Déisme, à l'Indifférentisme, ouvre le ciel aux hommes de toutes les sectes: après avoir tant crié contre le purgatoire, un grand nombre de ses docteurs niant l'éternité des peines éteignent l'enfer et ne veulent plus qu'un purgatoire. Mais dans leur système à quoi bon même ce purgatoire, ces peines, qui auront un terme? Et puisque les *Universalistes* se parent d'une affection si tendre pour tout le genre humain, comment peuvent-ils supporter l'idée même de châtimens infligés temporairement? Il est bien plus simple de détruire encore le purgatoire, et de donner aux plus grands scélérats un bonheur moindre peut-être que celui des hommes vertueux, mais qni n'en serait pas moins un bonheur éternel.

La croyance Catholique sur cet objet est irrévocablement fixée, et tous les efforts de l'erreur viendront à jamais se briser contre ce principe dogmatique qui irrite si fort les Incrédules: *hors de l'Eglise point de salut*, comme il n'y en eut pas hors de l'arche de Noé, qui en était la figure. L'Eglise désavoue, et quelque jour peut-être, elle proclamera de nouveau que, depuis longtems sont frappées d'anathêmes les erreurs de trois prélats, La Luzerne, ancien évêque de Langres;

Du Voisin, évêque de Nantes; Della Torre, archevêque de Turin, approbateur du discours scandaleux de Sineo. La vérité heureusement a trouvé des défenseurs en-deçà et par-delà les Monts; le P. Lambert, Palmiéri, Gautier, Carrega : renvoyons pour ces détails à l'article des Nouveaux Pélagiens.

Le Sauveur nous dit que personne ne va au Père que par son intermédiaire, et que celui qui ne croira pas sera condamné (1). Saint Augustin, et dans ces derniers tems Arnaud, interprètes de la vérité, ont parfaitement développé cette nécessité de la foi en Jésus-Christ. On ne la trouve pure que dans le sein de l'Eglise Catholique, qui, traversant les siècles, voit successivement autour d'elle les schismes, les hérésies s'élever, l'assaillir, s'éteindre, tandis qu'elle reste toujours la colonne de la vérité.

JUMPERS ou SAUTEURS;

WELSH-MÉTHODISTES;

MÉTHODISTES GALLOIS.

On dit qu'au septième siècle, parut une secte éphémère d'hérétiques, nommés *Cicetes*, qui

(1) Joan., XIV, 6, etc.

sautaient et dansaient en priant Dieu. Dans l'Islamisme les Derviches continuent cet usage; on serait surpris de retrouver les mêmes extravagances au dix-neuvième siècle, chez des nations civilisées, si des preuves multipliées n'attestaient que les cervelles humaines sont accessibles à tous les genres de folie.

Sur la tige du Méthodisme naquirent vers 1760, dans le pays de Galles et le comté de Cornouailles, les *Jumpers* ou *Sauteurs*, sectateurs de *Harris Rowland* et de *William-Williams*, surnommé le *Poëte Gallois*. Ce dernier publia un pamphlet pour justifier la singularité de leur dévotion; et malgré l'improbation des hommes sensés, l'usage de sauter, grogner, hurler, réitérer trente ou quarante fois la même stance, la même prière, fit des prosélytes.

Les prédicans voyageurs du pays de Galles, recommandent la plupart de répéter fréquemment les mots *Amen* et *Gogoniant*; ce dernier signifie *Gloire* en langue celtique, qui est celle du pays, et dans laquelle on prêche: ils conseillent de s'exciter aux transports, et de sauter jusqu'au point de tomber par terre. Ces prédicans sont presque tous illettrés, mais rusés et hypocrites, au rapport du voyageur Bingley, qui a examiné dans le nord du pays de Galles ces Méthodistes calvinistes nommés *Jumpers*. Ils ont en plein air, outre les réunions hebdomadaires, une ou deux assemblées gé-

nérales annuelles à Pulheli, à Caernawon et ailleurs.

Le sénateur Volney m'a parlé des *Ischours* ou *Ecumeurs* du Caire qui, du ton le plus bas s'élèvent graduellement aux cris les plus aigus, auxquels ils associent des extravagances inouies. Il en est de même des Jumpers, qui se croient mus par une impulsion divine. On remarque que les jeunes gens d'un tempérament sanguin sont les plus affectés. Tel débute en prononçant des sentences détachées à voix presque sourde, qu'il pousse jusqu'au beuglement avec des gestes exagérés, et finit par des sanglots; un autre lui succède, et se borne à des exclamations; un troisième, qui est en extase, saute de toutes ses forces et entrecoupe ses bonds par quelques mots dont le plus usité est *Gogoniant* (Gloire); un quatrième tire de son gosier des cris qui imitent ceux de l'instrument d'un scieur de pierre. L'enthousiasme se communique à la foule qui, hommes et femmes échevelés et les habits en désordre, crient, chantent, battent des pieds, des mains, sautent comme des maniaques; ce qui ressemble plus à une orgie qu'à un service religieux.

En sortant de là ils continuent leurs grimaces à trois ou quatre *milles* de distance : mais il en est, surtout parmi les femmes, qu'on est obligé d'emporter dans un état d'insensibilité; car cet exercice, qui dure quelquefois deux heures,

épuise plus que le travail le plus dur, et Bingley remarque que si, au lieu d'assemblées une ou deux fois la semaine, il y en avait tous les jours, les constitutions les plus robustes y succomberaient (1).

Evans assista en 1785 à une scène de ce genre près Newport en Montmouthsire. Le prédicant, qui était un des élèves du collége de Lady Huntingdon, finit son sermon en recommandant de sauter, parce que David dansa devant l'Arche, parce que saint Jean-Babptiste tressaillit de joie dans le sein de sa mère, parce que l'homme purifié par la grace divine doit exalter de jubilation et de reconnaissance. Le prédicant accompagnait son discours d'une agitation violente qui semblait préluder à la danse.

Alors neuf hommes et sept femmes, en gémissant, commencèrent à sauter çà et là avec une sorte de frénésie; une partie de l'auditoire leva la séance, d'autres spectateurs restèrent stupéfaits. Mais les Jumpers continuèrent leurs gambades depuis huit heures du soir jusqu'à onze; puis, formant un cercle, tous à genoux, ils élevèrent les mains tandis que l'un d'eux priait avec ferveur : ils terminèrent la cérémonie en regardant le ciel, et se disant mutuellement

(1) Voyez l'*Annual Register de* 1800, p. 121, article des *Customs and superstitions*, etc., qui cite Bingley, Tome II, etc. Voyez aussi le *Monthly Review*, T. XLVIII, page 188 et 189.

que bientôt ils y seraient réunis pour n'être jamais séparés.

Evans trouva parmi eux des personnes dont il vante la piété; mais il pense que ce culte insensé n'offrant rien qui puisse perfectionner l'intelligence, ni améliorer les mœurs, ni avantager la société, il s'éteindra promptement (1). Néanmoins vingt ans après il continue dans cette contrée, et nous le voyons se propager avec plus de développement dans le Nouveau-Monde.

Williams Sampson, l'un de ces bons Irlandais qui ont tant souffert pour la liberté de leur pays, étant vers 1804 sur la côte nord du pays de Galles, y vit les Jumpers qui ont beaucoup de chapelles, quoiqu'ils s'assemblent souvent en plein air dans les villages ou dans les champs. Le droit d'y prêcher par inspiration appartient, dit-il, à tout âge, à tout sexe. Parmi ceux qui étaient en convulsion, il vit des vieillards mordre et mâcher l'extrémité de leurs bâtons en grognant comme les chats à qui on chatouille le dos. Les plus jeunes s'élançaient en l'air vers l'*Agneau invisible de Dieu*; et une jeune fille de cette secte qu'il interrogeait sur le motif de ces sauts, lui dit qu'elle sautait en l'*honneur de l'Agneau*.(2).

---

(1) Voyez art. *Jumpers*.

(2) Voyez *Mémoirs* of Williams Sampson, etc., *in*-8°. New-York, 1807, page 55.

LES NÉCESSARIENS, HOPKINSIANS.

On appelle *Nécessariens* tous ceux qui prétendent que les êtres moraux agissent par une nécessité, physique selon les uns, morale selon les autres. La nécessité morale suppose un pouvoir actif différent de la matière.

Leibnitz voulant donner au rigide Calvinisme un aspect moins rebutant, supposa que cette multitude de mondes dont se compose l'Univers, sont un système, un tout, dont la plus grande perfection est le but du créateur; dès-lors ils ont toute la perfection dont ils sont susceptibles. De cet optimisme résultent la nécessité physique des êtres matériels, et la nécessité morale des êtres intelligens. Les partisans de ce système prétendent la concilier avec la spontanéité et le choix libre; car la contrainte seule, disent-ils, ôte le mérite ou le démérite. Les actes moraux, quoique l'ouvrage d'une détermination volontaire, sont l'inévitable résultat de motifs déterminans.

L'Univers, comme l'Océan, est tout d'une pièce; les moindres effets y tiennent une place nécessaire: ils entrent comme tels dans l'ordre prévu et arrangé par le Créateur; le péché, la misère en sont aussi parties intégrantes: ils contribuent à l'harmonie du tout. C'est ainsi que

l'éclat des couleurs ressortit par les ombres, et que des dissonances en musique font mieux sentir l'harmonie : un monde sans crimes et sans misères ne serait pas le meilleur des mondes possibles.

Jonathan Edwards, président du collége de New-Jersey, soutient que les effets moraux résultent aussi infailliblement de leurs causes morales que les effets physiques de leurs causes matérielles; il rejette toute notion de liberté qui supposerait contingence ou indifférence de la part de l'agent, et définit la liberté : la faculté d'agir à son gré, qu'il trouve concordante avec la nécessité morale. Dieu, par sa prescience, a vu cette connexité entre la cause et l'effet qui en résulte infailliblement; quoique la volonté des agens exclue nécessité. Il en est de même en Dieu et dans l'ame de Jésus-Christ, qui était prédéterminée inévitablement au bien : l'inhabilité des pécheurs au bien ne les exempte pas du crime. Edwards prétend que ce système est le seul *scriptural*, ou conciliable avec l'Ecriture-Sainte (1).

Le lord Kaims trouve, dans le monde moral comme dans le monde physique, une liaison immuable entre les causes et les effets : rien à proprement parler n'est contingent; Dieu a

(1) Voyez son ouvrage *Inquiry in to the freedom of the Will.*

doué l'homme d'une sorte de liberté illusoire qui lui persuade qu'il agit spontanément. Il peut être à cet égard dans la même erreur que sur la représentation des objets extérieurs : vus par nos yeux ou au microscope, ils présentent beaucoup de différence.

Dans ces questions abstraites il n'est pas toujours facile de saisir l'idée des auteurs des systèmes. La différence entre Edwards et Kaims consiste en ce que Kaims regarde cette nécessité morale comme inconciliable avec la liberté; il applique également les termes d'*inévitable*, *impossible*, à la nécessité morale ou naturelle. Si l'homme avait une idée nette de la nécessité réelle de ses actions, toute idée de mérite ou de blâme disparaîtrait à ses yeux.

Edwards prétend au contraire accorder la nécessité morale avec la liberté : cette nécessité morale doit être appelée *certaine* et non *inévitable*, *impossible*, comme la connexion entre la cause et l'effet physique. Cette nécessité se concilie avec les récompenses et les châtimens.

Dawson tâche de prouver que la volonté étant toujours déterminée par des motifs, tout acte qui n'est pas produit par une cause physique ou mécanique est libre, et cependant nécessaire quoique volontaire (1). Cette nécessité établit

---

(1) Voyez son ouvrage, *the Necessarian or the question concerning liberty and Necessity stated and discussed.*

le mérite ou le démérite, parce qu'elle donne un motif à l'action; au lieu qu'une liberté sans nécessité serait sans motif, et conséquemment ne produirait aucun acte méritoire. Lecteur, si vous comprenez cette théorie faites-moi part de vos lumières.

Samuel Hopkins, pasteur de la première église congrégationaliste à Newport, en faisant dans ses traités et ses sermons quelques additions au système de Jonathan Edwards, est devenu le père d'une secte nouvelle à laquelle il a donné son nom.

Toute vertu, toute sainteté consiste dans l'amour désintéressé. Cet amour a pour objet Dieu et les créatures intelligentes; car on doit rechercher et promouvoir le bien de celles-ci autant qu'il est conforme au bien général qui fait partie de la gloire de Dieu, de la perfection et du bonheur de son royaume.

La loi divine est la règle de toute vertu, de toute sainteté; elle consiste à aimer Dieu, le prochain et nous-mêmes. Tout ce qui est bon se réduit à cela, tout ce qui est mauvais se réduit à l'amour propre qui a *soi-même* pour dernière fin : c'est une inimitié dirigée contre Dieu. De cet amour désordonné et de ce qui le flatte, naissent comme de leur source l'aveuglement spirituel, l'idolâtrie, les hérésies.

Selon Hopkins, l'introduction du péché dans le monde aboutit en dernier résultat au bien

général, attendu qu'il sert à faire éclater la sagesse de Dieu, sa sainteté, sa miséricorde.

Dieu avait ordonné le monde moral sur ce plan : que si le premier homme était fidèle, sa postérité serait sainte ; que s'il péchait, elle deviendrait coupable. Il pécha, et fut par-là non la cause mais l'occasion pour nous d'imiter sa chute : son péché ne nous est pas transféré. De même, la justice de Jésus-Christ ne nous est pas transférée, si non nous l'égalerions en sainteté ; mais nous obtenons le pardon par l'application de ses mérites. Le repentir qui précède la la foi en Jésus-Christ, peut exister sans la foi ; mais celle-ci suppose le repentir, selon ces paroles de l'Écriture : *Faites pénitence, et croyez à l'Évangile.*

Les Hopkinsians maintiennent la doctrine de la prédestination gratuite, l'influence de l'esprit de Dieu pour nous régénérer, la justification par la foi, l'accord de la liberté et de l'inévitable nécessité.

Les Nécessariens physiques ou matérialistes sont les sectateurs de Priestley. Voici ses idées : l'homme est un être purement matériel, mais dont l'organisation lui donne le pouvoir de penser, de juger. Ce pouvoir croît, se fortifie et décroît avec le corps. L'arrangement organique étant dissous par la mort, la faculté de percevoir, de juger, s'éteint : elle renaîtra à la résurrection que la Révélation nous a promise.

Elle est le fondement de notre espérance au jour du jugement dont parle l'Écriture (1); espérance que n'ont pas les Païens (2).

Il suit de là que les motifs d'agir sont soumis aux lois de la matière, et que dans les moindres choses comme dans les plus importantes toute volition, toute détermination est un effet nécessaire; ce qui établit une connexité avec tout ce qui a été, ce qui est, ce qui sera. Le mot *volontaire* n'est pas l'opposé de *nécessaire* mais d'*involontaire*, comme *contingent* l'est de *nécessaire*; le motif déterminant opère aussi infailliblement que la gravité opère la chute d'une pierre jetée en l'air. Les effets sont l'inévitable résultat de cette cause. Si deux déterminations différentes étaient possibles, il y aurait effet sans cause, comme si les deux plateaux de la balance étant de niveau, l'un cependant s'abaissait ou s'élevait; et il ne peut en arriver autrement, à moins qu'il ne plût à Dieu de changer le cours du système qu'il a établi, et cet enchaînement de causes et d'effets desquels résulte le bien général. Le mal est aussi une partie constitutive de ce plan, et le fait acheminer vers son but. Le vice produit un mal partiel, mais il contribue au bien général; et dans ce plan entrent aussi

(1) 1. Corinth., XV, 16-32.

(2) Psalm. VI, 5. Job., XIV, 7, etc.

les peines de la vie future : Priestley n'assure pas qu'elles doivent être éternelles.

Il n'admet pas la transmission du péché d'Adam à sa postérité, il n'admet pas de faute originelle qui nécessite l'expiation (*atonement*) par les souffrances de Jésus-Christ. Chacun peut faire le bien, mais le repentir tardif est sans efficace à la suite d'une longue habitude du vice ; car il ne reste plus de tems suffisant pour transformer le caractère.

Le matérialisme, la nécessité, le socinianisme composent le fond de la doctrine de Priesley. La préexistence des ames est à ses yeux une chimère, puisqu'il nie l'existence des ames, et que tous les effets sont purement mécaniques : il nie également la divinité de Jésus-Christ, dont il fait un être purement matériel comme le sont à ses yeux tous les hommes.

Ce système de Priestley est à plusieurs égards le même que celui de Hobbes. Ce dernier dans son *Leviathan* prétend que l'Univers est Dieu, que les ames sont matérielles ; la pensée n'est autre chose qu'un mouvement subtil et imperceptible ; les hommes agissent par nécessité. L'intérêt et la crainte sont les principaux ressorts de la société ; la morale se réduit à l'utile et l'agréable ; la religion n'est fondée que sur les lois du souverain. Erreurs reproduites de nos jours sous tant de formes différentes.

On voit encore par cet exposé que Priestley,

rapproché de Calvin sur divers articles, s'en éloigne sur plusieurs autres, tels que la matérialité de l'ame de laquelle il induit la nécessité physique. Alexandre Crombie, admirateur et ami de Priestley, soutient dans un *Essai sur la Nécessité Physique* que tout a été prédéterminé par la sagesse et la bonté divine ; en sorte qu'il y a une chaîne continue de causes et d'effets, de motifs et d'actions. Ce système diffère de celui de Jonathan Edwards, qui, reconnaissant la spiritualité de l'ame, admet la nécessité morale.

Dans cette controverse déjà ancienne, mais renouvelée et fortement agitée vers la fin du dernier siècle, ont figuré successivement Hobbes, Collins, Priestley, Edwards, Dawson, Kaims, Crombie, Palmer, Price, Balsham. Les Nécessariens croient que leur doctrine explique le gouvernement divin. Le docteur Watts pense que la difficulté étant inexplicable pour nous dans la vie présente, la solution appartient à un ordre de choses supérieur, et que cette connaissance sera un de nos moyens de bonheur dans l'éternité. Les *Anti-Nécessariens* établissent que la nécessité détruirait toute idée de vertu, que la liberté seule se concilie avec l'idée de bonnes œuvres, d'actions méritoires. Clarke, Buttler, Reid, Beattie, Deluc, Grégory, Horsley et beaucoup d'autres, ont développé avec force ces idées consolantes ; et d'Alembert a dit avec

raison : quelques argumens qu'on veuille opposer au sentiment, à la conviction intérieure de la liberté, l'homme agira toujours comme s'il était libre.

Les Nécessariens sont, comme on voit, divisés en plusieurs branches, qui cependant n'ont point formé d'églises séparées, excepté les sectateurs de Priestley, non comme *Nécessariens*, mais comme *Unitaires* : on renvoie le lecteur à ce dernier article.

HUTCHINSONIENS.

LA presqu'identité de noms a fait confondre quelquefois François Hutcheson, auteur d'un ouvrage célèbre sur le beau moral, avec John Hutchinson, né en 1674 dans l'York-Shire, et fondateur de la secte qui porte son nom. Ayant fait une étude spéciale de l'hébreu, il se persuada que les Saintes-Ecritures dont l'original est dans cette langue, contiennent un système complet de philosophie et de théologie. Pour le soutenir, et combattre celui de Woodward sur l'*Histoire Naturelle de la terre*, Hutchinson publia la première partie de son ouvrage intitulé : *Moses principia* en 1724, et la seconde en 1727.

Voici le précis de ses idées :

Les choses invisibles échappent à nos sens; et nous ne pouvons les connaître que par la Révélation. La nature, qui est l'ouvrage de Dieu, nous découvre les perfections et la puissance infinie du créateur; le psalmiste (1) et saint Paul (2) nous l'assurent. La nature est en quelque sorte le commentaire des pensées divines; elles y sont écrites dans un langage qui ne peut être confondu, dans un texte qui ne peut être interpolé : l'aspect des choses visibles élevant nos ames vers le souverain être, les dispose à lui offrir l'hommage de l'adoration et de la reconnaissance.

Le monde créé renferme les types des choses invisibles : ainsi le firmament, par ses trois agens, le feu, la lumière et l'air, est une image de la Trinité; comme elle, il a unité de substance dans ses trois parties constituantes. C'est au Père que doivent s'appliquer ces paroles de l'Ancien et du Nouveau Testament; *Dieu est un feu dévorant* (3) : le Fils est désigné par saint Jean comme la *Lumière* qui est venue éclairer le monde (4) : le Consolateur, la troisième personne de la Trinité, est désignée sous le nom d'*Esprit* (5).

---

(1) Voyez Psal. 18.
(2) Rom., I, 20.
(3) Voyez Deutéron. IV, 24. Hebr., XII, 19.
(4) Joan., I, 9.
(5) Mathr, IV, 2.

La langue hébraïque ayant été formée sous l'inspiration divine, est la plus appropriée pour transmettre aux hommes les volontés du Tout-Puissant; les termes radicaux de cette langue renferment des vérités importantes. L'Écriture-Sainte a presque partout un sens figuratif; partout on y trouve les emblêmes de la naissance, de la vie, des souffrances et de la mort du Rédempteur. Les types de l'Ancien Testament sont l'histoire anticipée du Nouveau.

On voit par là quel parti eût adopté Hutchinson dans la dispute si longue et si animée entre les théologiens Hollandais, surtout au commencement du dix-huitième siècle. On a dit des Cocceiens que dans l'Ancien Testament ils trouvaient partout le Messie; que les Voëtiens, ayant Grotius et Voët à leur tête, ne le trouvaient nulle part. La manière dont Cocceius et Hutchinson envisagent l'Ancien Testament est celle des meilleurs théologiens catholiques, et surtout de Sacy, Joubert et Duguet, disciples fidèles des SS. Pères et de la tradition; mais la conformité sur cet article est la seule qu'on puisse établir entre les Catholiques et les Hutchinsoniens, leurs ennemis déclarés (1). Cette nouvelle secte n'a pas formé jusqu'à présent d'église séparée. Elle a été attaquée dans divers ouvrages

(1) Voyez le *Monthly Review*, Tome XIV, p. 495.

anglais (1) où la passion domine peut-être plus que le raisonnement. Parmi ses partisans elle compte des hommes distingués, entre autres, le docteur Romaine et Horne, évêque de Norwich, mort en 1792, qui s'est fait une grande réputation par ses écrits, et surtout par son *Commentaire sur les psaumes* (2).

UNITAIRES OU UNITARIENS.

LA Religion Catholique, et la plupart des sectes séparées d'elle, reconnaissent en Dieu l'unité d'essence et la trinité des personnes. Sous le nom d'*Anti-Trinitaires*, on comprend tous ceux des hérétiques qui ont attaqué ce dogme, et surtout les Ariens, les Sociniens, les Unitaires; trois sectes principales subdivisées en beaucoup d'autres.

Les Ariens avouaient que Jésus-Christ est engendré du Père de toute éternité, fondés sur ces paroles du Sauveur : *J'existais avant Abraham*, et sur cette prière : *Mon Père, glorifiez-moi de cette gloire que j'ai possédée avant la création du monde*; mais ils soutenaient que le Fils et le Saint-Esprit sont subordonnés au Père. Leurs

(1) *Monthly Review*, Tome XIV, p. 503 et suiv.
(2) Voyez vol. *in*-4°.

erreurs, nuancées d'explications différentes, amenèrent autant de dénominations; *Artémoniens*, *Eusébiens*, *Aétiens*, *Eunomiens*, *Théodotiens*, *Psatyriens*, *Sabelliens*, etc. Les derniers admettaient une Trinité modale, c'est-à-dire, trois composant une seule personne, sous trois noms: le Verbe et le Saint-Esprit n'étaient dans leur système que des émanations de la Divinité. On sait quels ravages causa dans l'église l'Arianisme, qui se reproduisit au seizième siècle sous des noms différens et sous une forme plus hideuse.

Les Sociniens, divisés en *Bidelliens*, *Budneiens*, *Farvoniens*, etc., nient la Divinité de Jésus-Christ, dont ils reconnaissent cependant la conception miraculeuse par l'opération du Saint-Esprit. Jésus-Christ est le plénipotentiaire, l'envoyé de Dieu, qui l'a muni d'une sagesse supérieure pour révéler aux hommes sa volonté, leur donner un modèle de toutes les vertus et leur enseigner la pénitence; il a scellé sa doctrine par son sang, et prouvé notre résurrection future par la réalité de la sienne. Toute puissance lui a été donnée dans le ciel et sur la terre: il est juge des vivans et des morts: nous sommes justifiés par la foi en son nom, nous invoquons le Père en son nom; car il n'y a pas d'autre nom sous le ciel par lequel nous puissions être sauvés.

Dans la confession de foi publiée récemment par les Sociniens de Transylvanie on lit ces

paroles, en parlant de Jésus-Christ : *Hunc ceu æternum regem ac dominum nostrum* (*cui a Deo patre qui eum a mortuis excitavit, data est omnis in cœlo et in terra potestas*) *supplices divino cultu adoramus et invocamus, et ab eo salutem æternam præstolamur ut a judice vivorum et mortuorum*, etc. (1). Ils ont en général conservé beaucoup d'expressions reçues dans l'Eglise Catholique; mais par des explications ils en détournent ou détruisent le sens : ils appellent ce culte *divin*, « parce que c'est Dieu » qu'on révère en la personne de Jésus-Christ, » comme on honore un roi dans la personne » de son ambassadeur; et personne n'est assez » absurde, disent-ils, pour conclure que par-» là on fait injure au roi, ni que cet ambassa-» deur est le roi lui-même (2). »

Le Baptême administré au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit nous fait membres de l'Eglise, et il est le sceau de la rénovation spirituelle que Dieu opère en nous. Du reste, ils nient le dogme de la satisfaction de Jésus-Christ, de l'expiation des péchés par ses mérites. Les Sociniens sont tous en même tems Pélagiens, ou, selon l'expression moderne, Arminiens.

---

(1) Voyez *Confessio Fidei Christianæ*, etc. : elle a été imprimée séparément, et réimprimée par Walchs, dans son Recueil *Neveste Religions Geschichte* 6., 7e. Partie, page 354 et suiv.

(2) Walchs, *Ibid.*, page 381 et 382.

Ils font profession de croire que les connaissances divines dérivent de l'Ecriture-Sainte, mais ils veulent que la raison seule l'explique; c'est lui accorder le privilége de fixer les dogmes. De là cette critique insidieuse et téméraire que respirent leurs écrits. Ainsi ce n'est plus l'Ecriture qui est la règle de foi, mais seulement la raison qui l'interprète à sa fantaisie. Mosheim trouve cette règle très-dangereuse en ce que voulant rabaisser toutes les notions des vérités révélées au niveau de l'esprit humain, elle rejète tout ce qui excède les bornes étroites de notre intelligence (1). Comment Mosheim n'a-t-il pas vu que ce principe étant celui du Protestantisme, il doit conduire aux mêmes égaremens? S'il eût vécu de nos jours, la nouvelle Exegèse lui en eût fourni des preuves multipliées.

Telle est la doctrine des Frères Polonais ou Sociniens, qui, dès leur naissance, firent tant d'efforts pour la répandre parmi les puissans de la terre, plus encore que parmi le peuple; sur quoi Mosheim observe qu'en cela ils ont suivi une marche inverse de celle des autres missionnaires.

Les Sociniens ont des établissemens dans quelques districts de la Prusse, de la Pologne, et surtout en Transylvanie où ils sont une des

(1) Mosheim, Tome V, page 63 et suiv.

quatre religions reçues. En 1779 leur nombre y était d'environ trente mille (1). D'après un mémoire publié par leur surintendant, nommé Lazar, on voit qu'en 1795 ils y avaient cent dix paroisses, et cinquante-quatre succursales. Leur synode ou consistoire général a deux sessions annuelles : l'une est fixée à Clausembourg ; la seconde peut se tenir là, ou dans une autre ville (2).

L'*Encyclopédie Britannique* dit qu'Erasme, dans ses Commentaires sur le Nouveau-Testament, semble ressusciter l'Arianisme. Contre cette calomnie et tant d'autres dont il fut couvert, il suffit de renvoyer à l'ouvrage intitulé : *Sentimens d'Erasme conformes à ceux de l'Eglise Catholique sur tous les points controversés* (3) dont l'auteur anonyme est Richard, curé de Triel. Mais Mosheim, qui loue ces Commentaires (4) sans inculper l'auteur, fait remonter aux premiers tems de la réformation le Socinianisme, répandu dans toutes les sectes modernes dont le Protestantisme est la tige. Ces faits seront amplement développés dans le chapitre relatif aux variations nouvelles des Protestans. On se borne ici à établir les différences principales entre les

(1) V Walchs, dans son Recueil *Nevest*, etc. 7e. Part.
(2) Voyez *Archiv für die neveste kirchen Geschichte*, par Henke, Tome IV, deuxième cahier, page 362.
(3) *In*-12, Cologne, 1688.
(4) Mosheim, Tome IV, page 185.

Anti-Trinitaires. . . . . . ; les principales, car on doute s'il est deux individus dont les opinions soient identiques. Crellius même, professeur chez eux, et qui est regardé comme un des coryphées du parti, improuvait cette dénomination; il se disait *Artémonien* ou sectateur d'*Artémon*, qui l'était lui-même de Théodote de Bysance.

Des systèmes ariens et sociniens modifiés à l'infini, mais qui tous attaquent la consubstantialité du Verbe et du Saint-Esprit, ont été soutenus par une foule d'Anti-Trinitaires Anglais; tels que Samuel Biddle, qui, sous Cromwel, avait formé une congrégation ; H. Taylor, Job. Orton, Benjamin Fawcet, Lardner, Kippis, Tomkins, Hopkins, qui n'ayant pu ériger une église de sa secte, entra et mourut dans celle des *Général-Batistes* dont Emlyn et Foster étaient aussi membres. Cette secte a toujours renfermé beaucoup d'Anti-Trinitaires.

L'évêque Hoadley était arien comme Clarke son ami, dont l'ouvrage, imprimé en 1712, fit grand bruit. Clarke modifiait la *Doxologie* ainsi qu'il suit : *Gloire à Dieu, par Jésus-Christ, son seul fils immortel.* Après lui ont été publiées beaucoup d'autres formules de Doxologies sociniennes. Clarke admettait l'existence éternelle du Fils et du Saint-Esprit. Il appelle Jésus-Christ une personne divine, à cause de la puissance et de la connaissance qui lui sont communiquées

par le Père : il veut qu'on rende un culte à Jésus-Christ, mais dans un sens limité; ce culte se rapporte au Dieu Suprême.

Thomas Burnet croit que la seconde et la troisième personne de la Trinité sont dépendantes; mais tellement unies à la première, que toutes ont les perfections divines et doivent être adorées.

Le docteur Wallis pense que les distinctions de personnes sont purement modales. Ce sentiment paraît être aussi celui de l'archevêque Tillotson.

Watts, devenu Sabellien vers la fin de sa vie, admet la préexistence de l'ame de Jésus-Christ. Cette préexistence résout selon lui des difficultés, et découvre des beautés d'expressions dans la Bible. Le système de Watts a été appelé *Indwelling Scheme*, pour exprimer l'union ineffable avec Dieu.

Clayton, évêque de Clogher en Irlande, n'approuve pas les symboles de Nicée et de saint Athanase, et s'afflige de les voir dans la Liturgie. Non content de le dire dans ses écrits, le 2 février 1756, dans la chambre des Pairs d'Irlande, il proposa la rejection de ces deux symboles. Ce discours fut mal accueilli, surtout par les lords ecclésiastiques; et le primat disait que ses oreilles en tintaient d'épouvante. Clayton publia en 1654 la troisième partie de sa *Défense des histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament*. Il y

professe des maximes si contraires aux Trente-neuf Articles de l'Église Anglicane, que le roi George II se proposait de le faire poursuivre. Déjà plusieurs Anti-Trinitaires avaient été punis en Angleterre, entre autres Emlyn, ministre dissenter à Dublin, qui fut amendé et condamné à deux ans de prison pour avoir prêché le Socinianisme dans une chambre : sorti de prison il vint tenir une assemblée Unitaire à Londres où il mourut en 1746, laissant trois volumes d'écrits théologiques sur cet objet.

Incarcérer, mettre à l'amende, infliger des peines corporelles pour des erreurs; tout cela doit paraître bien étrange en Angleterre, surtout si l'on considère que ces erreurs sont un fruit naturel, une suite immédiate d'un prineipe fondamental du Protestantisme, qui laisse à chacun la faculté d'expliquer l'Ecriture-Sainte à son gré, conséquemment d'y trouver tout ce qu'il lui plaît. Les mesures répressives pouvaient-elles arrêter le cours des opinions les plus révoltantes ?

Le symbole de saint Athanase a été attaqué par des écrivains dissenters et anglicans, même par des prélats. Prettyman, évêque de Lincoln, ne trouve pas que l'Ecriture indique le degré d'erreur qui peut conduire à la damnation éternelle; et quoiqu'il croie bonne la doctrine Athanasienne, il pense que l'Eglise Anglicane eût fait sagement de ne pas en admettre les clauses

damnatoires. En 1789, l'Eglise épiscopale protestante des Etats-Unis a exclu ce symbole de sa Liturgie.

Cette propension au Socinianisme s'est exercée à contourner le sens de tous les textes qui établissent la Trinité des personnes; et comme celui de saint Jean-l'Evangélise sur les *trois témoins* (1) offre un sens évident, on a contesté son authenticité. Elle a été attaquée dans ces dernières années par divers théologiens Protestans, tels que Porson et Griesbach. Celui-ci l'a supprimé de l'édition grecque qu'il a donnée du Nouveau-Testament. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion, il suffit de renvoyer le lecteur à la dissertation de Calmet, et à celles qui ont paru depuis pour révendiquer ce texte.

Le Socinianisme continuait à faire des progrès; Price et beaucoup d'autres le défendirent. D'autres modifiant ce système, soutinrent que Jésus-Christ est un être purement humain, et qu'on ne lui doit aucun culte : ils nièrent sa conception miraculeuse, l'imputation du péché d'Adam à sa postérité, la corruption originelle de l'homme, la prédestination, l'efficacité de la grace; à l'imitation de Connor, auteur de l'*Evangelium medici*, ils tentèrent d'allégoriser les

---

(1) 1. Joan., C. V, v. 7.

événemens miraculeux de la vie du Sauveur. David Williams, d'abord ministre dissenter, puis arien, puis déiste, voulant réunir tous les adhérens à cette dernière opinion, ouvrit une chapelle pour y prêcher sa doctrine : on trouvera les détails de cette tentative dans l'*Histoire de la Théophilantropie*.

Un savant, distingué par des écrits et des découvertes en chymie, quitte tout-à-coup son laboratoire pour se placer au rang des théologiens. Priestley déclare qu'ayant eu occasion de fréquenter en France des mécréans qui se disaient philosophes, il a reconnu qu'ils ignoraient même ce que c'est que le Christianisme (1); et il gémit de l'incrédulité de Francklin, qui avoue s'être très-peu occupé de connaître la religion (2).

Priestley présente le contraste d'un écrivain qui établit avec force la certitude de la Révélation divine consignée dans les Saintes-Écritures, et qui cependant tâche de détruire plusieurs vérités capitales sur lesquelles reposent la foi et l'espérance du Chrétien. Quelques opinions bizarres préludèrent chez lui à des paradoxes plus étranges ; par exemple, il réduit à un peu moins d'un an la durée du ministère public de Jésus-Christ. L'évêque de Waterford entra en lice, et fournit

(1) Voyez les *Mémoirs of* d^r. *Jos. Priestley*, page 74.
(2) *Ibid.*, page 90.

de nouvelles preuves à l'opinion reçue que le ministère public du Rédempteur a été d'environ trois ans.

A l'article *Nécessariens* on expose les idées de Priestley qui voulait faire triompher leur doctrine, dont il était zélé propagateur. Celle de la spiritualité de l'ame avait déjà été plusieurs fois discutée en Angleterre. Priestley, dans ses *Recherches sur l'esprit et la matière*, prétend que l'ame n'est qu'une propriété résultante de la structure organique du cerveau, qui s'éteint par la mort, mais que la résurrection fera renaître. Avec un zèle égal il attaque l'immatérialité de l'ame, et cependant il soutient son immortalité, la certitude d'une vie future et des récompenses; mais il rejette l'éternité des peines. Price, quoiqu'arien, écrivit contre Priestley.

Ce dernier, dans son *Histoire des Corruptions du Christianisme*, et dans celles des opinions des *premiers siècles de l'Église sur Jésus-Christ*, attaque la divinité du Sauveur, sa conception miraculeuse, la doctrine de l'expiation par ses mérites; nie qu'il ait été infaillible, ni impeccable, quoiqu'on puisse croire qu'il n'a pas commis de fautes; accuse d'idolâtrie la doctrine de l'Église Anglicane concernant Jésus-Christ, et ne reconnaît en lui qu'une créature, qui était à la vérité le messager de Dieu. Dans une liturgie conforme à ses idées il autorise les laïques à administrer la cène; il se fait des prosé-

lytes parmi les Anglicans, plus encore parmi les dissenters, et obtient la malheureuse célébrité d'être fondateur de la secte *Unitaire*.

Cette dénomination, quelquefois appliquée aux Juifs, aux Musulmans, aux Druses, à toutes les sociétés qui ne reconnaissent pas la Trinité, désigne spécialement en Europe les sectateurs de Priestley. Plusieurs congrégations dissidentes sont ariennes, sociniennes, unitaires, ainsi que beaucoup de *clergymen* ou ecclésiastiques Anglicans, quoiqu'ils ne croient pas devoir se séparer de l'Église-établie à laquelle ils sont liés par les émolumens de leurs places sans l'être par la doctrine; de ce nombre était, dit-on, Blackburne, le fameux auteur de l'ouvrage intitulé: le *Confessional*. Mais plusieurs bénéficiers renonçant à leurs places parce qu'ils ne croient pas la doctrine des Trente-neuf Articles, ni le symbole Athanasien, se sont agrégés à des congrégations dissidentes et surtout à celle des Unitaires, qui a des chapelles à Londres et dans d'autres villes. Parmi ces ecclésiastiques on cite spécialement Théop. Lindsey, pourvu du vicarage de Catterik, paroisse de l'Yorck-Shire. En 1773 il abandonna son poste, et vint à Londres ériger une chapelle unitaire. En 1782, à lui s'associa Disney, son beau frère, qui par la même raison s'était démis de son bénéfice. Lindsey a publié beaucoup d'écrits pour justifier

sa démarche (1) et faire des conquêtes à sa secte, surtout parmi les étudians des deux Universités d'Angleterre, auxquelles il les adresse (2).

Les attaques livrées en Angleterre à la divinité de Jésus-Christ ont fait naître d'excellens ouvrages qui établissent la certitude de ce dogme et de toutes les vérités révélées. Aucun pays n'a produit un plus grand nombre de savans apologistes de la Religion Chrétienne. A la tête des défenseurs de la foi de Nicée paraît Bull, évêque de Saint-David, à qui le clergé de France vota des remercîmens pour avoir justifié les Pères des trois premiers siècles, tandis que le P. Petau les abandonnait presque aux Ariens. (3) De nos jours, Burg a victorieusement réfuté les argumens de Lindsey (4).

---

(1) Voyez *Apology of* Theoph. Lindsey, *on resigning the vicarage of Catterick*, etc. London, *in*-8°., 1774. *Sequel to the Apology*, etc., etc. London, 1776.

(2) *An Historical view of the state of the unitarian Doctrine*, etc., By Lindsey, *in*-8°. London, 1783. *Vindiciæ Pristleianæ an address to the students of* Oxford *and* Cambridge, etc. By Theoph. Lindsey, *in*-8°. London, 1788. *A second address to the Students*, etc., *in*-8°. London, 1790.

(3) Voyez les *Lettres à Morenas*, page 228.

(4) Voyez *a Scriptural Confutation of the arguments against the one Godead of the Father the Son and holy Ghost*, etc. By W. Burgh., *in*-8°. York, 1779.

Wendeborn, écrivain estimé et bon observateur, assure que les Anti-Trinitaires les plus remarquables avaient presque tous étudié à Cambridge. Il trouve dans le clergé Anglican et surtout chez les Dissenters beaucoup de ministres ariens, sociniens, unitaires, (1) ou dont la doctrine est plus ou moins imprégnée dans leur système; car les nuances intermédiaires sont très-multipliées : on distingue même l'ancienne et la nouvelle école. Abrah Rees, fameux unitaire, est de l'ancienne école qui reconnaît non pas la divinité de Jésus-Christ (2), mais sa dignité préexistente. La nouvelle école aggravant les erreurs, ne reconnaît en lui qu'un simple mortel destiné à remplir envers l'espèce humaine les fonctions d'Envoyé de Dieu....... On verra dans un autre article que des théologiens Protestans d'Allemagne vont encore plus loin, et que leurs travaux démoliraient l'édifice entier du Christianisme, si la main divine qui l'a fondé n'en garantissait la stabilité.

Des Unitaires Anglais avaient formé le projet d'ériger une église de leur secte à Paris, où ils ont quelques partisans qui peut-être ont seulement ajourné leur entreprise.

---

(1) Voyez *A View of England towards the close of the Eighteenth century*, By Wendeborn, 2 vol. *in*-8°. London, 1581, Tome II, page 410 et suiv.

(2) Voyez *Public Characters of* 1801, 1882, page 535 et suiv.

QUAKERS, TREMBLEURS, AMIS, CHRÉTIENS PRIMITIFS.

Leur état actuel, modifications, divisions de leur Secte; Free-Quakers ou Fighting-Quakers, Nicolites.

AVANT d'arriver à l'état actuel et aux divisions récentes du Quakérisme, rappelons en peu de mots les principes d'une secte si connue en Angleterre, et si peu connue en France.

De toutes les sociétés Chrétiennes, elle est la seule qui n'admette aucun sacrement, pas même le baptême, ni la cène : nous sommes, disent-ils, baptisés dans le Saint-Esprit; nous recevons Jésus-Christ, le pain de vie, mais d'une manière purement spirituelle : depuis George Fox, ils n'ont pas varié sur ces deux articles; on les retrouve dans les catéchismes qu'ils ont publiés de nos jours (1).

Ils rejètent la doctrine d'élection, de réprobation. Selon eux, Dieu, qui a inspiré la Bible, dirige chacun par une inspiration immédiate :

(1) Voyez *Useful Instruction for Children*, etc., By Abia Darby, *in*-12. London, 1789.

l'homme a des moyens et des lumières suffisantes pour opérer son salut. Tous d'accord sur la doctrine qu'on vient d'énoncer, ils le sont moins sur la résurrection et sur l'éternité des peines.

Quatre dogmes principaux font la base du Quakérisme.

1°. L'autorité civile ne peut exercer aucun droit sur la croyance religieuse : aussi les *Amis*, souvent persécutés et jamais persécuteurs, regardent comme sacrés et inaliénables les droits de la conscience, dont on ne doit compte qu'à Dieu; par cette raison, ils n'observent pas les jours de jeûnes ordonnés par le gouvernement. En 1757, ils ont de nouveau proclamé son incompétence à cet égard.

2°. Les sermens exigés par l'autorité civile sont illicites; on doit se borner à une simple déclaration affirmative ou négative. Cet article leur a occasionné beaucoup de tracasseries en Angleterre, où le refus de prêter serment les exclut de tout emploi. Après une longue résistance, on consentit enfin à n'exiger d'eux qu'une simple déclaration. Le parlement d'Irlande, en 1722, accorda la même faveur à ceux de cette contrée; et la formule fut convenue et fixée en 1746 (1).

---

(1) Voyez *The Kistory of the people called Quakers*, *in*-8°. London, 1779, Tome II, p. 300.

3°. La guerre est illicite. Les raisons sur lesquelles ils s'appuient sont très-bien développées dans l'ouvrage de l'estimable Clarkson, *Tableau du Quakérisme*, et méritent d'être lues (1). En conséquence, ils refusent de porter les armes, de faire des réjouissances à l'occasion d'une victoire, d'armer en course; mais ils paient exactement les contributions, parce que leur application n'étant pas déterminée, ils ne sont pas responsables de l'emploi qu'on en fera. Citoyens paisibles, à peu près indifférens à toute espèce de gouvernement, pourvu qu'on les tolère, ils s'intéressent à la paix publique, sans jamais prendre part aux révoltes ni aux insurrections (2): ils n'opposent à la violence que la patience, le courage. Leur défense ne va jamais jusqu'à verser le sang, ni compromettre la vie d'un ennemi; ils préfèrent se laisser tuer: le suicide est inoui chez eux. S'ils n'ont pas le courage militaire, presque tous possèdent le courage civil, qui est bien plus rare.

4°. Un établissement pour salarier des mi-

---

(1) V. *Portraiture of Quaquerism*, By Th. Clarson, 3 vol. *in*-8°. New-Yorck, 1806. Voyez Tome III, p. 19 et suiv.

(2) Voyez *Extracts from the Minutes and Advices, of the* Yearly meeting *of* Friends, *in*-4°. London, 1802, p. 15 et suiv.

nistres du culte leur paraît illicite ; ils refusent de payer les dîmes, parce qu'elles sont destinées à l'entretien d'un corps sacerdotal. Les percepteurs vont chez eux, et prennent l'équivalent sans éprouver la moindre résistance.

Les Quakers maintiennent que les ministres de l'Évangile doivent être nourris, entretenus comme les Apôtres par des oblations volontaires, et non par des conventions, des arrangemens qui leur assurent des émolumens pécuniaires. Et qu'appelle-t-on ministre chez les *Amis?*

Quand un membre a prêché plusieurs fois de manière à se faire écouter avec intérêt, les *Elders* ou *Anciens* en réfèrent à l'assemblée du mois ; et après un laps de tems déterminé, si les suffrages sont toujours en sa faveur, il est reconnu *ministre* sans formule de consécration quelconque, sans acquérir aucun privilége, ni traitement. Ayant l'habitude de parler en public, il lui arrivera, sans doute, de prêcher fréquemment ; mais tous autres individus sans distinction d'âge, ni de sexe, ont le même droit : d'après la confiance qu'il inspire, on l'invite à visiter les familles de ses co-religionnaires, chez lesquels il va de tems à autre faire une exhortation. Plusieurs de ces ministres mâles ou femelles font des excursions lointaines, même d'Amérique en Europe, d'Europe en Amérique : alors on les munit d'un certificat qui atteste leur capacité.

Naturellement enclines à dominer, les femmes ont souvent manifesté cette propension en s'immisçant dans le ministère ecclésiastique, dont elles sont exclues dans presque toutes les religions. C'est un fruit défendu vers lequel les filles d'Eve ont toujours porté des regards de convoitise; ne pouvant y atteindre, elles s'en dédommagent en s'efforçant d'influencer la conduite de ceux qui l'exercent. De là tant de femmes qui veulent diriger leurs directeurs. L'histoire en cite même un assez grand nombre qui ont franchi la barrière élevée entre elles et le sanctuaire. L'une des plus audacieuses fut cette Guillemette-la-Milanaise, qui, au treizième siècle, prêchait, se servait d'habits sacerdotaux, et donnait la tonsure aux femmes de sa secte (1).

Saint Epiphane parle des Collyridiens, qui admettaient les femmes à l'œuvre du ministère. Chez les Quakers elles jouissent du même privilége. Un texte formel de saint Paul leur enjoint de se taire à l'église : (2) les Quakers prétendent que cet ordre ne concerne pas la prédication; mais les conversations prolongées trop longtems entre les prédicateurs de l'Evangile et les femmes qui, pour obtenir la résolution de leurs

---

(1) *Dictionnaire Chronologique et Historique*, etc., par Pinchinat, 1 vol. *in*-4°. Paris, 1736, article *Guillermine* ou *Guillemette*.

(2) Voyez 1. Corinth., XIV, 35.

doutes, multipliaient les questions; et que saint Paul les engage à les réserver pour d'autres momens. Joël ne dit-il pas : Dieu répandra son esprit sur toute chair; *vos fils et vos filles prophétiseront* (1), c'est-à-dire, prêcheront? Philippe n'avait-il pas quatre filles qui *prophétisaient* (2)? Elles usent largement de ce privilége dans une société qui n'admet ni liturgie, ni sacerdoce. A Birmingham, il fut un tems où les femmes *prophétisaient* plus souvent que les hommes. A Londres, j'ai oui une Quakeresse qui prêcha au mariage de son fils de manière à faire couler les larmes de tout l'auditoire.

Des sanglots, des soupirs, qui, s'élevant progressivement, parcourent plusieurs octaves, annoncent que l'inspiration agit. Les sermons, les uns très-courts, les autres très-diffus, débutent communément par des phrases entrecoupées; la prononciation d'abord lente et sourde, s'accélère au point que quelquefois l'orateur, parlant avec trop de rapidité, et forçant son diapason, devient inintelligible; mais d'autres fois un inspiré débutant *ex abrupto* fera taire un *Ami*, qui cependant a les mêmes droits. Si le Saint-Esprit n'a fait parler personne, après un assez longue attente tout-à-coup l'un des assistans levant la séance, est suivi de toute l'assemblée.

(1) Joel. C. III.

(2) Act. XXI, 9.

Bergier, très-prévenu contre les Quakers, par je ne sais quel auteur, aurait pu se détromper en lisant une multitude d'écrits où ils sont présentés sous un jour favorable.

Où ce savant théologien a-t-il trouvé qu'ils regardent le culte public comme superflu (1)? Pour en établir la nécessité, ils se fondent au contraire sur ce texte de saint Paul aux Hébreux: « Ne nous retirant pas des assemblées des fidèles » comme quelques-uns ont coutume de faire; » mais nous consolant les uns les autres, d'au- » tant plus que vous voyez que le jour s'ap- » proche (2) ». On sait que partout où ils sont réunis en certain nombre, ils s'empressent de former une *meeting-house*, ou maison d'assemblée; et dans leur *Constitution Ecclésiastique*, ouvrage extrêmement curieux, réimprimé en 1802, on indique des mesures répressives contre ceux qui ne fréquentent pas assiduement le culte public (3).

Les inhumations chez les Quakers se font sans aucune cérémonie: point de deuil, point d'épitaphes ni de pierre tumulaire; si quelqu'un s'est distingué par des vertus éclatantes, on en publie la relation pour édifier les vivans.

---

(1) Voyez son article *Quakers* dans l'*Encyclopédie Méthodique*.

(2) Heb. X, 25. Voyez aussi *Useful Instruction for Children*, p. 40, etc.

(3) Voyez *Extracts*, etc., p. 76 et suiv.

Jamais ils ne plaident devant les tribunaux, quoique la plupart soient occupés au commerce ; l'arbitrage termine tout : les marchands ne vendent ni ce qui sert directement à la guerre, comme des armes, de la poudre à canon ; ni ce qui n'a d'autre objet que d'alimenter la fainéantise et la vanité, comme bracelets, boucles d'oreilles : jamais une Quakeresse ne fut marchande de modes.

Ils condamnent les jeux de hasard, les cartes, les loteries, le théâtre, la musique, les discours vains, les lectures futiles, les romans, les ornemens, le faste. Leur costume très-simple, leurs maisons, leurs meubles présentent tout ce qu'exigent la nécessité, l'utilité, la propreté ; mais rien de superflu : rarement on trouve chez eux des peintures ou des gravures, non qu'ils les jugent répréhensibles en elles-mêmes, mais l'abus en a souvent interverti l'usage. Il en est de même du chant, qui, de sa nature n'est pas un crime ; mais la plupart des chansons ont un caractère galant, bachique ou martial, conséquemment mauvais : ils condamnent même les chansons de chasse ; ils regardent la chasse comme illicite, parce qu'elle accoutume l'homme à la cruauté, parce que les brutes n'étant pas de pures machines, ont droit à la bienveillance ; et s'il est permis d'user de leur chair pour nourriture, on ne doit pas les maltraiter sans nécessité.

Les mots *hasard*, *chance*, *destin*, *fortune*,

doivent être bannis du langage; ils sont une sorte d'insulte à la Providence. Les dénominations vulgaires des mois et des jours de la semaine sont empruntées du Paganisme : aussi les Quakers ne les désignent jamais que d'une manière numérique; le premier, le deuxième jour de la semaine; le 2, 3, le 4 du mois.

Ils ne disent pas *bon jour*, *bon soir*, car tous les jours sont également bons; mais *adieu*, ou *je te salue*. Rien dans leurs discours ne porte l'empreinte du mensonge, de l'adulation, de la servitude; ils ne boivent point à la santé, ne portent point de *toast* : s'ils ont un tort, ils font une excuse et non pas *mille excuses*; ils sont *contens* et non *enchantés*, *affligés* et non au *désespoir* : jamais la formule d'*humble serviteur* ne figura dans leurs lettres.

On doit aux hommes de la charité et non des hommages; car tous sont égaux en dignité : ainsi les termes de *maître*, *maîtresse*, *monsieur*, *madame*, sont proscrits. Encenser la puissance, faire des complimens, sont des actions contraires à la morale; on ne doit pas d'égard au rang, aux titres, à la richesse, aux talens, mais seulement à la vertu : voilà pourquoi ennemis déclarés de toute étiquette, ils refusent de s'incliner, d'ôter leur chapeau. C'est ainsi qu'ils se présentent chez le roi d'Angleterre; c'est ainsi qu'ils parurent en 1791 à la barre de l'Assemblée nationale, où Mirabeau, alors président, leur

fit un discours aussi éloquent qu'inutile pour leur persuader qu'on peut porter les armes dans la cause de la liberté.

Ils parlent aux princes, comme aux valets, en les tutoyant : le pluriel employé en apostrophant une personne seule est un mensonge; c'est l'adulation qui l'a introduit vers la fin de l'empire Romain. Les Épitres de Symmaque en fournissent la preuve. Erasme, Luther, Godeau, ont censuré cet usage; nos Réformateurs conventionnels n'ont été en cela qu'imitateurs. Les Quakers long-tems inquiétés, tourmentés même pour avoir ramené l'usage du tutoiement, publièrent divers ouvrages pour le justifier, et présentèrent à ce sujet une apologie à Charles II.

Il est défendu d'épouser dans une autre secte, à moins qu'on n'ait l'espérance d'amener au Quakérisme celui des conjoints qui n'y est pas agrégé; mais en Amérique, on s'est un peu relâché sur cet article. Liancourt dit qu'à Reading, dans les Etats-Unis, les Quakers se marient avec des Luthériennes et même des Catholiques (1).

Les hommes et les femmes ont séparément des assemblées périodiques de mois, de trimestre et d'année. Les dernières sont au nombre de

---

(1) *Voyage dans les États-Unis d'Amérique*, dans les années 1795, 1796 et 1797, par Liancourt, 8 vol. *in*-8°. Paris, an VII, Tome I, p. 45.

sept; 1°. celle de Londres, où les Amis d'Irlande envoient leurs représentans; 2°. de la Nouvelle-Angleterre; 3°. de New-York; 4°. de Pensilvanie et Nouvelle-Jersey; 5°. de Maryland; 6°. de Virginie, 7°. des Deux-Carolines et de la Géorgie. Ces assemblées n'ont jamais de président, parce qu'il n'appartient qu'à la sagesse divine de remplir cette fonction (1). Elles s'occupent du maintien des dogmes, de la morale, de la discipline. On censure les coupables, on les expulse même de la société. Les pauvres sont aussi un des objets de la sollicitude générale: et suivant qu'ils sont impotens ou valides, on leur fournit des secours ou du travail; car la fainéantise n'est jamais tolérée, et nul ne peut se soustraire aux devoirs que l'individu contracte en naissant de rendre des services à la société, en échange de ceux qu'il reçoit. Il est inoui qu'un Quaker mendie; on n'en trouve pas un seul sur la liste des pauvres des paroisses en Angleterre: chacun doit tous les ans reviser l'état de ses affaires, et les mettre dans le plus grand ordre. Si quelqu'un éprouve des revers, on lui fournit les moyens de se relever en secondant son industrie et son activité. Depuis quelques années, ils ont établi en York-Shire un hôpital pour les personnes de leur secte tombées en démence.

(1) Voyez *Précis de l'Histoire, de la Doctrine et de la Discipline des Quakers*, *in*-18. Londres, 1790.

Des Quakeresses formèrent en 1795, à Philadelphie, une société pour aider les indigens, les veuves, les orphelins, les malades : elles achètent du bois, des vêtemens, des remèdes, des alimens appropriés aux infirmes et aux convalescens, quels que soient leur état et leur religion. Il entre aussi dans leur plan de rechercher le malheur timide, le mérite modeste aux prises avec la fortune, d'adoucir ses peines, de lui donner les moyens de développer toutes ses facultés industrielles.

Les Amis ont à Philadelphie plusieurs maisons agréablement situées, bien aérées et environnées de jardins, où l'on cultive des plantes médicinales. Un officier de santé visite régulièrement ces asiles, où les secours de toute espèce sont fournis à ceux qu'on y admet selon la mesure de leurs besoins.

Guillaume Penn ayant obtenu de Charles II cette contrée d'Amérique à laquelle il a donné son nom, acheta des Naturels du pays une extension de territoire, et fit avec eux un traité ; le seul, dit Voltaire, qui n'ait pas été juré, et qui ne fut jamais rompu. Les deux arbres à l'ombre desquels Penn fit cet acte de justice, et qu'on aurait dû conserver comme monument, ont été frappés de la hache à la fin du siècle dernier.

Aucune société religieuse n'a mieux connu ni plus respecté la dignité de l'espèce humaine,

sous quelque forme, quelque couleur qu'elle se présente, que les Quakers; aucune dans le dix-huitième siècle, n'a déployé plus d'efforts pour faire abolir la traite et l'esclavage. Dès l'an 1727 ils proclamèrent leurs principes sur cet objet. Leur zèle acquit plus d'activité par les exhortations et les écrits de Woolman et de Benezet: ce dernier, qui était Français né à Saint-Quentin en 1728, consacra aux Africains ses soins, sa fortune et sa vie. Fothergil, et d'autres hommes distingués de cette secte, fortifièrent cette émulation. Non contens d'affranchir leurs esclaves, beaucoup d'Amis leur tinrent un compte pécuniaire du tems passé à leur service.

Des comités s'étant formés dans les divers États-Unis pour provoquer la suppression de la traite, et s'occuper du soulagement des Nègres tant esclaves que libres, annuellement ils envoient à Philadelphie des députés à une convention centrale qui régularise leurs efforts. Ces sociétés et cette convention composée presque entièrement de Quakers, ne manquent jamais d'adresser des pétitions au congrès et aux législatures respectives de chaque État en faveur des Africains (1). Sans cesse elles surveillent les

(1) Voyez *Minutes of the procedings of a convention of delegates from the abolition societes*, etc., *in*-8°. Philadelphie, depuis 1794—108.

bâtimens arrivés dans les ports de l'*Union*, dans la crainte malheureusement trop fondée, que depuis l'acte qui supprime la traite, des armateurs cupides, revenant des côtes de Guinée, n'amènent et ne vendent des cargaisons de Nègres. La justice du gouvernement Américain ayant mis un terme à cette iniquité nationale, le zèle des Amis agira désormais plus efficacement pour procurer aux uns l'émancipation, et diriger les autres à faire un bon usage de leur liberté. On ne prétend pas atténuer le mérite des autres sociétés Chrétiennes en faveur des esclaves ; mais on peut dire que les Quakers d'Angleterre et d'Amérique ont la palme à cet égard.

Sans adopter exclusivement tout ce qu'a dit mon ami Clarkson en faveur du Quakérisme, on doit avouer que dans nulle autre secte la religion n'a présentement une influence plus marquée sur les mœurs de ceux qui en sont membres ; nulle n'est plus soigneuse de l'éducation des enfans, que sans aigreur, sans châtiment on forme à ce qui est utile et vertueux : on leur inculque que le corps étant le temple du Saint-Esprit, ils doivent en tout le respecter ; une modestie sans affectation embellit leurs filles, leurs épouses ; la simplicité de l'innocence resplendit dans leur costume, leur maintien, leurs discours, leurs actions : cette simplicité de mœurs, commune aux deux sexes, n'est pas

l'effet d'une habitude stupide, d'une intelligence bornée. Aucun d'eux n'appartient à cette classe frivole et très-inutile qu'on appelle de *beaux esprits*, mais ils ont un *esprit* de droiture et de justice qui préside à leur conduite. Clarkson remarque qu'en politique surtout ils raisonnent toujours sur le principe sans s'inquiéter des conséquences, dussent-elles leur être funestes. Une réserve extrême semble être l'apanage propre des Quakers, qui dans leurs assemblées souvent silencieuses acquièrent l'habitude de réfléchir.

En 1803 parut à Philadelphie un ouvrage *in*-12 de Marie Brook, traduit en français par Bridel, intitulé : *Preuve de la nécessité de s'attendre en silence pour rendre un hommage solennel à Dieu*. L'auteur établit la différence qu'il y a entre prier d'après des formules de livres, ou d'après l'inspiration de son cœur. On ne prie pas sans rentrer en soi : « il faut enfin que Dieu arrache les pieds de notre ame du *bourbier* et de l'*argile* de nos pensées *corrompues* ». Mais, malgré les expressions forcées et les idées bizarres, le lecteur est ramené sans cesse à l'obligation de rentrer dans son cœur, de converser avec lui-même. J'ai vu un Quaker instruit, envier à la France l'usage où l'on est dans ce pays de laisser, pendant le jour, les églises ouvertes ; ce qui offre à chacun la facilité d'y aller méditer à son aise.

La singularité du costume, du langage et des manières n'est pas ce qui constitue essentiellement le Quakérisme : pureté de mœurs, probité, véracité, bonté, frugalité, sobriété, décence, économie, esprit d'ordre, amour du silence, de la solitude et du travail; ce sont-là des qualités que les Amis possèdent éminemment, et c'est le fruit de l'excellente discipline établie chez eux. Ils regardent ce qu'on appelle actuellement *philosophes* comme des hommes occupés à bâtir des systèmes, plutôt pour s'illustrer que pour servir l'humanité. Ils ne mettent du prix aux talens qu'autant qu'ils sont utiles, c'est à ce but que tendent leurs efforts; et si quelques-uns de leurs frères, Benezet, Fothergil, Lettsom se sont fait un nom parmi les écrivains, c'est par des travaux dirigés vers le bonheur de leurs semblables.

Coolbrookdale en Angleterre suffirait seul pour donner une idée de ce que peuvent l'industrie et le travail. Un fleuve navigable y serpente entre des montagnes qui présentent des aspects variés et rians. Sur leurs cimes la nature a parsemé la magnificence et ses richesses végétales : leur sein renferme des sources de goudron, des mines de charbon et de fer; ces trésors sont exploités par des hommes industrieux, et surtout par des Quakers. Ils ont établi des chemins de fer; sur la Saverne ils ont jeté un pont de fer, d'une seule arche : ils ont créé un *inclin-plan*;

c'est un canal à sec qui, du fleuve au sommet des montagnes, et du sommet au fleuve, lance avec rapidité des bateaux chargés d'énormes cargaisons ; de toutes parts ils ont appelé les arts mécaniques, dont on perfectionne sans cesse les procédés ; car ils ont pour maxime de ne jamais rester stationnaires. Ainsi s'est avivée une contrée où les bonnes mœurs, le travail et l'aisance ont fixé leur séjour.

Pour réfuter ce qu'on vient de lire en faveur des Quakers, on dira que je les canonise sans exception, quoique j'énonce à l'avance un démenti formel ; mais une calomnie de plus coûte si peu à certaines gens ! Si la prévention reproche encore aujourd'hui les fureurs des premiers Anabatistes à leurs paisibles descendans, faut-il s'étonner que les traits de démence des premiers Quakers soient encore un acte d'accusation contre ceux qui, sans leur ressembler, sont venus un siècle et demi après George Fox ? D'ailleurs la haine s'étaiera de quelques exceptions qui, très-peu nombreuses, ne comportent pas une induction générale, et ne peuvent être reprochées à la société ; de quelques censures dirigées contre les Amis par des écrivains récens, tel que l'auteur des *Recherches sur les États-Unis*. Il prétend que, dans la révolution d'Amérique, les Quakers couvrirent d'un voile religieux une politique insidieuse, et nuisirent à la cause des insurgés. A la vérité il ne dit pas

comment, il n'allègue pas ses preuves; il avoue même qu'un certain nombre d'Amis on fait de bonnes actions : et, sans autre garant que sa parole, on prononcera que ces Quakers sont des tartuffes, et qu'on les appelle les *Jésuites Protestans* (1)!

Dans toutes les sociétés religieuses, on trouve quelques cerveaux dérangés par la folie et le fanatisme. Vers la fin du siècle dernier un Quaker de Philadelphie annonça publiquement l'année, le jour et l'heure où il devait mourir : le moment prédit arrive; des Quakers et beaucoup de curieux d'un autre genre accourent chez le prophète, qui, après s'être recueilli, déclare qu'il ne mourra pas. Quelle société serait à l'abri de la censure, s'il fallait la juger sur les écarts de quelques individus?

Autrefois en Angleterre la majeure partie des Quakers était dans les campagnes. Aujourd'hui c'est l'inverse : la plupart sont citadins; on en donne les raisons suivantes. Dans les villes ils sont plus à portée de se réunir en assemblées religieuses, et le rapprochement des familles facilite aux jeunes gens les mariages dans leur secte; car les mariages mixtes sont une prévarication. L'agriculture expose les Quakers aux désagrémens qu'entraîne leur refus de payer les

---

(1) Voyez Tome III.

dîmes ; ils ne courent pas ce risque dans les villes où les appelle le commerce, qui d'ailleurs en Angleterre offre des profits plus certains, et conduit rapidement à la fortune, surtout quand on y porte cet esprit d'ordre, d'activité qui les anime. Ils ont acquis de grandes richesses : mais alors ils ont été plus susceptibles d'être atteints par la contagion du luxe, qui s'insinue chez eux sous un faux air de modestie ; et par la contagion des mauvais exemples, qui dans les cités pénètre, pour ainsi dire, par tous les pores. On s'est un peu relâché sur les principes d'une éducation austère ; des enfans ont pris goût à la musique, à la danse, au théâtre : les Quakeresses avaient depuis long-tems quitté la coiffure noire et le tablier verd, auxquels leurs bonnes aïeules attachaient de l'importance ; mais en conservant pour le reste la forme antique du costume, quelques *Amies* lui donnent toute la recherche et l'élégance qui peut s'allier à la simplicité. Les hommes en général tiennent strictement au grand chapeau, et n'ont ni boucle, ni bouton, ni gance : mais quelques-uns, plus traitables sur la forme des vêtemens, se rapprochent des modes reçues. De là les *Dry-Quakers, Quakers-Secs*, ce sont les rigides ; et les *Wet-Quakers, Quakers-Humides*, ce sont les mitigés qui se plient aux usages du monde. Dans les États-Unis la malignité donne aussi à ces derniers le sobriquet de *Hicory-Quakers*, par allusion à un

arbre dont les rameaux sont très-flexibles. Il y a donc quelques déserteurs de la secte. Clarkson, Liancourt et Bonnet (1) l'ont remarqué ; le premier en Angleterre, où l'on compte soixante mille Quakers ; les deux autres en Amérique, où ils sont cinq fois plus nombreux : et tout conduit à croire que si la société acquiert de tems en tems quelques prosélytes, néanmoins elle diminue graduellement, tant à raison des défections que parce que l'*excommunication* qu'ils appellent *désaveu*, repousse de leurs assemblées pour des faits sur lesquels beaucoup d'autres sectes seraient plus tolérantes.

Ce relâchement a causé une division à laquelle la Quakeresse Barnard a donné récemment plus d'éclat par ses efforts pour ramener sa secte à la sévérité primitive. Ayant échoué en Angleterre, elle est allée prêcher en Amérique, où ses exhortations n'ont pas eu plus de succès, s'il est vrai qu'on l'y ait excommuniée comme hérétique (2).

A la dispute sur le relâchement dans les formes extérieures du costume, s'en est mêlée une autre sur la croyance. Ils tiennent pour dogme que l'esprit qui a dicté la Sainte-Ecriture se révèle

---

(1) Voyez Liancourt, Tome VI, p. 331 ; Bonnet, Tome II, p. 390 et suiv. ; Clarkson, *passim*.

(2) Voyez le *Monthly Review*, avril, 1805, p. 435.

aussi à chaque fidèle, et que cette lumière intérieure égale celle qui inspirait les écrivains sacrés. Quelques Quakers modernes ont prétendu que cette révélation intérieure devait l'emporter sur la Bible lorsqu'il y avait contradiction : en conséquence, un docteur femelle (c'est peut-être encore la femme Barnard) effaçait du canon des Ecritures plusieurs traits historiques (1).

En 1804 un de ces novateurs, qui était Irlandais, déclara dans une de leurs assemblées qu'il rejetait le Pentateuque et une grande partie de l'Ancien et du Nouveau-Testament : lui et ses partisans prétendirent que les Apôtres ont la qualité de sauveurs comme Jésus-Christ; que tous les esprits immortels ont la divinité comme Jésus-Christ. Les Irlandais le chassèrent de leur assemblée : la même peine fut infligée à soixante autres du nombre desquels est Rathbone, auteur d'écrits dans lesquels il révèle la constitution secrète de la secte qui l'a exclus (2).

Dans le *Précis de l'Histoire, de la Doctrine et de la Discipline des Quakers* (3), on parle de la divinité de Jésus-Christ comme d'un point de doctrine sur lequel il n'ont point varié : tel paraît être aussi l'avis de Clarkson. Cependant Bergier, qu'on a réfuté sur un autre article,

---

(1) *Monthly Review*, Tome XLVIII, p. 179 et suiv.
(2) *Ibid.* p. 221.
(3) *In*-8°. Londres, 1790.

assure avec assez de fondement que, parmi eux, quelques-uns inclinent au Déisme : celui qui a publié l'*Appel à la société des Amis* (1), prétend que dans l'origine la secte était unitaire, et s'efforce de prouver que George Fox, Isaac Pennington, Guillaume Penn et Robert Barclay étaient de cette opinion, quoique Barclay ait admis sans tergiverser la divinité de Jésus-Christ, et quoique Penn, en louant Socin, déclare qu'il n'est pas Socinien. L'auteur de l'*Appel* a été très-bien réfuté en 1802 par un écrit pseudonyme de Philips, qui a pris le nom de *Vindex* (2); mais quoique ce dernier soutienne la divinité du Verbe, il paraît attacher plus d'importance aux devoirs pratiques qu'à la croyance dogmatique.

Déjà un autre schisme s'était établi parmi les Quakers Américains, dont une partie (la moindre à la vérité) a cru qu'on pouvait accepter des charges du gouvernement et porter les armes. De ce nombre étaient les généraux Matlock, Miflin et Gréen : ce dernier, mort en 1786, est un des militaires les plus distingués qui ont pris part à la révolution; il s'est illustré dans la guerre

---

(1) Voyez *An Appeal to the society of friends;* l'auteur a publié ensuite une deuxième et une troisième partie.

(2) Voyez *An examination of the first part of a pamphlet called, An Appeal*, etc., By *Vindex*, *in*-8°. London, 1802.

de la liberté par son intrépidité et ses savantes manœuvres (1). Le congrès lui a décerné un monument.

Les anciens Quakers ayant repoussé de leurs assemblées ces *Free* ou *Fighting Quakers*, (Quakers libres ou combattans) c'est le nom qu'on leur donne, ceux-ci furent réduits à former une congrégation séparée; ce qui continue, entre autres à Philadelphie où de six *Meeting-Housse* des Quakers, l'une est des Quakers *libres* : ils ne diffèrent des autres que par un peu moins de rigidité (2).

Une autre secte, récemment issue de la même tige, est celle de *Nicolites* ou *Nouveaux Quakers*, qui ont une église à Baltimore (3). Miss Adams les passe sous silence; et le géographe Américain Morse dit qu'il ne connaît pas leur doctrine (4) : en attendant l'arrivée des renseignemens demandés par l'auteur de cet ouvrage, on lui pardonnera d'ignorer en Europe ce qu'ignore un auteur Américain, qui est bien plus à portée de s'en instruire.

Les frères Moraves et les Anabatistes sont les sectes avec lesquelles les Quakers ont le plus

---

(1) Voyez Liancourt, Tome III, p. 175.

(2) *Ibid.*, pages 531 et 333.

(3) Voyez *États-Unis de l'Amérique à la fin du dix-huitième siècle*, 2 vol. *in*-8°. Paris, 1802, Tome II, page 416.

(4) Voyez Tome I, page 289.

d'affinité; mais les Quakers sont plus bizarres qu'eux dans toutes les formes extérieures. Ils participent, sans doute, au malheur commun des sociétés, même les mieux réglées, où l'on trouve l'ombre au tableau; quelques hommes dépravés et hypocrites à côté des hommes de bien. Mais en dernier résultat, quoique le nom de *Chretiens primitifs*, qu'ils s'attribuent, ne puisse leur convenir quant à la croyance, ils y ont quelque droit si on les envisage sous le rapport des mœurs : de toutes les sociétés Chrétiennes, la leur paraît être une de celles qui, ayant le plus d'intégrité dans la conduite, sont le modèle et la censure des autres.

ANTI-NOMÉENS.

L'ÉTYMOLOGIE Grecque d'Anti-Noméens indique des hommes *opposés à la loi, ennemis de la loi*. On a souvent confondu les Anti-Noméens, nés au seizième siècle, en Allemagne, dans le sein du Luthéranisme, avec ceux qui, au dix-septième, sortirent du Calvinisme dans la Grande Bretagne; et Robertson même paraît avoir commis cette erreur (1), trompé sans doute par la presque identité de doctrine de ces sectaires.

---

(1) Voyez son *Histoire d'Amérique*, Liv. X, page 80 et suiv. Pluquet, dans son *Dictionnaire des Hérésies*

Les Anti-Noméens Allemands eurent pour chef Jean Agricola, concitoyen et disciple de Luther. Celui-ci avait enseigné la justification par la foi sans les œuvres. Agricola exagérant ce principe soutint que les œuvres étoient inutiles, et qu'un acte de foi justifiait. Ses adversaires lui imputèrent d'admettre toutes les conséquences qu'on peut déduire d'un principe erroné, et de prêcher qu'on pouvait se livrer à ses passions. Mosheim ne veut pas qu'on s'en rapporte aisément à ces accusations, quoique d'ailleurs il le représente comme un fanatique plein de vanité et de ruses (1). Plusieurs fois Agricola rétracta et reproduisit ses erreurs, qui avaient quelques partisans; mais qui, écrasés par l'ascendant de Luther, ne formèrent pas de secte.

Les Anti-Noméens d'Angleterre sous Cromwel, étaient une espèce de Presbytériens subdivisés en deux branches, qui outraient la doctrine de Calvin sur la prédestination. Les uns pensaient qu'il est inutile d'exhorter à la vertu, parce que les élus sont conduits au salut par une

article *Anti-Noméens*, renvoie à celui d'*Agricola* dont il expose les sentimens; mais il finit en disant qu'il fut chef des Anoméens. Les Anoméens sont des hérétiques du quatrième siècle. A l'article *Anoméens*, il renvoie à celui d'*Eunomiens* dont il dit quelques mots, et renvoie au mot *Troglodites* qu'on ne trouve pas dans son Dictionnaire. Contin, traducteur Italien de Pluquet, a répété absolument les mêmes erreurs.

(1) Voyez Mosheim, Tome IV, p. 275.

grace irrésistible, et que les réprouvés étant privés de cette grace n'y arriveront jamais.

Les autres étendaient plus loin encore ces idées, et soutenaient que les péchés commis par des élus ne sont pas péchés, parce qu'il est impossible qu'ils fassent quelque chose d'opposé à l'Evangile; qu'ainsi il est inutile de s'en repentir.

La nouvelle secte, qui avait des temples en Angleterre, forma en Massachuset quelques établissemens parmi lesquels s'élevèrent des troubles. Outre l'office public, les hommes avaient une fois la semaine des réunions pour répéter le sermon du ministre, et le discuter. Une Mistriss Hutchinson établit pour les femmes des réunions semblables, dans lesquelles elle débitait ses rêveries Anti-Noméennes. Cependant elle en fit un alliage avec d'autres idées qui lui étaient particulières; car, sur le bruit que causaient ses prédications, un synode s'assembla : elle fut censurée et bannie du pays (1).

La doctrine Anti-Noméenne a excité jusqu'à nos jours des débats très-vifs en Angleterre, où elle a été combattue et défendue dans une foule d'ouvrages (2). En 1777 les Anti-Noméens avaient

(1) Voyez Robertson, *Histoire d'Amérique*, L. X, page 80 et suiv.

(2) Voyez *A Sketch of the Denominations of the Christian world*, etc. By John Evans, *in*-8°. London, 1801, page 75 et suiv.

encore à Londres trois chapelles ; dix ans après, ils n'en avaient plus qu'une petite et pauvre (1). Wendeborn espère que, pour l'honneur de la raison, cette secte, qui décroît journellement, est près de s'éteindre (2); il paraît que son vœu est accompli.

MACMILLANITES, CAMÉRONIENS.

La *Statistique de l'Écosse* par le chevalier Sinclair est, à ma connaissance, le seul ouvrage où soient mentionnés les *Macmillanites*, qui ont des églises très-peu nombreuses à Hamilton, Laurieston et Douglas. On les cite comme les plus anciens Dissenters de ce pays ; ils se flattent d'avoir conservé pure la doctrine du Presbyté-

(1) Voyez *Nova Acta Historico-Ecclesiastica*, 1787, page 275. Je citerai souvent la collection curieuse et rare intitulée *Acta Historico-Ecclesiastica*, *in*-8°. *Weimar*, commencée en 1734, par J. Ch. Colerus, continuée par Ernst Bartholomäi, ensuite par J. Ch. Bartholomäi, son frère, jusqu'au 24e. volume inclusivement. Ce dernier commença les *Nova Acta Historico-Ecclesiastica;* sa santé délabrée l'ayant forcé de quitter ce travail, il fut remplacé par Schneider, surintendant d'Eisenach. L'ouvrage prit en 1788 le titre de *Acten Urkunden*, etc. : il a été continué par un nouveau rédacteur jusque dans les premières années du siècle présent.

(2) Voyez *A view of England*, etc. T. II, page 406.

rianisme, telle qu'elle était sous Charles Ier. (1) Les *Caméroniens*, qui ont la même prétention, affectent de se nommer *The old Scots Presbyterians*, les anciens Presbytériens Écossais (2). Ils ont une église à Perth, et quelques sectateurs disséminés dans le pays. Ailleurs, dans le même ouvrage, on parle des *Caméroniens*, ou *Macmillanites* (3). Tout concourt donc à faire croire l'identité de secte sous deux noms différens; mais il reste à savoir l'étymologie de ce dernier, que j'ai cherchée sans succès.

L'Angleterre a depuis long-tems le spectacle d'Enthousiastes qui prêchent au milieu des champs (*Field-Preachers*); de ce nombre était Richard Caméron, qui, en 1666, fut tué à la tête d'une révolte : il s'était séparé des Presbytériens. Les écrivains récens qui se sont occupés de l'histoire des sectes, gardent le silence sur les Caméroniens; ils ne sont pas mentionnés même dans le grand ouvrage de Baumgartens, imprimé en 1766 (4), quoiqu'il y parle des opinions d'un autre Jean Caméron, Écossais, professeur calviniste à Saumur en France, qui, trouvant trop dure la doctrine de Calvin, prétendait que la

(1) Voyez Tome II, page 203, et Tome XIX, page 75.

(2) Voyez Tome XVIII, 533.

(3) Tome VIII, page 82.

(4) *D. S. Jac. Baumgartens, Geschichte der Religions Pareheyen, Heransgeben,* von D. J. S. Semler, *in*-4°. Halle, 1766.

volonté de l'homme est déterminée, non par l'action que Dieu exerce immédiatement sur elle, mais par l'intervention des connaissances qu'il lui procure. Ce système, soutenu par Amyrault, adopté dans toutes les Églises réformées, n'est, selon Mosheim, que l'Arminianisme, ou Pélagianisme déguisé (1). Miss Adams dit que les Caméroniens d'Écosse se perpétuèrent jusqu'à la révolution de 1688, et qu'alors ils se soumirent au roi Guillaume. L'auteur de l'histoire des *Cérémonies Religieuses* place cet événement deux ans plus tard (2). De leur dire on pourrait conclure que depuis plus d'un siècle leur secte a disparu: l'un et l'autre se sont trompés. On voit par l'ouvrage de Sinclair que les Caméroniens, les Macmillanites, soit qu'ils forment une même secte, soit qu'ils diffèrent, faibles restes des anciens Presbytériens Écossais, ne sont pas encore éteints, mais que leur nombre est très-peu considérable. On en trouve aussi à Wamphray (3) et à Stirling. Ils sont environ douze cents dans cette ville (4).

(1) Mosheim, Tome V, page 382.
(2) Tome II, page 150.
(3) Voyez Sinclair, Tome VII, page 459.
(4) *Ibid*. Tome VIII, article *Sterling*.

MUGGLETONIENS.

VERS le milieu du dix-septième siècle, un tailleur Anglais, Louis Muggleton, se donna pour un prophète qui avait le pouvoir discrétionnaire de damner et de sauver, selon son bon plaisir : lui et son associé Reeves étaient les deux témoins annoncés dans l'Apocalypse, qui paraîtront avant la fin du monde (1). Reeves assurait que Jésus-Christ, du haut de sa gloire, lui avait dit : « Je t'accorde le don d'intelligence » des Écritures plus que ne l'eut jamais aucun » mortel ; je t'ai choisi pour mon dernier Envoyé » dans ce monde terrestre, qui est livré à l'in- » crédulité ; et je t'ai donné Louis Muggleton » pour être ton organe ».

A ces délires les sectateurs de Muggleton en ajoutaient d'autres ; ils niaient la Trinité. Dieu, qui de toute éternité est un être spirituel, avait apparu et souffert sous une forme humaine ; mais le prophète Élie avait été enlevé dans un tourbillon, et porté dans le ciel pour y représenter Dieu pendant qu'il était sur la terre.

Muggleton étant mort en 1698, sa secte s'é-

(1) Voyez Apocalypse, chap. XI.

teignit dans les commencemens du dix-huitième siècle (1). Il paraît néanmoins par l'ouvrage de Sinclair que quelques membres épars de ce petit troupeau sont encore disséminés en Écosse.

BROWNISTES.

Vers l'an 1581 la secte des *Brownistes* fut établie par Robert Brown de Northampton, puritain quant à la doctrine, mais qui avait des idées différentes sur le gouvernement de l'Église. Il voulait que les Chrétiens fussent distribués en petites sociétés indépendantes, n'exerçant d'empire l'une sur l'autre que celui des conseils, et dont chaque membre aurait droit de discuter les points dogmatiques comme ceux de discipline ; tout devait être décidé à la pluralité des voix : quoiqu'il admît des ministres, chacun avait la liberté de prophétiser dans l'assemblée.

Le fondateur se vantait d'avoir été dans trente-deux prisons, dont plusieurs étaient si obscures, qu'à midi il ne pouvait pas voir sa main. Inquiété en Angleterre, il vint fonder en Hollande quelques églises qui se sont incorporées à l'église Calviniste du pays. Retourné en Angleterre, il abandonna sa propre secte pour accepter un

(1) Voyez *Acten, Urkunden*, etc., 1707, page 585.

bénéfice dans l'église Anglicane, dont il fut ministre, et qu'il scandalisa par une vie déréglée (1).

La secte nouvelle se maintint malgré la défection du chef : mais une grande partie s'unit aux Congrégationalistes, aux Indépendans ; et il paraît qu'en Europe elle est morte ou expirante : mais sans doute elle subsiste encore en Massachuset, où la Nouvelle-Plimouth a été fondée par les Brownistes, qui, persécutés en Europe, devinrent persécuteurs en Amérique.

JACOBITES ou NON-JURORS,

(ou *Haute-Église*).

La révolution de 1688, qui chassa du trône d'Angleterre Jacques II pour y porter son gendre, donna naissance à la secte *Politico-Ecclésiastique* qui fait le sujet de cet article. La cause est à peu près la même que celle qui a divisé le clergé de France sur le serment exigé en 1791.

Sancroft, archevêque de Cantorberi, et sept autres prélats croyant que leur conscience leur défendait de se soustraire à l'obéissance de

---

(1) Voyez *Neal, History of the puritans*, Tome I, page 376.

Jacques II, quoique banni de ses États, refusèrent de prêter le serment d'allégeance à Guillaume III. Considérés comme démissionnaires, ils prétendirent ne pouvoir l'être que par un jugement ecclésiastique, traitèrent d'*intrus* leurs successeurs, et continuèrent à prendre les titres des siéges qu'on leur avait enlevés. Leur exemple entraîna une foule d'ecclésiastiques et de laïques, qui soutinrent avec chaleur le parti des évêques dépossédés. Dodwel, privé de sa chaire de professeur d'histoire pour avoir refusé le serment, publia sur ce sujet divers ouvrages. Semler rapporte qu'il nia la validité de l'ordination et du baptême, conférés par les évêques substitués aux réfractaires, et qu'il soutint l'obligation de réitérer l'une et l'autre (1).

Hickesius et Collier écrivirent dans le même sens, et prétendirent qu'on ne pouvait en conscience assister au service divin, célébré par les évêques et prêtres soumis (2). La réputation dont jouissaient ces auteurs donna de la consistance à leur parti, qui se déchaîna particulièrement contre Tillotson et contre Sherlok, parce que, d'ennemi du roi Guillaume, il en était

---

(1) Voyez dans Baumgartens, page 892.

(2) Voyez *Bibliotheca Theologica Selecta*, etc., par J. G. Walchius, 4 vol. *in*-8°. Iéna, 1758, T. II, p. 1046.

devenu l'ami. On se doute bien que le parti contraire ne garda pas le silence; il leur opposa plusieurs adversaires, dont le plus distingué fut Hoadly, évêque de Bangor. On vit même un Jésuite Français qui avait apostasié, François de la Pillonière, prendre part à cette querelle en faveur des nouveaux évêques (1).

Le roi Guillaume avait offert aux prélats Écossais de les protéger s'ils voulaient se déclarer pour lui; sur leur refus le Presbytérianisme fut déclaré l'église dominante d'Écosse. Les évêques opposés au serment se dirent seuls orthodoxes, seuls légitimes; taxèrent les autres d'hérésie, de schisme, et firent une communion séparée. Mosheim leur attribue de croire que la succession au trône est d'institution divine, et qu'il n'est jamais permis sous aucun prétexte de résister aux princes. Les Jurors, pour soutenir la légitimité de Guillaume, s'appuyaient sur le texte : *Toute puissance vient de Dieu*. Les Non-Jurors leur répliquaient : Si donc vingt usurpateurs se succèdent, vous suivrez le dernier, comme l'épagneul suit le voleur monté sur le cheval de son maître, après avoir tué le propriétaire. Ces prélats Non-Jurors voulaient cependant que l'Église ne dépendît aucunement du magistrat, mais de Dieu seul, surtout dans

(1) *Bibliotheca Theologica selecta*, etc., page 1047.

les affaires purement religieuses (1). L'idée qu'ils avaient conçue de l'éminence de leur dignité les fit appeler la *Haute-Eglise*; par opposition le nom de *Basse-Eglise* fut le partage de celle qui reconnaissait l'intervention du magistrat : on les nomma aussi *Non-Jurors*, à cause du refus de serment; et *Jacobites*, à raison de leur attachement à Jacques II.

La doctrine de la *Non-Résistance*, proclamée par un esclave nommé *Sacheverel*, et applaudie par les Torys, occasionna de grands débats en 1709. Les vrais principes furent reproduits avec éclat sous George I[er]., qui devait son élévation aux *Whighs* : mais alors la haine, toujours aveugle, accusa les Catholiques de fomenter la doctrine de non-résistance; et par assimilation de principes, on les appela aussi *Jacobites*. Ce nom devint synonyme de celui de *Papistes*. Pour colorer les vexations exercées contre eux, on les supposa tous dévoués aux *Stuarts*, quoique dans les diverses tentatives en faveur de cette famille, et notamment en 1715, on voie figurer également des Anglicans et des Dissenters. Ces faits sont victorieusement prouvés par Berington, prêtre Catholique Anglais (2). Revenons aux Jacobites Protestans.

---

(1) Voyez Mosheim, Tome V, page 409 et 410.

(2) Voyez *The State and Behaviour of english Catholics*, etc., By Berington, *in*-8°. London, 1780.

Ce parti, qui figurait avec distinction en Écosse, reçut un coup mortel par la défaite de Charles Édouard en 1745. Depuis cette époque, les *Non-Jurors* ou *Jacobites*, déclinèrent. Ce prince étant mort à Rome en 1788, une assemblée de leurs évêques tenue à Aberdeen la même année, reconnut enfin la maison de Brunswick, et statua qu'on prierait pour George III et sa famille. Ainsi la secte des *Non-Jurors* ou *Jacobites* aurait duré précisément un siècle, s'il était vrai, comme l'assure Ferry Saint-Constant, qu'elle n'existe plus d'après cette décision (1). Il fallait se borner à dire qu'elle est réduite à très-peu de membres disséminés dans les divers cantons de l'Écosse. Ce fait est attesté par l'ouvrage de Sinclair; on y trouve même une anecdote curieuse sur cet objet, dans la description de la paroisse de Duffus.

Là se maintient depuis long-tems une réunion de *Non-Jurors*, qui, dans ces dernières années, n'était plus composée que d'un petit nombre de pauvres paysans. Dans deux cents ans, pourra-t-on croire (dit l'auteur de l'article), à l'existence d'une société qui payait un pasteur, et entretenait un bâtiment pour un culte dont l'objet spécial était de prier pour la *race proscrite des Rois* ..... des rois qu'ils n'ont jamais

---

(1) Voyez *Londres et les Anglais*, par Ferrry de Saint-Constant, 4 vol. *in*-8°. Paris, an XII; Tome IV, p. 79.

vus (1). Eh ! pourquoi n'y croirait-on pas ? Qu'y a-t-il donc là de merveilleux ?

PHILADELPHIENS.

Jeane Leade, veuve d'un riche négociant Anglais, née en 1633, morte en 1704, ayant passé une partie de sa vie à lire les livres de Jacques Boehm, y ajouta ses *Rêveries*, imprimées en 8 volumes. Sa fortune lui facilitait les moyens de les publier : Lee a écrit sa Vie.

Jeane Leade veut que ses sectateurs évitent le schisme, et restent attachés extérieurement à leur société religieuse. On voit que son but était de recruter partout : elle eut des admirateurs, dont les plus remarquables, comparativement à l'obscurité des autres, furent Jean Pordage, médecin, et Th. Bromley, auteur de quelques ouvrages anglais, publiés dans les premières années du dernier siècle, et qui, traduits en hollandais et en allemand, firent des prosélytes. Elle en eut beaucoup en Angleterre.

Les sectateurs de Jeane Leade soutiennent qu'il y a au ciel une sagesse du sexe féminin, éternelle comme Dieu, et qui a donné les lois

---

(1) Voyez Sinclair, Tome VIII, page 392, paroisse de Duffus.

de la société *Philadelphienne*. Cette compagnie travaille à susciter une nouvelle Église sainte et pure.

Toutes les dissensions entre les Chrétiens doivent cesser pour faire place au règne du Rédempteur, si ceux qui professent de croire en Jésus-Christ, sans s'embarrasser des différences de forme, de discipline, des diverses sociétés, s'abandonnent au guide intérieur et suivent ses impulsions.

Elle s'annonce comme ayant mission divine pour proclamer cette communion des Saints, qui, avant la fin du monde, seront réunis en une seule Église; cette Église est sa société *Philadelphienne*, le vrai royaume de Jésus-Christ, la seule où réside l'Esprit-Saint.

Jeane Leade enseigne encore la restauration totale des êtres intelligens pour être admis à la perfection et au bonheur. Ainsi, elle rejète l'éternité des peines et la prédestination des Calvinistes.

Il ne paraît pas que la société *Philadelphienne* ait jamais eu un culte séparé; mais comme la folie et les systèmes les plus bizarres parcourent le monde et s'y reproduisent à diverses époques, en divers pays, sous des formes nouvelles, les écrits théosophiques de Jeane Leade tiennent une place distinguée, même en France, dans les bibliothèques des Illuminés, qui, sans les comprendre, s'extasient à leur lecture.

JACQUES BROTHERS.

BROTHERS, jadis officier dans la marine Anglaise, s'annonça à Londres comme prophète en 1774, par un ouvrage intitulé : *Prophéties de Jacques Brothers* ou *la Connaissance révélée des prophéties et des tems, pour servir d'avertissement aux nations*, etc., traduit en français (1).

Isaïe (chap. XI, v. 10), annonce qu'il y aura un rejeton de Jessé qui sera exposé comme un étendard; et ce rejeton, c'est lui Brothers, descendant de David, ainsi que la comtesse de Buckingham, comme l'empereur Turc est descendant de Jonathas, fils de Saül (2) : cela lui a été révélé.

Il y a deux Babylones spirituelles, Rome et Londres. La bête à sept têtes et à dix cornes est le pape (3). Il annonce la perte des colonies anglaises et françaises; la chute subite et éternelle des empires de Turquie, Allemagne et Russie.

Apprehendent septem mulieres virum unum (4):

(1) 1 vol. *in*-8°. en l'an IV.
(2) Voyez page 37.
(3) Page 62.
(4) Isaïe, ch. IV, v. 1.

cet homme, c'est lui. Quoique pauvre, bientôt il sera à la tête de la plus grande nation du monde; car il a mission pour convoquer les Juifs, dont le retour à Jérusalem est fixé à l'an 1798, sous la conduite de leur prophète Brothers, gouverneur visible des Juifs, le prophète qui doit leur être révélé pour ordonner leur départ, et les mener dans la terre d'Israël, ainsi que le fut Moïse, mais avec un pouvoir plus étendu; cependant sans coup férir, car il condamne les sermens et la guerre.

Croirait-on que beaucoup d'écrits ont paru en Angleterre, les uns pour prouver que Brothers n'est pas un prophète comme Moïse, mais une tête détraquée; les autres pour soutenir sa mission? Parmi ces derniers, on nomme Halhed, savant orientaliste. Ceci rappelle Mesmer et Delon, son acolyte. Le ridicule est le meilleur moyen d'exorciser les sectateurs de Brothers, qui a été enfermé comme fou à Londres, où probablement il finira sa vie et ses prophéties.

QUINTO-MONARCHISTES.

Les *Quinto-Monarchistes*, nés du tems de Cromwel, furent ainsi appelés, parce qu'ils prétendaient que les quatre grandes monarchies

des *Assyriens*, des *Perses*, des *Grecs* et des *Romains* étant détruites, bientôt leur succéderait une cinquième monarchie spirituelle, celle de Jésus-Christ sur la terre, dont l'apparition serait subite. Pour préparer les voies à ce grand événement, ils aspiraient à renverser tous les gouvernemens humains; et ils excitèrent une révolte en 1660. Il paraît que, sans former une église visible, ils se sont perpétués jusque dans le commencement du dix-huitième siècle.

BUCHANISTES.

L'ARTICLE qu'on va lire est extrait en partie du *Dictionnaire Biographique* de Watkins (1), et de l'intéressant ouvrage publié par Sinclair sur la *Statistique d'Ecosse* (2). C'est dans une ville de cette contrée, à Irwin, que la secte des *Buchanistes* a pris naissance et s'est éteinte.

Irwin a une église de la secte du *Relief*, dont en 1779, un nommé White était ministre. Ayant été invité à prêcher dans le voisinage de Glascow, une madame Buchan, femme d'un faïencier de cette ville, fut captivée par son éloquence,

(1) Voyez *An universal Biographical*, etc., By Watkins, *in*-8°. London, 1800.

(2) Voyez *Statistical Acount*, etc. Tome VII, p. 181, et suiv.

et lui écrivit qu'il était le premier orateur qui eût parlé à son cœur ; elle lui demanda la permission d'aller le voir à Irwin pour achever l'ouvrage de sa conversion. La lettre, et celle qui l'avait écrite, furent très-accueillies ; les sectaires du Relief crurent avoir fait une excellente acquisition : sans cesse occupée d'exercices religieux, elle allait de maison en maison présider au culte domestique, répondre aux questions, éclaircir les doutes, expliquer la Bible ; elle annonçait comme prochaine la fin du monde, et voulait que tous les Chrétiens abandonnassent les affaires temporelles pour se disposer à recevoir Jésus-Christ.

La singularité de cette opinion fit naître des doutes dans la Congrégation du Relief sur la doctrine de la prophétesse, et du ministre son ami ; ils s'en plaignirent à celui-ci, et lui demandèrent même avec menace de renvoyer Madame Buchan : il s'y refusa, et fut appuyé par les plus riches de ses paroissiens. Alors les opposans lui présentèrent un écrit contenant ce qu'ils croyaient être la doctrine de cette femme et la sienne, en l'invitant à déclarer si tels étaient ses principes ; il répondit affirmativement, et s'empressa de signer. Munis de cette preuve matérielle, ils s'adressèrent au Presbytère, qui déposa le ministre. Obligé de livrer les clefs de son église, il rassembla d'abord sous une tente, puis dans sa maison, un petit troupeau qui

s'accrut parce que la curiosité lui amena de nouveaux auditeurs.

Leurs assemblées religieuses se tenaient communément la nuit, et la prophétesse y débitait ses rêveries. Elle était la femme mentionnée au chapitre XII de l'Apocalypse, et le ministre White était sa progéniture.

Ce discours indigna la majorité des habitans d'Irwin, jusqu'au point de causer une émeute; la populace brisa les fenêtres, les meubles du ministre, et se serait portée à d'autres excès si le magistrat n'avait interposé son autorité. La Congrégation du Relief insistait pour faire arrêter et juger cette femme comme blasphématrice : alors le magistrat crut qu'il était prudent de l'expulser; (ceci se passait en 1784). Une escorte l'accompagna jusqu'à un mille de distance pour la mettre à l'abri des insultes de la populace, qui, de son côté, l'escortait aussi en la chargeant d'imprécations; elle fut jetée même dans un fossé.

Arrivée avec quelques-uns de ses sectateurs dans le voisinage de Kilmaurs, bientôt elle en vit arriver d'autres avec le ministre White; ce qui forma une troupe vagabonde d'environ quarante individus. Pendant quelque tems ils parcoururent divers cantons de l'Ecosse. En entrant dans les villes et villages, ils chantaient et s'annonçaient pour des voyageurs qui allaient à la Nouvelle-Jérusalem.

La femme Buchan mourut en 1791 : alors fut dispersée sa petite secte, dont l'existence momentanée n'appartient plus qu'à l'histoire des extravagances humaines.

TUNKERS ou DUNKERS

OU

DUMPLERS.

Les sectes modernes ont presque toutes réprouvé le célibat et le monachisme; les seules exceptions à citer sont des sociétés très-peu nombreuses qui, exclusivement fondées sur l'état célibataire, y ajoutent des formes cénobitiques : telles sont les sectes de Jemaima Wilkinson, des Shaking-Quakers et des Tunkers. Les deux premières auront leurs articles à part; il s'agit ici des Tunkers trop vantés par Raynal, qui peut-être les eût censurés s'ils eussent été moines Catholiques.

Les Tunkers, ainsi appelés par dérision, sont nommés aussi *Tumblers*, du mot anglais *tumble*, jeter, renverser, qui fait allusion à la manière dont ils administrent le Baptême par trois immersions, en plongeant sous l'eau la tête de la personne agenouillée : ils ne baptisent que les adultes. Les Allemands donnent à peu près

au T la prononciation du D; au B, celle du P: de là par corruption les noms de *Tunkers* et *Dumplers*.

Les Tunkers, établis en 1719 selon Jédediah Morse, et sept ans plus tard suivant Miss Adams et les autres écrivains, eurent pour fondateur Conrad Peyssel, Allemand qui, réuni à plusieurs de ses compatriotes, en forma une congrégation à soixante milles de Philadelphie, dans une contrée riante du comté de Lancastre, qu'il appela *Ephrata;* nom emprunté de l'Ancien-Testament : le *Prieur,* successeur de Peyssel, ayant voulu les astreindre à une règle trop sévère, ils se brouillèrent, se dispersèrent, et ensuite se rapprochèrent.

Au milieu de leurs habitations est un grand verger qui appartient à la communauté. Chaque sexe a des habitations, un réfectoire, et une église à part. Il y a trois églises; *Bethanie* pour les hommes, *Sharon* pour les femmes, et *Sion* où se réunissent les deux sexes une fois la semaine.

Les Tunkers portent la barbe et affectent une grande simplicité dans leur langage et leurs vêtemens. Ils ont une longue robe de drap gris en hiver, de toile blanche en été, liée par une sangle de cuir au milieu du corps. On a comparé la forme de leur costume à celui des Dominicains. Celui des sœurs en diffère peu. Ils couchaient autrefois sur un banc; un morceau de

bois leur servait d'oreiller : ils ont adouci cette sévérité; et présentement, dit Morse, ils ont des lits. Cependant la mortification est toujours regardée comme un devoir pour imiter Jésus-Christ dans ses souffrances; chacun doit même faire des œuvres de surérogation, applicables au salut des autres.

Ils ne mangent pas de viande; non qu'ils la croient prohibée, mais le régime végétal leur paraît plus conforme au Christianisme. On ne déroge à cette règle que dans les *fêtes d'Amour* où ils mangent en commun du mouton, et rien autre chose. Se laver les pieds, s'embrasser, se serrer tendrement la main font partie du cérémonial qui précède ou accompagne ces fêtes. Ils font la cène et observent le sabbat et le dimanche, hormis une seule de leurs congrégations qui se borne à chômer le sabbat.

Comme les *Général-Baptistes* ils nient l'imputation du péché d'Adam à sa postérité, et l'éternité des peines. Les justes, dans l'autre monde, prêchent l'Évangile à ceux qui ne l'ont pas connu ici bas. Les années sabbatiques et jubilaires sont le type de certaines périodes pour admettre au ciel les personnes purifiées après leur mort. Aux périodes sabbatiques sont délivrés ceux qui reconnaissent Jésus-Christ comme Rédempteur; mais les obstinés ne le sont qu'aux années jubilaires.

Les Tunkers font des onctions aux infirmes

pour obtenir leur guérison. Le régime ecclésiastique de la secte est à peu près celui des Baptistes. Pour la distribution des aumônes ils ont des diacres et des diaconesses. Celles-ci sont choisies parmi les veuves ; chaque frère peut prêcher, et celui qui s'en acquitte le mieux est communément choisi pour ministre.

Ils ont pour maxime de ne pas se défendre, de ne pas faire la guerre, ni jurer, ni plaider, ni prêter à intérêt. Des mœurs pures les ont fait surnommer les *innocens Tunkers*. La communauté des biens est établie chez eux ; la culture des arts mécaniques, les ouvrages domestiques sont les objets auxquels s'occupent les deux sexes. Les femmes cousent, brodent, font des fleurs artificielles qu'elles vendent aux étrangers (1).

Quoique voués au célibat, rien ne les empêche de se marier : ceux qui prennent ce parti vont s'établir dans le voisinage de la congrégation. Quand Liancourt les visita, leur supérieur était le P. Miller, âgé de quatre-vingt ans, dont la conversation lui parut du radotage ; en voici un échantillon : ils pleurent la faute d'Adam qui a préféré pour compagne Ève, créature charnelle, à la céleste Sophie, créature divine, qui aurait immergé Adam de son essence spirituelle et procréé une génération pure, sans mélange cor-

(1) Voyez *Acten, Urkunden*, etc., 1790, page 339.

porel. Ils pleurent aussi l'indulgence de Dieu, qui condescendit au désir du premier homme de se réduire au rang des bêtes; mais l'état de perfection n'est retardé que jusqu'à la résurrection: alors tous les hommes seront immergés dans la divine Sophie (1).

Morse dit qu'outre la colonie d'Éphrata ils en ont quatorze autres, la plupart dans la Pensilvanie, qu'il évalue à deux mille individus, et quelques-unes en moindre nombre dispersées en Maryland (2). Liancourt, qui ne trouva plus à Éphrata que huit reclus et dix ou douze sœurs, annonce que les autres établissemens étaient en décadence à tel point que le P. Miller prévoyait l'extinction prochaine de sa secte, qui peut-être n'est plus au moment où paraît cet article.

Cette présomption se fortifie par les détails qu'apporte d'Amérique le voyageur Michaux: lors de son passage à Éphrata, les Tunkers l'avaient abondonné, et s'étaient dispersés.

---

(1) Voyez Liancourt, Tome I, page 61, et suiv.
(2) Voyez Morse, Tome I, page 281 et 282.

SECTE DE JEMIMAH

OU

GEMAIMA WILKINSON.

JEMIMAH WILKINSON, Quakeresse, née en Rhode-Island, manifesta un zèle précoce et ardent qui, dès l'âge de vingt ans, la fit admettre aux assemblées que tiennent les femmes de cette société toutes les semaines, tous les mois, tous les trois mois.

En 1782, elle vint à Philadelphie avec deux compagnes et quatre hommes devenus ses prosélytes ; elle y prêcha d'abord dans une maison particulière : mais ayant obtenu l'usage libre d'une église Méthodiste, et sur ce nouveau théâtre donnant plus d'essor à son zèle, elle pria et prêcha avec tant de componction qu'elle fit pleurer ses auditeurs (1). Elle quitta ensuite Philadelphie où revinrent, en 1787, quelques-uns de ses disciples, entre autres un James Parker et une Sarah Richards, pour y propager sa doctrine. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'*American Museum*.

(1) Voyez *American Museum*, Tome I, page 281.

Jemimah Wilkinson est Jésus-Christ incarné une seconde fois, dont le trône reste vacant au ciel jusqu'à ce qu'il aille l'occuper. Elle est l'*ami* universel, l'*ami* de tout le genre humain. Comme l'idée d'un Messie femelle est une incongruité, ses sectateurs ne veulent plus qu'on la nomme Jemimah Wilkinson; car la femme qui portait ce nom est morte. Son ame est allée au ciel : alors l'Esprit divin, Jésus-Christ, est venu animer le corps de la défunte, qui est ressuscité; et comme la dénomination des personnes appartient proprement à la substance spirituelle, son premier nom est abrogé. Telle est sans doute la raison pour laquelle l'*ami* universel affecte un habillement dont les formes sont mélangées du costume des deux sexes. Cette femme illettrée, mais douée d'une mémoire très-heureuse, est adroite; et ses impostures ont fait un certain nombre de dupes.

James Parker et Sarah Richards, ses *lieutenans*, sont les deux *témoins* dont il est parlé au chapitre XI (1) de l'Apocalypse. Celle-ci a Raphaël pour Ange gardien (2).

Une apologie de Jemimah, insérée dans le même volume, ne détruit pas les allegations qu'on vient de lire (3). Liancourt, qui

(1) Voyez *Apocal.*, XI, 3.

(2) Voyez *American Museum*, Tome I, page 165 et suiv.

(3) Voyez *Ibid.*, page 251 et suiv.; p. 333, 389, etc.

l'a vue à Friend-Mill, donne à ce sujet des détails qu'on se borne à transcrire.

« Un jour dans une longue et dangereuse maladie elle eut ou feignit d'avoir une léthargie, telle que ses parens la crurent morte; elle était depuis plusieurs heures dans cet état : on se préparait à l'enterrer, lorsqu'elle se leva brusquement sur son séant, demanda des habits, se dit ressuscitée et avoir abandonné dans ce dernier accès tout ce qu'elle avait de substance matérielle, n'en être sortie qu'avec la spirituelle, que comme une essence divine : elle se rendit à la prochaine assemblée, y parla en inspirée; ce qui lui procura des partisans.

» Bientôt désapprouvant quelques formes de la religion des Quakers, d'autres disent se montrant *Tory* au commencement de la guerre de la révolution, et favorisant ainsi le parti Anglais sous le prétexte de parler contre la guerre d'après la doctrine des Amis, elle fut admonestée dans une assemblée : c'est tout ce qu'elle voulait. Elle continua ses sermons et sa conduite, fut chassée des assemblées; ce qu'elle désirait plus particulièrement encore : et alors elle prêcha hautement l'abolition des assemblées de censure, la réforme du gouvernement de l'Eglise, la liberté pour chacun de prêcher à sa volonté, sans s'astreindre à en demander la permission, etc. Elle eut des prosélytes, mais aussi des ennemis dans tout ce qui était réellement Quaker, at-

taché aux formes anciennes de leur religion : elle fut donc mal reçue à New-Yorck et à Philadelphie.

» Partout où elle alla, les Quakers la virent avec une sorte d'inquiétude, la traitèrent comme une ennemie de la religion; tout ce qui n'était pas Quaker la regardait comme une folle. Elle appela cette disposition des esprits, *persécution*; elle en avait besoin : ses amis s'en accrurent. Quand elle fut sûre d'en avoir un assez grand nombre, qui fussent disposés à la suivre, elle leur proposa de fuir ces lieux d'intolérance, et d'aller s'établir dans une place où ils pussent suivre tranquillement leur culte, dégagé de la stupide inquisition que la malice des hommes y avait introduite contre la volonté de Dieu.

» Les environs du lac *Seneca*, et du lac *Crooked*, furent choisis pour cet établissement; la compagnie de New-Yorck, qui avait acheté ces terres des Indiens, traita avec les Quakers réformés. Elle leur assura trois divisions, chacune de six milles carrés; elles devaient composer trois *Townships*, que Gemaima appela dans l'instant *Jérusalem*. Trente familles y vinrent avec elle : elle en attendait trois ou quatre cents autres, dont une vingtaine seulement arrivèrent; et cette société éparpillée dans les trois *Townships*, qu'elle croyait remplir, ne composa pas une population suffisante pour le quart d'un seul. Le prestige était déjà affaibli par l'absence

de Gemaima, et avec lui s'était évanoui le zèle d'aller peupler cette nouvelle *Terre-Sainte*.

» Nous avons vu cette Gemaima, nous avons été à son *méeting* : il se tient dans sa maison; nous l'avons trouvée remplie par une trentaine d'hommes, de femmes, d'enfans. Gemaima était de bout à la porte de la chambre où elle couche, un tapis sous ses pieds, un fauteuil derrière elle, vêtue d'une espèce de robe de chambre d'homme blanche, une veste d'homme et un jupon de la même couleur; ses cheveux noirs, coupés courts, peignés avec soin, plats, seulement trois espèces de boucles, un col d'homme et une cravatte de soie blanche nouée avec une négligence affectée : elle prêchait avec plus de facilité, au moins dans l'élocution, que d'autres Quakers que j'ai entendus; mais les mêmes répétitions, les mêmes phrases de mort, de péché, de repentance. C'est une femme, dit-on, de quarante ans : elle semble n'en avoir que trente, d'une stature moyenne, d'une belle figure, d'une grande fraîcheur, de belles dents, de beaux yeux : elle étudie ses mouvemens en prêchant, veut paraître simple, mais semble étudiée. Auprès d'elle dans sa chambre était son amie *Rachel-Millers*, fille de vingt-huit à trente ans, son admiratrice, sa dévouée; c'est en son nom que s'achètent toutes les terres dont jouit Gemaima, et qui sont dues à la séduction, à l'influence qu'elle exerce sur les esprits de ses sectaires, à son adresse à les capter.

» Gemaima, ou plutôt l'*ami*, (c'est ainsi qu'on l'appelle) parle pauvreté, renoncement aux biens de ce monde ; elle dit : *C'est la maison où je loge*. Cependant cette maison, toute construite qu'elle est de troncs d'arbres, est aussi bonne, aussi bien arrangée qu'elle puisse l'être ; sa chambre est propre avec recherche, et ressemblerait plutôt au boudoir d'une jolie femme qu'à la cellule d'une religieuse ; miroir, montre, fauteuil, bon lit, bassinoire, écuelle d'argent ; son jardin bien tenu, sa *Spring-house* (1) pleine de lait, de fromage, de beurre, de viande fraîche et de venaison.

» L'hypocrisie se manifeste dans tous ses discours, dans ses actions, dans son maintien, dans sa manière apprêtée de se servir de ses yeux. Elle parle peu sans citer la Bible, sans appeler à l'idée de la mort, à la nécessité de se réconcilier avec Dieu ; elle est haineuse pour tout ce qui n'est pas de sa secte, brouille les familles, enlève les successions aux héritiers naturels pour se les faire donner, toujours sous le nom de sa compagne, qui reçoit les présens que lui apportent les fidèles pour soigner, pour entretenir cette respectable amie, qui toujours

(1) Petit bâtiment très-commun en Amérique, où le beurre, la viande fraîche sont conservés. Il y passe toujours un courant d'eau ; ce qui le fait appeler *Spring-House*, maison de source.

en communication avec *Jésus-Christ* dont elle est prophétesse, s'oublierait absolument si l'on ne prenait soin d'elle. Le nombre de ses sectaires est infiniment diminué depuis quelque tems. Un assez grand nombre de familles qui l'ont suivie à Jérusalem ne sont plus ses dupes. Quelques-unes, cependant, conservent encore la même apparence; d'autres ont rompu avec elle, et s'en expliquent hautement; mais celles qui restent lui sont entièrement dévouées. C'est la prophétesse, c'est un être indéfinissable: ce n'est plus *Gemaima Wilkinson*; c'est un esprit qui a un nom particulier, mais ce nom doit même être un secret pour tout ce qui n'est pas vrai croyant; c'est l'*ami*, l'*Ami universel*. Six à sept filles d'âge différent, toutes jeunes et jolies, la servent à l'envi, pour avoir le bonheur d'approcher de cette essence divine. Ses champs, ses jardins sont défrichés, labourés par des *amis* qui quittent leur ouvrage, leurs propres champs pour cultiver, soigner les siens; et l'*ami universel* se laisse servir avec complaisance, les ravit par un mot de bonté, soigne sa santé, sa fraîcheur, et attache d'autant plus ses fidèles qu'elle sait les tenir toujours à une grande distance.

» Après son sermon, elle nous pria à dîner. L'espoir de la voir de plus près nous a déterminés à accepter; nous ignorions qu'il entre dans le rôle qu'elle s'est prescrit, de ne manger

avec personne : elle nous a quittés, et a fermé sa chambre. Là, elle et son amie ont mangé longuement un bon dîner, dont il a fallu attendre la fin pour avoir le nôtre. Ce n'est que quand celui-ci, et un autre encore qui lui a succédé sur la même table, ont été finis, et quand la chambre a été balayée, que le sanctuaire s'est rouvert.

» Gemaima a reparu à la porte de sa chambre; et assise dans un fauteuil, elle a fait la conversation avec nous. Tant qu'il y a des étrangers chez elle, elle ne passe pas le seuil de cette chambre à coucher; quand il n'y a personne, elle s'occupe avec activité de l'amélioration de la ferme de son *amie*. Aujourd'hui la maison était pleine : nous étions dix à dîner; dix autres ont dîné après nous. Autant ont dîné dans la cuisine. Nos assiettes, nos couverts, notre linge étaient propres et recherchés ; une chère simple, mais meilleure que nous n'en avions fait depuis notre départ de Philadelphie ; de bonne viande fraîche, de bons *poudings*, de bonne salade, un breuvage tout particulier, mais excellent, qui nous arrivait avec abondance de la chambre de Gemaima, où il était fabriqué; grand silence parmi les dîneurs, les yeux baissés ou se levant au ciel, avec de gros soupirs d'extase, l'air qu'auraient des dévots s'ils dînaient dans une église.

» L'*Ami universel*, quand elle a reparu, avait

changé de vêtement; sa robe était d'une jolie indienne, mais coupée de même que l'autre; ses cheveux et sourcils étaient peignés de frais. Elle ne nous a parlé ni de notre dîner, ni du regret de n'y être pas venue. Toujours religieuse, toujours mystique, toujours actrice, elle nous a parlé de la fin dernière, du bonheur d'être utile aux autres dans la voie du salut; nous a fait lire une rapsodie de prophéties attribuées faussement ou avec vérité au docteur Love, décapité dans le tems de Cromwell, et où elle voit la révolution française, la chute de la papauté, la fin du monde prochaine. Comme nous avons témoigné peu d'intérêt à cette conversation, elle ne l'a pas poussée plus loin. Nous en avions d'ailleurs assez de cette mauvaise comédienne, de qui nous avons emporté une idée bien arrêtée de mépris. Elle ne peut séduire que ceux qui veulent absolument être séduits : ses actions sont tellement en contradiction avec ses paroles; son maintien, son luxe, (car elle en a un réel en comparaison de ce qui l'entoure à cinquante milles à la ronde), sa manière de vivre et de s'habiller, si contrastans avec ses sermons sur le mépris des choses humaines; son soin d'aliéner les enfans sur qui elle influe, des parens qui veulent les préserver de ses dangers, si opposé à la doctrine de paix et d'amour universel qu'elle prêche sans relâche, font qu'après le premier moment de curiosité, elle devient promptement dégoûtante.

» Tant d'yeux, tant de bouches sont déjà ouverts sur ses impostures, qu'il est difficile de croire qu'elle puisse long-tems conserver des prosélytes. Il lui en restera toujours assez pour augmenter sa fortune déjà considérable pour le pays qu'elle habite, pour vivre avec aisance, abondance, recherche même, à leurs dépens; il semble que son ambition est aujourd'hui réduite à ce point matériel. Tant de gens veulent être trompés et en ont encore besoin, que Gemaima choisissant ses prosélytes particulièrement parmi les très-vieux et les très-jeunes, quelque grossiers que soient ses mensonges, ils auront toujours un certain cours, ce qu'il lui en faudra pour suffire à ses projets; sauf, si son discrédit s'étendait davantage, à changer de théâtre.

» Elle voulait, l'an dernier, aller s'établir à *Carleton-Island*, sur le lac *Ontario*. Elle avait l'agrément du gouvernement Anglais, qui, selon ce qu'elle assure, lui offrait une concession de terres. On dit qu'elle empêche les filles de se marier; et la chronique lui prête un intérêt personnel pour celles qui l'entourent, dont la dévotion est toujours disposée sans aucun doute à se prêter aux volontés de l'*Ami universel*, qui leur paraissent des inspirations. On assure cependant qu'elle a trouvé un être masculin, qu'elle a jugé d'une essence assez relevée pour y unir quelquefois la sienne : on conte à ce sujet une petite anecdote qui, toute gaillarde qu'elle soit,

ne serait pas déplacée dans l'ouvrage le plus sérieux, puisqu'elle fait complément de preuves à la fourberie des dévots.

» Parmi les hommes qui suivaient le plus ardemment Gemaima, était un squire *Parker*, établi près de chez elle et demeurant encore près de Friends-Mill. Cet homme, toujours à sa suite, se disait le *prophète Elysée*, et pensait avec raison aider à son imposture en prenant un accoutrement particulier : il se vêtissait d'une grande robe blanche, une ceinture, de grandes manches; de la même manière que se vêtissait le prophète dont il était le double. Il était l'être privilégié, admis à l'intimité de l'*Ami universel*. Un jour, dans une des tournées que faisait cette divine *Ami* pour l'édification de son troupeau, une jeune fille de quatorze ans, qui avait entendu dire à l'*Ami* que le Messie lui apparaissait souvent sous différentes formes, qu'elle s'entretenait avec lui, se crut une *élue* d'être admise à une vision béatifique. Le lendemain, la pauvre enfant ne put contenir l'excès de sa vanité et courut conter à ses amies, qu'elle avait vu dans le lit de l'*Ami* le Messie qui ressemblait beaucoup au *prophète Elisée* (1).

---

(1) Voyez Liancourt, *Voyage dans les États-Unis*, etc. Citer un auteur, ce n'est pas garantir les anecdotes qu'il raconte, ni approuver sa manière de les narrer.

» On dit plus encore de Gemaima, et ce dernier trait nous le tenons d'un juge du Comté; on dit qu'une fille qui logeait chez elle, a déposé devant un juge de paix qu'un jour, avertie par les cris d'un enfant, elle était accourue et avait vu la négresse de Gemaima étouffer un enfant nouveau-né entre deux matelats; cette déposition existe. Le fait est si horrible, qu'il ne pourrait pas être cru d'une autre que d'une prophétesse; on ne sait si cet enfant est ou le fruit d'un écart d'une de ses filles d'honneur, ou celui d'une de ses propres visions. Si l'on n'était arrêté, pour ajouter foi à ce récit, que par le peu de suite qu'a eue cette déposition, il faudrait savoir que dans ces pays nouveaux la justice est rarement et difficilement rendue; que personne n'est ou ne se croit intéressé à prendre les peines nécessaires pour faire poursuivre une telle déposition, à laquelle encore dans tous les pays du monde on échapperait très-aisément.

» Comme les familles Quakers n'ont pas rempli les trois *Townships* arrhés par les premiers *Settlers* qui avaient follement suivi la prophétesse, les terres non habitées par les Quakers ont été rendues à la compagnie, qui les a revendues et les revend continuellement à qui veut en acheter. Beaucoup de Méthodistes, d'Anglicans, d'Anabatistes y sont établis. Cependant l'établissement conserve toujours le nom de *Friends-Settlement* (Settlement des Amis.

Il y a jusqu'ici deux églises de Quakers établies; et deux autres, une pour les Méthodistes, une autre pour les Anabatistes. Les terres dans ce canton, semblent de la meilleure qualité ; les lots des familles Quakers sont d'environ cinq cents acres plus ou moins *cleared;* mais rapportant des bleds magnifiques ».

Le voyageur Ashe, qui a visité l'Amérique en 1806, assure que beaucoup de Quakers, long-tems zélateurs de la doctrine de cette femme, l'ont abandonnée à cause de ses impostures, de son immoralité, et se sont retirés à Lebanon.

LES SHAKERS OU SECOUEURS,

OU

SAKING-QUAKERS.

Les *Shakers* (*Secoueurs*) ou *Shaking-Quakers* (*Quakers Secoueurs*), sont une secte consanguine, si l'on peut s'exprimer ainsi, à celles des Jumpers et des Quakers. Cette religion nouvelle fut portée d'Europe en Amérique, l'an 1774, par Anne Léese qui était, dit-on, la maîtresse d'un officier Anglais. Il est curieux d'entendre ce que ses adhérens ont débité sur son compte.

Elle est la *Dame élue*, celle qui est désignée

au chap. XII de l'Apocalypse; elle est l'épouse de l'Agneau; elle sait tout, comme Dieu, et on lui doit la même obéissance; elle parle soixante-douze langues : ces langues, inintelligibles aux vivans, sont comprises par les morts avec lesquels elle converse. Mère de tous les élus, elle travaille pour le monde entier : aucune bénédiction ne descend sur les humains que par son intermédiaire; personne n'est entré au ciel avant l'an 1776 de Jésus-Christ. Alors furent accomplis les tems prédits, et cette année commence une nouvelle dispensation sous la direction de la *Dame élue*. Elle a pour adjoints sept *Elders* ou anciens (1).

La *Dame élue* ne devait pas mourir : cependant, malgré ses prédictions, elle décéda en 1784. Liancourt dit qu'elle fut remplacée par une autre femme, que la secte choisit avec l'opinion qu'elle était comme sa devancière infaillible et participant à la Divinité (2). Cependant, si j'en crois Morse et Miss Adams, l'un et l'autre habitans des États-Unis, à Léese succéda Jean Whitacker, qui mourut en 1787, et dont les pouvoirs ont été dévolus à Joseph Meacham, qui vivait encore en 1801, avec la réputation de prophète.

Le premier établissement des Shakers fut à

---

(1) Voyez *American Museum*, Tome I, page 163, et suiv.

(2) Voyez Liancourt, Tome II, page 327 et suiv.

Nisquennia, à quelques milles d'Albany, dans l'État de New-York. Deux autres ont été formés depuis : le principal est celui de New-Lebanon, également peu éloigné d'Albany.

Dans l'*Américan Museum*, on leur attribue de n'admettre qu'une personne en Dieu ; les mots *Christ* et *Saint-Esprit* ne signifient que des attributs de la divinité (1).

Les anges sont employés les uns à convertir les Indiens morts ; d'autres anges sont chargés d'instruire, de convertir les défunts des autres nations ; plusieurs sont déjà parvenus à la rédemption, entre autres les docteurs Watts et Withfield.

La première résurrection est arrivée : le jour du jugement est commencé dans leur église. Ils ont le pouvoir de guérir les malades, de ressusciter les morts, de chasser les démons ; ce qui doit s'entendre dans le sens spirituel qu'en prêchant la parole divine, l'Esprit Saint lui donne l'efficacité pour guérir les cœurs contrits de leurs fautes, et ramener à une vie sainte ceux qui étaient morts spirituellement en devenant par leurs péchés les esclaves du démon. Les Shakers sont en communication avec les anges, les saints et leurs amis décédés. Ils ont la faculté de parler diverses langues dans leurs assemblées. La musique jointe

---

(1) Voyez *American Museum*, ibid.

à la danse pour louer Dieu est une pratique louable. Leur église est hors de l'ordre ordinaire de la génération : ainsi ils ne doivent pas se marier ; ceux qui ont des épouses doivent être comme n'en ayant pas. Par ce moyen le ciel commence sur la terre : en perdant ce que le premier Adam leur a transmis de sensuel et de charnel, ils s'élèvent à la vision intuitive de Dieu. Plusieurs d'entre eux sont du nombre des cent quarante-quatre mille dont parle l'Ecriture, qui n'ont pas été souillés avec les femmes. Le mot *Eternel* appliqué aux tourmens des réprouvés ne signifie dans la Bible qu'un espace de tems limité, excepté pour ceux qui quittent leur église ; car ceux-ci ne peuvent espérer aucune rémission en ce monde ni dans l'autre. Le péché d'Adam n'est pas imputable à sa postérité ; ainsi on doit rejeter le dogme de la prédestination. Le baptême et la cène sont abolis ; il est défendu de jouer, de jurer, de faire des complimens.

La soumission aux principes de la secte est fondée particulièrement sur l'idée qu'on a de la perfection de ses conducteurs. La *Dame élue* obéit à Dieu par Jésus-Christ. Les anciens d'Europe obéissent à cette mère ; les ouvriers Américains et les autres membres de la société obéissent à ces Anciens ; la confession secrète, obligatoire pour tous, se fait en procédant graduellement des plus vieux aux plus jeunes. Chacun

doit se persuader qu'il est vu intimement par ses ministres, qui conversent avec les morts et avec les troupes innombrables d'esprits bons et mauvais.

Liancourt, qui en 1796 était au Lebanon, a consigné dans son Voyage les détails suivans :

« Les Shakers forment une Société gouvernée despotiquement sous la direction d'un *Chief-Elder* ou *Ancien*, qu'ils choisissent. Il a sous ses ordres des inspecteurs qui lui rendent compte. Tous les membres travaillent pour la communauté, qui les nourrit et les habille.

» Le mariage étant interdit dans cette Société, elle ne se renouvelle que par les prosélytes dont le nombre est un peu diminué : des époux y sont admis après avoir renoncé l'un à l'autre ; souvent ils amènent leurs enfans, qui deviennent la propriété commune. Quoiqu'on n'y fasse pas de vœu de continence, si elle est violée on inflige aux délinquans une punition corporelle et sévère : si les amans se sauvent pour se marier, on les poursuit ; et si on les atteint, ils subissent la peine.

» On conçoit que les deux sexes, quoique réunis dans la même maison, logent séparément : il y a quatre maisons d'habitation dans ce village, les autres sont des ateliers où l'on fait des draps, des toiles, des souliers, des clous ; les femmes travaillent en linge, en tricot, etc., etc, ; tous sont bons ouvriers, d'une grande activité, et distingués par une conduite pure ; ils vendent aux

villes voisines à un prix raisonnable leurs produits manufacturés.

» Quant au culte, les frères et sœurs sont réunis dans la même chapelle, mais séparés; les hommes vêtus d'un habit bleu, veste noire, pantalon à carreaux bleus et blancs; les femmes en casaquin blanc, jupon bleu, tablier de même étoffe que les pantalons des hommes : tous les chapeaux sont suspendus à des clous; les femmes tiennent à la main un mouchoir bleu et blanc qu'elles ne quittent pas; toutes ont les bras croisés ainsi que les hommes, les yeux fixés en terre, l'air hébété, dans un silence absolu qui dure près d'une demi-heure.

» Sur un signe du *Chief-Elder*, tous se lèvent et se rangent en espèce d'éventail sur plusieurs rangs, les alignemens très-bien étudiés, et le *Chief-Elder* à la tête de deux éventails.

» Plusieurs d'entre eux ont des convulsions qui se manifestent dans le visage, les jambes et les bras.

» Sur un nouveau signe, tous s'étant agenouillés, puis levés, le chef entonne un chant sans paroles; chant nasal et guttural, répété par tous.

» Après un troisième silence, sur un autre signe, nouvelle évolution : les hommes quittent leurs habits qu'ils accrochent et leurs chapeaux, et restent en gilet, les manches de leurs chemises relevées par un ruban noir; rien ne change

dans la toilette des femmes. Il entonne un air soutenu par trois hommes placés près de lui, et trois femmes, qui sont les anciens et les anciennes de la Congrégation : alors, tout se met en mouvement, un saut et une révérence en face ; autant à droite, à gauche, en arrière, puis douze sauts et douze révérences en face ; puis on recommence jusqu'à ce que le *Chief-Elder* cessant de chanter tous se taisent, et la danse finit. Les révérences des hommes et des femmes sont un ploiement de genoux, la tête demi-panchée et les bras ouverts, puis les deux pieds tirés successivement avec un petit saut ; les femmes glissent au lieu de sauter : tout cela s'exécute en cadence avec une précision et un ensemble digne d'un bataillon Allemand.

» Ensuite arrivent deux femmes qui balaient la chapelle : on se range pour leur faire place, et les mêmes scènes recommencent ; ce qui dure trois heures.

» Le service fini chacun reprend habit et chapeau, et tous sortent deux à deux les bras croisés sur la poitrine et à pas mesurés (1).

» Cette secte se distingue par beaucoup d'ordre, de propreté, d'activité, de droiture ».

Le traducteur Américain de Liancourt ajoute que la secte a reçu nouvellement plusieurs émigrans du pays de Galles, entre autres le Rev.

(1) Voyez Liancourt, Tome II, page 327 et suiv.

Rees, distingué par ses talens, son activité, qui leur a apporté une constitution ecclésiastique dont voici les articles :

La congrégation se nomme l'*Église Chrétienne;* elle n'aura jamais d'autre dénomination : Jésus-Christ en est le chef, ceux qui croient en lui en sont membres. Le Nouveau-Testament est la seule règle de fraternité.

Tout membre a la faculté de régler sa croyance, de discuter toutes sortes de matières ; mais pour la discipline, il doit se conformer à celle qui est établie.

Chaque établissement particulier de la Société a un pouvoir égal d'admettre des membres, d'élire ses officiers, de les destituer.

Des délégués de chaque établissement se réuniront en assemblées périodiques pour l'intérêt commun.

A chaque séance du culte on fera une collecte pour les pauvres et la propagation de l'Évangile parmi les Païens.

Quelques détails plus récens sur les Shakers ont été donnés par Miss Adams, Morse, Wintherbotham et Giraud, consul français à Boston.

Tous conviennent que cette secte se fait remarquer par l'intégrité des mœurs, le travail et l'industrie. Les cérémonies religieuses des Shakers étant composées d'évolutions compliquées et difficiles, on les forme soigneusement à les exécuter : quelquefois ils tombent sur leurs

genoux et font entendre un bruit qui imite le mugissement des flots; ce sont des soupirs élevés à Dieu en faveur d'un monde dépravé qui les persécute : leurs danses *laborieuses* (ainsi qu'eux mêmes les nomment) consistent de la part des deux sexes en un sautillement précipité sur le plancher à la hauteur d'environ quatre pouces et accompagné du chant, tantôt d'une personne seule, tantôt de plusieurs; mais toujours en mesure et de manière à former un accord parfait.

Cette exaltation affecte tellement le système nerveux qu'ils éprouvent des frissons comme dans un violent accès de fièvre, et tombent en défaillance. Quelquefois ils battent des mains en sautant comme s'ils voulaient atteindre les solives au-dessus de leur tête. Souvent l'orateur principal interrompt cet exercice pour leur adresser un discours qu'ils écoutent avec calme; puis ils recommencent leurs danses, qui marquent leur joie de la victoire remportée sur le péché, et qui sont l'emblême du bonheur dans la Nouvelle Jérusalem. Un des exercices les plus usités parmi eux consiste à pirouetter rapidement pendant une heure ou deux, et ils donnent cela comme preuve de la puissance divine. Un habitant de New-York étant allé voir à Aquakanock une société de Shakers composée d'environ quatre-vingt-dix personnes, fut étonné de la facilité avec laquelle ils exécutent des mouvemens presque incroyables. Il vit entre autres

une femme qui, pendant une demi-heure, tourna sur ses talons avec une telle vélocité qu'à peine pouvait-on discerner l'objet qui était en mouvement.

Cette secte serait encore mieux connue si elle ne s'entourait un peu du mystère. Les Shakers répugnent extrêmement à s'expliquer sur leur culte ; ils se bornent à déclarer qu'ayant été de grands pécheurs, ils doivent se mortifier par de pénibles exercices.

LES NOUVEAUX MILLÉNAIRES ou CHILIASTES,

OU

JOACHIMITES.

MILLÉNAIRES ou CHILIASTES est le nom donné à une secte très-ancienne ; car elle remonte aux premiers siècles du Christianisme, à Papias, saint Justin, qui ont cru que les Saints règneraient mille ans sur la terre avec Jésus-Christ avant la béatitude finale. Ceux qui adoptèrent cette opinion se divisèrent sur la nature de la béatitude terrestre, que les uns plaçaient dans les plaisirs spirituels, les autres dans les plaisirs charnels. L'identité du nom des Millénaires fit refluer sur les premiers la défaveur dont furent frappés les seconds.

Le *Millénarisme*, successivement combattu et défendu, eut pour apologiste, au douzième siècle, l'abbé Joachim, dont les rêveries répandues parmi les Frères-Mineurs s'y maintinrent assez long-tems. La mémoire de Joachim est cependant vénérée à cause de sa soumission à l'Église et de ses vertus : quelques martyrologes ont même recueilli son nom ; et sa vie, par Gervaise, est en même tems une belle apologie du saint abbé.

A la question du Millénarisme se rattachent celles de la conversion des Juifs, de l'avénement d'Élie, de la venue de l'Ante-Christ. Autrefois les Protestans ne manquaient pas d'ajouter que Rome est la prostituée, que le pape est l'Ante-Christ, que la tyrannie de la bête finira dans sa personne. La chute de l'empire Turc est encore un corollaire que divers auteurs lient à cette discussion.

On ne suivra pas ici, à travers les siècles chrétiens, le Millénarisme dont l'histoire a été écrite par divers auteurs : celle de Corrodi, en quatre volumes, est la plus développée (1). Les faits relatifs à cette opinion, depuis le commencement du dernier siècle, appartiennent seuls à mon sujet.

---

(1) Voyez *H. Corrodi Khritische Geschichte des Chiliasmus*, 4 vol. *in*-8°, Zurich.

Thomas Burnet et Whiston croient que la terre ne sera pas entièrement consumée, mais seulement purifiée par le feu. Alors de cette matière purifiée Dieu fera une création nouvelle. La terre et l'atmosphère seront ce qu'elles étaient dans l'état *paradisiacal*, plus capables dès lors de procurer à l'homme des jouissances. Ceux qui auront reparu à la première résurrection mentionnée dans l'Apocalypse, ch. XX, vers. 6, seront sur terre pendant mille ans dans un état de bonheur, moindre toutefois que celui qui suivra le jugement universel.

Fléming, appuyé sur ce passage de l'Apocalypse, pense que les Saints les plus distingués de l'Ancien-Testament étant ressuscités à la mort du Sauveur, les Saints du Nouveau auront part également à la première résurrection; ils apparaîtront aux divers habitans de la terre pour faire revivre parmi eux l'esprit religieux, et l'Église prospérera. Ils seront pendant mille ans avec Jésus-Christ dans un état heureux, mais inférieur à celui qui suivra le jugement dernier. Fléming, en cela d'accord avec Burnet et Whiston, diffère d'eux sur le lieu où ils jouiront de ce *Millenium* : il les met au ciel avec Jésus-Christ; eux les placent dans ce monde.

Ray adopte une rénovation de la terre : on n'y retrouvera pas les mêmes plantes, les mêmes animaux; elles seront remplacées par d'autres qui auront la beauté, la perfection au suprême

degré : mais il doute si ce globe embelli après la résurrection générale sera l'habitation d'une nouvelle race d'hommes, ou seulement un objet de contemplation pour quelques esprits bienheureux qui viendront admirer ce chef-d'œuvre de mécanique. Il fonde ce renouvellement sur un passage de l'Épître aux Hébreux, chap. IV, vers. 12.

Selon Whitby, le *Millenium* est l'état prospère du Christianisme après la chute de l'Ante-Christ et la conversion des Juifs, qui, unis aux Gentils, formeront une Église pure sur laquelle Jésus-Christ régnera mille ans : mais ce serait détériorer le sort des Saints que de les amener sur la terre pour y goûter un bonheur de ce genre ; car la nouvelle alliance n'est pas fondée sur des promesses temporelles : le Chrétien est censé mort au monde ; sa *conversation est dans le Ciel* (1).

Worthington pense que l'Évangile ramenera graduellement l'état du Paradis, à la suite d'événemens dont plusieurs déjà sont arrivés : tel est le déluge qui, selon Sherlock, a beaucoup amélioré l'état naturel du globe. Divers auteurs ont soutenu précisément le contraire. Les progrès des sciences et des arts, dit Worthington, sont encore un acheminement à ce but : mais

(1) Philipp., III, 20.

ces progrès seront accélérés vers l'an 2000, parce qu'alors le *Millenium* commencera ; et malgré quelques désastres causés dans cet intervalle par la perversité de Gog et Magog, tout finira par les nouveaux cieux et la nouvelle terre annoncés dans l'Apocalypse (1). Le mal physique et le mal moral disparaîtront ; la mort même ne moissonnera plus personne. Les justes persévéreront dans la justice ; le plus haut degré de bonheur terrestre durera jusqu'au jugement dernier, qui, long-tems après, terminera cette scène brillante en les menant au ciel à la suite de Jésus-Christ. Il présume que ce pourrait être l'an 25,920 du monde, à la fin de la grande année Platonique.

Écoutons maintenant Lowman. Le *Millenium* est figuratif de l'état heureux de l'Église délivrée des persécutions et corruptions. Les sceaux représentent son état sous les empereurs Païens depuis l'an 95 à 323. La période des trompettes est le tems écoulé depuis 337 à 750 jusqu'à Mahomet. La troisième période représente l'état de l'empire Romain sous les Papes pendant 1260 ans, depuis 756 à 2016 : il trouve dans l'Apocalypse des preuves de jugement de Dieu contre le règne des Papes. La septième fiole pronostique la destruction finale de Rome.

La quatrième période est le *Millenium* depuis l'an 2000 à l'an 3000.

(1) Apocal., XXI, 1.

La cinquième période sera celle des tentatives nouvelles contre l'Eglise par ses ennemis, qui seront détruits.

La sixième période est la résurrection générale.

La septième est celle du bonheur des Saints dans le ciel.

Selon le docteur Cotton Mather, la conflagration du monde aura lieu lors du second avénement de Jésus-Christ, qui ensuite créera de nouveaux cieux, une nouvelle terre. Celle-ci, vrai paradis, aura pour habitans des justes dont la postérité sera exempte de la mort et du péché; mais le mariage n'aura pas lieu parmi les saints habitans des nouveaux cieux, que Dieu enverra de tems en tems sur la nouvelle terre pour instruire et gouverner les nations. Cet ordre de choses durera au moins mille ans. Tous les habitans de la nouvelle terre passeront soit successivement, soit simultanément dans les nouveaux cieux.

Bellamy croit que le *Millenium* sera un règne spirituel de Jésus-Christ sur la terre : il n'y aura plus ni guerre, ni famine, ni vice, ni extravagances; l'industrie fleurira, le globe fournira des vêtemens et la subsistance à un nombre d'habitans bien plus considérable qu'aujourd'hui. Dieu sera universellement connu, adoré; et dans cet espace de mille ans il y aura plus de gens sauvés que dans tous les siècles précédens.

Quelques-uns croient que l'année étant jadis de trois cent soixante jours : cela représente trois cent soixante mille ans que durera le monde.

Keitt, ministre Anglican, dans son *Histoire interprète de Prophètes*, pense que le mot *Ante-Christ* signifie une *puissance*, une *personne*, une *succession de personnes*. Les grandes formes de l'Ante-Christ sont le *Papisme*, le *Mahométisme*, l'*Infidélité* dont le règne a pour objet de punir et d'éprouver les églises corrompues. L'*Infidélité*, une des formes de l'Ante-Christ, prévaudra, tandis que le *Papisme* et le *Mahométisme* déclineront. L'infidélité sera au comble quand les Juifs seront réunis dans leurs pays, quand l'Eglise purifiée par les tribulations sera en état de recevoir Jésus-Christ ; ce qui terminera le règne de l'Ante-Christ : alors sera établi un nouveau règne du bonheur éternel sous la conduite du Rédempteur (1).

A l'ouverture de ce *Millenium* la Nouvelle-Jérusalem sera, comme le jardin d'Eden, séparée du monde, qui continuera d'être un lieu d'épreuve ; le Démon tentera les Saints. A la fin, le monde sera détruit ; alors arriveront la résurrection, le jugement dernier, la punition éternelle de Satan et de ses suivans, le bonheur éternel des justes.

Winchester soutient qu'à l'ouverture du *Mil-*

---

(1) Dan. XII, 7. Apoc., XIV, 2, ect.

lenium l'empire Turc sera affaibli pour faciliter aux Juifs leur retour à Jérusalem (1). Gog et Magog figurant leurs ennemis les attaquent, prennent Jérusalem, réduisent les habitans à la dernière extrémité. Alors Jésus-Christ paraît dans les nuées, les enfans d'Israël le reconnaissent pour le Messie : le *Millenium* glorieux commence; ils redeviennent le peuple chéri de Dieu, le peuple fidèle, heureux et saint : les douze tribus sont dans la Palestine sous le gouvernement du Sauveur. Jérusalem est rebâtie en gloire ; elle est le rendez-vous de tous les peuples pour adorer Dieu dans un temple nouveau. Jésus-Christ y tient sa cour : de là il envoie des Saints dans toute la terre pour instruire les nations. Ce temple est décrit dans Ezéchiel, chap. XL, vers. 41-42 : Satan est enchaîné; l'Evangile se propage; tous les maux physiques cessent; la population s'accroît, le bonheur règne.

Mais à la fin du *Millenium*, Satan déchaîné contre les nations, les attaque à la tête d'une forte armée; le feu du ciel le dévore : viennent ensuite la résurrection, le jugement général, la destruction du monde; la terre n'est plus qu'un globe de feu où les méchans sont punis dans les siècles des siècles. Ensuite il y a de

---

(1) Voyez Ezéch., XXXIX, 24-28.

nouveaux cieux, une nouvelle terre, une rénovation générale; le péché et la misère cessent; le bonheur et la sainteté sont absolus et universels (1), et Jésus-Christ règne dans l'éternité.

Winchester, dans ses *Lectures sur les Prophéties*, observe qu'en Amérique toutes les grandes rivières coulent à l'Est pour faciliter aux Juifs de s'embarquer sur l'Atlantique, et d'arriver en Terre-Sainte. Jésus-Christ viendra à l'équinoxe de printems ou d'automne; son corps lumineux, suspendu dans les airs sur l'équateur, et pendant vingt-quatre heures, sera vu de l'un à l'autre pôle et par tout le monde.

Joseph Mède et Newton, évêque de Bristol, qui ont traité cette question, adoptent également le règne personnel de Jésus-Christ sur la terre. Newton s'extasie d'avance à l'idée que les témoins *protestans* seront élevés en gloire; l'empire Ottoman, Rome, l'Ante-Christ, détruits. Bicheno, ministre Baptiste, a ressassé de nouveau ces idées.

Whitby, dans sa Dissertation sur cet objet; Towers, auteur de l'ouvrage *Illustration des Prophéties*; Priestley, dans ses *Institutes des Religions*, combattent l'interprétation littérale du *Millenium*, quant à la nature et à la durée.... Cette durée, fixée à sept mille ans, est selon

(1) Voyez Apoc., XXI, 1.

Hartley et Priestley une fable des Rabbins. Chaque jour doit compter pour un an; ce qui, dans son calcul, fait trois cent soixante mille ans. Il n'y aura pas de résurrection partielle. Ce *Millenium* ne sera que l'époque du renouvellement de la piété au plus haut degré.

Un passage d'Isaïe dit que « on n'y verra point » d'enfant qui ne vive que peu de jours; ni de » vieillard qui n'accomplisse le tems de sa vie (1)». John Edwards appliquant ce verset au tems du *Millenium* y trouve qu'alors les hommes doués d'une grande force corporelle auront en partage la longévité, dont il ne fixe pas le terme.

Lowth en conclut qu'il n'y aura plus d'enfans abortifs, plus de morts prématurées. Towers approuve cette idée avec quelques restrictions, attendu que l'homme soumis aux lois de la nature peut éprouver quelqu'accident funeste (2); il voit, dans le *Millenium* une grande période embellie par la piété et les lumières. L'homme n'est plus exposé aux dangers du poison animal, végétal, minéral, qui ne sera plus un instrument de crime; et si, par un accident rare, quelqu'un avait avalé des substances délétères, la médecine saura y opposer des antidotes. Les

(1) Voyez Chap. LXV, 20.

(2) Voyez *Illustrations of Prophecy*, etc. By Towers, 2 vol. *in*-8°. London, 1796; Tome II, page 747.

bêtes de proie et tous les animaux nuisibles sont détruits, ou soumis à la puissance de l'homme. Il n'y a plus ni suicide, ni duel, ni assassinat, ni vol, ni pirates; on peut cingler librement sur toutes les mers. Les sciences sont assez perfectionnées pour qu'on puisse se soustraire aux dangers de la foudre, et désarmer les tempêtes. Les peines capitales sont abolies, parce qu'il n'y a plus de crimes, de dissensions, de guerres, de persécution civile ni religieuse : les peuples sauvages participent à tous les bienfaits de la civilisation.

L'évêque Newton et Lowth présument que tous les gouvernemens Européens seront détruits. La prédiction du dragon enchaîné pour mille ans annonce, selon le docteur Lancaster, que « les fureurs de la tyrannie monarchique se» ront enchaînées (1). » Ces idées sont à peu près celles de Towers : il aperçoit dans le Christianisme une tendance à renverser toutes les tyrannies. L'extrême justesse de cette pensée ne peut être méconnue par quiconque a médité l'Évangile. *Charité* est le cri de l'Évangile : qu'elle règne partout, il n'y aurait plus ni oppresseur, ni opprimé ; mais les passions humaines contrarient sans cesse la sublimité de cette morale. De tous les auteurs Anglais qu'on vient de citer,

(1) Page 757.

Towers paraît être celui qui, sur le *Millenium*, déploie le plus d'érudition et de sagacité.

La plupart des opinions émises sur ce sujet dans d'autres pays rentrent dans celles qu'on vient de présenter.

Les allégories Apocalyptiques avaient eu cours en France dans le dix-septième siècle; le livre anonyme de Charpy Sainte-Croix, intitulé: *l'Ancienne Nouveauté de l'Écriture-Sainte* ou *l'Église Triomphante en terre*, qui parut en 1657, fut réfuté par Arnaud en 1665: il établit, d'après saint Augustin, que par l'hypothèse d'un règne temporel on ravit à la religion Chrétienne des prophéties qui ont pour objet la Nouvelle Alliance. Nicole, à son tour, combattit ces systèmes variés à l'infini, qui avaient séduit un certaiu nombre de personnes. Que n'a-t-on pas voulu trouver dans l'Apocalypse? Des alchymistes y ont vu le grand œuvre; de nos jours Towers, dont on a parlé, et Vaughan, membre du parlement d'Angleterre, homme estimable, actuellement retiré en Amérique, y ont vu la révolution française (1).

Rondet s'est déclaré contre le règne interme-

(1) Voyez l'ouvrage précité de Towers, et l'ouvrage anonyme *Of Twelve Scriptural Prophecies*, etc., (par Vaughan), *in*-8°. Paris, 1797. L'imprimeur assure que l'exemplaire qui est entre mes mains est le seul existant, toute l'édition ayant été détruite par ordre de l'auteur.

diaire, qui a été soutenu pat un des plus doctes Orientalistes français, le P. Houbigant. Il trouve dans les prophéties des passages qui ne peuvent s'appliquer qu'à ce règne intermédiaire, dont la réjection empêche, dit-il, les Juifs de se convertir; dont l'admission résout naturellement une des plus grandes difficultés qu'ils nous opposent, et qui concilie si bien l'Ancien et le Nouveau-Testament. Ces idées étaient développées dans la préface d'Houbigant sur les Prophètes. Elle manque dans beaucoup d'exemplaires, parce que l'auteur la supprima; *ne quid*, dit-il, *in Ecclesia litigationis excitaret quæ benè multis non arridet opinio de medio Christi adventu*. Il a laissé un manuscrit sur l'avénement d'Elie, qu'il ne croit pas si prochain que l'ont imaginé plusieurs écrivains modernes (1).

Un ministre Protestant, qui écrivait il y a un siècle, était bien éloigné de croire que le système d'un règne temporel fût propre à convertir les Juifs. Le *Chiliasme*, dit-il, n'en a ramené aucun, tandis que Pierre Spaëth s'est fait Juif sous le nom de Moïse Germanus; et quand Jurieu eut plaidé la cause du *Millenium*, les Juifs d'Amsterdam lui objectèrent que puisqu'il y avait un règne temporel du Messie, il fallait en inférer que le Messie n'était pas encore venu,

(1) Voyez le *Magasin Encycl.*, Tome III de 1806, page 136.

et que Jurieu, pour être conséquent, devait se réunir à la Synagogue (1).

Un évêque Français, partisan du *Millenium*, paraît avoir abandonné son projet de traduction du Traité de Brenius *De regno Ecclesiæ glorioso per Christum in terris erigendo;* ouvrage dans lequel Brenius, dit-il, n'a pas insinué ses idées Sociniennes.

Le règne intermédiaire a eu pour partisans, 1°. un autre prélat, dont le souvenir est cher à ceux qui l'ont connu; de Noë, évêque de Lescar, auteur ou prête-nom d'un discours fameux qui devait être prononcé à l'assemblée du clergé en 1785 : ce qui n'eut pas lieu (2).

2°. L'auteur de l'*Avis aux Catholiques*, sur le caractère et les signes du tems où nous vivons, qui parut en 1795 (3).

3°. Le P. Lambert, dans son *Exposition des prédictions et promesses faites à l'Eglise* (4).

Ces écrivains sont d'accord sur l'état déplorable de l'Église, et sur la conversion des Juifs. L'auteur de l'*Avis* la fait coïncider avec le second avénement de Jésus-Christ, long-tems avant la

(1) *Schelgringii Synopsis Controversiarum*, etc., *in*-8°., Gedani, 1703, page 426.

(2) *Discours de Monseigneur l'Évêque de Lescar, sur l'état futur de l'Église*, *in*-12. En France, 1788.

(3) *In*-12.

(4) 2 vol. *in*-8°., Paris, 1807.

fin des siècles; car après une durée de six mille ans, il en ajoute six autres mille. Ces paroles du Sauveur, *non bibam amodo de hoc genimine vitis* (1), il les entend matériellement du vin ordinaire.

L'ouvrage du P. Lambert ayant causé des débats, il importe d'analyser cette partie de son ouvrage.

Depuis le cinquième siècle, la plupart des écrivains, en avouant que l'époque précise de la conversion des Juifs est inconnue, la reculent jusqu'à la fin du monde. L'auteur soutient, d'après les prophètes, qu'entre cet événement et le dernier jugement, il y aura un intervalle de plusieurs siècles; c'est à peu près ce que pensait aussi l'aigle des docteurs dans nos tems modernes (2).

La conversion de Juifs sera universelle et permanente. Le premier bienfait du Tout-Puissant à leur égard sera leur retour à la foi; le second sera leur rétablissement dans la terre de leurs ancêtres : ils y rebâtiront des villes, et surtout cette Jérusalem vers laquelle sans cesse se tournent leurs regards : ils y existeront en corps de nation : la longévité est un des avantages temporels qui leur sont réservés; ils déploieront le plus grand zèle pour ramener à la

---

(1) Math., XXVI, 29.

(2) Bossuet, *Discours sur l'Histoire Universelle.*

connaissance de l'Evangile les hommes qui ne l'ont pas connu, ou qui l'ont méconnu. Si la plupart des commentateurs n'ont donné qu'un sens figuratif aux textes dont s'appuie notre auteur, c'est par une interprétation forcée.

Les Juifs, répandus dans la Palestine, s'étendront dans les contrées voisines, et cultiveront leur pays natal, frappé de stérilité sous la main des Musulmans, mais dont l'antique fertilité ne peut être révoquée en doute. Si l'auteur avait pu se permettre une digression pour réfuter sur cet article les incrédules, il aurait sans doute cité les *Mémoires* insérés dans ceux de l'*Académie des Inscriptions*, par l'Abbé Guenée, dont un ouvrage manuscrit sur le même objet, et qui doit bientôt paraître, portera jusqu'à l'évidence cette incontestable assertion.

Après le retour d'Israël, Jérusalem deviendra pour toujours le centre de la religion; mais ici se présente naturellement l'objection : *Que deviendra la primauté attachée par l'institution de Jésus-Christ à l'Église Romaine?* L'auteur répond que cette prééminence n'est pas attachée à telle ou telle ville, puisque saint Pierre établit d'abord sa chaire à Antioche avant de la transférer à Rome. Le plan et la forme de gouvernement qu'il a plu à Jésus-Christ de choisir pour son Église, peut donc subsister sans altération, même après que Rome aurait été détruite ou abandonnée, et que Jérusalem serait redevenue

le centre de la religion. D'ailleurs, le sacerdoce, le sacrifice, la croyance des mystères, la doctrine et la morale de l'Évangile, ne peuvent changer; mais qui sait si, au tems de l'étonnante révolution dont il s'agit, il ne sera fait aucun changement dans la forme extérieure du gouvernement de l'Église; et si les successeurs de saint Pierre auront la même part à l'administration du royaume d'Israël, dont Jésus-Christ, le vrai David, sera le prince (1)? L'Écriture et la tradition gardent le silence sur cet article.

Ceci conduit à examiner s'il faut entendre le bonheur céleste par ce règne de Jésus-Christ pendant mille ans, dont parle l'Écriture. L'auteur prétend que cette interprétation fait violence au texte, et qu'il faut entendre par là un règne temporel du Messie sur la terre, qui abolira toutes les principautés, punira les rois révoltés contre lui, et sera le souverain immédiat, le chef de toutes les nations. Pendant ce règne, qui sera une sorte d'initiative à la vie éternelle, et un préliminaire à la réunion de l'Église dans le paradis, la prospérité, une paix profonde, la sécurité, une sainteté éminente, et conséquemment le bonheur, embelliront la terre; la durée de la vie des hommes égalera celle des Ante-Diluviens; les justes seront prophètes et prêtres du très-haut; les martyrs ressusciteront, etc.

---

(1) Voyez page 351 et suiv.

L'opinion d'un avénement intermédiaire et d'un règne temporel de Jésus-Christ avant la fin des siècles, était assez généralement reçue dans les trois premiers siècles. A peine trouve-t-on sept ou huit auteurs ecclésiastiques qui, en divers lieux, en divers siècles, aient combattu la doctrine des premiers Pères sur le règne de mille ans; tels sont Caïus, saint Denis d'Alexandrie, saint Jérôme, saint Augustin, etc. Le Père Lambert discute leurs témoignages avec beaucoup d'érudition et de sagacité; il soutient que ces auteurs n'ont pas condamné en elle-même la doctrine des Millénaires, mais seulement les Apollinaristes et autres sectaires qui, à cette doctrine associaient des idées insensées, ou des égaremens impurs et grossiers.

Jésus-Christ remontera au ciel après avoir accompli ses desseins sur les Juifs et les Gentils durant le règne de mille ans. La puissance de l'esprit de ténèbres qui, pendant cette période, avait été enchaînée, sera déliée de nouveau. L'auteur examine quelle est la doctrine de l'Écriture concernant l'*Ante-Christ*. Doit-on entendre par là un être individuel, ou un assemblage d'hommes pervers, une société de méchans? Saint Paul décide la question: il dit nettement que l'Ante-Christ sera une personne individuelle, *un homme de péché*. Saint Jean, dans l'Apocalypse, le désigne également comme un individu; car le nombre de la *bête* est *le*

nombre d'un homme, et il s'élèvera contre Dieu, il proférera des blasphêmes : joignant l'impiété à la folie, il exigera que les hommes l'adorent ; il fera des prodiges qu'il donnera pour œuvres divines. Saint Jean semble dire que l'Ante-Christ sera mis à mort, et qu'il rentrera dans la vie pour consommer son œuvre d'iniquité. Quelqu'un a prétendu d'après cela, qu'à ses prestiges il ajoutera celui d'une résurrection ; mais seulement apparente : ce sera, comme les autres prodiges de son funeste ministère, une illusion qui cependant précipitera dans l'iniquité et l'erreur ceux qui n'auront pas dans le cœur un amour sincère de la vérité. Telle est la conséquence qu'amène, sous la plume de l'auteur, la discussion de ces idées accessoires.

L'affligeante perspective de l'apostasie des Gentils, l'espérance consolante de la conversion du peuple juif, sont des points importans sur lesquels nous sommes avertis par une tradition éclatante. On peut consulter aussi, à ce sujet, les ouvrages imprimés de MM. Duguet, Joubert, d'Etemare, Rondet, Mallot, etc., etc.; et les manuscrits de Merault, de Sanson, auxquels on pourrait ajouter une foule d'auteurs étrangers, d'Italiens surtout.

On voit, par ce qui précède, combien est fausse l'assertion qui donne pour auteurs du

Chiliasme, ou *Millénarisme*, Kotterus, paysan de Silésie, et Drabicius, etc. (1)

Le P. Barsanti, Dominicain, dans son livre Italien sur la *Rénovation future des Cieux*, *de la terre et de ses habitans* (2), a prétendu que, depuis le cinquième siècle, on ne pouvait citer aucun partisan du Millénarisme, dont il accuse le chanoine Cadonici. Une défense vigoureuse, insérée dans les *Annales Ecclésiastiques de Florence* (3), a repoussé les assertions du P. Barsanti. Dans le nombre des Millénaristes, on lui cite l'abbé Joachim et Burnet, auteurs d'une *Théorie de la terre* (4).

On connaît le système de Lapeyrère, sur le rétablissement des Juifs dans la Palestine. Parmi les ouvrages imprimés depuis dans le même sens, on en distingue un, publié à Londres vers le milieu du siècle dernier (5).

L'époque de leur conversion a exercé bien des plumes, celle entre autres d'un anonyme, dont l'ouvrage (6) fut attaqué par l'ex-Jésuite

(1) Voyez le *Conservateur*. Tome II, page 80.

(2) *Della Futura Rinovatione de' cieli e della terra et de suoi abitatori*, Lib. III.

(3) *Annali Ecclesiastici di Firenze*, 1784, page 69.

(4) *Telluris Theoria Sacra*, Lib. IV, ch. 8.

(5) *A Treatise of the Future Restoration, of the Jews and Israelites to their own land*, etc., *in*-8°, London, 1777.

(6) *Su l'Epoca del Ritorno degli Ebrei*, *in*-8°, Brescia;

Mozzi, que la réplique réduisit au silence. (1).

Don Foulon, ex-Bénédictin, a mis au jour un office très-bien fait pour célébrer par anticipation la conversion d'Israël. Au sentiment des docteurs, qui forment une chaîne de tradition, on peut lier tout ce qui achemine vers ce nouvel ordre de choses. Dans cette assemblée de députés Juifs convoqués à Paris par le Gouvernement, des yeux vulgaires ne trouvent que des combinaisons humaines, des aperçus politiques; mais les hommes éclairés par la révélation, rattachent cet événement à des espérances d'un ordre surnaturel.

Un Jésuite Espagnol, déporté en Italie lors de la suppression de la Société, le P. Laconza, a rédigé sur cette question trois volumes *in*-4°. restés manuscrits; ouvrage supérieur à tout ce qui a paru en faveur de l'avénement intermédiaire (2).

Dans cette discussion, le P. Lambert rencontre

---

(1) Voyez *Annali Eccles. di Firenze*, Tome I, page 174.

(2) Le manuscrit est entre les mains de l'archevêque de Ravennes. Le savant et vertueux prélat d'Allègre, qui occupe si dignement le siége de Pavie, m'en a fait faire une copie; une seconde étant entre les mains du successeur de Saint-Ennode, elle sera consultée sans doute par Tamburini, qui déclare n'avoir pas encore adopté d'opinion fixe sur cet objet. Celle d'un écrivain si distingué est faite pour porter un grand poids dans la balance.

sur sa route deux antagonistes, dont je parlerai en traitant des *Convulsions*, M. M... et M. S... Ce dernier lui soutient que le système d'un avénement intermédiaire est contraire au symbole des Apôtres. Il est dit que Jésus-Christ viendra pour juger les vivans et les morts, et non pour régner temporellement. Le P. Lambert s'appuie des mots *iterum venturus est*, du symbole de Nicée, auquel il veut faire signifier une *troisième fois*. Le mot *iterum* n'eut jamais cette acception. Saint Athanase peut être regardé comme l'interprète du concile de Nicée. Or, dans son *Traité de l'Incarnation*, il l'appelle le dernier avénement de Jésus-Christ, δεύτεραν, le *second*. Les décisions des conciles, entre autres de celui d'Arles en 1260, contre les Joachimites, fortifient les raisonnemens de l'auteur (1).

Au moment où je rédige cet article, paraît une traduction nouvelle des psaumes sur l'hébreu, avec des explications et des notes critiques (2). L'auteur, recommandable comme Chrétien, comme magistrat, comme théologien, adopte trois propositions auxquelles il réduit toute la dispute.

(1) Voyez ses deux ouvrages, — 1°. *La Religion Catholique triomphante de l'Erreur* : 2°. *Réclamation de l'Eglise contre les Joachimites*, *in*-12, 1807.

(2) Voyez *Psaumes nouvellement traduits sur l'hébreu, et mis dans leur ordre naturel, avec des explications et des notes critiques*, etc., 3 vol. *in*-8°. Paris, 1809. V. la préface, p. xxij et suiv.

« La première est que les Juifs, après leur conversion générale, seront rassemblés dans le pays de leurs pères; ils le repeupleront et rebâtiront Jérusalem, qui redeviendra, comme autrefois, le centre de la religion. De là partiront leurs missionnaires pour évangéliser dans toute la terre, et la soumettre à Jésus-Christ : sans cette supposition on ne saurait concevoir ce que les prophètes nous disent continuellement, et par où ils finissent tous, que le peuple Juif, après sa réconciliation avec Dieu, *sera rétabli dans sa terre, dans la terre que ses pères ont habitée.* L'allégorie est bien froide pour expliquer des prédictions si claires, si répétées, si précises, et rien n'oblige ici de recourir à l'allégorie; au contraire, tout prescrit de s'en écarter, et de s'attacher à la lettre. 1°. Le rapport visible et réciproque entre la terre et le peuple qui l'habitait, entre le crime d'Israël et sa dispersion, et entre sa conversion et son rappel. 2°. La nécessité de trouver une terre où le peuple Juif puisse se réunir, après que la persécution l'aura contraint de s'exiler hors du pays de la gentilité Chrétienne; et l'invraisemblance qu'à cette époque, au lieu de réoccuper son propre pays, il aille s'établir dans une terre étrangère. 3°. La prérogative de Jérusalem, qui a toujours été le centre de la religion jusqu'à la vocation des Gentils; que Rome a remplacée pour un tems, comme la première ville de la gentilité, depuis

que les Gentils ont été substitués aux Juifs; mais qui, après le rappel des Juifs, suivi à son tour de la réprobation du peuple Gentil et de la destruction de Rome, si clairement annoncée dans l'Apocalypse, doit recouvrer tous ses droits. 4°. Le local même de Jérusalem, et sa situation la plus avantageuse qu'on puisse désirer pour former le centre de la religion après la conversion de tous les peuples, comme il est aisé de s'en convaincre par l'inspection d'une mappemonde.

» La seconde proposition est que l'état des Juifs et de tout le genre humain soumis à Dieu sera un état de prospérité, même temporelle : les témoignages accumulés des prophètes en sont garants. Il reste l'assujettissement aux casualités ordinaires de la vie; et les prophètes semblent à cet égard nous rassurer, en nous promettant dans cet âge fortuné un ciel serein, une terre fertile, une grande abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, un empire sur les animaux pareil à celui qu'exerçait le premier homme, une santé robuste, une longue vie, et telle que celle du genre humain avant le déluge. Ces prédictions sont moins certaines; néanmoins la dernière me paraît constante par Isaïe. Je ferai voir que le Psaume 89 y a rapport, et que ce point bien établi rend tous les autres extrêmement vraisemblables.

» La dernière proposition concerne l'avène-

ment intermédiaire de Jésus-Christ, et son règne visible sur toute la terre. Voilà ce qui a donné lieu aux plus grandes plaintes; et pourtant ce n'est là qu'une doctrine enseignée presque universellement par les Pères des trois premiers siècles, saint Papias, saint Justin, saint Irénée; doctrine que les Hérétiques ont ensuite défigurée et rendue odieuse par le mélange de leurs faux dogmes, mais que l'Eglise n'a jamais condamnée, et dont saint Jérôme, tout en la combattant, déclare en termes formels qu'il est loin de la condamner. Ceux qui témoignent le plus d'opposition à ce système, conviennent sans difficulté qu'Elie doit venir avant la fin du monde, et long-tems avant. Or Elie, par son office, est *précurseur*; il doit *précéder* un avénement de Jésus-Christ, comme Jean-Baptiste, qui n'était que sa figure, a précédé un autre avénement: et puisque celui qu'annoncera la venue d'Elie ne doit pas être le dernier, il faut bien par nécessité que ce soit un avénement *intermédiaire*, un avénement pour *régner* avant celui où Jésus-Christ paraîtra pour *juger*. Je voudrais qu'on répondît à cet argument. De savoir au reste comment Jésus-Christ se manifestera sur la terre pendant ce période, au moins d'une manière durable, c'est un secret qu'il s'est réservé. Il nous suffit de connaître la promesse; les moyens de la réaliser ne manqueront pas à sa sagesse ni à sa puissance.

» J'ai été dans le principe opposé à ces idées comme beaucoup d'autres, et comme on l'est naturellement à tout ce qui contrarie l'opinion commune. J'ai étudié les prophètes, je les ai lus en entier et de suite; et il m'a semblé qu'il était impossible de ne pas adopter ces solutions sans lesquelles toutes les prophéties sont autant d'énigmes indéchiffrables. Permis de négliger ces ouvertures à ceux qui croiront pouvoir s'en passer ».

Il n'appartient qu'à la véritable piété d'exposer ses idées avec autant de franchise. L'opinion la plus reçue n'admet pas de règne temporel de Jésus-Christ sur la terre, ni d'autre avénement que pour le jugement universel. Serait-ce une raison pour condamner l'opinion contraire qui a prévalu dans les premiers tems de l'ère Chrétienne, et que de nos jours reproduisent des hommes éclairés, parmi lesquels celui qu'on vient de citer figure honorablement?

Les Millénaires sont divisés sur l'époque et la manière d'un règne intermédiaire. Les uns, comme le P. Lambert qui ressuscite partiellement les prophètes, les martyrs, et d'autres saints, le placent avant la résurrection universelle. En cela ils contredisent l'opinion de saint Justin et saint Irénée, qui le placent après. Quant à la manière, on a vu dans ce qui précède vingt systèmes différens. La plupart font de la Nouvelle-Jérusalem une société politique et religieuse. Les

seuls points sur lesquels s'accordent les Millénaires, c'est qu'alors le vice et la misère seront bannis de la terre; les disputes religieuses et politiques cesseront; un bonheur plus ou moins étendu embellira cette période; et le grand drame des choses humaines, dit Evans, finira par la félicité générale.

Sur cette question, il est permis d'abonder en son sens, puisque l'Eglise n'a rien prononcé; mais après avoir longuement disputé, il faut, en dernier résultat, savoir ignorer ce qu'il n'a pas plu à Dieu de nous révéler.

SKEVI-KARE

ET

LA NOUVELLE SECTE SUÉDOISE.

En 1792, sous la présidence du professeur Fant, parut à Upsal une Dissertation sur des controverses religieuses arrivées récemment en Suède (1). Il est à regretter que l'auteur se soit borné à quelques faits au lieu de présenter le tableau historique des variations et nouveautés

---

(1) Voyez *Dissertatio Historica de Religionis in Sueciâ controversiis quibusdam recentioribus*, etc., *in-4°*. Upsaliæ, 1792.

religieuses, dans cette contrée, pendant le siècle dernier. Il s'étend assez longuement sur Jean Conrad Dippel, espèce d'Illuminé plus connu sous le nom de *Christien Démocrite*, qu'il prend dans ses ouvrages.

Dippel, né à Darmstadt en 1672, eut une jeunesse assez dissolue; se fit médecin, alchymiste, théologien; prit ses grades à Leyde, devint conseiller à Altona, fut condamné en 1719 à une prison perpétuelle dans l'île de Bornholm, puis élargi en 1726. Il avait la réputation de guérir les personnes affectées de la pierre, et c'est ce qui le fit appeler à Stockholm pour traiter le roi, atteint de cette maladie. Accueilli par la noblesse Suédoise, il eut pour ennemi le clergé; on appelait Dippel le fouet de celui-ci, et le Messie de celle-là.

En 1729 il fit imprimer à Francfort, sous le titre de *Démonstration Évangélique*, un livre latin, *in*-8°., dans lequel il rejette la justice vindicative de Dieu, et ne lui attribue que l'amour. Ses opinions le firent exiler de la Suède; de là il vint en Danemarck, en Allemagne, et s'empoisonna avec de l'arsenic en 1734 dans la citadelle de Wettgenstein.

Quelques années avant l'arrivée de Dippel, dès 1713, le gouvernement avait pris des mesures répressives contre des réunions clandestines de Piétistes.

En 1734 un nommé *Charles Michel Von*

Strokirch, directeur des fortifications, adressa au clergé Suédois assemblé un écrit par lequel il déclarait se soustraire à son autorité. Bientôt après, avec neuf personnes des deux sexes, il forma le noyau d'une église séparée qui, rejetant le culte extérieur, les sacremens, le ministère ecclésiastique, admettait l'inspiration immédiate. Ses prosélytes ayant persuadé à quelques personnes de ne plus fréquenter les églises, de ne pas faire baptiser leurs enfans, attirèrent sur eux l'animadversion du gouvernement. Fant ne dit pas ce que devint Strokirch; mais un de ses disciples, nommé Rosen, ayant publié en Suédois deux ouvrages Quiétistes, l'un de sa façon, l'autre traduit de madame Guyon, il fut banni en 1741.

La même année 1734 où Strokirch avait fait schisme, des Etats Danois et d'autres contrées s'était rendue en Suède (1) une petite société de Piétistes qui, affligés des désordres dont la terre est inondée, cherchaient vers le nord une île où ils seraient à l'abri de cette contagion morale. Ils s'étaient embarqués sur la Baltique : comme leur inexpérience les exposait à des dangers inévitables, ils s'étaient hâtés d'atteindre la petite île de Wermdoc près Stockholm.

Le mépris qu'ils affectaient pour les sacremens,

(1) Voyez *Acta Historico-Ecclesiastica*, Weimar, 1747. Tome VI, page 113 et suiv.

le culte public et les ministres leur attirèrent des désagrémens; en 1746 on leur permit de former un établissement fixe dans cette île, où leurs descendans existent. Ils avaient acheté le domaine de Skevic; de là ils furent nommés *Skevi-Kare*. Catteau prétend que ce sont des restes de sectaires qui, en 1738, s'étaient séparés de l'Église Suédoise. Il y a, dit-on, beaucoup de bizarreries dans leurs dogmes. Fortia d'Urban et Catteau ne donnent aucun détail sur cet objet; mais ils s'accordent à louer en eux des mœurs exemplaires, un caractère paisible, un esprit d'ordre et de propreté (1).

Il est surprenant que Fant ne mentionne pas ce qu'on nomme la *Nouvelle Secte Suédoise*, dont parle également Catteau (2), et sur laquelle une note a été communiquée par B.... ancien ambassadeur de France en Suède, actuellement à Dresde.

Vers 1784 un compagnon fourbisseur nommé *Collins*, homme illettré, d'un ramas confus d'absurdités se fit une doctrine particulière, et s'empressa de la prêcher; il serait difficile d'en rendre compte, car elle n'était pas fixe ni dé-

---

(1) Voyez *Tableau général de la Suède*, par Catteau, *in*-8°. Paris, 1790; Tome I, p. 115. *Voyge de deux Français dans le Nord*, (par Fortia d'Urban,) Tome II, page 424.

(2) Voyez Catteau, page 109 et suiv.

terminée. Autour de lui, à Stockholm et dans les environs, s'assemblèrent des prosélytes en assez grand nombre, des artisans, des domestiques, des femmes du peuple. Quiconque se croyait inspiré pouvait prêcher, et il arriva à un laquais de commencer un sermon en servant son maître dans un grand dîner. La secte se répandit bientôt dans les provinces, où elle portait une dévotion outrée et fanatique. L'un des sectateurs ayant attaqué par des injures un ministre qui catéchisait, le consistoire en porta des plaintes au gouverneur de Stockholm, baron de Sparre : celui-ci en parla à Gustave III, qui défendit de continuer les poursuites. On fit alors une comédie intitulée la *Nouvelle Secte* pour en vilipender les momeries : le ridicule vint au secours du bon sens ; les zélateurs n'eurent plus de disciples, et la nouvelle secte mourut pour ainsi dire d'inanition.

Un manuscrit, communiqué à l'auteur de cet ouvrage, contient encore les détails suivans :

« L'Illuminisme a bien quelques partisans, surtout dans l'ordre des Francs-Maçons dont on fait encore en Suède une affaire très-sérieuse. Le duc de Sudermanie est grand-maître de cet ordre, et fait des progrès de la Maçonnerie une de ses occupations particulières. Il a été trompé par cet imposteur adroit nommé *Bohemann*, dont il a été tant question dans les gazettes. Ce Bohemann, Maçon du premier ordre, avait fait

beaucoup de dupes, même dans les classes supérieures : ce qui a transpiré des délits pour lesquels il a été banni de la Suède, fait croire qu'il était vraiment Illuminé et cherchait à faire des prosélytes. Il en avait effectivement dans plusieurs provinces de la Suède, surtout en Scanie. Ils correspondaient activement avec lui et entre eux; et on a vu par leurs papiers qu'ils s'occupaient de divination, de révélation, d'évocation des ames et de toutes les rêveries des Visionnaires. Telle n'est cependant pas à beaucoup près la disposition de la plus grande partie des Suédois, parmi lesquels il y a autant de gens éclairés que dans aucune autre partie de l'Europe. Il faut en excepter les habitans de deux provinces, les Lapons et les Finnois. Les croyances superstitieuses et les actes auxquels elles donnent lieu, sont encore fort en vogue chez ces deux peuples. J'ai même trouvé plusieurs Suédois, raisonnables d'ailleurs, qui n'osaient nier que quelques Lapons fussent doués de certaines facultés tenant de très-près à la sorcellerie ; par exemple, de se transporter aussi rapidement que la pensée d'un endroit à l'autre, même à travers un bras de mer. Il en est qui m'ont raconté comme le croyant fermement, des traits de ce genre qu'à Paris on n'entendrait pas sans rire de pitié. Ce qui n'est pas moins étonnant, c'est ce qu'on s'accorde assez généralement à dire des prodiges opérés par un Fin-

nois nommé *Biœrnramn*, mort à Stockholm il y a très-peu d'années. J'ai recueilli aux meilleures sources des détails sur cet homme qui, sous les formes les plus simples, doit avoir été un des plus étonnans imposteurs qui aient paru sur la terre ».

SWEDENBORGISTES.

EMMANUEL SWEDENBORG, fils de Jesper Swedberg, évêque Luthérien de Skara en Westrogothie, naquit à Stockholm en 1688. Watkins s'est trompé en le faisant naître (1) un an plus tard. Il s'appela d'abord Swedberg comme son père, et prit ensuite le nom de *Swedenborg*. Après avoir brillé dans le cours de ses études, il visita l'Italie, la France, la Hollande, l'Angleterre, et mourut à Londres en 1772. Sandel prononça la même année son éloge à l'Académie des Sciences de Suède, dont Swedenborg était un membre distingué. Il était en outre assesseur du collége des Mines, et avait publié des ouvrages de physique, dont trois volumes *in-folio* sur la Métallurgie sont encore cités comme classiques.

De l'etude du monde matériel, il passa à celle

---

(1) Voyez *An Universal Biographical Dictionary*, *in*-8°. Londres, 1800, art. *Swedenborg*.

du monde intellectuel, se fit théosophe, prétendit avoir une communication fréquente et immédiate avec les êtres spirituels et des révélations sans nombre concernant le culte de la Divinité, le sens de l'Écriture, l'état des hommes après leur mort, le ciel, l'enfer, les autres mondes et leurs habitans : c'est le sujet d'une vingtaine d'ouvrages sortis de sa plume féconde, et traduits presque tous en anglais, quelques-uns en français, tels que les *Arcanes célestes*, les Traités *du Jugement dernier* et de la *Destruction de Babylone*; Traité *du Cheval Blanc*, dont il est parlé dans l'Apocalypse; Traité de la *Nouvelle-Jérusalem*; Traité de l'*Amour conjugal, de la Sagesse angélique*, etc., etc. Ces écrits, dénoncés au clergé Suédois, furent examinés par une assemblée d'évêques et de professeurs qui en portèrent un jugement favorable, si l'on en croit l'ex-bénédictin Pernety, un de ses sectateurs. Catteau, qui depuis long-tems habite la Suède, dit au contraire qu'ils furent déclarés dangereux et hétérodoxes (1).

L'un des plus fameux est intitulé : *Merveilles du Ciel, de l'Enfer, des Terres planétaires et astrales d'après le témoignage de ses yeux et de ses oreilles*. Pernety, qui l'a traduit du latin

(1) Voyez *Tableau Général de la Suède*, par Catteau. Paris, 1790, article *Religion*.

en français (1), nous apprend que l'évêque Swedberg, père de Swedenborg, était déjà entêté d'opinions analogues à celles qu'a débitées son fils. Celui-ci a prodigieusement grossi cet héritage. « Voilà, dit Pernety, l'homme envoyé » du Ciel pour nous apprendre ce qui s'y passe; » et si l'on ne peut le placer au nombre des » SS. Pères, au moins on doit le considérer » comme un moraliste pur et ingénieux (2) ».

Swedenborg eut une vision à Londres en 1743 (3). Pendant qu'il dînait le Seigneur lui apparaît entouré de lumière, et lui dit : *Ne mange pas tant*. La seconde vision lui dévoile cet Être lumineux. C'est Dieu qui l'a choisi pour expliquer les Livres Sacrés. Il ne se donne pas pour prophète; il déclare même ne pas connaître l'avenir, mais communiquer avec les Anges, les Esprits et par conséquent avec les hommes nouvellement décédés. Il a su par eux des choses qu'eux seuls connaissent.

Il y a trois articles essentiels à croire; la divinité de Jésus-Christ, la sainteté des Écritures, la vie qui est charité : quelles que soient les erreurs auxquelles un homme s'est livré, s'il évite le mal et fait le bien, non par des motifs

(1) Deux vol. *in*-8°. Berlin, 1782.

(2) Voyez le Discours Préliminaire.

(3) Voyez *Responsum ad epistolam ab amico* (le docteur Harley) *ad me scriptam*. Londini 1769.

d'intérêt, d'ambition, de vanité, mais par haine pour le mal et par amour pour le bien, il pourra être régénéré, sauvé, et arriver à la lumière.

Les trois personnes de la sainte Trinité ont été mal comprises; elles sont concentrées en Jésus-Christ. La Trinité humaine comprend dans chaque individu l'ame, le corps et l'opération qui en procède. Cette Trinité forme un seul homme; de même la Trinité Divine n'est qu'un *Jéhovah* qui est à la fois Créateur, Rédempteur, Régénérateur. Jésus-Christ glorifié est ce *Jéhovah*, car il ne diffère du *Jéhovah* des Juifs que comme Dieu non-manisfesté diffère de Dieu manifesté. Ainsi la Trinité est dans le Seigneur Dieu Rédempteur et Sauveur Jésus-Christ, qui comprend le Père, le Fils et le Saint-Esprit; car Dieu est un en *essence* et en *personne*.

Tout dans la Bible renferme un sens caché qui correspond au sens naturel et littéral : selon d'autres, il y a trois sens; le céleste, le spirituel, le naturel, unis par des correspondances. Au moyen de ces divers sens il s'établit une communication entre Dieu et les hommes qui composent son Église. Les hommes, jusqu'au tems de Job, avaient connu cette science des sens correspondans; perdue depuis le tems du patriarche, elle a été heureusement retrouvée par Swedenborg à qui le Seigneur l'a manifestée pour en faire part à la race humaine, et afin que l'Église fondée sur la Bible, mais qui décline vers sa fin,

reprenne sa vigueur, et soit conduite par l'Esprit Divin. Swedenborg tâche d'adapter à toutes ses rêveries des citations bibliques.

Dès le moment où il eut obtenu les faveurs célestes, ses yeux s'ouvrirent. Il conversa face à face avec les Anges. Il eut accès dans leurs maisons; elles sont disposées comme les nôtres, mais beaucoup plus belles et avec des appartemens très-variés; elles sont entourées de portiques, de jardins, de vergers magnifiques. Ces demeures sont rapprochées, distribuées en villes; ces villes en rues et en *squares*. On voit qu'il écrivait en Angleterre.

Les Anges ont la forme humaine, et sont vêtus ou paraissent l'être, excepté ceux du ciel supérieur qui sont nus; car il y a trois cieux composés chacun d'une multitude innombrable de sociétés : mais tous les autres Anges ont des habillemens correspondans à leur sagesse; voilà pourquoi les uns ont un costume plus somptueux que les autres.

Chaque société céleste est un ciel en abrégé, et chaque Ange en est un sous la plus petite forme. Ils vivent en rapport habituel, ont une manière d'écrire qui leur est propre, et devisent entre eux sur les choses domestiques, l'état civil, la vie morale et spirituelle; tous peuvent s'entendre, car on ne parle qu'une seule langue dans le ciel. Un jour, il disait aux Anges que sur la terre « on » nomme *paix* le tems où la fureur des princes

» pour l'effusion du sang humain afin de satis-
» faire leur orgueil et leur ambition ne les tour-
» mente pas (1) ». Cela est malheureusement très-vrai ; mais cette traduction de Pernety, souvent infidèle, altère le sens de l'auteur.

Il y a des Anges mâles et des Anges femelles. Les mariages au ciel ont lieu comme sur la terre. Le mari fait la fonction de l'intelligence, la femme celle de la volonté : c'est l'union du bon et du vrai..... Le bon et le vrai sont les seules générations résultantes des mariages contractés dans le ciel (2).

Des Anges il descend aux hommes, et déclare que les époux après leur mort seront réunis ; l'amour naturel sera fini : mais comme le véritable amour conjugal consiste dans l'union des esprits et des volontés, cette union mentale sera parfaite, et les époux seront élevés par la sagesse et le bonheur au rang des êtres angéliques.

Les hommes dans l'autre vie ont des corps, une forme humaine, des habits, des logemens ; ils conservent leurs affections : tout présente une conformité de notre monde avec le monde spirituel ; conformité de plaisirs, de peines, d'occupations. Il y a même des temples ; on y prêche : Swedenborg a quelquefois assisté à des sermons

(1) *Merveilles du Ciel*, Tome I, page 200.
(2) *Ibid*, page 276.

prêchés par des Anges. Il n'y a pas moyen d'en douter, car il l'assure (1).

Les corps actuels ne ressusciteront pas, mais après la mort chacun est revêtu d'un corps spirituel qui était enfermé dans le matériel. Le monde des esprits est comme le purgatoire des Catholiques ; car c'est le lieu où arrivent tous les hommes décédés, et où ils sont préparés pour le ciel ou pour l'enfer, excepté un petit nombre qui sont immédiatement admis dans la gloire, ou jetés dans les tourmens. Les méchans ne peuvent pas vivre dans le ciel ; l'atmosphère céleste les suffoquerait : dans l'autre vie comme dans celle-ci, il y a divers degrés de perfection ; le riche qui a fait bon usage de ses trésors, aura dans le ciel un beau palais (2).

Swedenborg rejète la doctrine d'expiation, de prédestination, de justification par la foi seule ; car il n'y a pas de salut sans repentance. Luther et Calvin n'ont séparé les œuvres de la foi que pour avoir un prétexte de rompre avec les Catholiques. Par les boucs mentionnés dans le prophète Daniel (3) et saint Mathieu, et qui seront placés à la gauche de Jésus-Christ au jugement dernier, il faut entendre ceux qui croient que la foi seule justifie. Tels sont les Protestans. Il

---

(1) *Merveilles du Ciel*, Tome I, page 140.

(2) *Ibid.*, page 259.

(3) Voyez Daniel, VIII, 2-14; et Math., XXV, 33.

leur préfère les Catholiques, qui joignent la charité et les œuvres à la foi (1). Malgré cette préférence, nous verrons ci-après Swedenborg déroger un peu à sa décision, dans la répartition qu'il fera des places en paradis.

L'Écriture ne parle pas de la fin du monde, mais de la fin du siècle. Or, la fin du siècle signifie la fin de l'Église. Il y a quatre Églises sur la terre; la très-ancienne ou Adamique, l'ancienne ou Noëtique, l'Israëlitique et la Chrétienne. Toutes ont leur commencement, leurs progrès et leur fin, qui a lieu lorsqu'il n'y a plus de foi ni de charité. A la fin de chaque Église il se fait un jugement sur les hommes morts et rassemblés dans le monde des esprits. L'Église Chrétienne, soit Catholique, soit Protestante, est actuellement à sa fin : Jésus-Christ s'est incarné pour préparer la voie à la nouvelle Église. Le jugement final a commencé en 1757, époque à laquelle ont commencé également le second avénement de Jésus-Christ, non en personne mais dans un sens spirituel, et la nouvelle Église Chrétienne, désignée dans l'Apocalypse par les Nouveaux Cieux et la Nouvelle Terre. C'est la *Nouvelle Jérusalem*; pour la préparer, Swedenborg, rempli de l'esprit divin, a reçu

(1) Voyez *Exposition Sommaire de la Doctrine de la Nouvelle Église*, par Em. Swedenborg, traduite en français, *in*-8°. Paris, 1797, page 47 et suiv.; page 115 et suiv., et *passim*.

l'ordre positif d'expliquer la parole sacrée, et d'ouvrir les cœurs à une union plus intime avec Dieu.

Il admet au ciel les Païens s'ils ont bien vécu, ainsi que tous l s enfans morts sans baptême : il n'y a en enfer que ceux que leurs péchés y précipitent; et le feu infernal n'est que l'amour céleste métamorphosé par l'amour de soi et du monde. L'essentiel ici bas est de n'être pas dominé par ces deux amours : du reste, il ne pense pas qu'il soit si difficile d'aller au ciel qu'on le croit communément.

On conçoit qu'après avoir sauvé les Païens, il n'a garde de refuser cette faveur aux Chrétiens d'aucune société (1). Dans le ciel les Hollandais sont au midi, les Suédois vers le nord; ceux des Anglais dont la conduite a été guidée par la foi et la charité sont placés au centre, parce qu'ils connaissent mieux la Bible : ils ont eu d'autant plus de facilité d'acquérir des lumières, qu'ils ont ici bas une entière liberté de penser, de parler, et d'écrire (2).

Il y a dans l'autre monde des villes ressemblantes à Londres : les Anglais s'y rendent la plupart après leur mort. Les villes Hollandaises ont une structure singulière; les habitans sont très-défians : si un espion y entre on le surveille lui-même.

---

(1) Voyez *Exposition*, etc., page 224 et suiv.

(2) Voyez Tome II, page 3.

Les Juifs ont pour gouverneurs des Juifs convertis au Christianisme, et attentifs à punir ceux qui parlent mal de Jésus-Christ (1). Ils négocient en pierres précieuses. Swedenborg place les Quakers dans un désert; il maltraite les Moraves qui, selon lui, ont la charité en horreur, regardent l'Ancien-Testament comme inutile, méprisent le Nouveau, n'ont égard qu'à quelques textes de saint Paul, et sont ariens. Assurément, quiconque les connaît, repoussera le jugement qu'en porte le théosophe suédois.

Il a parlé à Melancthon. Je lui demandai, dit-il, quel était son sort; il ne voulut pas me répondre; d'autres m'apprirent que, couvert d'une peau d'ours, il se tenait tantôt sous une voûte de pierre crevassée de toutes parts, tantôt il était en enfer. Calvin est au ciel; mais Luther n'y est pas encore admis, et quelquefois il est cruellement tourmenté (2).

Autour des Réformés, cependant à quelque distance, sont placés les Catholiques. Ceux qui avaient vécu chez les Jésuites se glissent furtivement chez les Réformés pour les séduire; mais on les renvoie et on les précipite en enfer (3), où sont quelques-uns des saints révérés par l'Église Catholique: les autres sont au ciel.

---

(1) Voyez *Exposition*, etc. Tome II, page 142.

(2) *Ibid.*, page 122 et suiv.

(3) *Ibid.*, page 123.

Louis XIV de son vivant lisait la Bible, adorait Dieu sincèrement et reconnaissait le Pape pour chef de l'Eglise. Ce roi est élevé en dignité, et gouverne au ciel une bonne société de Français. Swedenborg a conversé avec lui, et avec Louis XV; il a dissuadé celui-ci de faire accepter la bulle *Unigenitus*, qui a causé des troubles (1).

Swedenborg donne une *Statistique* détaillée du ciel, de l'enfer et des planètes, dont il décrit les habitans et les mœurs. Dieu les a créés, non du néant, mais de lui-même (2).

En lisant ce code du délire on serait tenté de croire qu'il a été rédigé à Charenton, ou à Bedlam; et cependant ce visionnaire a été cru sur sa parole, même par des gens connus dans la littérature. Ils lui ont attribué des connaissances miraculeuses, par exemple, d'avoir dit à la reine Ulrique de Suède ce qu'elle avait écrit dans une lettre à son frère le prince de Prusse. Les visions de Swedenborg sont un phénomène psycologique assez étrange; il les a, dit-on, débitées de bonne foi, parce qu'il ne se défiait pas de l'illusion de ses sens. Un savant de Berlin (Nicolaï) prétend avoir éprouvé les mêmes phénomènes dans le cours d'une maladie; mais toujours

---

(1) *Ibid.*, page 126.

(2) Voyez *Exposition Sommaire de la Doctrine de la Nouvelle Église*, *in*-8°., Paris, 1797, *passim*.

maître de sa raison, il les a étudiés, dit-il, en observateur. Il en a rendu compte à l'Académie des sciences de Prusse, par un mémoire que Biester a inséré dans ses *Feuilles Berlinoises*.

Lavater ayant oui dire que Swedenborg avait commerce avec les morts, lui écrivit le 24 août 1768, et lui adressa les questions suivantes : « Félix Hess, un de mes amis mort, m'appa-» raîtra-t-il? quand et comment? Me révélera-t-il » quelque chose concernant le bonheur des » cieux, et ma destination ecclésiastique sur la » terre? Serai-je assez heureux pour converser » avec les anges et les décédés, les interroger » sans violer le commandement de Dieu; et » comment pourrai-je obtenir cette faveur? Le » songe que j'ai eu le 9 juin venait-il de Félix » Hess? » Lavater n'ayant pas reçu de réponse d'un homme qu'il croyait inspiré, lui écrivit de nouveau (1).

Barruel, dans un de ses romans, avait insinué que les Swedenborgistes pouvaient appartenir à ces loges occultes dont le plan était de renverser tous les autels et tous les trônes; il avait même accusé d'athéisme le théosophe Suédois (2).

---

(1) *The New Jerusalem Magazine or a treatise of celestial, spiritual and natural Know ledge*, in-8°. London, 1790, page 179 et suiv,; et page 245 et suiv.

(2) Voyez ses *Mémoires sur le Jacobinisme*, Tome IV.

Cette calomnie est l'absurdité même aux yeux de quiconque connaît les écrits de Swedenborg, et qui sait apprécier ceux de l'accusateur. Clowes perd son tems à la réfuter, et à prouver que, selon Swedenborg, tous les rois, en vertu de leur royauté, et tous les prêtres en vertu de leur sacerdoce, représentent la Divinité (1). Clowes, associant ensuite ses rêveries à celles de son héros, assure que celui-ci n'a pas fait une révélution nouvelle, mais dégagé l'ancienne des fausses explications qui en avaient détruit l'efficacité. Ses ouvrages contiennent les expositions les plus solides de l'Écriture; ceux d'Aristote, Locke, Mallebranche, Wolf, Leibnitz, Reid Stuart, n'étaient que des rayons de ce jour lumineux qu'on doit à Swedenborg. « Mal à » propos, dit-il, a-t-on voulu le comparer à » Brothers : celui-ci n'est qu'un enthousiaste » comme ce docteur Dée et ses adhérens du » tems de la reine Élisabeth, dont parle Casau-» bon; ou tel que les prophètes extravagans des » Cevennes, peints par Lacy; ou ceux de la » société d'Avignon, dont Bryant et Wright, » témoins oculaires, ont donné récemment des » détails ».

On voit, par ce dernier article, que les secta-

(1) Voyez *Arcanà Cœlestià*, n°. 3670; et *Letters to a Member of Parliament*, ou *The Character and Writings of baron Swedenborg*, etc. By Clowes rector of Saint-John Church, *in*-8°. Manchester 1799.

teurs de Swedenborg sont bien revenus de l'idée que la société d'Avignon fût de leur parti. Dans leur journal intitulé : *The New-Jérusalem magazine*, ils s'étaient flattés d'avoir beaucoup d'adhérens à Paris, à Rouen, où l'on en trouve à peine quelques-uns. Ils avaient assuré la même chose du Danemarck, où l'on ne connaissait guère qu'une douzaine de Swedenborgistes, dont pas un Danois, mais tous Suédois (1).

Quelques articles de ce journal ont été rédigés par un chirurgien Français nommé *Chastanier*, qui prétendait avoir formé à Paris une petite *Société exégétique*, dans laquelle étaient des *gens de lettres de la première volée*. Je doute qu'on puisse citer un seul homme de lettres, excepté Parraud, qui a traduit dans notre langue le petit *Traité du commerce de l'ame et du corps*.

C'est un ami de ce bon Charles Berns Wadstrom, Suédois, mort à Paris le 5 avril 1799, et qui a publié divers ouvrages, entre autres un *in*-4°. curieux sur les colonisations. Persuadé, comme on l'est dans la secte, que la Nouvelle-Jérusalem est dans l'Afrique, Wadstrom était allé visiter cette contrée en 1787 avec Sparmann. Ce dernier ne se défend que faiblement d'être affilié aux Swedenborgistes, quoiqu'il les traite de visionnaires.

(1) Lettre de M. Munster, de l'Académie des Sciences de Copenhague, 27 juillet 1799.

Par suite du préjugé qui place au sein de l'Afrique la Nouvelle-Jérusalem, on les a vus mettre un vif intérêt à la formation dans cette contrée de colonies libres, près du cap Mesurada. A des rêveries associant des sentimens louables, ils condamnent l'esclavage des Nègres : telle est la raison pour laquelle ils ont coopéré à l'établissement de Sierra-Leone, où résidèrent pendant quelque tems Afzelius et Utric-Nordenskiold; celui-ci a fait un Traité sur l'utilité des colonies dans les Deux-Indes et en Afrique.

On assure que Gustave III avait une propension marquée vers la nouvelle secte, comme vers tout ce qui se rapproche du système des Théosophes; il avait même consulté une magicienne. Auguste Nordenskiold lui dédia une brochure intitulée : *Formules de la Réunion de l'Assemblée de la Nouvelle-Jérusalem*, (1) dans laquelle assimilant les écrits de Swedenborg à l'Ecriture-Sainte, il demandait le libre exercice du culte pour sa secte qui n'a pas de temples en Suède. Il paraît même que dans cette contrée les Swedenborgistes n'eurent jamais beaucoup de prosélytes; et je présume que le savant Staudlin a été induit en erreur lorsqu'il assure qu'on y en compte plus de deux mille (2). Dès l'an 1783 il y

(1) Voyez *Forsamlings Formen uti de Nya Jerusalem af August Nordenskiold*, in-4°. Kiopenhamn, 1790.

(2) Voyez son *Magasin*, Tome I, page 247.

avait à Londres une association Swedenborgiste. En 1787 s'était formée à Stockholm une petite *Société éxégitique et philantropique*, qui, aux rêves de Swedenborg voulait rattacher ceux du Magnétisme : le duc de Sudermanie, frère de Gustave III, en était membre. Le prince Charles de Hesse avait écrit à la Société. Dans sa lettre, il professe son adoration pour Jésus-Christ. Elle vit avorter ses efforts pour en ériger en divers pays, entre autres à Strasbourg, et n'eut elle-même qu'une existence éphémère. Le docteur Rosenmuller ne fut pas le seul à écrire contre elle (1). On a ridiculisé les Swedenborgistes dans des pamphlets; et l'ascendant de la raillerie, joint à celui de la raison, les a réduits en Suède à un très-petit nombre. En Angleterre ils ont des chapelles à Bristol, Birmingham, Manchester et Londres. L'auteur de cet écrit les a vus célébrer leur liturgie, et administrer un baptême invalide; car la formule est : *Je te baptise au nom du Seigneur Jésus-Christ, qui est Père, Fils et Saint-Esprit.* Au quatrième siècle, les Agnoetes baptisaient au nom de Jésus-Christ, et non de la Trinité; mais non pas sous la formule de la Nouvelle-Jérusalem. Le ministre exhorte ensuite les parrain et marraine à élever l'enfant

(1) Voyez *Acten, Urkunden*, etc., 1789, page 213 et suiv.; 216, 247, etc.

selon les préceptes de l'Écriture-Sainte, et la doctrine céleste révélée par le Seigneur à Emmanuel Swedenborg.

Dans un plan imprimé, lorsque les Swedenborgistes concertaient l'organisation de leur culte, ils avaient inséré sur la Confirmation, et sur la Consécration sacerdotale, deux articles qui furent rejetés sans doute, puisqu'on ne les trouve pas dans leur liturgie (1); elle est conforme à ce qu'on vient de lire sur la doctrine du théosophe Suédois. Il avait observé que les Anges, pour adorer Dieu, se tournent vers l'Orient. L'Orient dans le ciel est le lieu où paraît le Seigneur; en conséquence on prescrit de les imiter. L'office commence par quelques passages de la Bible adaptés au culte public. Après une confession générale et une déclaration que Jésus-Christ est le seul Dieu du ciel, on fait une prière à genoux; dans l'administration de la cène, le ministre remet le morceau de pain dans la main de chaque assistant, etc.

A la suite de la liturgie, on trouve le catéchisme, une cinquantaine d'hymnes composés par Joseph Proud, et même un catalogue d'ouvrages concernant la Nouvelle-Jérusalem; cata-

(1) Voyez *The Liturgy of the New-Church, signified by the New-Jerusalem the revelation*, etc., cinquième édition, *in*-12. London, 1797.

logue incomplet, car depuis cette époque d'autres écrits ont paru sur le même sujet.

Combien durera cette société? elle n'a plus l'attrait de la nouveauté; elle n'a pour étais que des révélations chimériques, adoptées par quelques hommes abondamment pourvus de crédulité; et quoique dans ces sociétés séparées de l'Eglise Catholique, l'absence d'une règle de foi, qui éclaire et dirige l'esprit, laisse un libre accès à tous les égaremens, quelques notions de raison universelle qui surnagent au milieu des rêveries les plus répandues, ne promettent à la nouvelle secte ni beaucoup de prosélytes, ni une longue durée.

BAPTISTES, ANABAPTISTES, MENNONITES;
GÉNÉRAL-BAPTISTES;
BAPTISTES-INDÉPENDANS ou UNIVERSELS;
PARTICULAR-BAPTISTES;
BAPTISTES-CALVINISTES;
SABBATARIENS.

Dans la foule des auteurs qui ont écrit sur les Anabaptistes, on peut consulter particulièrement les ouvrages de Heresbach, Ottius, Meshovius,

et Catrou (1) pour connaître à quels excès de folie et de crimes se livrèrent les premiers sectataires de cette dénomination.

La tyrannie des princes et des seigneurs Allemands au seizième siècle, avait irrité les paysans, qui, au lieu de se borner à secouer le joug, commirent beaucoup de désordres. L'insurrection prit alors le caractère d'une révolte à laquelle il fallut opposer la force des armes; le sang coula à grands flots; les opprimés furent punis par les oppresseurs, non moins coupables, qui restèrent impunis et triomphans. Les Anabaptistes prirent une part active et la plus hideuse à ces événemens; ils prétendirent que toute autorité civile était contraire à l'Évangile : c'était ériger l'anarchie en principe; leurs brigandages, leurs cruautés, le saccage de Munster en furent la conséquence. A Saint-Gal, en Suisse, un Anabaptiste coupa la tête à son frère, sous prétexte que le Saint-Esprit le lui inspirait.

Dès les premiers siècles de l'ère Chrétienne,

---

(1) Voyez *Conradi Heresbachii Historia Anabaptistarum monasteriensium*, 1650, Amsterdam.

Jo. Henr. Oitii Annales Anabaptitici, *in*-4°. Basil., 1792.

Arnold. Meshovii Historia Anabaptistica, *in*-4°. Colon. 1617.

Histoire du Fanatisme dans la religion Protestante, par le P. Catrou, 3 vol. *in*-12. Paris, 1733.

les Gnostiques, les Carpocratiens, les disciples de Prodicus, nommés *Adamites*, renouvelèrent dans leurs assemblées le cynisme des Lupercales et des mystères de la bonne déesse.

Nos premiers pères étaient nus, dans l'état d'innocence; de leur désobéissance naquirent tous nos maux. Mais Jésus-Christ nous a régénérés : des fanatiques en ont conclu que l'homme, rendu à son état primitif, devait se dépouiller de tout ce qui est terrestre; de là les *Adamites*.

Le moyen âge et les siècles postérieurs virent renouveler ces scènes extravagantes et scandaleuses. Lisez ce que racontent les historiens concernant Tanchelin, Guillermine la Milanoise, d'Abantonne fondatrice des Turlupins, les Dulcinistes, les Fossariens, les Picards, les Stadings, les Multiplians, les Nouveaux-Adamites, etc.

Beausobre (1) et Chauffepié prétendent que l'Adamisme est une fable. Assurément un délire de ce genre ne pouvoit avoir qu'une existence éphémère. Il faut sans doute retrancher beaucoup de ce que racontent les historiens crédules sur les désordres des assemblées clandestines; mais la connaissance du cœur humain et l'accumulation de témoignages authentiques ne permettent pas de révoquer en doute la totalité des accusations dirigées contre diverses sectes, et

---

(1) Voyez sa Dissertation dans le Tome II de l'*Histoire du concile de Bâle*, par Lenfant.

surtout contre les anciens Anabaptistes. Je ne vois pas qu'on puisse nier les traits suivans, qui ont eu des villes entières pour témoins. Un jour à Leyde on les vit, hommes et femmes, brûler leurs habits, et courir tout nus dans les rues, « parce que la vérité est nue, et qu'on ne » doit être revêtu que des vertus ».

Amsterdam eut le même spectacle ; cinq frénétiques, nus et armés de sabres, parcoururent la ville en criant : *Bénédiction à droite, malédiction à gauche.*

Quelques chefs de la secte voulaient introduire la communauté des femmes. Becold et Jean de Leyde établirent la polygamie; celui-ci eut jusqu'à dix-sept épouses avec la qualité de reines, à l'une desquelles il coupa la tête tandis que les autres dansaient.

Presque tous se prétendaient inspirés ; une des prophétesses s'entoura de douze Apôtres, et se dit le Messie : ce titre lui était disputé par David George, qui eut des sectateurs (1). Hoffman, un des chefs, projeta de réédifier Jérusalem. Jean Mathis tenta de ramener l'usage de la circoncision. Ce Mathis, auteur de l'ouvrage intitulé : *Le Rétablissement*, proscrivait les études comme pernicieuses : il fit brûler tous les livres trouvés à Munster, excepté la Bible traduite en langue vulgaire ; par-là fut détruite

(1) Meshovius, Liv. II, page 45.

la célèbre bibliothèque de Rodolphe Langius, qui contenait des manuscrits précieux.

Les Anabaptistes étaient issus des Protestans. Quand ceux-ci les accusaient de schisme, les Anabaptistes répondaient : « Vous vous êtes séparés de l'église Romaine sans la consulter; pourquoi nous contester le droit de nous séparer de vous? » Melanchton, Bèze et Calvin avaient décidé qu'on pouvait mettre à mort les hérétiques, en se réservant sans doute la faculté de décerner cette qualification et cette peine. Le sénat de Zurich l'appliquant aux Anabaptistes, ordonna de les noyer; ce qu'on fit, ainsi qu'à Bâle et ailleurs.

Les délires de l'Anabaptisme devinrent partiellement l'héritage d'une foule d'autres sectes actuellement éteintes. A une époque voisine de l'origine de la *secte-mère*, on en comptait déjà quarante-quatre (1) :

Les *Baculaires*, qui regardaient comme un crime de porter des armes et même un bâton;

Les *Adamites*, qui au nombre de plus de 300 se rendirent sur une montagne, espérant de là être enlevés au ciel;

Les *Impeccables*, qui, dans la récitation de l'*Oraison Dominicale*, omettaient ces mots : *Pardonnez-nous nos offenses*, parce qu'étant régénérés ils étaient à l'abri de toute souillure;

Les *Réjouis*, les *Pleureurs*, les *Taciturnes*,

---

(1) Voyez Meshovius, page 78.

les *Clanculaires*, les *Manisfestaires*, les *Sanguinaires*, les *Adiaphoristes*, les *Pneumatiques*, les *Nus-Pieds*, les *Effrontés*, etc., etc.

Mennon Simonis forma un système de doctrine et de discipline, qu'il opposa aux fureurs anarchiques des Anabaptistes. Leurs excès avaient révolté une foule de gens qui se rallièrent à lui; mais bientôt son parti fut divisé sur l'article de l'*excommunication*. Les uns la prodiguaient contre les pécheurs, et en étendaient très-loin les suites : d'autres, plus modérés, en restreignaient l'application et les effets; ce qui fit distinguer les Mennonites en deux branches, les *Grossiers* ou *Modérés* ou *Waterlanders*, parce qu'ils étaient plus nombreux dans le canton nommé *Waterland*. On les appela aussi *Groningiens*, parce qu'ils avaient des assemblées périodiques à Groningue; les *Fins* ou *Rafinés* ou *Rigides* ou *Flamands*, subdivisés en Flamands proprement dits, *Frisons* et *Allemands*. Les Fins, en général, montraient plus de rigidité dans leur conduite, affectaient un air grave et composé. Les qualifications de *Modérés* indiquent chez ceux-ci moins d'austérité.

Les *Ukewallistes* ou *Œkwalistes*, avaient pris leur nom de *Ukewallis*, natif de Frise, qui dogmatisa peu après Mennon, à la doctrine duquel il fit quelques additions. Le tems écoulé entre les deux alliances depuis la naissance de Jésus-Christ jusqu'à la descente du Saint-Esprit,

était un tems d'ignorance, les Juifs étant alors privés de la lumière. Les péchés commis par eux dans cet intervalle, étaient graciables. Ukewallis étendait cette indulgence à Judas et à tous ceux qui avaient coopéré à la mort du Sauveur. Mosheim dit que ses sectateurs subsistent encore aux environs de Groningue, en Prusse, en Lithuanie; ils rebaptisent les membres d'une autre communion qui s'adjoignent à la leur; ils portent barbe, sont austères dans leurs mœurs, leur discipline, et regardent comme obligatoire de laver les pieds à leurs hôtes (1). Il y a aussi des Ukewallistes à Dantzick. En 1782, on les distinguait de même en deux classes; les *Grossiers* et les *Fins*. Ceux-ci ne peuvent pas se friser, porter de bourse à cheveux, ni se marier hors de leur secte; les autres n'attachent point d'importance à ces réglemens (2). Un voyageur français ajoute que les Fins de Hollande, qui affectent beaucoup de simplicité dans leur costume, tolèrent cependant l'usage des bagues; et que les dames *Fines* ont une simplicité très-recherchée. Outre les assemblées publiques, les élus en ont de particulières : on discute, on critique; ensuite chacun se retire en louant Dieu d'être plus saint que son voisin, et

(1) Voyez Mosheim, Tome VI, page 47.
(2) *Acten*, *Urkunden*, 1790, page 1061.

plus savant que son pasteur (1). Ce récit n'est peut-être qu'épigrammatique.

En 1664, les Modérés ou Waterlanders s'étaient partagés en *Galenites* et *Apostoliens*. Les premiers suivaient l'enseignement de Galen Abraham Haan, médecin et ministre Mennonite d'Amsterdam, dont les opinions étaient très-rapprochées de celles des Sociniens sur la divinité de Jésus-Christ, l'application de ses mérites; et presque identiques à celle de Arminiens, qui insistent moins sur la foi que sur les œuvres : il voulait qu'on admît à la cène tous ceux qui ont une bonne conduite, et qui reconnaissent l'Écriture-Sainte. Il eut pour adversaire Samuel Apostool, autre ministre Mennonite de la même ville, chef du parti contraire : cette division, qui existait encore du tems de Mosheim, est présentement éteinte; ensorte que les noms de *Galenites*, d'*Apostoliens*, et presque tous ceux qui établissaient des démarcations parmi les Mennonites, n'appartiennent plus qu'à l'histoire.

Les Mennonites, sortis de la tige des Anabaptistes, en désavouent les crimes et même le nom. Ils sont nombreux en Hollande, où ils ont près de deux cents églises, dont cinquante-six en Frise; on les appelle communément *Doopsgesinden*, et ils affectionnent cette dénomination

---

(1) Voyez les *Hollandais*, par la Barre de Beaumarchais, *in*-8°., 1738, page 212 et suiv.

à peu près synonyme à ce qu'on nomme *Baptistes* en Angleterre.

Comme les Protestans, ils ne reconnaissent aucune personne, aucune autorité pour juges en matière de doctrine : actuellement ils n'ont pas même de confession de foi, et se contentent de la Bible, que chacun explique à sa manière. Indifférens sur les disputes théologiques, ils s'accordent seulement sur quelques points, comme ne baptiser qu'à l'âge mûr, ne pas jurer.

Je tiens de l'un des ministres les plus distingués, qu'en ce qui concerne l'inspiration des Saintes-Écritures et la divinité de Jésus-Christ, ils n'ont pas une croyance uniforme : on ne s'explique pas, me disait-il, sur les diversités du dogme. Dès le commencement du dix-septième siècle, on avait observé que le Socinianisme était répandu dans le parti des Galenistes ; cette erreur transpirait dans leurs livres. A la vérité, en 1742, un Mennonite la combattit ; mais, vers la même époque, le docteur Strinstra la professait assez hautement (1). Cette tendance au Socinianisme les a tellement rapprochés des Remontrans, qu'à Dockum, petite ville de Frise, la fusion des deux sectes s'est opérée tant par l'identité de doctrine, ou l'indifférence sur cet objet, que par des vues d'économie. Les deux sectes y étant respectivement peu nombreuses, trouvent dans

(1) Voyez Baumgartens, page 997.

leur réunion plus de facilité à salarier un ministre.

On ne les a jamais inquiétés en Hollande sur leur refus de prêter serment, de porter les armes : et le gouvernement actuel leur continue cette faveur. Dans le tems de la guerre de la succession d'Espagne, plusieurs Mennonites ayant en mer des bâtimens de commerce, les uns armés les autres sous la protection de vaisseaux de guerre, furent censurés par leurs co-religionnaires, auxquels ils répondaient : « il est permis de se défendre » contre les voleurs sur terre ; pourquoi n'aurait-» on pas le même droit sur mer (1)? » La dispute s'est renouvelée depuis peu, les uns soutenant, les autres niant qu'il fût permis de prendre part à la guerre de la révolution ; mais cette discussion, la même absolument que celle des Quakers d'Amérique, n'a pas occasionné une rupture au point d'établir des églises séparées, comme chez les *Amis*.

Le baptême s'administre communément à dix-huit ou vingt ans, et en public, à moins que les catéchumènes ne soient malades : jusque vers le milieu du siècle dernier, c'était tantôt par immersion, tantôt par aspersion ; l'immersion a cessé, quoiqu'on ne la refusât pas si elle était demandée.

Les Mennonites de Hollande sont en général

(1) Voyez Baumgartens, page 978.

plus instruits que leurs frères Anabaptistes des autres pays. Ils citent des hommes distingués de leur secte; Wagenaar, le *Tacite* de la Hollande, qui a fait l'*Histoire de la Patrie* et celle de la ville d'Amsterdam.

Husholf, couronné tant de fois à Berlin, à Harlem, et par la société de Stolp à Leyde : il a fait en outre quatre volumes de *Sermons ;*

Martinez, connu par son *Catéchisme de la Nature ;*

Jérôme de Bosch, célèbre poète latin, et qui a fait entr'autres un poème sur l'Égalité ;

Loosjees, homme de lettres, et libraire à Harlem ;

De Vos, ministre d'Amsterdam, auteur de savans ouvrages, surtout contre l'esclavage des Nègres et le duel. A ces noms honorables, on peut en joindre beaucoup d'autres, dout les écrits composent une partie de la collection Teylerienne.

Les *Doops-Gesinden* ou Mennonites de Hollande, qu'on nomme quelquefois *Teleiobaptistes* ou *Anti-Paidobaptistes*, pour remplacer le nom d'*Anabaptistes*, devenu odieux, ont beaucoup d'affinité avec les Baptistes des îles Britanniques.

Ceux-ci se subdivisent dans leurs opinions à tel point qu'à Glascow on en comptait, il y a quelques années, sept variétés : mais communément on les partage en deux branches ; *Général-Baptistes*, *Baptistes-Indépendans* ou *Univer-*

sels, qui tiennent aux principes d'Arminius, et la plupart Sociniens; et les *Particular-Baptistes*, qui tiennent aux dogmes du Réformateur Genevois. A la première classe appartenait le docteur James Foster, connu par sa *Défense de la Révelation contre Tyndal*.

Les anciens Baptistes ne reconnaissaient le baptême valide qu'autant qu'il était conféré par eux; en conséquence ils l'administraient de nouveau à tous ceux qui s'agrégeaient à leur société, quel que fût leur âge : de là leur vint le nom d'*Anabaptistes*, *Rebaptisans*, que l'habitude leur a conservée, quoiqu'actuellement ils ne contestent plus la validité du baptême reçu dans les autres communions par les adultes qui ont pu répondre personnellement; il serait plus exact de les nommer avec quelques auteurs *Anti-Paidobaptistes* ou *Opposés au baptême des Enfans*. Leurs disputes se réduisent à deux points : 1°. Doit-on baptiser les enfans? 2°. Comment doit-on baptiser?

Sur le premier article, ils sont en opposition avec toutes les sociétés Chrétiennes, qui sont Paidobaptistes, c'est-à-dire, qui baptisent les enfans (les Quakers exceptés, parce qu'ils n'ont aucun sacrement). Au commencement du dix-huitième siècle, la discussion à cet égard fut très-vive entre John Gale, Général-Baptiste, et le docteur Wal, qui soutenait le baptême des enfans. Elle s'est renouvelée récemment entre

Abraham Booth et le docteur Williams : beaucoup d'autres écrivains, et surtout John Martin, ont pris part à cette querelle et à celle dont nous allons parler.

Evans prétend que la discussion a moins pour objet de savoir s'il faut baptiser les enfans ou les adultes, que d'examiner si un individu doit recevoir ce sacrement d'après une profession de foi émise par lui-même, ou par l'intermédiaire d'un autre qui devient sa caution, son parrain. Tel est l'objet traité dans les lettres de Foot, Général-Baptiste de Bristol, adressées à l'évêque Hoadley. Mais faut-il une profession de foi déterminée ? ou suffit-il de se dire adhérent au Christianisme, sans spécifier les dogmes qu'on admet ? C'est un autre point de difficulté entre les Baptistes qui, d'ailleurs, contestent entre eux sur la forme du baptême par aspersion ou par immersion.

Un parti mitoyen veut qu'on admette à la cène tout baptisé, quelle que soit la manière dont il l'a été. Beaucoup d'écrits ont paru sur cette admission, combattue par Killingworth et Abraham Booth, défendue par John Bunyan, Charles Bulkely, John Wiche, ministres des Général-Baptistes à Maidstone, et Robinson de Cambridge, le même qui a publié en anglais une *Histoire du Baptême*.

La plupart des Baptistes Anglais regardent comme essentielle la profession de foi person-

nelle et l'immersion. Quarante-huit individus des deux sexes furent baptisés de cette manière, il y a quelques années, à Wkitt-les-Ford, à sept mille de Cambridge, dans un gué de la rivière. Le service fut célébré par le docteur Gifford, de la société des Antiquaires de Londres. Evans a cru devoir relater en détail cette solennité, qui fut, dit-il, très-édifiante (1).

Un petit troupeau de Baptistes se nomment *Sabbatariens* ou *Sabbataires*, parce qu'ils observent le sabbat, qu'ils prétendent n'avoir jamais été abrogé et qui seul est obligatoire : le ministre Cornthwaile soutint cette opinion en 1740 par plusieurs écrits. Sur le même sujet Chandler a fait deux discours ; Kennicot un sermon et un dialogue ; Aumer une dissertation, et Palmer un traité. Ils ont deux chapelles à Londres ; mais leur nombre est tellement diminué que Wendeborn, sur la fin du siècle dernier, annonçait leur extinction prochaine (2).

Les Sabbataires de Pensilvanie eurent pour chef George Keith, qui, en 1691, forma un schisme parmi les Quakers, et dont les sectateurs adoptèrent le baptême et la cène, en conservant le langage, le costume et les mœurs des Quakers ; d'où leur vient le nom de *Quakers-Baptistes*. Les Tunkers sont également Sabbataires.

---

(1) Evans page 138.
(2) Wendeborn, Tome II, page 404.

En 1793, on comptait dans les États-Unis neuf cent cinquante-six églises de *Particular-Baptistes*; vingt de *Général-Baptistes*; douze de *Baptistes-Sabbataires*, et quelques autres congrégations de cette secte, avec des nuances différentes (1).

On ne cite qu'une congrégation de Baptistes, nommés *Open Communion Baptistes*, qui distribuent la cène à quiconque se présente. Il n'en est pas de même chez les autres, qui ne regardent comme baptisés que ceux qui ont reçu l'immersion, quoiqu'ils admettent quelquefois des ministres d'autres sectes pour prêcher et même concourir à l'ordination de leurs ministres (2). Morse nous apprend que parmi ceux qu'on nomme *Mennonites* en Amérique quelques-uns portent leur barbe, pratiquent le lavement des pieds, et repoussent de leurs assemblées ceux qui ont des boucles à leurs souliers ou des poches à leurs habits.

Depuis quelques années, les Baptistes d'Angleterre, et surtout ceux d'Amérique, ont beaucoup écrit sur le baptême des enfans, que la plupart soutiennent n'avoir pas été formellement prescrit par Jésus-Christ, et ne devoir être donné que par immersion; d'autres approuvent le baptême des enfans, même par aspersion.

---

(1) Morse, Tome I, page 274.

(2) *Ibid.*

Les Baptistes Anglais et Américains déploient tous leurs efforts pour faire des prosélytes. Dans les deux pays ils publient des journaux ecclésiastiques de leur secte. Ceux d'Amérique, dont la principale congrégation est à Germantown, au nombre d'environ quatre mille, ont formé une société de missionnaires; leur zèle, borné aux matières purement religieuses, n'a causé aucun trouble.

Dans un pamphlet pseudonyme, publié en Amérique contre la mémoire du colonel Hamilton, tué en duel par Burr, on accuse le défunt d'avoir voulu établir une Église nationale. On stimule, dit l'auteur, les Baptistes et les Méthodistes à crier que la Religion est en danger, à calomnier Jefferson comme s'il était un incrédule, parce qu'il maintient la plus stricte égalité civile entre les cultes, et qu'il n'interpose son autorité en faveur d'aucun (1).

Rien de plus fougueux, de plus immoral que les premiers Anabaptistes; rien de plus paisible que leurs descendans actuels dans les deux Mondes; ils ont abjuré cet esprit de vertige qui déshonora leurs fondateurs, et causa tant de ravages. Soumis aux lois, respectueux envers

---

(1) Voyez *The Hamiltionad or an extinguisher for the royal faction of New England*, etc., By Anthon Pasquin, *in*-8°., page 52 et suiv. (Pasquin est un Pseudonyme).

les magistrats, ils se bornent à soutenir, avec raison, que les droits de la conscience sont indépendans de toute autorité civile. Respectables par leurs mœurs, leur loyauté, il est presque inoui qu'aucun Baptiste ait encouru une peine afflictive; ils sont laborieux, économes, bons cultivateurs, simples dans leurs maisons et leurs costumes, comme les Quakers et les Moraves avec lesquels ils ont beaucoup d'affinité; ils insistent sur l'amour des ennemis, et regardent la guerre comme une dégénération de l'espèce humaine. Puissent à cet égard tous les Chrétiens leur ressembler! Cet éloge, commun à tous les Baptistes, comprend dès lors ceux de France, vulgairement appelés *Anabaptistes*, par lesquels on finira cet article.

Enfans pacifiques d'ancêtres turbulens, ils sont les restes 1°. de ceux qui, au seizième siècle, furent expulsés de la Suisse, où l'on en trouve encore dans l'Emmenthal, canton de Berne; 2°. de ceux qui furent bannis de Strasbourg par le magistrat, en 1546.

Disséminés au nombre peut-être d'un millier dans ce qu'on appelait *Alsace*, *Lorraine Allemande*, et quelques départemens voisins, leur principale résidence est dans les Vosges, à Salm, jadis chef-lieu de la principauté de ce nom, où les voyageurs vont visiter les restes curieux de l'ancien château. Au pied de cette montagne et de celle du Donon est situé le

hameau de Salm, exclusivement habité par des Anabaptistes : très-peu s'occupent des arts, presque tous sont voués aux travaux champêtres ; ils sont industrieux, surtout pour la préparation des fromages. Desmarest, de l'Institut National, a décrit leurs procédés dans l'Encyclopédie Méthodique ; ils excellent dans l'art d'élever, de soigner le bétail : aussi les propriétaires de nombreux troupeaux de vaches les confient, de préférence, aux Anabaptistes, qui sont également bons agriculteurs ; Pezay, auteur des *Soirées Alsatiennes*, se répand en éloges sur la tenue de leurs fermes.

Ils portent barbe, n'ont ni boucles, ni boutons : les cheveux sont tressés autour de la tête chez les femmes ; à tresses pendantes chez les filles : toutes affectionnent le petit bonnet noir et le mouchoir de même couleur. Les hommes se soumirent avec peine à porter la cocarde tricolor, lorsqu'on leur en fit une obligation. Ils saluent en ôtant leur chapeau, ne tutoient pas comme les Quakers ; mais comme eux, ils s'abstiennent du serment et de porter les armes. La Convention, le 15 août 1793, voulait les y contraindre : ils proposèrent en échange de faire des charrois ; ce qui fut renvoyé à un Comité, puis accepté. Cependant quelques-uns de leurs conscrits ont préféré de servir, plutôt que de se faire remplacer. Ils répugnent à remplir des fonctions civiles ou politiques, quoiqu'ils les

regardent comme licites : ils n'ont pas acquis de biens nationaux ; et l'on remarque, à leur éloge, qu'ils n'ont pas, comme tant d'autres, payé ou plutôt volé leurs créanciers en s'acquittant avec des assignats qui n'étaient plus au pair du numéraire.

Les Anabaptistes s'interdisent communément l'usage du tabac, s'abstiennent des jeux de cartes et des instrumens de musique, n'ont point de peintures, évitent les procès, ont soin de leurs pauvres, relèvent la fortune de leurs frères accablés par des revers qui ne sont pas le résultat de l'inconduite. C'est une classe d'hommes en général très-ignorans, mais probes, sobres, et de mœurs régulières. S'il arrive qu'une fille s'oublie au point de devenir mère, on lui coupe les cheveux. Elle est soumise à demander publiquement pardon de son scandale à l'Église ; même punition est infligée aux voleurs. Ils épousent rarement hors de leur secte. Les cérémonies du mariage sont très-simples : le ministre reçoit le consentement des conjoints, lit le texte de la Genèse sur la création de la femme, et fait un petit discours. Le divorce est très-rare, et ne peut avoir lieu que pour cause d'adultère.

Trois fois l'an ils s'abstiennent de viande ; à Pâque, Pentecôte, et Saint-Barthelemi. Ils baptisent, par aspersion, à l'âge de onze ou douze ans les enfans, qui répondent la main sur le

cœur : cette obligation de répondre par soi-même leur paraît tellement essentielle, que sans cela le baptême serait réputé invalide, et qu'ils le réitéreraient sur un individu qui voudrait s'agréger à leur secte. Aux funérailles, ils ne chantent pas; mais le ministre fait quelques réflexions sur la briéveté de la vie. Dans leur office, qui se compose surtout de prières faites à genoux et de cantiques, il explique la Bible et s'attache particulièrement à l'Apocalypse : ils doivent prier trois fois le jour; le matin, à midi et le soir. Catrou s'est trompé en disant que les Baptistes n'ont pas de temples : ils en ont à peu près dans tous les pays; et son assertion n'est vraie qu'à l'égard des Anabaptistes Français, à raison de leur petit nombre et de l'exiguité de leurs moyens. Il est même rare qu'ils aient un lieu fixe pour leurs assemblées religieuses; la plupart sont ambulantes.

La seule liturgie reçue parmi eux est consignée dans un petit livre *in*-12 intitulé : *Confession de Foi Chrétienne des Chrétiens sans défense, connus dans les Pays-Bas sous le nom de* MENNONITES, traduite d'une édition allemande de 1711, et imprimée en 1771, sans nom de lieu. Cette Confession, rédigée à Dordrecht en 1632, fut approuvée par ceux d'Alsace en 1662. A la suite est un sermon prêché en 1750 à Altona, par un de leurs ministres. On voit dans cette Confession

de foi qu'ils approuvent le lavement des pieds (1), et qu'ils ont des diaconesses. La prière du soir est suivie d'une autre très-courte, dans laquelle ils demandent à Dieu de les garder en disant : *Fais camper les Saints Anges autour de nous* (2).

Dans le cours de la terreur révolutionnaire, les Protestans furent très-peu inquiétés ; les Juifs et les Anabaptistes ne le furent jamais. Le fléau de la persécution tomba sur les Catholiques.

LES BORRÉLISTES.

LES BORRÉLISTES, oubliés par Pluquet, ont un article dans la *Religion des Hollandais* (par Stoup) (3).

« Les Borrélistes ont pris leur nom de *Borrel*, le chef de leur secte, qui était versé dans les langues hébraïque, grecque et latine ; il était frère de Borrel, ambassadeur de la république en France. Les Borrélistes ont la plupart des opinions des Mennonites, quoiqu'ils ne fréquentent pas leurs assemblées. Leur vie est sévère ; ils font beaucoup d'aumônes, et s'acquittent soigneusement des devoirs de Chrétien ». Com-

(1) Voyez art. XI, page 28.

(2) Voyez page 79.

(3) *In*-12. Paris, 1673, p. 82 et suiv.

ment concilier cette assertion de Stoup avec ce qu'il ajoute? « Ils ont en aversion les temples, » l'usage des sacremens, des prières publiques » et de tout culte extérieur ».

Ils soutiennent que toutes les églises ont dégénéré de la pure doctrine, parce qu'elles ont souffert que la parole infaillible de Dieu contenue dans l'Ancien et le Nouveau-Testament, ait été corrompue par les explications de docteurs faillibles, qui veulent faire considérer leurs catéchismes, liturgies, sermons, comme émanés de Dieu. Ces sectaires soutiennent qu'il ne faut lire que la Bible, sans y ajouter aucune explication humaine, et sont disposés à recevoir dans leur communion tout homme qui admet ces principes.

Les Borrélistes, comme tant d'autres sectes obscures et éteintes, obtiennent à peine une mention dans l'histoire.

VERSCHORISTES ou HÉBREUX, ET HATTÉMISTES.

Les *Verschoristes* et les *Hattemistes*, sectes obscures et concentrées en Hollande, appartiennent à la fin du dix-septième siècle, mais bien plus au dix-huitième.

Jacob Verschooren, né à Flessingue, commença à dogmatiser en 1680, et forma une espèce de religion entachée des systèmes de Spinosa et de Cocceïus, qui, outrant les idées adoptées sur le caractère figuratif de l'ancienne alliance, n'y voyait que des types.

Pontian de Hattem, mort en 1706, d'abord ministre en Zélande, puis déposé pour son attachement aux idées de Spinosa, fut le chef des Hattemistes.

Les Verschoristes et les Hattemistes professaient extérieurement le Calvinisme; mais abusant de la doctrine de l'Église réformée sur les décrets absolus, ils donnaient la main aux Fatalistes, et prétendaient que tout est soumis à une invincible nécessité. « Ce principe posé, ils nièrent la distinction naturelle entre le bien et le mal moral, ainsi que la corruption de la nature humaine : d'où ils conclurent que l'homme n'est pas obligé de travailler à se corriger et à se perfectionner, en obéissant à la loi divine; que toute la religion consiste à être passif, et que tous les préceptes de Jésus-Christ peuvent se réduire à celui-ci, « que nous nous soumettions avec plaisir et patience à tout ce qui arrive par la volonté divine, et que notre seule étude soit de conserver notre ame dans une tranquillité parfaite ».

Voilà ce que les deux sectes avaient de commun.

Voici ce qui leur était particulier. Hattem affirmait que « Jésus-Christ n'avait pas proprement satisfait à la justice divine, ou expié les péchés des hommes par ses souffrances et par sa mort; mais qu'il nous avait seulement fait connaître, par sa médiation, qu'il n'y avait rien en nous qui pût offenser la Divinité, et que c'était ainsi qu'il justifiait ses serviteurs, en les présentant sans tache au tribunal de Dieu ».

Divers écrits publiés en 1733, concernant les Hattemistes, ajoutent qu'ils regardent tous les péchés comme imaginaires. Adam n'a pas péché, il a seulement cru pécher. Jésus-Christ nous a délivrés de cette imagination; et s'il existe un péché, c'est de croire que quelque chose est péché (1). De telles maximes, réduites en pratique, seraient subversives de la morale. Cependant on ne leur imputa jamais de prêcher directement le vice : ils avaient même pour maxime, que Dieu ne punit pas les hommes pour leurs péchés, mais par leurs péchés. C'est reconnaître implicitement la possibilité et même la certitude de châtiment en cette vie, et dans la vie future.

Les Verschoristes étaient aussi appelés *Hébreux*, parce qu'ils regardaient l'étude de la langue Hébraïque comme nécessaire à quiconque veut être Chrétien; et chez eux, les deux sexes s'y

---

(1) Voyez *Acta Historico-Ecclesiastica*, Tome I, page 361; et Tome VI, page 1068.

appliquaient avec une égale ardeur. Le plus grand nombre des individus composant cette secte, étaient des femmes : elle était même présidée en 1733, à Leyde, par une Marie Vos, chez laquelle se tenaient les assemblées religieuses (1).

Les Hattemistes et les Verschoristes, quoique très-rapprochés pour la doctrine, ne se confondirent jamais, malgré les efforts de Hattem pour opérer leur réunion.

Mosheim assure qu'à l'époque où il écrivait, c'est-à-dire, vers le milieu du siècle dernier, ces deux sectes existaient encore, quoiqu'elles ne portassent plus le nom de leurs fondateurs. Il paraît qu'elles sont éteintes actuellement ; leur existence prouve la vérité de ce que disait Honert : *S'il prenait fantaisie au diable d'établir une école en Hollande, il y trouverait des disciples.*

LABADISTES.

LES LABADISTES ont pris leur nom de Jean Labadie, né dans le midi de la France en 1610. Pendant quinze ans, il fut de la Société des Jésuites, qu'il quitta malgré eux, car il est faux

---

(1) Voyez *Acta*, Tome I, p. 360; et T. VI, p. 1060.

qu'ils l'aient chassé ; et Gmeiner, après Mosheim, n'aurait pas répété ce mensonge (1) s'il avait lu dans Niceron les Lettres de Goujet (2) : elles prouvent que Labadie ayant plusieurs fois sollicité sa sortie des Jésuites, qui la lui refusèrent, obtint enfin un congé honorable en 1639. Il n'est question que de rétablir la vérité des faits ; car cela ne prouve rien contre la Société, pas plus que ne prouvent contre des hommes distingués les liaisons momentanées de Labadie avec eux, tels que l'abbé de Saint-Cyran, Jean-Baptiste Gault, évêque de Marseille, dont le clergé de France a sollicité la canonisation. Labadie entra ensuite chez les Carmes, où il resta peu de tems ; puis il apostasia, devint ministre Calviniste, successivement à Montauban, Orange, Genève, Middelbourg, et fut déposé par le synode de Dordrecht. C'est alors qu'il se fit chef de secte, et prétendit réformer les Réformés eux-mêmes.

Turbulent, visionnaire, hypocrite, subjugué par une imagination ardente et des passions lascives, Labadie avait laissé partout les traces et les souvenirs des égaremens de son esprit et de son cœur.

---

(1) Voyez *Gmeineri Xaverii Epitome Historiæ Ecclesiasticæ, Novi Testam.*, 2 vol. *in*-8°. Græcii, 1783. Voyez Tome II, page 578.

(2) Niceron, etc., Tome XX, page 140 et suiv.

Il avança comme point doctrinal, que Dieu peut tromper les hommes, et que plusieurs fois il a usé de ce pouvoir; que la Bible, insuffisante pour instruire les Chrétiens, doit avoir pour supplément, l'*Inspiration intérieure;* que la véritable Église ne connaît pas de rangs ni de subordination; que les biens doivent être communs; que dans l'état de contemplation, on ne doit pas s'inquiéter des mouvemens du corps.

Soit comme prêtre Catholique, soit comme ministre Protestant, Labadie, qui avait toujours montré beaucoup de propension à diriger des dévotes, admettait dans la pratique les conséquences de son principe quiétiste, et tous les excès reprochés aux sectateurs de Molinos. Une foule d'anecdotes scandaleuses citées dans divers auteurs prouvent que, suivant l'expression de Niceron, il commençait par l'esprit et finissait par la chair.

Labadie, secondé par Yvon et du Lignon, qui étaient les plus remarquables de ses disciples, réunit à Middelbourg une petite église, qui bientôt se grossit d'une foule d'adhérens des Provinces-Unies. Avec eux, il passa de Middelbourg à Amsterdam; puis en 1670 à Herwerden en Westphalie, sous la protection de la princesse Élisabeth, fille de l'électeur Palatin. Elle était entièrement préoccupée des systèmes de Labadie, ainsi que la célèbre Mlle. Schurman. Celle-

ci le suivit partout. Il avait tenté, mais sans succès, de se lier avec la fameuse Bourignon, dont les rêveries furent réduites en système par Poiret.

La secte ayant été chassée de Herwerden, se transporta en 1672 à Altona, où deux ans après, mourut Labadie. Alors le troupeau diminué retourna en Hollande, et se fixa à Wiewert.

Walchius (1) donne le catalogue des écrits publiés par les défenseurs et par les antagonistes de Labadie. Henri Bolingbroke, qui était commis à Surinam, assure que le premier noyau de la colonie à Paramaribo fut formé par une Société de Refugiés Français; une de Labadistes (2), et deux sectes Juives.

Dans l'*Histoire des Cérémonies Religieuses*, on lit que les restes du Labadisme subsistaient dans les provinces de Frise et de Groningue (3). Chauffepié révoque en doute cette assertion; il ne croit pas qu'il existe encore de Labadistes proprement dits, quoiqu'il y ait parmi les Réformés d'Hollande des dévots qui, à beaucoup d'égards, partagent leurs idées. On assurait dernièrement que vers Crévelt, cette secte s'était maintenue; des renseignemens certains attestent

---

(1) Walchius, Tome II, pages 48-54.

(2) Voyez *A Voyage to Demerari*, etc., 1808. London, page 73.

(3) Voyez Tome IV, page 324.

le contraire : ainsi les Labadistes n'ont plus d'église visible ; mais en Allemagne, en Hollande, et même en France, il est encore un certain nombre d'individus qui, doués d'ailleurs de vertus et de connaissances, admirent les rêveries de Labadie, Boehm, Jeanne Léade, Swedenborg, Poiret, la Bourignon, etc.

RHINSBOURGEOIS

OU

COLLÉGIENS.

L'AUTEUR de l'ouvrage intitulé : *Cérémonies Religieuses de tous les Peuples du Monde*, prétend qu'on doit distinguer les *Collégiens* des *Rhinsbourgeois* ; et par une singularité remarquable (1), lui-même les confond ensuite.

Deux sectes Protestantes ont long-tems divisé la Hollande ; 1°. les partisans d'Arminius, appelés de son nom *Arminiens* ou *Remontrans*, à cause d'une remontrance qu'en 1609 ils présentèrent aux États ; 2°. les Calvinistes-Rigides, nommés *Contre-Remontrans* et *Gomaristes*, comme attachés à la doctrine de Gomar, antagoniste d'Arminius.

---

1) Tome IV, page 391 et suiv.

Les Arminiens, espèce de Pélagiens modernes, nient la prédestination gratuite et l'efficacité de la grace par elle-même : la plupart de leurs descendans, à peu près Sociniens et Universalistes, rejettent le péché originel et l'imputation de la justice de Jésus-Christ. Les Arminiens, écrasés au synode de Dordrecht par les Gomaristes triomphans et persécuteurs, furent obligés de fuir ou de cacher leurs sentimens : l'interdiction du culte public les réduisit au culte domestique. Cette intolérance fit naître la secte des *Collégiens* vers l'an 1629. Trois frères Arminiens dont le nom de famille était *Codde* ou *Van der Codde*, paysans des environs de Leyde, ennemis des controverses, mais versés dans les matières théologiques, imaginèrent de suppléer à l'absence du culte public en formant à Warmond, près Leyde, sous le nom de *Collége de Piété*, une espèce de club ou conventicule. Pour y être admis, il suffisait de confesser que Jésus-Christ est le Messie; que la Bible est divinement inspirée. Là on ne reconnaissait aucune hiérarchie : chaque membre (les femmes exceptées) pouvait prêcher et discuter tous les objets qui sont du ressort de la conscience. La liberté des opinions n'était pas liée par des formulaires, des symboles, des catéchismes.

Cette espèce de culte se propagea; et d'autres *Colléges*, au nombre de dix-huit, se formèrent en plusieurs villes de Hollande. Ceux de Roter-

dam et d'Amsterdam furent déchirés en 1688 par des divisions qui ne s'éteignirent qu'en 1700.

Les sociétaires étaient dans l'usage de se réunir chaque semaine, le dimanche et le mercredi; deux fois l'an, à la Pentecôte et le dernier dimanche d'août. Les Collégiens se rendaient individuellement ou par députation à Rhinsbourg, village situé comme Warmond à peu de distance de Leyde; et là, pendant trois ou quatre jours, on faisait des prières, des sermons médités ou improvisés.

On chantait des cantiques, on lisait l'Écriture-Sainte, on célébrait la cène, on administrait aux nouveaux agrégés le baptême par immersion comme chez la plupart des Baptistes d'Angleterre : pour cet objet on avait construit à Rhinsbourg un grand bassin en maçonnerie. Les Collégiens de la Frise, trop éloignés de Rhinsbourg, tinrent pendant quelque tems des assemblées annuelles à Lewarden.

Les Collégiens n'ayant ni symbole particulier, ni catéchisme; n'exigeant d'autre profession de foi que de reconnaître Jésus-Christ pour l'envoyé de Dieu, et de conformer ses mœurs aux préceptes des Saintes-Écritures, ouvraient la porte aux différentes sectes; ce qui leur amena surtout des Mennonites, des Sociniens, puis des sectateurs de l'illuminé Poiret, mort à Rhinsbourg en 1719 : quelquefois ils furent appelés *Poiretiens*, et même *Prophètes*, parce que,

fondés sur quelques textes de la Bible qu'ils interprétaient à leur manière (1), ils se prétendaient gratifiés d'inspirations et de révélations particulières (2).

Dans un ouvrage publié en 1803, Gmeiner parle des Rhinsbourgeois comme s'ils existaient encore (3). Leur société, qui depuis long-tems déclinait, s'est éteinte vers la fin du dix-huitième siècle : les membres qui la composaient se sont affiliés les uns aux Arminiens, les autres aux Mennonites; deux sectes qui entre elles ont beaucoup d'affinité (4).

SOCIÉTÉ
DE
CHRISTO-SACRUM.

LA réunion des diverses sociétés religieuses est en morale ce que la pierre philosophale est en physique. Cependant des réunions partielles se sont opérées dans les sectes Protestantes : il y a même entre elles une tendance à une entière fusion depuis qu'on affiche l'indifférence sur le dogme, pour ne s'attacher qu'à la morale. Tel

---

(1) Act., II, 17-18; et XXII, 9. 1. Corinth. XIV, 1., etc.
(2) Voyez Baumgartens, pages 1126 et suiv.
(3) Gmeiner, Tome II, page 576 et suiv.
(4) Lettre de M. De Vos, du 29 octobre 1806.

est le but de la société *Christo-Sacrum*, fondée en 1801 à Delft par Onder de Wingaard, ancien Bourguemaître de cette ville, homme d'esprit incité secrètement, dit-on, par des Mennonites, ennemis des Réformés : quoiqu'on y trouve des disciples de Calvin et de Luther, les Mennonites sont cependant les plus nombreux. Les membres de cette agrégation répètent sans cesse qu'ils ne sont pas une *secte*, mais une *société* dont le but est de rapprocher toutes les religions. Elle admet quiconque croit à la divinité de Jésus-Christ, à la rédemption du genre humain opérée par les mérites de la passion du Sauveur. La société commença par quatre membres, s'éleva ensuite à deux ou trois mille : jusqu'à présent ils n'ont de culte public qu'à Delft. Leur temple est orné d'une manière assez élégante : trois chaires, et autant de pupitres qui s'élèvent graduellement, sont destinés pour ceux qui lisent, qui entonnent, qui prêchent.

Le culte est divisé en culte d'adoration et d'instruction. Le premier a lieu tous les dimanches, vers cinq ou six heures du soir; on y expose surtout les grandeurs de Dieu manifestées dans les merveilles de la création. Le culte d'instruction a lieu tous les quinze jours, également le soir; on y développe les principes de la religion révélée. On célèbre la cène six fois par an; les assistans sont prosternés pendant la prière et la bénédiction.

La société a publié quelques opuscules, dont le premier offre au frontispice l'emblême qu'elle adopte; c'est une croix placée sur l'Évangile et le Décalogue, et appliquée sur une couronne de palmier dans laquelle sont inscrites en hollandais ces paroles de Jésus-Christ : *Je suis la voie, la vérité et la vie; personne ne vient à mon père que par moi* (1).

Cette société paisible est probablement la plus récente de toutes les agrégations religieuses multipliées à l'infini dans le sein du Protestantisme, et qui en partagent les métamorphoses. Un voyageur récemment arrivé de Hollande annonce que la société est dissoute.

SCHWENCKFELDIENS.

GASPARD SCHWENCKFELD, contemporain de Luther dont il adoptait la doctrine, n'en différait que sur quelques points. Par exemple, Schwenckfeld prétendait que pour trouver le sens de ces mots : *Ceci est mon corps*, il fallait les intervertir de cette manière, *mon corps est ceci;*

---

(1) Voyez *Het Genoot-schap Christo Sacrum* Delft, *in*-8°. Te Leyden, 1081. *Bericht Angaande de Enwiding, van Het Kerkgebouw des Genoot-schap Christo Sacrum*, etc. *in*-8°. Te Delft, 1802.

c'est-à-dire, *comme ce pain est une nourriture réelle pour le corps, de même ce sacrement est une nourriture pour l'ame.* Il niait l'efficacité de la parole extérieure, et l'accordait à la parole intérieure, qui n'est autre que Jésus-Christ même. Quoique le Rédempteur en tant qu'homme soit créé, il prétendait qu'il ne fallait plus l'appeler *créature*, depuis l'union de la nature humaine à la nature divine, pour ne pas ravaler sa gloire.

Les partisans de Schwenckfeld formèrent en Silésie, dans le comté de Glatz et quelques autres provinces, des églises séparées qui subsistent encore, dit Baumgartens (1). Mais une partie des Schwenckfeldiens sont allés s'établir en Amérique : Morse déclare qu'il ne connaît pas leur doctrine, et qu'ils ont encore des églises en Pensilvanie, où divers fanatiques se sont amalgamés avec eux.

---

(1) Voyez Baumgartens, page 1057, et suiv.

FRÈRES MORAVES,

OU

FRÈRES DE L'UNITÉ,

ZINZENDORFIENS, HERRNHUTERS.

Les frères de Moravie et de Bohême descendent de l'Eglise Grecque : telle est l'assertion de Jean Lorets, qui a publié l'*Exposition des Principes et de la Discipline des Frères de la Confession d'Ausgbourg* (1). Il s'est dispensé prudemment de citer les autorités au moyen desquelles il prétend suivre à travers les siècles la filiation et l'histoire de ce chétif troupeau; resserré dans un petit coin du Nord, il ne présenta jamais la majestueuse visibilité de cette église à laquelle son divin fondateur appelle toutes les nations. On conçoit que Lorets se rattache comme Basnage, Beausobre, et en général les Protestans, aux sociétés Hussites et Vaudoises.

Quelques descendans des anciens Moraves, persécutés dans leur pays, se réfugièrent en 1721, et trouvèrent protection à Berthelsdorf, village

(1) *In*-8°., 1794, à Neuwied-sur-le-Rhin.

appartenant au comte Nicolas-Louis de Zinzendorf, en Haute-Lusace. L'année suivante ils commencèrent à élever quelques maisons, non loin de ce village. Telle fut l'origine de l'établissement nommé *Herrnhuters* (gardiens du Seigneur) : il s'accrut par l'arrivée de quelques autres Moraves, persuadés que c'était là où ils devaient, dit Lorets, *asseoir leur pied*; (1). Zinzendorf, doué d'une imagination bouillante, et qui à l'âge de vingt-un ans avait, suivant Castillon, éprouvé tous les orages de passions ardentes, se fit chef de la secte : ou plutôt, il mérita le titre de fondateur par la forme nouvelle qu'il lui donna, surtout en y insinuant l'esprit du Piétisme; car il était un des admirateurs de Spéner, qui avait laissé de profonds souvenirs et beaucoup de disciples à Halle en Saxe. Zinzendorf paraît avoir été tourmenté, dès sa tendre jeunesse, par le désir d'être chef de secte : il n'était encore qu'étudiant dans cette ville, lorsqu'il créa *l'ordre de la Graine de Moutarde*, (*Senf-Korn Orden*) qui avait pour emblême un *Ecce homo* , avec l'épigraphe *Nostra medela* (2). Une parabole de l'Évangile compare le royaume des cieux à cette

---

(1) Voyez Lorets, page 9.

(2) Voyez *Kurzge fasste Lebens*, *Geschichte Nicolaus Ludwig Grafen von Zinzendorf*, etc. Von. Jo. Chr. Duvernoy, *in*-8°. Barby, 1793, page 7.

plante (1), dont les accroissemens lui paraissaient le présage figuratif de ceux que prendrait sa société, à laquelle il appelait des gens de toute religion (2).

A cette époque remonte sa liaison intime avec un Suisse, qui le seconda puissamment : c'est le baron ou comte de Walteville; car Lorets lui donne ces deux qualités dans la même page (3).

Spangenberg, né en 1704, et qui à Halle se brouilla avec les directeurs de l'*Orphanotropheion*, devint aussi l'un des plus ardens sectateurs de Herrnhutisme, qui vénère sa mémoire (4).

Zinzendorf n'épargna ni soins, ni dépenses pour l'intérêt de la secte à laquelle il attachait sa réputation; publia divers opuscules; voyagea dans plusieurs pays de l'Europe, aux îles et dans le continent de l'Amérique; envoya des missionnaires, voulut même convertir les Juifs : mais il abandonna ce projet en pensant que l'époque de leur entrée dans le Christianisme, n'était pas encore arrivée (5). Il mourut en 1760, regardé comme le fondateur de l'*Unité des Frères*, qui,

(1) Voyez Marc, IV, 31.

(2) Voyez *Acta Historico-Ecclesiastica*, Tome VI. page 235 et suiv.

(3) V. Lorets, page 99.

(4) Voyez *Leben August. Gottlieb Spaugenberg's Bischof der Evangelischen Brüder-Kirche*, Von Risler, *in*-8°. Barby, 1794.

(5) Voyez Duvernoy, page 104.

par reconnaissance, a donné aux trois filles du comte, soixante-douze mille dollars, en s'astreignant à leur payer, ou à leurs héritiers, la rente de cette somme jusqu'au remboursement du capital.

Les Moraves formèrent des colonies, et se répandirent dans la Silésie et le Brandebourg. En 1771, sur les confins des duchés de Jutland et de Sleswick, ils fondèrent Christianfield, qui compte actuellement sept cents individus, tous de la même secte (1). On cite en Allemagne leurs établissemens de Neuwied-sur-le-Rhin, Barby, Neudittendorf, entre Erfut et Gotha; ils en ont un petit dans la principauté de Neuchâtel en Suisse, et plusieurs en Hollande, dont le plus considérable est celui Zeist, à un miriamètre d'Utrecht.

Dès l'an 1738, ils érigèrent une chapelle à Londres, et eurent quelques liaisons avec les Méthodistes. Zinzendorf, venu en Angleterre trois ans après, fit cependant des tentatives infructueuses pour engager Wesley, l'un des fondateurs du Méthodisme, à se réunir aux Moraves; ce qui n'empêcha pas ceux-ci de faire des prosélytes, et de former divers établissemens. L'auteur de cet ouvrage cite celui de

(1) Voyez *Tableau des États Danois*, par Catteau, 3 vol. Paris, 1802, Tome III, page 40 et suiv.

Tytherton en Wiltshire, moins nombreux, mais peut-être plus intéressant que ceux de Neudittendorf, de Zeist et d'autres qu'il a également visités. En 1801, les Moraves Anglais ont imprimé à Bath une nouvelle édition de leur liturgie (1).

A Neuwied, ils ont publié dans notre langue leurs cantiques et d'autres ouvrages ascétiques pour être répandus en France et faire des conquêtes; mais jusqu'ici à peine ont-ils une centaine de frères à Strasbourg, quelques-uns en moindre nombre à Mulhausen et à Paris.

En 1750 les chefs Moraves avaient demandé au patriarche de Constantinople qu'il leur facilitât les moyens d'aller prêcher en Orient (2). Ils ont une colonie à Sarepta, sur les bords du Volga. On lit dans je ne sais plus quel voyageur Russe, que là ils sont dégénérés de leur simplicité primitive; ils en ont en Groenland, chez les Eskimaux, sur la côte de Labrador, à Tranquebar, en Guinée, au cap de Bonne-Espérance, parmi les Hottentots, dans les colonies Danoises, de Saint-Thomas, Sainte-Croix, Saint-Jean, et plusieurs autres îles; à Surinam, et dans les États-Unis. Oldendorp, David Cranz et Loeskiel ont

---

(1) Voyez *A Collection of Hymns for the use of the Protestant Church of the Brethren*, in-8°. Bath, 1801.

(2) Voyez *Acta Histor.*, Tome XIV, page 612.

publié les histoires de ces missions (1), pour lesquelles ils ont imprimé des catéchismes et autres livres élémentaires en langues Groënlandoise et Créole, dans celle des Eskimaux, des Arawack. En 1801, ils avaient environ cent cinquante missionnaires pour vingt-quatre mille prosélytes (2), et vingt-neuf établissemens. Les principaux dans les États-Unis sont Bethléem, bâti sur un terrein acheté par Zinzendorf en 1740; on y compte environ six cents personnes: à dix mille de là, Nazareth en a environ quatre cent cinquante; il y en a trois cents à Litiez: quelques autres sont disséminés dans les États (3). La communauté de biens eut lieu à Bethléem jusqu'en 1762; ils se mirent alors au régime de leurs frères d'Europe.

On doit applaudir à leur zèle pour répandre les connaissances religieuses et morales parmi les Païens et les Nègres. Lorsqu'en 1749 leur évêque, Jean de Walteville, visita les églises des

(1) Voyez *Oldendorps Geschichte der Mission der Evangelischen Brüder*, etc., 2 vol. *in*-8°. Barby, 1777. *Geschichte der Mission der Evangelischen Brüder unter den Indianern in Nord America*, etc., *in*-8°. Barby, 1789.

(2) Voyez *A concise Account of the present Statement of the Mission of the united Brethren*, *in*-8°., 1801. London. Par *la Trobe* qui l'a donné lui-même à l'auteur.

(3) Morse, page 281.

Africains dans les îles Danoises, le gouverneur, en montrant le temple de la Mission, lui dit: « Voilà notre plus forte citadelle. Avant l'existence de cette église, je n'aurais point hasardé de passer une nuit sur ma plantation et hors de la forteresse: aujourd'hui je le puis sans crainte; car s'il se formait un complot parmi les esclaves, ce qui pourtant est moins à craindre depuis qu'ils ont une meilleure manière de penser, ceux qui sont convertis ne manqueraient pas de faire échouer le complot en le découvrant ». Lorets, voyageant dans ces îles en 1784, rend le même témoignage aux Nègres devenus Chrétiens (1).

Avant Lorets, leur système religieux avait déjà été amplement exposé par Spangenberg, dans son livre *Idea fidei Fratrum*, traduit en diverses langues. La corruption originelle de l'homme par la chute d'Adam, et sa justification par le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, sont les deux articles sur lesquels ils insistent le plus; ils admettent l'éternité des peines: ils n'ont jamais varié sur la divinité de Jésus-Christ, qu'ils reconnaissent; et c'est par erreur que l'auteur de cet ouvrage, dans l'édition allemande de son *Histoire de la Théophilantropie*, les a comptés parmi les sectes qui inclinent vers le Socinianisme. En cela ils sont plus fidèles aux principes de la

---

(1) Lorets, page 275 et suiv.

confession d'Ausgbourg, qu'ils ont adoptée, que les Luthériens.

L'unité religieuse, selon eux, ne peut être ébréchée que par le dissentiment de croyance sur les articles fondamentaux. Mais quels sont ces articles? Jamais ils ne furent d'accord sur ce point, la règle de leur foi étant l'Écriture, que chacun interprète à son gré. Lorets met les consciences au large, en déclarant que cette unité ne consiste pas dans la conformité d'idées, mais dans l'unanimité des sentimens du cœur; qu'elle n'est pas l'ouvrage du raisonnement, mais de l'affection (1). Dès lors ils ne trouvent plus d'obstacles à s'associer à d'autres sectes. Telle est la raison pour laquelle ils ont établi des *tropes* ou *classes*, soit pour éviter la confusion par rapport aux divers systèmes religieux, soit pour conserver à chaque membre son droit à l'Église dans laquelle il est né. Il *y* a trois tropes; celui de l'Église Morave, celui de la Luthérienne, celui de la Réformée : sous le trope Morave, sont aussi compris ceux qui, étant d'une communion différente des deux Protestantes, se sont néanmoins joints à l'Unité (2).

Quand une discussion agite les esprits au point de ne pouvoir obtenir un résultat définitif, ils ont recours au sort, surtout lorsqu'il s'agit de

(1) Lorets, page 132.
(2) *Ibid*, page 135.

pourvoir aux places, et d'entreprendre une nouvelle mission; dans le tems de Zinzendorf, le sort fut consulté pour savoir s'ils devaient passer sans restriction dans l'Église Luthérienne, ou conserver leur constitution particulière. Cependant cet usage n'est pas employé indifféremment, ni par tout le monde; mais seulement par les synodes et autres assemblées représentatives. Ils le fondent sur la certitude de leur propre insuffisance, et sur la confiance avec laquelle ils s'abandonnent à la direction de Jésus-Christ, qui a promis assistance à son Église.

A toute heure du jour et de la nuit, il y a quelques personnes des deux sexes chargées de prier pour la société. Le voyageur Bonnet se trompe en disant qu'ils observent le sabbat. Les deux sexes sont séparés à l'église; ils sont grands amateurs de la musique religieuse; leurs cantiques, leurs discours abondent en expressions figurées : quand le zèle se réfroidit, ils tâchent de le ranimer par des *Fêtes d'Amour*; elles consistent, à Zeist, à prendre en commun chacun deux tasses de thé dans le temple.

C'est un axiome que les principes, les réglemens, et non les hommes, gouvernent l'Unité : ainsi les ministres ne font qu'appliquer ces réglemens. Leur hiérarchie se compose d'évêques ou surintendans, de *seniors* ou anciens, de pasteurs ou prédicateurs et de diacres, dont les salaires sont modiques. Liancourt raconte que

l'évêque Morave de Bethléem, dans les États-Unis, faisait des pains à cacheter pour augmenter son bien-être.

Tous les sept ou huit ans ils ont un synode auquel chacun des établissemens d'Amérique et d'Europe envoie un ou plusieurs députés élus par tous les Frères; les autres personnes dont se compose le synode, sont les évêques, les *seniors*, les administrateurs des Tropes, les seigneurs des lieux où ils ont des églises, s'ils sont membres de l'Unité, etc. On y mande même quelques *Sœurs*, pour donner des renseignemens sur les objets qui concernent les personnes de leur sexe; mais elles n'ont pas droit de voter (1).

Ces assemblées sont comme le centre de l'*Unité des Frères*; en elles résident le soin, l'inspection, la direction générale des affaires, la conservation des dogmes, des mœurs, de la discipline; elles ont autorité suprême pour modifier, faire et abroger des statuts sur les mœurs, la discipline, et tout ce qui concerne le régime spirituel et temporel. On extrait les correspondances envoyées des diverses parties du globe; et à la fin de la session, qui dure deux ou trois mois, ces extraits insérés dans un compte rendu de l'état de la Société et des

---

(1) Lorets, page 156.

Missions, sont communiqués et lus dans toutes les églises (1). Avant de se dissoudre, le synode nomme un collége de treize membres, qui siége à une lieue de Herrnhout; il est chargé de nommer les officiers principaux, de régler les missions et les colléges.

Liancourt compare le régime des Moraves à une olygarchie. Outre la division en Tropes, et la subordination hiérarchique, chaque congrégation particulière est distribuée en *Chœurs* déterminés par les différences d'états, d'âge et de sexe, et qui ont chacun une personne pour présider. Il y a les *Chœurs* des hommes, des femmes, des veufs et des veuves, des garçons, des filles, subdivisés en diverses *Classes*. On discerne les filles, les femmes et les veuves par la couleur du ruban; à Zeist et à Neudittendorf, celui des filles est rose, celui des femmes est bleu, celui des veuves est blanc. A la faveur de ce partage en classes, on inculque plus facilement à chacun les devoirs propres de son état.

Aucune Société religieuse ne donne plus, ni peut-être même autant de soin que les Moraves à l'éducation physique et morale des enfans: on s'occupe d'eux, même avant qu'ils soient nés; car c'est pour eux, comme pour les mères, qu'une femme est chargée de surveiller celles qui sont

(1) Lorets; et Liancourt, Tome VII.

enceintes, et de leur donner les conseils convenables. Outre la surveillance des parens et des pasteurs à l'égard des enfans, une autre s'exerce par les Frères et les Sœurs, préposés à l'inspection de ceux de leur sexe; et ces préposés sont eux-mêmes inspectés par les anciens, qui, de tèms en tems, les convoquent pour les encourager, les diriger, et s'informer de la conduite des enfans. Rien n'échappe à la vigilance; les exhortations et les réglemens embrassent même des détails qu'on appelerait minutieux, si quelque chose pouvait l'être quand il s'agit d'éducation. Chez plusieurs communautés Moraves, les enfans reçoivent une éducation commune dans des pensionnats, espèce de couvens avec de grands dortoirs.

Le passage de l'enfance à la puberté, les phénomènes physiques et moraux qui l'accompagnent, sont une crise qui appelle les soins de la vertu éclairée. Écarter les notions et les occasions qui pourraient accélérer cette époque orageuse, et lorsqu'elle arrive préserver l'innocence du naufrage; tel est peut-être le problème le plus difficile à résoudre dans l'éducation. J. J. Rousseau l'a discuté, et résolu à sa manière. Par quelle fatalité la société des Moraves est-elle la seule qui se soit formellement occupée de cet objet, et de quelques autres circonstances de la vie humaine? Ils avouent qu'on ne peut à cet égard établir des règles générales. On rappelle

sans cesse aux parens combien il est essentiel de soustraire les enfans au danger de voir et d'entendre des choses auxquelles on attache souvent très-peu d'importance, qui néanmoins entraînent des conséquences fâcheuses, et dont les effets s'étendent sur toute la durée de la vie. Lorsqu'on ne peut plus échapper à la nécessité de donner aux enfans des notions que réclame cette époque, il faut, disent les Moraves, les pénétrer de la présence de Dieu, tirer ce qu'on leur dit de l'Écriture-Sainte autant qu'il se peut, mettre dans les réponses tant de précision et de clarté, qu'ils n'aient pas besoin d'explication ultérieure, ni de faire eux-mêmes des recherches (1). Chez les Catholiques, le ministère de la confession confié au zèle et à la prudence, est un puissant moyen pour remplir cette tâche délicate; ce n'est point ici le lieu d'entrer dans ce détail, mais c'est le cas de faire admirer cette divine sagesse qui, par un sacrement sanctifiant l'union des époux, repousse ou réprime les écarts des imaginations désordonnées. La même réflexion s'applique à diverses fêtes et cérémonies sur les objets desquelles l'Église étend un voile majestueux qui leur imprime un caractère auguste et commande le respect.

La familiarité entre les deux sexes expose à

---

(1) Voyez Lorets, page 262.

des liaisons qui ne sont pas toujours avouées par la vertu. Dès les premiers tems, les Frères s'occupèrent d'en prévenir les abus : ils furent secondés par les Sœurs filles, qui convinrent entre elles, « de ne prêter l'oreille à aucune pro- » position de mariage qui leur serait faite d'une » manière profane, et non selon les principes » d'une société Chrétienne : elles déclarèrent que » si les anciens de l'Église jugeaient à propos de » donner *une aide* à quelque Frère, et d'en faire » la proposition à l'une d'elles, elle se réservait » le tems d'y réfléchir » : cette déclaration a toujours fait loi (1).

Quand un garçon veut se marier, il s'adresse à l'inspecteur; et soit qu'il désigne la personne à laquelle il veut s'unir, soit qu'elle lui soit proposée par les anciens auxquels la demande est référée, on examine soigneusement si toutes les convenances de mœurs, de caractère, de facultés, de santé, s'y trouvent. On consulte le sort; et si la proposition est approuvée, on la communique à l'inspectrice de la fille, qui la transmet à celle-ci. Quand tout est d'accord, on célèbre le mariage. On voit par-là que les Moraves se marient toujours dans leur secte ; si quelqu'un épousait dans une autre communion, il cesserait d'être membre de l'Unité.

---

(1) Voyez Lorets, page 248.

Ce qu'on vient de lire, conduit à mentionner les imputations sans nombre, qui furent dirigées contre eux en Angleterre, en Hollande, en Allemagne surtout; ce qui fit naître une multitude d'écrits. L'université de Tubingue fut consultée en 1747 sur les Herrnhutes par le duc de Wurtemberg (1). La prévention, si voisine de la calomnie, se montre souvent dans les ouvrages par lesquels on les attaque; les lecteurs honnêtes regretteront, comme l'auteur, que la vérité historique oblige à des détails qu'on voudrait couvrir du voile de la décence.

On les accusa d'établir la communauté de femmes. Chr. Sig. George, qui publia contre eux cinq *Dissertations* imprimées à Wittemberg, fit soutenir en 1755, dans la même ville, une thèse où il dit que chez eux les époux sont des Vice-Christ, parce qu'ils représentent Jésus-Christ, le véritable époux qui a chargé de ses fonctions le genre masculin. Vers la même époque, Jean Stinstra, dans une lettre adressée aux Mennonites, imprimait que, selon les Moraves, Jésus-Christ est l'époux de toutes les sœurs, et les maris n'en sont que les procureurs (2).

(1) Voyez *Acta Hist.*, Tome I, page 708 et suiv.

(2) V. *Lettre Pastorale contre le Fanatisme*, etc., par M. Jean Stinstra, *in*-8°. Leyde, 1752, 2 vol., page 83; page 90 et suiv.

Anquetil du Perron a consigné la même chose dans une note de son *Oupnek'at*. Étant jeune, il avait habité Rhynweck près de Zeist; mais les renseignemens récueillis à Zeist même en 1803, attestent que si ces idées ont eu cours parmi eux, actuellement elles sont effacées.

Jean Stinstra leur reproche encore des cantiques dans lesquels on apostrophe dévotement ce qui s'honorait à Lampsaque. « Les Sœurs, » dit-il, sont exhortées à ne se rappeler qu'avec » des sentimens de vénération des organes sanc- » tifiés chez les femmes par la naissance de Jésus- » Christ, chez les hommes par sa circonci- » sion (1) ». Il se peut que le vice et l'erreur aient exagéré ou dénaturé des idées qu'une piété éclairée doit toujours ramener au respect pour soi-même et pour les bonnes mœurs.

Le style des Moraves dans leurs discours et leur liturgie, leur mysticisme sentimental, l'habitude de ne parler autrefois de Jésus-Christ qu'en le désignant sous le nom de l'*Agneau* (2),

---

(1) Voyez *Lettre Pastorale*, etc., page 83.

(2) Quoique cet emblême touchant soit emprunté de la Bible, le concile *In Trullo*, tenu à Constantinople en 692, considérant la multiplicité des images où saint Jean montrait du doigt Jésus-Christ sous la forme d'un *Agneau*, ordonna qu'à l'avenir on peignît le Sauveur sous la figure humaine, comme plus convenable. Voyez Labbe *Concilior.* Tome VI, canon 82, page 1178; et Fleuri, Tome IX, page 504.

la dévotion à ses plaies, surtout à celle de son côté, servirent de prétexte à d'autres accusations. Stinstra prétend qu'ils ont des erreurs sur la Trinité, qu'ils la concentrent en Jésus-Christ, qu'ils donnent au Saint-Esprit le titre de mère. Selon George, ils nient que Dieu soit le Créateur du ciel et de la terre : il les accuse d'admettre même plus de sept sacremens, et assure que, malgré leur déclaration, ils ne sont pas de la confession d'Ausgbourg. Nicolaï, dans son roman de Sebaldus Nothanker (1), s'efforce de les couvrir de ridicule. On a prétendu que l'Unité des Frères était moins une religion qu'une confédération commerciale, au moyen de laquelle des riches faisaient valoir leurs fonds : le tems a fait justice de ces assertions. Quant à l'emploi affecté du mot *Agneau* (2), Lorets a cru devoir justifier ses co-religionnaires, qui, depuis quelque tems, ont simplifié leur style religieux.

On reprochait encore aux Moraves de vouloir, par une éducation absolument homogène, donner la même trempe à tous les esprits, la même forme à tous les caractères; il avoue qu'en ce genre les Frères ont commis quelques méprises, sur lesquelles l'expérience a rectifié leurs méthodes : cependant ils conservent une sorte

(1) Voyez la *Vie et les Opinions de* Sebaldus Nothanker, par Nicolaï, 2 vol. *in*-12, 1774.

(2) Page 74.

d'uniformité qui tend à garotter les esprits, en les jetant tous dans le même moule. J'ai oui le célèbre Campe soutenir, d'après cela, que dans l'Unité les grands talens seraient toujours très-rares. Le passé vient à l'appui de sa prédiction. Zinzendorf, Wateville, Spangenberg, Gambold, Bossard, Loeskiel, Oldendorp, sont les hommes les plus distingués qu'ait eus la secte; mais non des génies éminens : ils eurent des vertus; ce qui vaut incomparablement mieux. Cependant ceux même qui leur contestent la supériorité des talens, liront toujours avec plaisir les vers touchans et pieux qu'inspirent à l'évêque Morave Gambold, les sons de la cloche; ils lui rappellent le prix et la rapidité du tems, qui dans son sein porte l'infini (1). Cette petite pièce est belle, même à côté du poème de Schiller sur le même sujet.

Un Morave ne peut donner un immeuble en héritage à des enfans, des parens, ou autres personnes, à moins qu'ils ne soient membres de l'Église, et que les anciens ne les aient déclarés habiles à posséder ces immeubles. Par la même raison aucun ne peut vendre sa maison, ses terres, sans y être autorisé. La même permission est nécessaire pour prendre à son service des domestiques qui ne seraient pas de la secte (2).

(1) V. *The Work of the late rev. John Gambold*, etc.
(2) Lorets, page 231.

Les anciens interviennent dans les discussions qui s'élèvent entre un maître et son domestique. L'arbitrage termine également toutes les autres difficultés; car entre eux ils ne doivent jamais plaider, et n'ont recours aux tribunaux que dans le cas de difficultés avec des hommes d'une autre religion. Les Moraves ont été nommés les *Quakers de l'Allemagne*, tant par leur éloignement des procès que parce qu'ils refusent aussi de prêter serment et de porter les armes : mais ils consentent à fournir des remplaçans et à payer des impôts pour la guerre; ce que ne font pas les Quakers.

Paley indique les Méthodistes et les Moraves comme les sociétés les plus ressemblantes aux Chrétiens primitifs. Comment n'a-t-il pas compris dans cet éloge les Quakers, avec lesquels les Moraves ont encore d'autres traits de conformité; tels qu'une piété douce, un maintien calme et recueilli, beaucoup de décence, des mœurs pures et sévères, l'amour de la paix, de l'ordre, le soin des pauvres, une propreté recherchée, un esprit de négoce très-actif, très-industrieux et qui s'exerce dans tous les genres, surtout à Neudittendorf, à Neuwied et à Zeist? Les femmes tissent, brodent, copient de la musique, etc. : comme les Quakers, ils ont banni du commerce l'usage de marchander; plusieurs grands magasins de Londres ont adopté cette méthode, et s'en sont bien trouvés.

Terminons cet article en reconnaissant avec Paley, Staüdlin (1) et tous les hommes vrais qui connaissent les Moraves, que leur conduite commande l'estime la plus méritée.

En 1740 quelques Hussites s'agrégèrent aux Moraves, à qui leur secte avait donné naissance; d'autres Hussites se joignirent aux Luthériens, à condition de recevoir à la cène un morceau de pain et non une hostie; d'autres s'unirent aux Calvinistes. Cette triple subdivision fit naître une controverse qui, en 1751, était très animée. Elsner prétendit que les Frères de Bohême ou Hussites avaient toujours pensé comme les Calvinistes; Kraft soutint qu'ils étaient Luthériens. Cette dispute était assez ridicule. Qui pouvait mieux savoir que les Hussites eux-mêmes quel était leur système? Leur répartition entre diverses sectes prouve ou leur indifférence sur la religion, ou une différence de doctrine.

---

(1) Voyez *Allgemeine Geschichse der Christlichen Kirche*, par Staüdlin, page 404.

VISIONNAIRES,

FIGURISTES, PIÉTISTES.

AVANT de parler des *Séparatistes du Wurtemberg*, il est utile d'amener sur la scène un certain nombre de Visionnaires, dont les délires héréditaires se rattachent à ceux de nos jours : c'est tracer en quelque sorte leur généalogie morale. De quels égaremens n'est pas capable cette pauvre raison humaine qu'on a tant préconisée!

Presque tous les siècles, tous les pays ont eu des fourbes et des visionnaires, ceux-ci de bonne, ceux-là de mauvaise foi, qui ont prétendu communiquer directement avec les êtres intellectuels, avoir des révélations immédiates de la Divinité, et même participer à sa nature. Si les fourbes avaient pu jouer le rôle de Numa, ou celui de Mahomet, ils auraient choisi indifféremment la déesse Egérie, ou l'ange Gabriel.

Les Roses-Croix et les philosophes Hermétiques firent, comme Paracelse, un mélange bizarre de la religion et de l'alchymie. Les théosophes ou théosophistes qui, déclamant contre la raison, n'admettaient que l'inspiration divine, ne s'accordaient guère que sur deux points; à chercher la pierre philosophale, et à établir des

analogies entre les forces de la nature et les dogmes de la religion. Tel fut Roberd Flud, dont Jacques Boehm emprunta son système.

Vers l'an 1540, Henri-Nicolas de Munster, chef des *Familistes* ou de la *Famille d'Amour*, se vantait d'être plus que Jésus-Christ, qui n'avait été que son image : il eut un grand nombre d'adhérens. Sa secte reparut en Angleterre en 1604, et ceux qui en étaient membres voulurent s'attacher à celle des Brownistes dont ils prirent le nom. David George ou Ioris, Anabaptiste, s'annonça comme fils de Dieu; nia l'existence des anges, du ciel, de l'enfer; rejeta le culte extérieur, et réduisit la religion à une contemplation silencieuse. Étant mort à Bâle en 1556, le magistrat fit exhumer et brûler son cadavre sur la dénonciation de son gendre. Ioris, ignare et fou, eut un grand nombre de disciples en Holstein et dans la Frise : il avait répandu dans ces contrées des écrits qui décèlent une tête aliénée.

En 1614, parut en Thuringe, Ezéchiel Meden, qui se dit le *Verbe Eternel;* quelquefois cependant il se réduisit à n'être que l'*Archange Saint-Michel.* D'autres eurent les mêmes prétentions : tels qu'Antoine Zinganella; Marie, sœur du Tiers-Ordre de Saint-François; le frère Vincent, Augustin Déchaussé, brûlé à Palerme en 1621. A Rome, l'an 1661, fut brûlé au champ de Flore l'effigie de François Borri; selon lui,

la Sainte-Vierge était une Déesse dans le sein de laquelle s'était incarné le Saint-Esprit. La même année fut pendu à Londres Vénérius, tonnelier qui avait arboré un étendart avec l'inscription : *Vive Jésus*, et qui voulait détruire toutes les monarchies. A Paris, en 1662, on brûla Simon Morin : il annonçait la venue glorieuse très-prochaine du Messie, qui lui était corporellement uni.

Quirin Kuhlman, professeur à Leyde, puis chef de fanatiques en Silésie, était aussi fils de Dieu, destiné à établir le règne de mille ans, qui devait commencer en 1624 : malheureusement la même année il fut brûlé à Moscow (1). L'usage était partout de faire périr par le feu des gens qu'il eût suffi d'envoyer aux Petites-Maisons.

Beaucoup de femmes ont joué le rôle de prophétesses, devineresses, enchanteresses. Feustkingius en a donné un Dictionnaire ; ouvrage curieux et qui mériterait une nouvelle édition, sauf à y faire les corrections et additions nécessaires (2).

(1) Voyez *Epitom. Hist. Eccles.*, 20, *in*-8°. Gracii, 1803, Tome II, page 531 et 580 ; et *Berti Breviar. Hist. Eccl.*, deuxième partie, page 317 ; et *Dissertatio Historica de Fanaticis Silesiorum, et spectatim Quirino Kuhlmano*, etc., Præsid. Got. Wernsdorf, quatrième édit. ; Wittemberg, 1733.

(2) *Johan. Feustkingii Gynæceum Herectico-Fanaticum oder Historie und beschreibung der Falschen pro-*

Tennhart, perruquier de Nuremberg, né en 1662, plus modeste que les précédens, ne prétendit pas être le Messie; mais Dieu lui avait offert la place de secrétaire. Klotzius, qui rapporte ce fait, ne dit pas si Tennhart accepta (1).

Weigelius, Drabicius, Cotterus, Greulich, Arnold, la dame d'Assebourg et une multitude d'autres individus, continuèrent cette succession de fanatiques; mais tous furent effacés par Jacques Boehm, cordonnier de Görliz en Silésie. Ses principales rêveries, selon Schelging, sont les suivantes:

Il y a des erreurs dans la Bible. Dieu est triple en essence. Les Anges ont un corps. Lucifer a concouru avec Dieu à créer le monde. L'homme en cette vie a deux corps, un élémentaire et un spirituel. Le corps de Jésus-Christ n'a pas été formé dans le sein de sa mère; il l'avait apporté du ciel: il occupe au ciel le trône d'où Lucifer a été chassé. Les Juifs, les Turcs, les Païens peuvent être sauvés sans connaître Jésus-Christ. Dans la cène les justes reçoivent sa chair, les pécheurs ne mangent que du pain et du vin (2).

---

phetinnen, Quakerinnen, Schwarmerinnern und anderen Sectirischen und begeisterten weib-Personen durch welche die Kirche Gottes verunruhiget worden. Francfort et Leipsik, 1704.

(1) Voyez Klotzius, page 84 et 85.

(2) Voyez *S. Schelgingii Synopsis Controvesiarum sub pietatis prætextu motarum*, in-8°. Gedani, 1703, édit. secunda, page 443 et suiv.

Jacques Boehm a publié en allemand un grand nombre d'écrits qu'on pourrait appeler *mystico-chymico-astrologiques*. Ce fatras, remarquable par son obscurité et l'incohérence des idées, a cependant trouvé des traducteurs Latins, Flamands, Hollandais, Anglais et Français. Sparrow, avocat à Londres dans le dix-septième siècle, avait publié dans sa langue tous les ouvrages de Boehm : William Law en donna depuis une traduction nouvelle ; et récemment, Lodoïk a traduit d'anglais en français, la *Voie de la Science Divine* de ce William Law. C'est un abrégé de Boehm, dont plusieurs écrits ont passé dans notre langue, grace à Saint-Martin, qui s'intitule le *Philosophe inconnu :* tels sont les *Trois Principes ;* la *Triple Vie ;* les *Quarante Questions ;* les *Six Points ;* l'*Aurore Naissante* ou la *Racine de la Philosophie, de l'Astrologie et de la Théologie* (1). On y trouve des recherches sur l'Essence divine, la Sainte-Trinité, la création des Anges, et des injures contre le Pape. On y apprend que la *Nature est le corps universel de la Divinité* (2); que le *Démon se défend comme un chien hargneux*, et beaucoup d'autres belles choses. La diffusion rapide de ces écrits dans le tems et à la suite des révolutions, ferait presque

(1) Deux vol. *in*-8°. Paris, 1800.

(2) Page 14.

douter si la folie n'est pas aussi naturelle à l'homme que le bon sens.

Ce ton prophétique en impose parce qu'il s'adresse aux sens et à l'imagination ; à la suite vient le mysticisme, par analogie de cause et d'effet. L'ignorance est portée à l'admiration de ce qu'elle ne comprend pas. La bizarrerie des idées laisse croire que cette enveloppe recèle des vérités profondes ; d'ailleurs l'amour-propre des adeptes est flatté de pénétrer des secrets qui échappent non-seulement au vulgaire, mais encore aux hommes renommés pour leur sagacité. De nos jours le marquis de T.... citait comme admirable le livre de Desmarets de Saint-Sorlin, les *Délices de l'Esprit ;* ouvrage qu'on a justement caractérisé en disant : faites un *errata*, et mettez les *Délires*. En méditant et voulant creuser des chimères, l'esprit en enfante de nouvelles. Ainsi l'imagination comme faculté, l'orgueil comme passion, sont les sources les plus fécondes de ce qu'on appelle *Fanatisme*, *Mysticisme*, *Illuminisme*, etc. Dans ces sources ont puisé abondamment les Anabaptistes, Paracelcistes, Labadistes et Quiétistes. L'on ne voit pas sur quoi fondé, Colberg voulait faire dériver toutes leurs erreurs du système Platonique (1).

Jacques Boehm eut toujours un assez grand

---

(1) Voyez *Ch. D. Colbergius in dem Platonisch Hermetischen Christenthum*, in-8°., Leip., 1690 et 1710.

nombre d'admirateurs, dont quelques-uns ont commenté sa doctrine; Gichtel, qui préférait les écrits du cordonnier Silésien à l'Écriture-Sainte; Poiret, qui donne aussi un corps double à J.-C., et prétend que celui d'Adam était diaphane lorsqu'il habitait le Paradis Terrestre (1); Mlle. Schurman, et cette Bourignon dont les fanatiques modernes recherchent les écrits, particulièrement celui qui a pour titre : *la Lumière du Monde*. Bayle disait de cette femme : « la main de toutes les sectes est contre elle, et sa main est contre toutes les sectes; elle les condamne toutes, et toutes la condamnent. »

On voit par l'ouvrage de Reichard, *Guide des Voyageurs en Europe*, que de tems en tems arrivent à Görliz des personnes de tout sexe pour vénérer le tombeau de Jacques Boehm (2). Ce visionnaire est devenu le père d'une postérité nombreuse, quoique ses adhérens, répandus en Europe parmi les diverses sociétés Chrétiennes, ne se soient jamais constitués en secte séparée; car une société quelconque exige un plan et des formes décidées, qui n'existent pas entre les admirateurs de Jacques Boehm. Dans cette divagation d'idées on lui donne pour disciples tous ceux qu'on suppose tenir de près ou de loin à ses

---

(1) *Ibid.*, page 61.

(2) Cinquième édit., *in*-8°., à Weimar, Tome III, page 341.

opinions, tous ceux qui prétendent converser avec les esprits, qui admettent une inspiration immédiate; les Mystiques, Piétistes, Séparatistes, Figuristes, Martinistes, Gassneristes, Illuminés : mais cette dernière dénomination présente elle-même un sens vague. On ne peut tout dire à la fois; chaque chose aura son article.

FIGURISTES.

Sous le nom de *Figuristes* ont été désignés des théologiens qui, dans l'Ancien-Testament, ne voyant guère que des figures du Messie et de son Église, envisagent ce livre comme l'histoire anticipée du Nouveau. Cette manière d'interpréter l'Écriture-Sainte, est, à bien des égards, la véritable clef des prophéties, qui tracent à l'avance la vie du Sauveur, la conversion des Gentils, l'ordre et la beauté de la Nouvelle Alliance. On a déjà remarqué que Sacy, Duguet, Joubert, d'Étemare ont par ce moyen donné d'excellens commentaires, qui éclairent l'esprit en pénétrant le cœur. Mais l'abus est à côté des meilleures choses : Cocceius ne trouvait dans la Bible que des figures; Voët n'y en trouvait presque pas. Delà en Hollande, entre les ministres Calvinistes Voëtiens et Cocceiens, une dispute qui est à peine terminée.

On a ridiculisé avec raison Cocceius qui, à des vues saines mêlant des extravagances, et voyant partout des emblêmes, dit que le cramoisi est l'emblême de l'humilité, et le bleu celui de la grace. Du reste, il ne paraît pas que ses idées soient en contact avec celles de Jacques Boehm.

PIÉTISTES.

Le nom de *Piétistes* fut appliqué comme une épithète injurieuse, quelquefois à des enthousiastes dévots et libertins, plus souvent à des hommes sincèrement pieux, dont les uns voulaient refondre les dogmes de l'Église Luthérienne, qu'ils traitaient de Babylone; de ce nombre étaient Dippel et Arnold. Les autres, sans toucher aux dogmes, aspiraient à réformer les mœurs: tel fut Spener, né dans les Vosges et fondateur, vers la fin du dix-septième siècle, de ce qu'on appelle proprement *Pietisme*.

Il voulait bannir de la théologie l'esprit de système, les logomachies, les disputes ridicules, et la réduire à n'être que l'enseignement de ce que l'on connaît de positif en religion: il recommandait l'étude de la Bible; surtout il exigeait que les laïques, plus encore leurs ministres, eussent une piété vive, sentimentale. Faire revivre la religion pratique parmi ses co-religionnaires

dont les mœurs étaient dissolues, tel était son but : il forma d'abord à Francfort une société particulière ou *Collége de Piété*, à l'imitation duquel beaucoup d'autres furent établis. Auguste Hermann Franck, professeur de théologie à Halle, fondateur du célèbre *Orphanotropheion*, et divers coopérateurs instruits et actifs, suivirent et développèrent les idées de Spener.

Les Piétistes tolérant à peu près tous les partis pourvu qu'on eût de la tolérance, estimant plus les fruits de la foi que la foi elle-même, s'occupant moins des dogmes que de la morale, pensaient qne la Bible n'est bien comprise que par le juste illuminé du Saint-Esprit. Ainsi très-peu rigides sur les opinions, très-rigides sur les actions, proscrivant les danses, les jeux de cartes et d'autres amusemens, ils s'occupaient à former la piété intérieure; et quelques-uns se jetèrent dans le Mysticisme. Leur dévotion était plus affective qu'éclairée : un des points sur lesquels ils dissertaient le plus était le mariage de l'ame avec J. C. Ce sont, disait le roi de Prusse Frédéric II, des Jansénistes Protestans à qui il ne manque que le tombeau de Pâris et un abbé Becherand pour gambader dessus. On voit que Frédéric ne connaissait pas les Jansénistes : on sait d'ailleurs avec quelle outrageante légèreté il traitait tout ce qui concerne la religion.

Parmi les coopérateurs de Spener se trouvaient quelques hommes à visions, sans pru-

dence, et guidés par un zèle aveugle. La haine en prit occasion d'inculper injustement tous les membres de la société naissante : on les accusa même de sédition. A la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, entre les Piétistes et leurs antagonistes, s'établit une lutte à laquelle prirent part tous les âges et tous les sexes dans l'Église Luthérienne ; partout on discutait sur les vices du clergé, sur la validité des fonctions exercées par des ministres dépravés, sur l'utilité de la théologie. Spener et l'université de Halle étaient en conflit avec celle de Wittemberg. L'école Wolfienne combattit le Piétisme, et se porta ensuite elle-même à un excès contraire en combattant la religion. L'Allemagne fut inondée d'écrits ; un des plus singuliers est probablement celui de Schelging, *Abrégé des controverses dont le Piétisme a été le prétexte*.

Les livres symboliques des Protestans sont, dit-il, nécessaires ; et *c'est avec raison qu'on les appelle Divins* (1). Il n'y a pas d'erreurs dans la Confession d'Augsbourg, ni dans l'Apologie de cette confession, ni dans le Catéchisme de Luther, ni dans la Formule de concorde. Les *Colléges de Piété* sont condamnables ; ils ont affaibli l'autorité des ministres, fait négliger le culte public et causé un schisme. Les Piétistes

(1) Voyez, *Synopsis*, etc., page 57 et suiv.

sont des rigoristes outrés contre l'opinion desquels Schelging prétend qu'on peut boire et manger dans un repas jusqu'à satiété, et même pour le plaisir (1); il innocente les spectacles, le théâtre, la danse, et déclame contre des gens qui crient comme si le *salut de l'Église était dans les pieds* (2).

Il n'entre pas dans le plan de cet ouvrage de faire l'histoire du Piétisme, secte antérieure au dix-huitième siècle, et sur laquelle on peut consulter les ouvrages de Krause, de Duttenhofer (3); mais seulement de montrer l'espèce de consanguinité morale entre cette secte et celle de Jacques Boehm, pour arriver ensuite à une autre à laquelle le Piétisme a donné naissance. On a vu précédemment que Poiret estimait les écrits de Boehm; Franck et ses disciples estimaient beaucoup Poiret, surtout son ouvrage *La Prudence des Justes*.

Le Piétisme n'eut jamais que des assemblées particulières. Il a des adhérens dans les diverses sectes, et particulièrement celle des Herrnhuters;

---

(1) Page 356 et suiv.; 379 et suiv.

(2) Page 382 et suiv.

(3) Voyez *Freymüthige untersuchungen Uber Pietismus und Orthodoxie, von M. G. B. Duttenhofer*, in-8°., Halle, 1807; et *Historische und Psychologische Bemerkungen über Pietisten und Pietismus von Krause*. Halle, *in*-8°., 1804.

leur fondateur Zinzendorf en faisait grand éloge. Les Piétistes composent la majeure partie des sociétés de Bâle et de Stutgard établies pour propager l'Évangile, et qui ont des correspondans à Strasbourg, à Mulhausen. Parmi leurs affidés on peut citer le docteur Jung, dont un ouvrage sur les manifestations des esprits (1) a fait récemment du bruit en Allemagne. Quelle que soit la manière d'envisager ses opinions, on ne peut lui contester du talent, des moyens et une droiture qui commandent l'estime; c'est une justice que je me plais à rendre à un homme que je connais personnellement, et à plusieurs de ses amis.

Ils ont une propension décidée, 1°. pour des ouvrages affectueux et généralement estimés, tels que ceux de Thomas à Kempis, Saint-François de Sales, Scupoli, Segneri : 2°. pour les ouvrages mystiques, sans en excepter même la Vie de Marie Alacoque, Marie d'Agreda, les Lettres d'Ollier, fondateur de Saint-Sulpice, qui offrent ce que les Anglais appellent des *Non-Sense*, (mêlés à des idées saines); les ouvrages de Mlle. Brohon, dont il sera parlé à l'article des *Victimes*; ceux de Bernières de Louvigny, entre autres son *Chrétien Intérieur*, qui a eu douze

(1) Voyez *Theorie der Geister-Kund*, etc., Von Jung, *in*-8°. Nuremberg.

éditions. Il contient aussi les *Pensées* ou *Sentimens du Chrétien Intérieur sur les Principaux Mystères de la Foi* (1) : il y règne un ton de mysticisme assez étrange. Jugez-en par ces phrases : « Esprit du monde et de la nature, tu ne vois goutte ici (2). — Près du sépulcre de Jésus-Christ mon ame se tua elle-même par amour de Dieu. — Je lui fis cette épitaphe : *Ci-gît une Ame morte d'amour* ».

Des Piétistes modernes vantent également les ouvrages de sainte Thérèse, du frère carme Laurent de la Résurrection, né à Hériménil, près de Luneville, et ceux de Grégoire Lopez, solitaire du Mexique. C'est sans doute à raison des sentimens tendres qu'on trouve abondamment dans ceux de sainte Thérèse : le frère Laurent a laissé quelques opuscules (3) ; ce qu'il dit sur la présence de Dieu est bon. Il faut porter le même jugement du Commentaire Espagnol sur l'Apocalypse, par Grégoire de Lopez (4) ; ouvrage rare et dont, au dire du P. Richard (5), Bossuet faisait beaucoup d'éloges. La vie de

---

(1) *In*-12. Paris, 1680.

(2) Page 320, et *passim*.

(3) *Maximes Spirituelles*, etc., *in*-12. Paris, 1692.

(4) Voyez *Tratado del Apocalipsi de Gregorio Lopez*, in-4°., 1648. Madrid.

(5) Voyez *Dictionnaire des Sciences Ecclés.*, article *Gregoire Lopez*.

Lopez traduite d'espagnol en français, par Arnaud d'Andilly, est très-édifiante.

GASSNER.

GASSNER, né à Braz, diocèse de Coire, l'an 1727, devint curé Catholique de Klostern, et se déclara tout à coup thaumaturge. Avec quelques principes vrais ou faux, bien ou mal appliqués, il tâcha de justifier sa conduite et d'éblouir les théologiens et les médecins par les raisons suivantes :

Dieu ayant créé le monde en confia le gouvernement aux êtres célestes, exécuteurs de ses lois. Les anges prévaricateurs conservent depuis leur chute quelques prérogatives de leur ancien état; ils ont une influence active sur les êtres matériels, sur les organes de l'homme, et par leur entremise sur ses facultés morales. A l'appui de ces principes il appelle l'histoire de la Pythonisse, qui évoqua l'ombre de Samuel, et divers faits mentionnés dans la Bible relatifs à des personnes obsédées ou possédées de l'esprit de ténèbres. Cet être malfaisant semble avoir voulu rivaliser avec la puissance divine, témoins les magiciens de Pharaon.

Les maladies qui affligent l'espèce humaine viennent les unes du dérangement de l'économie

animale ; d'autres sont exclusivement l'effet du pouvoir que le démon exerce sur les corps ; d'autres enfin sont mixtes, et produites à la fois par des causes naturelles, et par un agent surnaturel mais malfaisant.

La guérison des premières est du ressort de la médecine : les secondes sont soumises au droit d'exorciser dont les prêtres sont revêtus par l'ordination ; ce qui leur donne un pouvoir illimité sur les démons. La guérison des troisièmes exige le concours de la médecine et de l'exorcisme. Toute l'efficacité du dernier moyen dépend du degré de foi du malade : sans la foi son mal lui reste ; son incrédulité neutralise les pouvoirs de l'exorciste.

Gassner commençait par un exorcisme d'*épreuve* pour s'assurer si l'esprit de ténèbres était en tout ou en partie l'auteur du mal. Revêtu d'une étole et placé près d'un crucifix, il sommait le diable d'agir sur les organes du patient. Il en résultait fréquemment des crises ou effrayantes ou ridicules : le malade était atteint de convulsions qui amusaient ou faisaient frémir les spectateurs ; c'étaient des rires inextinguibles, des bouffonneries, des gémissemens, des sanglots, des larmes. Gassner ordonnait-il au diable d'exciter dans l'ame du malade quelque passion, la colère, l'envie, etc.? elle se manifestait par des symptômes analogues à la demande : quelquefois l'exorciste se permettait des disgressions

sur lesquelles il forçait le démon à lui répondre, par exemple, à lui avouer qu'il est l'auteur des maux qui ravagent la terre; des révolutions, des schismes, des hérésies, des crimes de tout genre.

La réputation du thaumaturge se répandit en Allemagne et dans les pays voisins, où il eut pour admirateurs et protecteurs des hommes puissans. A son presbytère affluaient journellement une multitude de malades. Il quitta sa paroisse, visita divers cantons du pays, resta quelque tems à Elwangen; puis se rendit à Ratisbonne sur l'invitation du prince-évêque, qui usa de sagesse pour ne pas se compromettre. Il chargea une commission d'hommes éclairés d'examiner soigneusement les opérations de Gassner, et de rédiger le procès-verbal de toutes les séances. Personne n'en était exclus: Gassner invitait au contraire les médecins à s'y rendre, à épuiser toutes les précautions nécessaires pour écarter le soupçon de supercherie. C'est ainsi qu'il en usa avec le duc de Wurtemberg, qui, ayant témoigné le désir de vérifier par lui-même le merveilleux de ces opérations, Gassner le pria de se faire accompagner par des médecins. Le duc y vint, et signa le procès-verbal.

L'Allemagne est le pays où l'on imprime le plus; et l'on pense bien qu'outre les récits des gazettes, on vit pleuvoir de toutes parts des pamphlets pour et contre Gassner. Quelques

faits furent révoqués en doute. On cita des guérisons qui n'avaient été ni radicales, ni durables; mais en général on les contestait peu; on discutait seulement la nature de ces guérisons. Etaient-elles le résultat de moyens naturels, ou de prestiges, ou de miracles réels? Ses adversaires les plus redoutables furent le P. Streltzinger, théatin; et de Haen, qui, à cette occasion, et sur l'invitation de l'impératrice Marie-Thérèse, composa son excellent ouvrage sur les Miracles. Loin de trouver des caractères miraculeux dans ce qu'on attribue à Gassner, il n'y voit que des jongleries qui outragent la Divinité (1), et qui furent censurées par les archevêques de Trèves, Saltzbourg, Prague, et par l'évêque de Constance.

Gassner eut les succès éphémères que l'enthousiasme assure à tous les hommes de son espèce, passés, présens et futurs.

En 1794, un comte de Thum, à Leipsik, prétendit à son tour opérer des cures miraculeuses. Vers la fin du siècle dernier combien de charlatans ont fait tourner de têtes; le comte de Saint-Germain, nouveau Guillaume Postel (2), Cagliostro, Mesmer? Combien d'hommes qui

---

(1) Voyez Ant. de Haen *de Miraculis Liber*, chap. 5, *in*-8°. Paris, 1778.

(2) Voyez *Essai sur la secte des Illuminés*. Paris. 1789, *in* 8°., page 128.

avaient d'ailleurs une certaine étendue d'esprit et de connaissances, ont été leurs admirateurs; Delon, Court-de-Gebelin, d'Espréménil, le Père Hervier, bibliothécaire des Grands-Augustins? Mais on pourrait citer beaucoup d'autres individus d'un genre très-différent qui, en affichant l'incrédulité et le mépris de la Religion, croient aux opérations theurgiques, et à toutes ces extravagances que l'imposture préconise.

Il existe à Paris une lettre de Lavater qui écrivait à Gassner pour obtenir qu'il lui communiquât le pouvoir de guérir, dont Lavater le supposait revêtu. Cette crédulité de la part du ministre zuriquois était bien connue : car Mirabeau lui reproche (1) d'avoir prôné successivement Schroepfer, cafetier de Leipsik, qui prétendait évoquer les morts, et qui finit par se tuer en 1775; Gassner, ex-jésuite de Bavière, et Mesmer : d'avoir vanté un livre de prières rempli de mysticités ultramontaines, dont l'auteur est Sailer, catholique. Mirabeau avait-il lu cet ouvrage qu'on cite en Allemagne, parmi les Catholiques et les Protestans, comme excellent et nourri d'une piété aussi éclairée qu'affectueuse? Une dernière accusation, c'est que Lavater a fait un livre intitulé : *Ponce Pilate*, cinq

(1) Voyez *Lettre du comte de Mirabeau à M..... sur Cagliostro et Lavater*, in-8°. Berlin, 1788.



grands vol. *in-4°.*, ou l'*Homme sous toutes les formes*, ou *la Hauteur et la Profondeur de l'humanité*, ou *la Bible en petit*, *et l'homme en grand*, ou l'*Ecce Homo* universel ; dans lequel il établit que tout vrai Chrétien doit faire et fait des miracles. Lavater avait sans doute des idées très-bizarres en fait de mysticité ; mais en plaignant ses erreurs, plaignons quiconque ne chérirait pas sa bonté extrême, ses vertus, l'aménité de son caractère : c'est un hommage que l'auteur de cet écrit se plaît à déposer sur la tombe d'un homme qu'il a connu et aimé.

SECTE DE PETERSEN.

UNE comtesse d'Assebourg en Allemagne étant tombée en démence, annonçait qu'elle jouissait de la vision béatique de Dieu, qui l'avait chargée de manifester ses volontés sur la terre. Jean-Guillaume Petersen, surintendant de Lunebourg, se constitua le panégyriste de cette visionnaire et se donna lui-même pour inspiré, ainsi que sa femme Jeanne-Eléonore de Merlau. Il composait Jésus-Christ de deux natures humaines ; l'une qu'il avait prise au ciel avant la création, l'autre qu'il avait reçue de la Sainte-Vierge. Il y aura une double résurrection avant la fin du monde. Jérusalem sera rebâtie. Le Sauveur

régnera mille ans sur la terre. Ensuite l'enfer sera fermé; et tous les êtres intelligens, même les démons, seront appelés au bonheur.

Les opinions de Petersen excitèrent en 1691 une grande rumeur, et entraînèrent une foule de gens de tout sexe, de tout état. Ayant été déposé, il continua dans sa retraite à dogmatiser, à écrire; et publia depuis 1706 à 1718, sous son nom et sous celui de sa femme, divers ouvrages allemands, entre autres (1) la *Clef de l'Apocalypse*, dans lesquels il développe sa doctrine. La secte qu'il avait formée ne lui survécut pas, quoique plusieurs de ses opinions, par exemple celle du *Règne de mille ans*, aient trouvé jusqu'à notre tems beaucoup de défenseurs.

GICHTELIENS OU ENGELS-BRUDERS,

OU

FRÈRES ANGÉLIQUES.

LA secte obscure des *Gichteliens*, née à la fin du dix-septième siècle, appartient davantage au dix-huitième. Elle eut pour auteur Jean-George

---

(1) Walchius, Tome IV, page 764 et suiv. Mosheim, Tome V, page 339 et suiv. *Mollerus Cimbria Litterata*, etc., Tome II, page 639, etc.

Gichtel, né en 1638 à Ratisbonne. Il passa de l'étude de la jurisprudence à celle des livres de Jacques Boehm, qu'il préférait même à la Bible, et s'entêta des extravagances mystiques de cet écrivain, en y ajoutant les siennes : elles lui causèrent des désagrémens ; il fut emprisonné plusieurs fois, erra dans diverses contrées, finit par s'exiler lui-même en Hollande, et mourut à Amsterdam en 1710, laissant des lettres théosophiques en latin, imprimées plusieurs fois (1), et quelques sectateurs de ses systèmes.

L'Evangile dit qu'après la résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris ; ils seront comme les Anges dans le ciel (2). En conséquence Gichtel voulait que ses disciples fussent célibataires ; que voués à la contemplation, s'abstenant du travail des mains, et s'offrant eux-mêmes en sacrifice pour les autres, ils retraçassent le sacerdoce de Melchisedech, et imitassent les Anges : voilà ce qui les fit nommer *Engels-Bruders*, ou *Frères Angéliques*. Walchius prétend que les opinions de Gichtel, comme celles de son maître Jacques Boehm, approchaient de l'Arianisme.

---

(1) La première en 1701, par les soins de Godef. Arnold, puis en 1710 et 1722, à Leyde, sous le titre de *Theosophia Practica*, par les soins d'Uberfeld, son disciple.

(2) Voyez Math. XXII, 30.

Les Frères Angéliques furent combattus par Jacques Lange, Jo. Gust. Reinbeck, J. Balth. Reinhard. Jean-Jacques Quandt, en 1734, publia une Dissertation sur le sacerdoce de Melchisedech, qu'ils voulaient s'attribuer. Henri-Christ. Engecke, en 1732, en avait imprimé une autre contre leur éloignement du travail, tandis que l'homme est condamné à manger son pain à la sueur de son visage (1).

Après la mort de Gichtel, Jean-Guil. Uberfeld devint chef de la secte : un nommé de Rous lui succéda; et vers la fin du siècle dernier, la secte des Gichteliens n'existait plus (2).

RONSDORFIENS, OU ELLÉRIENS.

La secte des *Ronsdorfiens*, oubliée dans presque tous les Hérésiographes, naquit vers l'an 1730 dans le duché de Berg, et s'étendit dans le voisinage. Le fondateur, qui résidait à Elberfeld, quitta cette ville en prédisant qu'elle périrait par le feu comme Sodome, et fixa son séjour à

---

(1) Voyez Genèse, III, 19.

(2) Voyez *D. Siegmund Jacob. Baumgartens Geschichte*, etc., page 1082, et suiv. Walchius, Tome II, pages 103 et 104.

Ronsdorf. Les nouvelles maisons que ses adhérens y bâtirent, étaient disposées de manière que tous prenaient vue sur celle de leur chef. Ils furent appelés *Ronsdorfiens*, du nom de ce lieu où s'étaient réunis la plupart des membres qui étaient en assez grand nombre; et *Elleriens*, du nom du fondateur, *Elie Eller*, qui voulut s'appeler le *Père de Sion*; et sa femme, la *mère de Sion* : il se dit envoyé de Dieu, qui résidait en lui, pour former une église nouvelle. Il consigna ses rêveries dans un écrit intitulé : *la Pannetière*, en Allemand (*Hirten- Tasche*).

Eller était un homme trés-rusé, ambitieux, qui, pour gouverner sa petite secte en despote, employait l'espionnage; car espionnage et despotisme sont deux choses presque inséparables. Il aimait les longs repas et les orgies, peut-être moins par goût pour la débauche, que pour saisir les secrets des hommes ivres; car il avait asssz de tête pour ne confier qu'aux adeptes sa doctrine, dont un des articles était de nier tout en cas de besoin (1).

La mort d'Eller, arrivée en 1750, refroidit l'enthousiasme, et détrompa la crédulité d'une foule de gens qu'il avait séduits.

---

(1) Voyez *Kritische Geschichte des Chiliasmus von Corrodi*, in-8°., Zurich, Tome IV, page 333 et suiv.

BRUGGLERIENS.

Les *Bruggleriens* ont pris ce nom du village de Brugglen, canton de Berne, où leur secte naquit en 1746, sous les auspices de deux paysans qui étaient frères, Christian et Jérôme Rohler. Voilà encore des hommes qui se disent les deux témoins mentionnés dans l'Apocalypse; une fille qu'ils indiquent est la femme qui aura la lune sous ses pieds. Jésus-Christ doit venir juger le monde en 1748; et c'est à Brugglen que commencera le royaume des cieux. Tout à coup ces folies s'emparent des têtes; les hommes abandonnent les occupations champêtres, les ateliers : les femmes ne veulent plus filer; la proximité des derniers tems rendrait leur travail inutile : de toutes parts se forment des assemblées nombreuses de fanatiques qui attendent la fin du monde. Un jour, Christian Rohler promet de s'élever au ciel : des personnes qui veulent l'y accompagner s'attachent à ses pieds, à ses bras, à ses habits, et en si grand nombre qu'il ne juge pas à propos de partir.

A ces délires les deux frères associant une morale détestable et un libertinage grossier, enseignaient que les actions de la chair ne sont pas des péchés, parce que tout est pur aux cœurs

purs; et quand un homme est inscrit au livre de vie, il peut faire tout ce qu'il veut, parce qu'il n'en sera plus effacé.

La secte des Ranters en Angleterre, du tems de Cromwel, avait la même doctrine; la différence entre le bien et le mal était une chimère pour ses Initiés.

Les deux frères ayant été condamnés à mort en 1753, subirent le supplice; par là s'amortit le zèle de la secte, à tel point que peu de tems après, elle n'existait plus (1).

JEAN DE ROSENFELD,

(*Prétendu Messie*).

VERS 1763, Jean de Rosenfeld, garde-chasse d'un seigneur Allemand, se mit à prêcher à la populace qu'il était le Messie; que Jésus-Christ avait usurpé cette qualité; que les prédicateurs étaient des fourbes; que le roi de Prusse était le diable; que bientôt, lui Rosenfeld, ayant réuni les vingt-quatre vieillards, reprendrait le glaive à ce prince, et qu'assisté de ses anciens, il gou-

(1) Voyez *Acta Historico-Ecclesiastica*, Tome XVII, page 806 et suiv., et page 914; et Corrodi, Tome IV, page 533 et suiv.

vernerait le monde. Il sut engager quelques-uns de ses adhérens à lui livrer sept filles vierges pour ouvrir les sept sceaux. Il s'en forma un sérail : l'une était sa favorite ; les autres travaillaient, filaient de la laine, et il vivait du produit de leurs ouvrages. Il vint prêcher à la porte de Berlin, à Charlottenbourg ; et se fit un parti considérable dans le Brandebourg, la Saxe et le Mecklenbourg. Pendant environ vingt ans, il joua le même rôle avec plus ou moins de succès ; car plusieurs fois il fut emprisonné.

Un homme, qui lui avait livré trois de ses filles, las d'attendre l'effet des belles promesses par lesquelles il alimentait la crédulité populaire, le traduisit devant Frédéric II : non qu'il fût détrompé sur le compte de Rosenfeld, qu'il croyait toujours le Messie ; mais il voulait que le diable, c'est-à-dire le roi, le forçât à réaliser ses promesses.

Le roi livra Rosenfeld à la justice, qui le condamna à être fustigé et enfermé pour toujours à Spandau. Le tribunal suprême adoucit la rigueur de ce jugement : les défenseurs de l'accusé interjetèrent appel devant le roi, qui revit le procès et confirma la sentence plus sévère du premier tribunal.

La secte de Rosenfeld ne fut pas anéantie par le châtiment infligé à son Messie (1). Un nommé

(1) Voyez *Berlinische. Monath-Schrift*, 1783, janvier ;

Musefelder, tailleur à Berlin, voulut aussi dogmatiser. Il soutenait qu'on peut se convertir sans connaître ses péchés, et sans éprouver de contrition (1). Sa secte, qui eut quelque vogue, existait encore en 1788, ainsi que la précédente : mais enfin elles se sont éteintes paisiblement.

ABRAHAMITES.

En 1782 on découvrit en Bohême une secte nouvelle, composée de plusieurs milliers d'individus épars dans les villages. Ils dirent qu'ils étaient *Abrahamites*, c'est-à-dire, de la religion que professait Abraham avant la circoncision, quoique plusieurs d'entre eux fussent circoncis, parce qu'ils étaient nés Juifs; les autres avaient été Protestans, et peut-être quelques-uns Catholiques.

Leur doctrine est connue par les relations de cette époque, et surtout par une espèce de catéchisme inséré dans le journal de Meusel, et dont l'un des interlocuteurs, qui est Abrahamite, dit qu'il croit en Dieu, à l'immortalité de

---

1784, juin. *Nova Acta Historico-Eccles.*, 1782, p. 804; et de la *Monarchie Prussienne*, par Mirabeau, *in*-8°. Londres, 1788, Tome V, page 24 et suiv.

(1) Voyez Baumgartens, page 1144.

l'ame, aux peines et aux récompenses de la vie future. Il nie la divine légation de Moïse ; n'admet de l'Écriture-Sainte que le Décalogue, l'Oraison Dominicale ; réjète le Baptême, la Trinité et l'Incarnation du Fils de Dieu. « Je suis, dit l'Abrahamite, ce Fils de Dieu dont l'esprit réside en moi ; c'est lui qui m'inspire ». Les livres sont inutiles à des enthousiastes de ce genre : effectivement ils n'en avaient pas. C'étaient pour la plupart des paysans d'une ignorance profonde, ayant d'ailleurs une vie extérieurement réglée et une bonne conduite.

Exposés à être persécutés, ils présentèrent requête à Joseph II, qui déclara ne vouloir pas violenter leurs consciences, et qui démentit sa promesse en leur donnant jusqu'au 24 mars 1783, pour se lier à une des religions tolérées dans l'empire ; faute de quoi ils seraient déportés. L'effet suivit la menace : ils furent traînés, sous escorte militaire, les uns en Transilvanie, les autres dans le Bannat de Temeswar. Le retour en Bohême ne fut accordé qu'à ceux qui, abjurant ou feignant d'abjurer leur religion, s'étaient fait Catholiques (1).

---

(1) Voyez *Nova Acta Historico-Eccles.*, etc., de 1783, page 1069 ; et *Meusel Historich. Litterat.* 1783 ; premier et cinquième cahier dans *Uber die bürgerliche Verbesserung der Juden*. Von. C. W. Dohm., *in*-12, Berlin, 1783, Tome II, page 363 et suiv.

La révocation de l'édit de Nantes en 1685, l'expulsion des Luthériens par le prince archevêque de Saltzbourg vers 1721, ont imprimé une flétrissure méritée au roi et au prélat, auteurs de ces odieuses persécutions. A côté d'eux, s'il reste des places, il est juste d'en donner une à Joseph II.

Une lettre d'Allemagne, en date du 30 septembre 1809, porte en substance ce qui suit: Les Abrahamites déportés par l'ordre de l'empereur, résidaient presque tous dans la ville de Pardubitz et les environs. Ils appartenaient à la secte des Adamites qui existent encore dans les cercles de Bidschow, Chrudim et Iglau. Sans mœurs et sans lumière, ils n'ont pas de système fixe en matière de religion, et la divergence de leurs idées sur ce sujet échappe à l'analyse. Quant aux mœurs, il passe pour constant que la pudeur et le lien conjugal ne sont rien à leurs yeux. La promiscuité des conjonctions donne la vie à des enfans que les parens abrutis élèvent non comme leur appartenant, mais comme des êtres dont la faiblesse réclame des secours. Ces Adamites sont épars dans les forêts et les montagnes, où le secret dont ils s'enveloppent et la clandestinité de leurs assemblées les dérobe à la surveillance publique.

SIONITES,

(Citoyens de Sion)

FRÈRES DE SION.

Les Sionites ont été regardés par divers auteurs (1) comme une branche de la secte d'Eller, qui avait pris le surnom de *Père de Sion*, et donné à sa femme celui de *Mère de Sion*. Cependant on ne voit aucune connexité entre ses sectateurs, les Ronsdorfiens, et une colonie de Norwégiens, qui, après avoir fait schisme avec l'Église établie dans leur pays, vinrent en 1744, sous le nom de *Sionites*, former un établissement dans le Holstein. On leur permit de choisir entre les villes de Fridérichstadt, Fridéricia et Altona; ils donnèrent à celle-ci la préférence. Un journal du tems les peint comme des hommes à grande barbe, qui se croient inspirés et doués du don de prophétie (2).

En 1787 on annonça que, dans la contrée de Rrzcozorz, quelques familles avaient formé une nouvelle secte de Sionites, du nom du côteau

(1) Voyez Baumgartens, page 1145.

(2) Voyez *Acta Historico-Ecclesiastica*, Tome II, page 445.

où ils résident, et qu'ils regardent comme aussi sacré que la montagne de ce nom près de Jérusalem. Ils se disent Chrétiens; et cependant ils rejètent le baptême, parce qu'il est écrit aux Actes des Apôtres : *Vous serez baptisés dans le Saint-Esprit* (1). L'on s'est occupé à les convertir, les uns par l'instruction, les autres à coups de bâton (2). La première méthode fut toujours celle de la Religion; la seconde, celle de la tyrannie.

SÉPARATISTES DU WURTEMBERG.

Le *Piétisme*, né vers la fin du dix-septième siècle, fut dans le dix-huitième le père du *Séparatisme*. Une consultation de l'université de Leipsik, en 1735, décida que, sans blesser les lois de l'empire, on pouvait empêcher les réunions des Séparatistes...... *Sans blesser les lois de l'empire*. Cela pouvait être : mais c'eût été blesser d'une part la loi naturelle, qui autorise les hommes à suivre le culte qu'ils ont adopté, sauf à répondre devant Dieu de leur mauvais choix; de l'autre part les principes du Protestantisme, qui, laissant à chacun la faculté d'in-

(1) Voyez *Acta*, I, 5.

(2) Voyez *Acta Historico-Eccl.*, etc., 1787, page 632 et suiv.

terpréter la Bible, supposent celle de croire ce qu'on veut, et de conformer sa conduite à sa croyance.

L'histoire montre en 1737, en Suède, en Poméranie, en Lusace, en Silésie, des assemblées de Séparatistes qui appelaient le culte Protestant une comédie, une assemblée de Satan. Le roi de Danemarck rendit, en 1743, une ordonnance contre ceux du Holstein; à Bâle, le magistrat les bannit de son territoire en 1759 (1).

Le Wurtemberg est une des contrées d'Allemagne où le Séparatisme est plus marqué. Il y fut établi vers le commencement du dix-huitième siècle, par un M. de Leiningen; successivement la secte prit des accroissemens, surtout vers 1790. Henke dit qu'elle admet le baptême, la scène; et qu'elle refuse le service militaire, comme anti-Chrétien (2).

Pour faire connaître les Séparatistes, on va donner textuellement des extraits de lettres écrites par deux Protestans d'Allemagne, dont les lumières et la droiture sont incontestables.

« Il se presente dans ce pays un phénomène

---

(1) Voyez *Acta Historico-Eccles.*, Tome III, p. 369 et suiv.; Tome VI, 1740, page 770 et suiv.; et Tome VII, page 381 et suiv.; Tome IX, p. 469; Tome XII, p. 557; Tome XX, page 708, etc.

(2) Voyez *Archiv. für die Kirchengeschichte*. Cahier IX et XI.

bien remarquable aux yeux de l'observateur impartial. Deux extrêmes partagent les Chrétiens de cet empire. Chez les uns on croit que la foi peut opérer le salut sans les œuvres; qu'une profession verbale et extérieure suffit pour s'en attribuer tous les mérites, et qu'on peut vivre avec le monde sans cesser d'être Chrétien. Chez les autres on trouve une croyance opposée. On enseigne la nécessité des bonnes œuvres; mais on leur attribue le mérite de sauver par elles-mêmes, sans une sanctification intérieure, sans une pureté spirituelle de toutes nos facultés. Cette double doctrine, aussi fausse l'une que l'autre, a soulevé des hommes simples, qui voulaient de bonne foi faire la volonté de Dieu. Ils se sont séparés des communions existantes, et ont formé des sociétés particulières, auxquelles on a donné le nom de *Séparatistes*. L'objet que ces sectaires se proposent, est l'imitation du fondateur de la religion Chrétienne. On ne peut être son disciple, disent-ils, sans mettre en pratique tous ses commandemens, et sans se bien pénétrer de toute sa doctrine. Il est contraire à la bonne foi, à la droiture, de se dire Chrétien sans se conduire en vrai disciple de Jésus-Christ. Il est également indigne de Dieu de penser avec les uns qu'un culte extérieur, que des œuvres quelconques puissent lui plaire, sans qu'on les fasse par amour pour lui, et avec un abandon total à sa volonté; ou avec les

autres, que les vices, les mauvais penchans, les actions désordonnées puissent obtenir de Dieu le salut, c'est-à-dire, l'admission dans sa présence, lui qui est la sainteté et la pureté même. Il faut être tout à lui, ou tout au monde; et on est au monde dès qu'on n'est pas tout à Dieu. Le premier caractère d'un Chrétien est donc une grande pureté de mœurs; le second une grande humilité, qui ne met aucun prix aux bonnes œuvres et ne les regarde que comme un devoir: un troisième caractère est de ne pas craindre la pauvreté, le mépris et la persécution; de faire peu de cas des biens et jouissances de ce monde, d'appliquer toutes ses forces à acquérir les biens d'un monde invisible, dont celui que nous habitons n'est, pour ainsi dire, que le vestibule destiné à un tems d'épreuves.

» Quelque contraire que soit cette doctrine aux penchans de l'homme, elle commence à faire de grands progrès qu'il faut attribuer en grande partie à l'abus qu'on fait de nos jours généralement de la philosophie pour miner les fondemens de la religion Chrétienne : c'est surtout dans le pays de Wurtemberg que cette secte trouve des partisans. Ils n'ont ni prêtres, ni clergé parmi eux : c'est aux prêtres qu'ils attribuent tous les maux qui affligent l'Église Chrétienne. Leur gouvernement intérieur est fondé sur l'égalité; ils ne tournent leur zèle que contre eux-mêmes, contre les vices du cœur et les

erreurs de l'esprit. Ils prêchent une entière soumission aux magistrats, qui tiennent leur pouvoir de Dieu : ils exercent l'hospitalité, et regardent la charité fraternelle comme la vertu fondamentale de la religion Chrétienne : leur langage est en grande partie celui de Jacques Boehm. Ils lient le physique au spirituel, parce que l'homme est corps et esprit; ils ont quelques notions de chymie, et embrassent dans leur doctrine tous les tems, depuis la création des anges, la chute de Satan, la création de la terre et de l'homme jusqu'après *plusieurs éternités* qui suivront le dernier jugement, lequel sera luimême précédé de l'établissement d'un royaume visible de Jésus-Christ dans la Palestine, pendant mille ans. Ils sont très-laborieux, remplissent avec fidélité tous les devoirs de citoyens, et s'entr'aident dans toutes les occasions; s'aimant comme frères, mais n'admettant dans leur société que des hommes dont ils ont éprouvé la droiture et la bonne foi. Ce sont presque tous des gens pauvres, illettrés, paysans, cultivateurs, gens de métiers, d'un extérieur extrêmement simple. La Bible est pour eux la parole de Dieu; ils ont pour elle le plus profond respect. Mais ils enseignent que cette parole est morte et sans fruit si elle n'est vivifiée en nous par l'esprit saint, qui seul peut dévoiler le vrai sens des prophéties; il le manifeste

à tout homme d'un cœur droit, qui s'abandonne à son influence céleste.

Ce qu'on va lire est extrait d'une lettre écrite en 1809.

« Depuis long-tems il existait dans les villes et les villages du Wurtemberg plusieurs sociétés religieuses dont les membres, sans se détacher du culte public, mais dans l'intention de le rendre plus utile, se réunissaient pour des exercices religieux : ils chantaient des cantiques, lisaient la Bible, l'expliquaient d'après quelques auteurs choisis. Le but originaire était donc de s'affermir dans la connaissance du Christianisme, d'en appliquer les principes à la direction morale de chacun, et de régler ses pensées, ses affections, ses actions sur les préceptes du divin Maître.

» Ces sociétés dispersées n'avaient d'autre lien que celui d'un zèle actif pour la religion. Ce zèle n'était pas toujours guidé par les lumières : elles en avaient peu sur les dogmes positifs ; mais en général elles se composaient d'hommes d'une conduite intègre, à qui l'on reprochait seulement du rigorisme, et disposés à faire des sacrifices pour attester leur attachement à Jésus-Christ. L'on conçoit que leurs actions dirigées vers ce but s'éloignaient de tout ce qui pouvait déshonorer le nom Chrétien.

» Depuis une vingtaine d'années quelques ministres respectables ont cherché à s'emparer de cette tendance des esprits pour donner à la

piété un caractère plus éclairé, la dégager des vues étroites, l'épurer des écumes du Pharisaïsme, et l'acheminer avec fermeté et modestie vers tout ce qui est vertu et vérité. Ils ont eu des succès, parce qu'ils agissaient sur des hommes bien intentionnés ; mais ces hommes, susceptibles de toutes espèces d'impressions, en ont reçu de mauvaises quand leurs réunions ont été influencées par de mauvais guides. Alors le Mysticisme, toujours séduisant pour des hommes qui aspirent à n'être pas confondus avec les Mondains, l'ignorance jointe à un zèle ardent, et l'hypocrisie ont égaré plusieurs assemblées religieuses. Elles sont devenues le repaire d'erreurs grossières, auxquelles ces gens là tiennent avec d'autant plus d'obstination qu'ils ont appuyé sur elles toute leur manière de penser et d'agir. Une dévotion sensuelle y remplace la véritable, et souvent une componction extérieure ne cache qu'un intérieur dépravé et des actions repréhensibles.

» Cependant la plupart de ces anciens Séparatistes sont des gens paisibles, égarés par une conscience timide, par des idées exagérées sur la pureté de l'Église, infatués de leur élévation personnelle au-dessus des choses terrestres. La plupart ont quitté le culte public, et surtout l'usage de la cène, pour n'être pas souillés en y participant dans des réunions infectées de mauvais Chrétiens, et auxquels ils se croient

très-supérieurs en sainteté. Quelques-uns ont été ramenés au sein de l'église Protestante par des ministres secondés de l'appui du gouvernement; les autres, tenaces dans leurs opinions, sont traités avec ménagement et dans l'espérance qu'on pourra les gagner.

» Il ne faut pas confondre ces anciens Séparatistes avec diverses classes de Séparatistes qui se sont élevées depuis peu d'années. Ce qu'ils ont de commun avec les anciens, c'est de s'occuper, comme les Piétistes dont ils tirent leur origine, de recherches Apocalyptiques: ils veulent trouver dans la Bible la prédiction de beaucoup d'événemens récens.

» Il ne faut pas croire néanmoins que le système de Henri Stilling, plus connu sous le nom de *Jung*, ait beaucoup de partisans dans le Wurtemberg: mais cet homme remarquable par l'histoire de sa vie, respectable par ses mœurs, célèbre comme médecin oculiste, y a beaucoup d'amis; il les doit à la reconnaissance des aveugles et d'autres malades qu'il a guéris en montrant partout la plus grande habileté, le plus grand désintéressement; il les doit à son zèle pour la religion, qui éclate encore plus dans sa conversation que dans ses livres. Ces considérations, qui lui ont gagné les cœurs, empêchent qu'on ne heurte ses opinions particulières, exposées peut-être avec trop peu de précaution, et fondées sur une imagination très-vive. On trouve aussi

que ses connaissances théologiques pourraient être plus étendues. On sait qu'il avait d'abord donné une autre direction à ses études, et qu'il professait la Caméralistique à Marburg, lorsque le grand-duc de Bade, son ami, l'attira près de lui en lui accordant une pension, et en le chargeant de composer des ouvrages religieux.

« L'auteur dont les opinions exercent un ascendant plus marqué sur les Séparatistes nouveaux, c'est Bengel, mort il y a une cinquantaine d'années, l'un des plus estimables théologiens de son tems, qui s'est rendu célèbre par ses écrits: en scrutant les prophéties, il a quelquefois rencontré juste et présenté des aperçus qui les font harmoniser d'une manière étonnante avec quelques événemens modernes; mais beaucoup d'autres ne sont pas concordans avec ce qui se passe sous nos yeux. Il s'est mêlé de prédire la fin du monde, qu'il fixe à l'an 1836. On lui fait grace de ces écarts à cause de la circonspection avec laquelle il avance ses idées; il semble que par-là il ait voulu donner un modèle de la manière de traiter de tels sujets. Cependant il a eu le sort de tous les hommes distingués; souvent mal compris par ceux qui ne pouvaient s'élever à sa hauteur, ils ont abusé de quelques-unes de ses opinions.

» Il y a sept ou huit ans qu'un ministre nommé *Fridérich*, modifiant le système Apocalyptique de Bengel pour l'adapter au goût sensuel

des esprits grossiers, réunit toutes les images éparses de la Sainte-Écriture pour en composer un tableau ravissant des avantages dont bientôt serait ornée la Palestine : il y ajouta ses propres idées, qui attestaient son ignorance. Dans son ouvrage, imprimé à Reutlingen, il invitait tous les vrais croyans à se préparer au voyage de la Terre-Sainte, pour lequel il leur promit les secours miraculeux de la Providence; des navires, des voitures, des chameaux, qui se présenteraient d'eux-mêmes. Le ton de confiance avec lequel il proposait ses rêveries entremêlées de passages dénaturés de la Bible; la perspective d'un séjour où l'on trouverait tant de jouissances; tout cela captiva une certaine classe de gens. Le prédicateur du nouveau paradis terrestre eut quelque vogue : il paraît que son livre influa sur les émigrations alors communes du Wurtemberg en Pologne, parce que ce pays est déjà plus près de la Palestine. Le gouvernement, traitant ce ministre plutôt en homme délirant qu'en imposteur, se contenta de lui imposer silence; et actuellement il n'alimente l'espérance de ses sectateurs que sous le voile de la clandestinité.

» Une autre secte de Séparatistes doit son origine à Bregizen, ministre dans une ville de la Forêt-Noire. On ne peut lui contester quelques talens, mais qui n'ayant pas été mûris par des études suivies et profondes s'égarent en visions

désordonnées : sa vanité d'ailleurs est flattée de se voir à la tête d'une troupe qui le révère comme son idole. Naturellement vif et gai, il regarde comme opposée à l'esprit du Christianisme cette teinte mélancolique qui se répand sur toute la constitution morale des Piétistes, cette tristesse habituelle pour témoigner le regret de leurs fautes, cette timidité qui préside à toute leur conduite.

» Le Chrétien, selon lui, doit être un homme heureux qui fasse éclater au-dehors la joie dont son intérieur est pénétré. Le baptême lui assure le salut; il lui suffit de mettre à profit tous les avantages de ce sacrement pour être en possession d'une béatitude parfaite. Il est l'objet des complaisances du Très-Haut, auquel il ne peut déplaire : pourquoi donc se croire toujours pécheur, se confesser à Dieu comme coupable, se regarder comme digne des supplices? Le péché originel étant aboli par le baptême, il est absurde de parler de soi comme pécheur. Celui qui est baptisé ne pèche plus, son intérieur est saint : la chair peut encore commettre des fautes, mais l'esprit n'en est pas souillé; sa pureté fait le sujet de sa béatitude, qui commence en ce monde. Par cette raison les sectateurs de ce ministre se livrent aux transports de joie les plus bruyans, sautent, claquent des mains, jettent leurs chapeaux en l'air, et n'omettent rien de ce qui peut faire éclater leur bonheur. Conformément à ces idées le chef

du parti a composé et adapté aux airs des chansons profanes, des cantiques qui son réputés très-efficaces pour entrer dans cette disposition, seule digne du Chrétien. Ses sectateurs ont parodié la formule usitée de confession, dont ils ont supprimé le mot *pécheur*; leur obstination résiste à tout. Ils ont mille artifices pour éluder le sens des passages de la Bible qu'on leur oppose. Contre les ordres précis du gouvernement, ils se rassemblent; les deux sexes se réunissent jusqu'à minuit et au-delà pour leurs cérémonies religieuses. Ils n'affichent pas un schisme formel de l'église établie, mais peu à peu ils s'éloignent de son culte; et dans toutes les occasions ils manifestent leurs différences de croyance. Leur chef et ses émissaires, la plupart gens grossiers, sont honorés du titre de *Saints*. Autrefois, à l'arrivée d'un des ces Saints, ils s'assemblaient dans les champs; là il les haranguait, puis dans les élans d'une joie tumultueuse ils le conduisaient en triomphe à une autre réunion. L'autorité civile a pris des moyens de prudence pour les empêcher; et après des monitions réitérées au chef du parti, elle l'a, dit-on, suspendu de ses fonctions. Le peuple donne à ces sectaires un nom équivalent à celui de *Galopins*, parce qu'ils prétendent conquérir le ciel, pour ainsi dire, en galopant.

» Une troisième secte de Séparatistes se compose de *Turbulens*, dont il serait difficile d'ana-

lyser le système, qui se modifie d'après le caractère de chaque individu. La plupart sont des hommes sans culture, sans connaissances, emportés par leurs passions, et qui pour les satisfaire ont une tendance à briser tous les liens religieux et civils. Ils détestent tout homme qui conserve de l'attachement pour la religion ou le gouvernement, et se disent supérieurs à tous le prestiges par lesquels les ministres et les magistrats ont trompé le monde. Ils tâchent de soustraire leurs enfans au baptême, les éloignent de l'instruction publique, enterrent leurs morts sans cérémonies : ils se contentent de creuser une fosse dans laquelle ils jettent le cadavre comme on le ferait pour un animal. Leurs sentimens sont consignés dans des chansons qui offrent le mélange le plus révoltant de superstition et de libertinage ; ils ont adopté l'usage des Quakers de tutoyer tout le monde, et de n'ôter leur chapeau à personne. Un Séparatiste de cette classe ayant été obligé de comparaître devant un tribunal, refuse d'ôter son chapeau ; par ordre du magistrat un sergent le lui jette à bas : le Séparatiste tire de sa poche un bonnet, qui eut le même sort que le chapeau. A l'instant il tire un second bonnet, un troisième et jusqu'au nombre de six. Une partie des Séparatistes de cette classe sont partis pour l'Amérique, où ils espèrent former en peu de tems un état assez puissant pour revenir subjuguer leur ancienne

patrie. Ils sont établis sur l'Ohio, à cinquante milles de Pitsbourg, où ils ont bâti une petite ville à laquelle ils ont donné le nom de *Harmony*.

» On évalue à plus de cinq mille le nombre des Séparatistes restés dans le Wurtemberg; les contrées voisines en ont aussi quelques-uns. La destruction de toute puissance ecclésiastique d'un côté, de l'autre le gouvernement de Bonaparte sont pour eux le présage d'un tems plus heureux où la lumière brillant aux yeux de tous les hommes les guérira de leurs erreurs et de leurs maux. Dans une brochure, publiée par l'un d'eux en 1801, il est dit que le premier Consul est un de leurs confrères; qu'il s'est aussi séparé de Babylone : et c'est par l'union entre les frères, ajoute-t-il, que Babylone sera détruite. Nous sommes des patriotes en Jésus-Christ; nous aimons la liberté, l'égalité, la fraternité que Jésus-Christ nous a conquises, en disant : *Je vous ai délivrés du joug; je vous ai rendus libres : ne vous laissez plus captiver.*

» Ils avaient créé une espèce d'ordre, s'étaient décorés d'une étoile, se disaient *Chevaliers de Napoléon*, le *second et véritable Messie*. Le gouvernement a pris contre eux des mesures répressives, et chargé les ministres de seconder les magistrats pour arrêter la propagation d'une secte qui affecte le Séparatisme civil et religieux ».

QUIÉTISME.

Le Quiétisme est la doctrine du Vedam et d'autres livres indiens. Le voyageur Chardin parle des *Soufis*, secte de Mahométans en Perse qui, par le détachement des choses de la terre et par l'union spirituelle avec Dieu, prétendent s'élever jusqu'à l'extase, et devenir inspirés comme les prophètes. Le Quiétisme a des partisans dans la secte d'Ali. Il est possible qu'ayant été apporté par les Arabes en Espagne, ce soit d'eux et des traditions laissées par eux dans ce pays que l'ait emprunté, au seizième siècle, le prêtre Molinos.

La Nouvelle histoire de Fénélon a donné d'amples détails sur le Quiétisme ; et le P. Joly, capucin, auteur de divers ouvrages, en a fait une histoire qui est restée inédite.

Madame Guyon, dans son *Moyen court et facile pour faire l'Oraison*, veut qu'on laisse le passé dans l'oubli, l'avenir à la Providence, le présent à Dieu. Son hérésie ne tombera jamais dans l'*oubli*; mais comme elle appartient au dix-septième siècle, à la fin duquel son parti s'éteignit presque entièrement, on ne parlera pas de cette dame qui, se croyant la femme enceinte de l'Apocalypse destinée à fonder une nouvelle Église, « éprouvait une telle abondance de

» graces, qu'elle en crévait au pied de la lettre;
» il fallait la délacer, et cette grace se répandait
» sur les assistans (1). »

La querelle du Quiétisme fit naître cependant encore quelques écrits dans le commencement du dix-huitième siècle, par exemple, celui de Phelippeaux, qui suspectait les liaisons de madame Guyon avec le P. Lacombe; et celui de la Bletterie, qui les justifie.

Quelques têtes seulement étaient imprégnées des idées Quiétistes, de ce système d'inaction dans laquelle l'ame s'élève à un état de perfection qui est la vie unitive : alors elle est étrangère à tout autre objet que Dieu, sans motif d'intérêt propre; le ciel ou l'enfer lui sont indifférens, etc. Bossuet, et après lui Duguet, ont détruit ces rêveries d'un amour prétendu désintéressé, en faisant voir que l'amour de Dieu est inséparable du désir de le posséder; si cet intérêt était différent de Dieu même, il ne serait aimé que comme moyen, au lieu qu'il doit l'être comme fin (2). Duguet ajoute : Il faut éviter avec soin l'illusion de ceux qui mettent entre l'esprit et la chair un tel divorce, que l'esprit ne répond point de ce qui se passe dans la chair, et qu'il se contente ou de l'ignorer ou de n'y prendre aucune part. Cette

---

(1) Voyez *Réponse de Bossuet à Fénélon*, page 12.
(2) Duguet, *Jésus Crucifié*, page 144.

erreur grossière, qui peut conduire aux plus criminelles souillures, n'est autre chose qu'un plein affranchissement accordé à la cupidité, qui devient la maîtresse dès qu'elle est indépendante : elle l'est dès que l'esprit l'abandonne à elle-même au lieu de la clouer à la croix de Jésus-Christ, de lui refuser tout ce qui n'est pas nécessaire à la vie et à la santé, et de lui interdire tous les mouvemens dont la liberté réglée par l'esprit de Jésus-Christ doit demeurer la maîtresse (1).

Parmi les Illuminés, les écrits de madame Guyon ont conservé quelque crédit, et même trouvé un enthousiaste ; c'est l'auteur de la *Philosophie divine appliquée aux lumières naturelles, magiques, astrales, surnaturelles et divines*, par Keleph Ben Nathan (2), qu'on croit être Dutois, ministre Genevois. Il met la *divine* madame Guyon, les livres *incomparables* de madame Guyon au-dessus de Thomas à Kempis. « Les ouvrages de cette femme ont tous la » livrée de l'amour de Dieu porté à son comble ; » elle a interprété l'Écriture par l'esprit même » qui l'a dictée. Plus loin il parle de vertus qui, » pratiquées par un Topinamboux, en feraient » un Chrétien, quand même il n'adorerait ni à » Rome, ni chez Luther, ni chez Calvin (3). »

(1) Voyez *Explication de la Passion*, *in*-8°. Paris, 1782, ch. II, pages 44 et 45, deuxième partie.

(2) Voyez 3. v., *in*-8°., 1793.

(3) Voyez pages 297, 303 et 304.

Un proverbe dit que les sottises des pères sont perdues pour leurs enfans, parce que les hommes appellent rarement le passé au conseil du présent ; loin d'interroger l'expérience qui leur marquerait les écueils, il semble que dans l'histoire certaines gens fassent une battue continuelle pour y trouver des rêveries qu'ils reproduisent sous toutes les formes.

LES CORDICOLES

OU

Histoire critique des Dévotions Nouvelles au Sacré-Cœur de Jésus et au Cœur de Marie.

Le culte de latrie ou l'adoration est due à Jésus-Christ, Verbe éternel incarné pour notre salut, réunissant en une seule personne les deux natures divine et humaine ; mais l'adoration s'adresse à la personne, et non à l'une des deux natures.

Dès le tems de saint Jean-l'Évangéliste, quelques hérétiques séparaient l'humanité de Jésus-Christ de sa divinité. Nestorius, trois siècles après, suivit leurs traces ; et quoiqu'il ne parût pas admettre deux personnes, il voulait deux adorations distinctes, l'une de la nature divine, l'autre de la nature humaine unie à Dieu. Théodote, évêque d'Ancyre, s'élevant avec force

contre une erreur qui rompait l'unité, même en ne divisant que par l'esprit les deux natures, fut applaudi des Pères du Concile d'Éphèse : ils lancèrent l'anathème contre quiconque n'honore pas l'Emmanuel, le Verbe fait chair par une seule adoration (1) ; anathèmes répétés par les cinquième et sixième conciles œcuméniques, et par le premier de Latran, sous le pape Martin, en 649.

Dans ces derniers tems, l'erreur a été renouvelée avec audace par Berruyer, digne élève de Hardouin, qui (suivant l'expression du Pape dans son bref) comble *la mesure du scandale*, renverse en quelque sorte le mystère de l'Incarnation, et semble dire qu'entre la divinité et l'humanité du Fils de Dieu, il n'y a qu'une union morale; et non substantielle ou *hypostatique*, pour nous servir de l'expression reçue. Considérant la sainte humanité de Jésus-Christ comme une personne subsistante, indépendamment du Verbe, il prétend qu'elle doit être adorée d'un culte de latrie directement et par elle-même (2). Cette doctrine a été foudroyée par l'Église. De Nestorius nous sommes descendus à Berruyer; on voit qu'entre eux il y a beaucoup de ressemblance ou même identité d'erreur. Nous n'adorons pas le corps du Sauveur séparé du Verbe,

---

(1) Labbe, *Concil.* Tome III, Concil. Ephes., anath. 8, colon. 409.

(2) Beurruyer, Part. II, Tome VIII, page 86.

dit saint Athanase ; mais la personne du Verbe auquel le corps appartient (1), la personne *Theandrique*, et non une nature ; encore moins une partie quelconque de la nature humaine isolément considérée, quoiqu'en Jésus-Christ tout soit adorable. On peut penser à l'humanité de Jésus-Christ, et l'adorer même sous le rapport d'un de ses attributs, pourvu que ce ne soit pas séparément, et que ce soit tout lui-même qu'on adore. Ainsi la fête du Saint Nom de Jésus, la fête du Précieux Sang, la fête des Cinq Plaies s'adressent à sa personne considérée comme Sauveur, comme ayant souffert pour la rédemption du genre humain ; et certes, il n'est pas à craindre qu'on envisage son sang comme séparé de sa chair, ni les cinq plaies, comme partageant son corps en cinq lambeaux.

Sur ces principes doit s'asseoir le jugement à porter de la dévotion au Sacré-Cœur. Quand on aime la religion, on doit craindre d'associer aux sentimens qu'elle inspire, des puérilités capables de la rendre méprisable en lui imprimant du ridicule. Eût-on échappé à cet inconvénient en établissant un culte spécial aux pieds, aux mains, à la tête du Sauveur? Croit-on l'avoir évité en restreignant sa personne à ce muscle que l'on appelle le *cœur?* Cette préférence est

---

(1) Athanas. epist. ad Adelphium, Tome I, page 157; et *de Incarnat.*, Tome I, page 619.



fondée sans doute sur l'opinion vulgaire, que le cœur est le siége des affections, le trône de l'amour et de la haîne. Les expressions figurées qui l'annoncent, ont passé même dans le langage sacré. Ainsi, il est dit de David, qu'il était un homme selon le cœur de Dieu; que les Chrétiens n'avaient qu'un cœur et qu'une ame. Saint Jean Chrysostôme dit que le cœur de Paul était le cœur de Jésus-Christ (1). Les auteurs mystiques ont fait ensuite un abus marqué des images et du style figuratif pour éclaircir, et plus souvent pour embrouiller les idées. Un paysan de Montmorency, Jean Aumont, homme très-pieux, mais très-mauvais écrivain, publia, en 1660, un gros volume *in*-4°., intitulé : *L'Ouverture intérieure du royaume de l'Agneau occis dans nos cœurs* (2). Les Sorbonnistes, qui revêtirent l'ouvrage de leur approbation, n'y entrevoyaient pas sans doute cette tendance au Quiétisme que déjà l'on provignait dans un conventicule tenu alors à Groslay; il était fréquenté par deux capucins, dont un ensuite apostasia.

Près d'un siècle après, dom Morel, dans son ouvrage anonyme : *Entretiens avec Jésus-*

---

(1) In epist. ad Rom., C. XVI, hom. 32.

(2) *In*-4°. Paris, 1660. L'auteur n'est désigné que par les initiales de son nom; mais l'abbé Le Bœuf le nomme dans son histoire du diocèse de Paris, à l'article *Montmorency*.

Christ dans le très-saint Sacrement de l'autel, en adresse un au cœur de Jésus, qui est le roi des cœurs, le théâtre des merveilles, l'abîme infini des perfections, la fournaise d'amour, le chariot d'Elie, la cité sainte, où toute l'auguste Trinité et tous les Saints font leur demeure (1). Cette description, qui résiste à toute analyse, peut émouvoir certaines ames, mais elle n'éclaire pas. L'ouvrage de dom Morel renferme néanmoins d'utiles méditations, et personne n'a jamais dit que ce bénédictin fût cordicole.

L'opinion qui fait du cœur le siége des affections est combattue par un grand nombre de physiologistes, entre autres par Descartes dans son traité des *Passions de l'Ame* (2). Hartley, médecin anglais, mort en 1751, prétend que la substance médullaire du cerveau, de l'épine dorsale et les nerfs qui en sortent, sont les instrumens immédiats de la sensation et des mouvemens. Pourchot revendiqua aussi pour le cerveau ce qu'on voulait attribuer à la glande pinéale. Manguelen a pensé de même, et après lui Benoît XIV. Ce pape prétend que du cerveau partent les esprits qui donnent la vie au corps et affectent l'ame (3); il s'appuie surtout de l'avis

(1) Voyez *Entretiens*, etc., par un ancien Bénédictin de Saint-Maur, *in*-12. Paris, 1752, page 388. et suiv.

(2) *Traité des Passions de l'ame*, Part. I, art. 33.

(3) *De Canonizatione Sanctorum*, etc. Tome IV, page 2, cap. 30, n°. 22.

de Muratori. Buffon les contredit tous, et plaide pour le diaphragme. D'après cette divergence d'opinions, Renaud, curé de Vaux, diocèse d'Auxerre, auteur de trois ouvrages anonymes contre les Cordicoles (1), demande s'il ne serait pas convenable d'établir des fêtes de la sacrée *Glande*, du sacré *Cerveau*, dont les partisans seraient *Cervelistes* ou *Pinéalistes*; et d'ériger des chapelles, de brûler des cierges, de l'encens en l'honneur de ces divers organes.

La dévotion au *Sacré Cœur* est une institution inconnue à toute l'antiquité, et l'on ne couvre pas la présomption défavorable qu'inspire sa nouveauté en disant que la Fête-Dieu est dans le même cas. Ici rien de nouveau que la solennité qui porte ce nom; car les Chrétiens ont toujours adoré Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie : mais, avant la fin du dix-septième siècle, on n'avait guère oui parler de dévotion au *Sacré-Cœur*.

(1) V. *Lettre aux Cordicoles*, etc., *in*-12. Avignon, 1781. *Lettres aux Alacoquistes, dits Cordicoles*, in-12, 1782. *Seconde Lettre aux Alacoquistes*, etc., *in*-12, 1782. Voyez aussi l'*Instruction Catholique sur la Dévotion au Sacré-Cœur* (par Brugière) *in*-8°. Paris, 1777. M. Saillant, médecin et ancien curé de Villers-le-Bel, a rédigé sur le même sujet une Dissertation qu'il a eu la complaisance de me communiquer. On a emprunté de lui plusieurs observations et divers faits.

Communément on en donne la première idée à Thomas Godwin, théologien Protestant, président du collége de la Madelaine, à Oxford, auteur d'un Traité latin : *Le cœur de Jésus-Christ dans le ciel envers les pécheurs qui sont sur la terre* (1); et l'on ne manque pas de le déclarer Socinien, Arménien, Nestorien, etc. J'ignore s'il mérite ces qualifications; mais la lecture de son livre cité par tant de gens sur la parole d'autrui, est une nouvelle preuve que certaines anecdotes généralement crues sont sans fondement.

Godwin établit que Jésus-Christ ayant pris la nature humaine, son cœur est réellement affecté de tendresse envers les pécheurs; au lieu qu'avant son incarnation ces paroles *affici angustiâ*, etc., *être angoisé*, et d'autres de ce genre, n'étaient employées qu'improprement en parlant de Dieu. Saint Paul nous peint le Sauveur comme le pontife qui *compatit* à nos infirmités. On ne peut, dit Godwin, lui attribuer la douleur ni la crainte;

---

(1) Voyez *Opuscula Quædam*, etc., *in-8°*. Heidelberg, 1658. C'est dans ce Recueil que se trouve le Traité *Cor Christi in cœlis erga peccatores in terris*. On dit que cet ouvrage fut mis en latin par Guillaume de Boncouvent, et imprimé à Heidelberg en 1658. Le lieu et la date de l'édition sont tels effectivement qu'on les cite : mais je n'y trouve pas que ce soit une traduction; et ce Guillaume de Boncouvent est pour moi un personnage inconnu.

mais comme il a un corps de chair et de sang, son cœur éprouve les affections qui ne sont pas jointes au péché et aux infirmités (1). Ainsi raisonne l'écrivain Anglais; et là ni ailleurs je ne vois rien qui autorise à le déclarer patriarche des *Cordicoles*. Si l'institution dont il s'agit n'était pas vicieuse aux yeux des hommes sensés, sa nature ne serait pas altérée pour être l'ouvrage d'un Protestant; qu'importerait la source, si l'eau était pure? Mais les hommes sont toujours portés à donner aux choses une valeur relative, au lieu de les juger d'après ce qu'elles sont en elles-mêmes.

Le P. la Colombière, Jésuite, prédicateur de la duchesse d'Yorck, qui devint reine d'Angleterre, l'ayant accompagnée, il trouva, dit-on, une secte d'adorateurs du cœur charnel de Jésus, établie par Thomas Godwin. Il eut occasion de le voir, de pomper ses sentimens; et il les rapporta en France. Partisans et antagonistes de la dévotion nouvelle, presque tous s'accordent dans ce récit, sur la réalité duquel, d'après ce qu'on a lu précédemment, on pourrait encore élever des doutes. La justice veut cependant qu'on restitue aux Jésuites cette dévotion, dont le P. de la Colombière, mort en 1682, avait pris l'initiative. Il la recommandait à ses confrères; il

(1) Voyez Godwin, Part. III, sect. I et II.

sollicitait l'établissement d'une fête à ce sujet dans l'ordre de la Visitation. Ses lettres sont disséminées dans divers livrets sur le Sacré-Cœur.

On assure que les prétendues révélations de Marie Alacoque ont été imprimées par les Jésuites, sur des chiffons de papier trouvés parmi ceux de son confesseur la Colombière. Languet, évêque de Soissons, publia ensuite la vie ou plutôt les extravagances de cette visionnaire (1): mais l'ouvrage causa une telle rumeur, que, de concert avec son frère, curé de Saint-Sulpice, il crut devoir en retirer les exemplaires. La traduction italienne ayant paru en 1772, elle fut à l'instant supprimée par Clément XIV.

Marie Alacoque, Visitandine de Paray-le-Monial en Charolois, diocèse d'Autun, morte en 1690, s'était fait remarquer par une piété bizarre. Un jour qu'elle était en prière devant le Saint-Sacrement, le Sauveur lui dit, en lui montrant son cœur, que ce cœur ayant épuisé ses forces pour laisser aux hommes des signes certains de son amour, il exigeait d'elle, que le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu fût consacré au culte de son cœur. Adresse-toi, lui dit-il, à mon serviteur le P. de la Colombière,

(1) Voyez la *Vie de la Vénérable Mère Marguerite-Marie, religieuse du monastère de Paray-le-Monial*, etc., par M. Languet, etc., *in*-4°. Paris, 1729.

Jésuite ; dis-lui de ma part, de faire son possible pour établir cette dévotion, et de donner ce plaisir à mon cœur. Jésus-Christ, dit-elle au Jésuite, espère beaucoup de votre compagnie.

Quand Marie Alacoque voulait communier, la nuit précédente se passait presque toute entière en *colloques amoureux avec son bien-aimé Jésus*. Un jour il lui permit d'appuyer sa tête sur sa poitrine, et lui demanda son cœur ; elle le lui donna ; il le prit, le plaça dans le sien et le lui rendit. Aussitôt elle sentit une douleur continuelle au côté par où son cœur était sorti et rentré. Jésus lui dit : *Quand ta douleur sera trop forte, fais-toi saigner*. La sœur Alacoque signa de son sang le don de son cœur par ces mots : *Sœur Marguerite-Marie, disciple du divin amour de l'adorable Jésus*. Par cette donation, Jésus la constitua héritière de son cœur pour le tems et l'éternité. « N'en sois pas chiche, » lui dit-il, je te permets d'en disposer à ton » gré ; tu seras le jouet de mon bon plaisir ». Aussitôt elle prit un canif, traça sur sa poitrine le saint nom de Jésus en *caractères grands et profonds*. — Un jour la Sainte-Vierge lui montra son enfant appuyé sur son sein ; elle lui permit de le caresser et de le tenir entre ses bras. — Parlant à Jésus-Christ, elle dit qu'elle veut être en prison dans son cœur jusqu'à ce qu'elle ait payé ses dettes.

Languet assure qu'elle devint l'épouse de

Jésus-Christ, et il distingue sérieusement la promesse de mariage, les fiançailles, les épousailles; mais en termes si révoltans, que Regnaud et d'autres ont cru devoir les supprimer en se contentant de renvoyer aux nombres XI, XIX et XXII.

Un jour elle vit le fils de Dieu, la Sainte-Vierge, et une infinité d'Anges demandant grace pour des Visitandines qui étaient tièdes: cette grace fut accordée à cause de leur dévotion au Sacré-Cœur; et Notre-Dame chassa le démon qui, de dépit, renversa les rideaux et les tringles de la grille du chœur.

Notre Seigneur lui ayant recommandé de se faire saigner quand ses douleurs du côté seraient trop vives, elle eut recours à ce remède tous les premiers vendredis de chaque mois. Comme ceci s'était passé en 1674, et qu'elle mourut en 1690, Regnaud calcule qu'elle a dû être saignée cent quatre-vingt-douze fois en l'honneur du Sacré-Cœur. Il ajoute que si pareille dévotion se généralise, les chirurgiens auront ample besogne. — Un jour Notre Seigneur fit voir à la sœur Alacoque une foule d'ames souffrant dans le purgatoire. — Quelques-unes d'entre elles n'avaient pas d'autres signes de prédestination que de n'avoir pas *haï le Seigneur*. — Ce blasphême détruit le mystère de la prédestination et le premier commandement de Dieu.

Lecteur, encore une citation, et je finis. Un

jour, écrivant à un curé qui était son frère, elle lui donne le récipé suivant : « Nous avons pro-
» mis que vous prendriez les billets que je vous
» envoie, un chaque jour à jeun, et que vous
» diriez ou feriez dire neuf messes durant neuf
» samedis à l'honneur de l'Immaculée Con-
» ception, et autant de messes de la Passion
» pendant neuf vendredis en l'honneur du Sacré-
» Cœur..... Je crois que nul ne périra de ceux
» qui lui seront particulièrement consacrés ».
Voilà un passeport en règle pour le ciel. Quelque chose d'analogue se passait, il y a quelques années, à Versailles, où une sœur Jeanne recrutait pour les Cordicoles, et distribuait en forme d'amulettes, contre toutes sortes d'accidens, une prière sur un *cœur* de papier enfermé dans un *cœur* d'argent ou d'étain. Et puisque nous en sommes à citer des inepties, n'oublions pas un père Pepe, qui, à Naples, distribuait des billets en l'honneur de l'Immaculée Conception : il les faisait avaler aux poules comme une recette infaillible pour obtenir qu'elles pondissent abondamment.

Telle est donc l'idée que nous donnent de celle qui a fondé la fête du Sacré-Cœur, son biographe et ceux qui ont écrit sur cette institution de caprice (1).

---

(1) Voyez le *Culte de l'Amour Divin*, ou *la Dévotion au Sacre-Cœur de Jésus*, par M. de Fumel, évêque de

En 1771, dans une fête solennelle à Rome, on avait exposé un tableau représentant le Rédempteur, le sein découvert, et communiant une religieuse avec une hostie qui sortait de sa plaie; un cardinal fit ôter le tableau.

A l'hospice de Saint-Michel de Rome, on faisait chanter aux jeunes gens des litanies de la Sainte-Vierge en ajoutant: *S. Ignace, S. Louis de Gonzague, priez pour nous*; et finalement, *Saint Cœur de Jésus, intercédez pour nous.* Dans les litanies du Cœur de Jésus, on attribue à ce muscle tout ce que l'Écriture nous dit de la personne du Fils de Dieu. « Cœur de Jésus, » riche envers ceux qui vous invoquent; Cœur » de Jésus, propitiation pour nos péchés »: et les apologistes de cette dévotion parlent du cœur de Jésus dans le Sacrement; Cœur dans le ciel; Cœur sur les autels; Cœur qui institue; Cœur de Jésus qui se détermine à faire le plus grand miracle; Cœur qui est l'objet des complai-

---

Lodève, avec des réponses aux objections pour l'instruction et à l'usage des fidèles de son diocèse, 2 vol. *in*-12. *Dissertation Dogmatique et Morale, au sujet du Livre de M. Fumel*, etc., *in*-12, en France, 1777. *Lettre instructive d'un Théologien Romain, sur la Nouvelle Dévotion au Sacré-Cœur de Jésus*, in-8°. Rome 1773. Les ouvrages anonymes, cités précédemment, de M. Renaud, curé, etc.; mais surtout la *Vie de Marie Alacoque*, par Languet, *in*-8°., 1729; *la Voie de la Sainteté*, en italien, *in*-12. Lucques, par Albergotti.

sances du Père. Cœur tout-puissant, qui pliez nos cœurs sous votre cœur, dit l'auteur du *Recueil des Exercices de piété*. Dans un autre livret, on offre le Cœur de Jésus à la Sainte-Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit. Dans certaines litanies, traduites en arabe, après l'apostrophe *Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde*; à ces mots, *exaucez-nous, Seigneur*, on avait substitué, *écoutez-nous, Cœur de Jésus*. Tout est adorable dans la personne du Verbe incarné. On pourrait donc, avec autant de raison, dire que la jambe, que l'épaule sont l'objet des complaisances du Père, et adresser à ces parties l'apostrophe : *intercédez pour nous*.

Dira-t-on que ce langage est figuratif, comme le mot d'agneau, sous lequel Jésus-Christ est désigné dans la Bible? C'était l'expression favorite des Moraves, qui s'en servent moins fréquemment depuis que Nicolaï, l'auteur de *Sebaldus Notanker*, a ridiculisé en eux l'affectation de l'employer exclusivement. Les Moraves sont cordicoles. Jésus-Christ est également désigné dans les Livres Saints sous les emblêmes de *Lion*, de *Vigne*, de *Pierre*. Serait-ce une raison valable de faire des litanies, d'établir des fêtes du *Lion*, de la *Pierre*, de la *Vigne*? Dira-t-on que le Sacré-Cœur figure seulement l'amour de Jésus-Christ pour les ames? Mais n'avons-nous pas la Pentecôte, la Fête-Dieu, ou plutôt, toutes les fêtes qui peuvent servir d'emblême à cet amour?

Au reste, ce subterfuge est détruit par le langage et les aveux des cordicoles. Par leur *langage* tout y est charnel : ils parlent de *palpitation*, de *dilatation*, etc. ; ce qui a fait demander si, dans le ciel le mouvement de systole et de diastole continuait. « Ce Cœur, disent-ils, a été formé » par le sang de David, le plus noble. Il est » de la trempe la plus fine et la plus délicate, » tissu de fibres sensibles au dernier point à la » plus légère impression, et d'un mouvement doux (1) ».

Le père de la Colombière mourut, et Dieu révéla à la béate qu'il était resté en purgatoire, depuis son trépas jusqu'à l'enterrement; mais dans sa compagnie on trouva des continuateurs de son ouvrage, entr'autres Croiset et Galifet. Ecoutons ce dernier : « Le seul et propre objet de la Fête-» Dieu est la chair de Jésus-Christ : d'où l'on » doit conclure qu'on n'a pas précisément ins-» titué cette fête pour honorer la personne de » Jésus-Christ ; mais pour honorer sa chair, » son corps, son sang, puisque ni l'ame, ni la » divinité, ni la personne ne sont l'objet formel de » cette fête. L'objet direct et immédiat est la

---

(1) Voyez *Recueil de différens Exercices de Piété à l'honneur du très-Saint Cœur de Jésus*. A Velletri, sans date. — *La Dévotion au Sacré-Cœur*, Milan, 1766. — *Sermons, Panégiriques* du Père Fabrice Giani, de la compagnie de Jésus, Genève, sans date.

chair très-sainte de Jésus-Christ dans le Sacrement (1) ». Cet énoncé est certainement Nestorien.

Plusieurs ouvrages qu'ont publiés les partisans de la dévotion nouvelle, assurent qu'elle a pour approbateurs saint Thomas d'Aquin, saint Ignace de Loyola, saint François Xavier, saint François de Sales, sainte Claire, sainte Thérèse, sainte Gertrude, sainte Melchtilde, sainte Catherine de Sienne, le chartreux Lansperge, le victorin Gourdan, etc. Ces autorités sont respectables : mais des uns on n'allègue aucun fait, aucun passage à l'appui de cette assertion; des autres on cite quelques pensées exprimées d'une manière guindée. Ce sont des élans affectueux perdus dans le vague, et la boursouflure d'images amoncelées. Ce style figuré n'admet pas la précision rigoureuse du dogme. Ainsi, dans une édition faite à Nanci, de la *Dévotion au Sacré-Cœur* (2), (et il a pour objet le cœur charnel) (3) on lit : « Cœur admirable, qui êtes le miroir de l'unité.... rempli d'un nectar céleste... digne appui du sacré clergé (4); cœur de Marie, cœur selon le cœur de Dieu, qui êtes une *même chose* avec le Cœur de Jésus-Christ ...... les

(1) *Dévotion au Sacré-Cœur*, Liv. II, c. 2.
(2) *In*-8°. Nanci, 1749.
(3) Page 12.
(4) Page 189.

abîmes infinis des trésors du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc. (1) ».

Benoît XIV, dans son ouvrage sur la *Canonisation des Saints*, raconte les sollicitations multipliées qu'on fit à Rome pour obtenir l'établissement de cette fête (2). La première demande, qui date de 1697, fut rejetée par la Congrégation des rites. Ce pape, alors promoteur de la foi, y opposa la lettre de saint Bernard aux chanoines de Lyon, pour ne pas instituer la fête de l'Immaculée Conception. De tous les Pères, S. Bernard est sans contredit celui qui, pour peindre la piété, emprunte le plus d'images des objets sensibles. Mais une lecture attentive prouve que tout ce qu'il dit du Cœur de Jésus-Christ et de sa sainte Mère, n'offre que les symboles des affections tendres et de l'amour sacré. Quant à la prose rythmique adressée (*ad Cor*) au Cœur, outre qu'elle n'indique rien en faveur des Cordicoles, l'éditeur dom Mabillon déclare que cette pièce et les autres en vers, insérées dans le second volume, ne paraissent pas devoir être attribuées à S. Bernard (3).

On pourrait donc, dit Benoît XIV, demander aussi des fêtes du *sacré côté*, des *sacrés yeux*; peut-être même en demandera-t-on pour le cœur

---

(1) Page 259 et 309.
(2) Liv. IV, c. 30.
(3) Sanct. Bernard. Op., Tome II; pag. 891, éd. 1690.

de la *Sainte-Vierge*. N'oublions pas cette dernière phrase. Si on lui oppose que la fête du S. Sacrement a été établie d'après des révélations, Benoît répond que la Fête-Dieu a été établie en conséquence de miracles avérés et de révélations multipliées. D'ailleurs, Julienne de Liège avait consulté le pape Urbain IV, alors archidiacre de cette ville, et la voix publique l'a béatifiée. Il n'y a donc aucune parité à établir entre elle et la visionnaire Marie Alacoque. — Les solliciteurs citèrent la peste de Marseille, cessant par l'établissement de la fête du Sacré-Cœur; mais l'allégation se trouva contredite par les faits : il fallait dire seulement que Belsunce, évêque de cette ville, avait consacré le 7 de septembre à cette dévotion, et institué une procession annuelle qui, suspendue pendant la révolution, a été rétablie, dit-on, par l'archêveque actuel d'Aix. Deux demandes successives faites à Rome en 1727 et 1729, furent également rejetées par la Congrégation des rites.

A la vérité, Clément XI, en 1713, avait accordé aux Visitandines de Nanci des indulgences qui paraissent favoriser cette dévotion; et Clément XIII, n'étant encore que cardinal, avait établi une archi-confrairie du Cœur de Jésus. Élevé sur le siége pontifical, il eut pour premier ministre le cardinal Torregiani, très-dévoué aux Jésuites. Ceux-ci crurent que le moment était opportun pour renouveler leurs instances,

qu'ils appuyaient de lettres écrites par des évêques de Pologne, et par Philippe V, roi d'Espagne, comme si l'autorité d'un prince était dans ces matières plus que celle d'un simple fidèle. Mais, quoique le bref de Clément XIII mentionne vaguement la *plupart des évêques de Pologne*, la supplique ne parle que de celui de Cracovie : pour compléter la fourberie, dans un livret du *Sacré-Cœur*, imprimé à Milan en 1776, on a traduit les mots *plerisque episcopis*, par ceux-ci, *tous les évêques ;* ce qui est une falsification grossière. Quant à la lettre du roi d'Espagne, elle fut démentie en son nom par M. de Roda, son ministre, qui en porta sa plainte à Rome, et dit qu'il avait ordre de s'opposer à la demande faite sur ce sujet par quelques membres du chapitre de Tolède, attendu que la partie la plus saine de ce chapitre s'y opposait. L'avocat des Jésuites, qui avait compromis le roi d'Espagne, fut réprimandé. Dans le tems qu'on poursuivait cette affaire, on se demandait à Rome quels sont les solliciteurs ? et tout bas on se disait : c'est le Pape.

Enfin, après trois refus, dont le dernier datait de trente-six ans, la Congrégation des rites, cédant aux importunités, approuva cette dévotion : et le 6 février 1765, les Jésuites obtinrent, contre l'avis de quatre cardinaux, un bref de Clément XIII, qui n'institue pas, mais qui seulement autorise la fête, non du Cœur matériel de

Jésus-Christ, mais du Cœur symbolique, c'est-à-dire, de son amour pour nous; de cet amour qui lui fit verser des larmes sur le tombeau de Lazare, et qui fit dire aux Juifs : *Voyez comme il l'aimait*; de cette bonté prévoyante qui, lors de son entrée triomphale à Jérusalem, le fit pleurer à l'aspect des catastrophes que devaient attirer sur cette ville l'ingratitude et les crimes de ses habitans.

Fumel, évêque de Lodève, prétend que le décret de Clément XIII embrasse le double objet du Cœur sensible et charnel, et l'amour infini de Jésus-Christ pour les hommes (1). Mais la teneur du décret combat cette assertion. On y voit que le Pape, en dernier résultat, n'a voulu établir qu'une fête de l'amour divin; et alors il fallait l'instituer sous ce titre, pour lever toute équivoque. Au reste, Rome a constamment répondu dans ce sens. Pie VI s'en est expliqué formellement.

Les abus de la dévotion nouvelle avaient excité une grande rumeur parmi les théologiens d'Italie. Le franciscain Foschieri avait dit dans un sermon, « que le cœur de Jésus est un temple » qui renferme tout ce qu'il y a de majestueux » et de grand, un sanctuaire où l'on trouve ce » qu'il y a de plus délicat et de plus tendre ».

---

(1) Tome I, page 115, nouvelle édition.

Les Annalistes de Florençe versèrent à pleines mains le ridicule sur ce mystique galimatias (1).

En 1771 Blasi, canoniste romain, dont on n'a jamais contesté la piété ni les talens, voulant écarter tous les doutes, consulta les cardinaux de la Congrégation des rites; ils répondirent, ainsi que Clément XIV (avec permission d'alléguer son témoignage) qu'on avait prétendu autoriser seulement la fête du Cœur, regardé comme symbole, à l'exclusion du cœur charnel. Cette décision fut consignée dans la Dissertation de Blasi, qui parut la même année avec l'approbation du Saint-Siége (2). La plupart des notes avaient été fournies par le P. Giorgi, de l'ordre des Augustins, le premier orientaliste de l'Italie.

Celui-ci, pour réfuter un Florentin anonyme qui avait énoncé des idées fausses sur la dévotion nouvelle, fit paraître successivement deux opuscules; l'un en forme de Lettres, sous le nom d'*Antropisco Teriomaco* (l'emploi des pseudonimes est très-usité parmi les écrivains d'Italie); l'autre, sous le nom de *Christotimo Amerista*, comme qui dirait *Adorateur de Jésus-Christ indivisible* (3). En s'appuyant sur les intentions

(1) Voyez *Annali Ecclesiastici*, etc., année 1785, page 85.

(2) *De Festo Cordis Jesu, Dissertatio commonitoria cum notis et monumentis selectis*, 1771.

(3) *Christotimi Ameristæ adversus epistolas duas ab*

manifestées du Saint-Siége, il démontre les abus qu'entraînerait l'adoration du cœur charnel. Dans ces deux écrits, l'atticisme et l'élégance du style embellissent les recherches d'une érudition profonde.

Quelques années après, furent publiés sur la même matière plusieurs bons ouvrages, par l'abbé Delmare (1), les chanoines de Passi et Sonzogni (2), et le curé Volpi (3). Ce dernier prouve très-bien qu'on peut diviser le motif, mais non l'objet de l'adoration.

Dolfin, évêque de Bergame, crut devoir adresser aux religieuses de son diocèse, où la nouvelle dévotion avait fait des progrès, une circulaire pour la ramener à son véritable but (4).

A son tour parut dans la lice le célèbre évêque

---

anonymo censore in Dissertationem commonitoriam Cammilli Blasii de festo cordis Jesu vulgatas Antirrheticus, accessit Mantissa contra epistolium tertium nuperrime cognitum.

Voyez aussi *Elogio del rever. Padre Giorgi dal abbate Fontani*; in-4°. Firenze, 1798, page 26 et suiv.

(1) *Prejudici legittimi contro la nuova divozione ad Cuor carneo di Jesu*, etc.

(2) *Lettera de due Ecclesiastici sopra la divozione al Cuor di Jesu*, in-8°. Bergamo, 1781.

(3) *Della Divozione ad S. Cuore de Jesu sentimenti D. Ant. Tom. Volpi curato d'Osio superiore,* in-8°. Bergamo, 1781.

(4) *Annali Ecclesiastici*, Tome II, page 179.

de Pistoie. En 1780, ayant été invité à bénir des cloches pour l'église de Notre-Dame, à Prato, il reçut l'avertissement secret de se tenir en garde contre des piéges. Toutes les inscriptions des cloches étaient tournées vers le dais épiscopal, une seule exceptée, qu'on avait d'ailleurs couverte avec des guirlandes. Le prélat demande les noms qu'on leur donne; on indique pour l'une celui de Notre Seigneur Jésus-Christ : l'évêque pense que cela est inutile, puisque toutes sont en son honneur : il lui donne pour nom, *Etienne*; c'est celui du patron de la ville, et le fait inscrire sur les registres. La cérémonie terminée, il examine les cloches, en trouve une en l'honneur du *Sacré Cœur de Jésus* : il fait effacer l'inscription, et apprend ensuite que dans la même église, il existe une confrairie sous ce titre. Par ces détails fut expliquée l'absence affectée de l'ex-jésuite Salvi, prieur de cette église, qui avait prétexté une retraite à faire; et Ricci publia sur la dévotion nouvelle une bonne lettre pastorale. Dès l'an 1772 on avait fait plus que d'attribuer ce nom à une cloche; le *Sacré-Cœur* avait été élu patron du village de Bassiano, diocèse de Terracine (1). Albergothi, vicaire général de Florence, grand partisan de la dévotion nouvelle, a fait un livre sur ce sujet : *la Voie de la Sainteté* (2).

---

(1) Voyez *Lettre d'un Théologien*, etc., page 55.

(2) *In*-12 de 260 pages. A Luques.

Il se prévaut de la bulle *Auctorem fidei*, qui a censuré les propositions 62 et 63 du synode de Pistoie sur cet article; et il dit que le cœur de chair est l'objet immédiat du culte : mais Rome, plus sage qu'Albergothi, n'a jamais autorisé que la fête du cœur symbolique (1).

Le roi de Sardaigne avait-il sollicité cette fête, ou Rome avait-il invité la cour de Turin à l'accepter? ce fait est encore problématique. Quoi qu'il en soit, en 1794, « les ecclésiastiques d'Asti furent astreints à réciter l'office du Cœur de Jésus, non l'ancien, mais un nouveau moins rebutant; et moyennant un petit cadeau de cire, quelques Français obtinrent de faire élever sur le maître-autel de cette cathédrale, un grand foie tout rayonnant (2) ».

La dévotion au Sacré-Cœur, repoussée par l'autorité civile à Naples et à Vienne, repoussée même, dit-on, à Cadix et à Séville par le chapitre de la cathédrale, fut accueillie par la reine actuelle de Portugal, qui, en 1788, fit bâtir, pour les Carmélites, une église dédiée au *Sacré-Cœur*. Cette dévotion fut attaquée par une foule d'écrits bien raisonnés et restés sans réponse. En 1769, la faculté théologique de Nantes avait censuré plusieurs propositions extraites d'un livre ano-

(1) Voyez *les Nouvelles Ecclés.*, 1796, page 524 et 44.

(2) *Lettre de M. Veiluva, chanoine d'Asti, du* 29 *octobre* 1804.

nyme qui a pour titre : *Manuel des Adorateurs du cœur de Jésus-Christ, et des Serviteurs de Marie*, imprimé à Nantes sans approbation et sans nom d'imprimeur. La censure est extrêmement sage et bien motivée. Ce qu'on n'aura pas de peine à croire, dit la Faculté, c'est qu'autant l'auteur exalte la Sainte-Vierge, autant il rabaisse le Sauveur des hommes. Peut-on lire sans indignation les absurdités injurieuses à Jésus-Christ, contenues dans ce livre? Tantôt il déclare que le Dieu-Homme s'étant incarné dans le cœur de Marie, c'est d'elle qu'il a reçu sa tendresse ineffable envers les hommes; tantôt il fait envisager ce divin Rédempteur reçu dans l'Eucharistie comme la plus belle relique que nous ayons de la bien-heureuse Vierge. Sans entrer dans un plus long détail, on peut dire en général que l'auteur a pris à tâche de persuader que toute la religion consiste dans le culte de Marie : par exemple, il dit « que le cœur de Marie est le » grenier des miséricordes divines, le fourneau » du feu céleste, la bibliothèque du Vieux et du » Nouveau Testament, un lit de pause, un lit » de repos, etc. (1) ». La marche de l'erreur n'est pas de réfuter, ce serait chose impossible, mais de déclamer et d'agir. Guenet, évêque de Saint-Pons, avoue dans un mandement qu'il ne comprenait rien à cette dévotion; et cepen-

(1) Voy. *Nouvelles Ecclés.* du 13 Juin, 1769, p. 935.

dant il l'a établie et recommandée à ses diocésains (1).

De Termont, évêque de Blois, en fit de même pour son diocèse. « Il s'agit, dit-il, de rendre » hommage au cœur adorable qui fait partie de » l'humanité sainte de notre Sauveur ». Voilà bien le cœur matériel. A une instruction sur cette dévotion et à la suite d'un mandement, Precy, évêque de Boulogne, joignit des pratiques et de pieux rendez-vous dans le Cœur de Jésus. Dans la célébration de cette fête, à Paris, les adhérens reproduisirent leur dévotion au cœur matériel. On la retrouve telle dans l'office que l'archevêque de Beaumont fit imprimer furtivement dans le Bréviaire, et sous le nom de Vintimille, l'un de ses devanciers. Le curé de Saint-Roch l'avait rectifié dans un office de la même fête, qu'il présenta à l'archevêché, et qui fut refusé.

Cette fête ne fut jamais universellement admise dans les paroisses de Paris : elle fut même proscrite dans celle de Saint-André-des-Arcs par un acte judiciaire, dont l'insertion trouve ici sa place ; car, le 11 juin 1776, sur la requête de MM. les marguilliers de Saint-André-des-Arcs, le parlement rendit l'arrêt suivant :

« Vu par la cour la requête à elle présentée par les marguilliers de l'église paroissiale de Saint-

(1) Voyez *Dissertation*, etc., page 367.

André-des-Arcs, à ce que pour les causes y contenues, il plût à notre dite Cour permettre aux supplians de faire assigner en icelle, aux délais de l'ordonnance, le sieur Armand, curé de Saint-André-des-Arcs, pour qu'il lui soit fait défense de plus à l'avenir célébrer la fête du Sacré-Cœur; et cependant, par provision, ordonner qu'il sera sursis à la célébration de ladite fête, jusqu'à ce que, sur les conclusions de notre procureur-général, il en ait été autrement ordonné par notre dite Cour. Ladite requête, signée TAMART, procureur. Conclusion de notre procureur-général : Ouï le rapport de M. Pomier, conseiller; tout considéré : NOTRE DITE COUR permet aux supplians de faire assigner en icelle qui bon leur semblera aux fins de leur requête; et cependant, par provision, ordonne qu'il sera sursis à la célébration de ladite fête, jusqu'à ce que, sur les conclusions du procureur-général du roi, il en ait été autrement par notredite Cour ordonné ».

Cet arrêté fut signifié au curé de Saint-André-des-Arcs, et dénoncé aux vicaires de chœur, le 15 juin, veille du jour auquel devait être célébrée dans cette paroisse la fête du Sacré-Cœur; en conséquence il n'en fut pas question.

La grande dévotion était à Saint-Sulpice, qui avait pour curé Languet, frère du biographe de Marie Alacoque. Dans une explication qu'on y débitait, il était dit que c'est la fête du Sacré-Cœur, sans relation spéciale au reste du sacré

corps, que ce cœur doit être pris dans sa signification naturelle et matérielle. Ailleurs on répandait avec profusion des estampes contenant chacune douze médaillons, un cœur couché dans une crèche entre un bœuf et un âne; un cœur qui jette du sang dans un calice, pour marquer que ce muscle institue l'Eucharistie; un cœur lié à une colonne, et flagellé; un cœur cloué à la croix; un cœur dans un tombeau; un cœur ressuscité (1), etc., etc.

Des gravures sur le même sujet, récemment apportées d'Italie, présentent, l'une les figures de Jésus-Christ et de la Sainte-Vierge, avec les inscriptions : *Venite ad me omnes* sous celle du Sauveur, *Transite ad me omnes* sous celle de sa Mère. Dans l'autre gravure, on voit les cœurs de Jésus et de Marie; mais celui de Jésus est au-dessous.

A Beauvais, dans une chapelle de l'église St.-Pierre, vient d'être placé un tableau où l'on voit Jésus-Christ montrant un cœur environné d'une grand auréole; en arrière est une croix qui paraît presque renversée.

En 1779 Pie VI se crut obligé de sévir contre une nouvelle Alacoque du mont Liban, qui avait fondé quatre monastères sous l'invocation du

---

(1) Voyez *la Dissertation* page 345 et suiv. *Lettre Instructive d'un Théologien*, page 56.

Sacré Cœur, les uns d'hommes, et les autres de femmes. Il devait en sortir des Apôtres de l'un et l'autre sexe pour réformer l'Église ; et bientôt arriverait le rétablissement des Jésuites et la destruction du Jansénisme. On révérait cette prétendue sainte ; le patriarche des Maronites s'était fait son disciple. Mais des hommes sensés ayant dénoncé l'inspirée à Rome, le Pape, sur l'avis de cinq cardinaux de la Propagande, publia le bref *Apostolica Sollicitudo* adressé aux évêques, au clergé et aux fidèles Maronites ; il statue que la religieuse visionnaire *Eudie* ou *Anne Agemi* rétractera ses erreurs ; qu'elle rétractera de même sa calomnie inventée pour noircir des hommes et même des prélats vertueux : elle livrera ses écrits, et sera enfermée sous la direction d'un confesseur sage ; ses couvens seront abolis, ainsi que sa confrairie du Sacré-Cœur. Le patriarche, suspendu de toutes fonctions, excepté de celles de la prêtrise, viendra à Rome rendre compte de sa conduite. « Qu'avons-nous cherché dans ces résolutions, « dit le Pape, sinon de maintenir parmi vous » dans toute leur intégrité la foi, la religion et » la piété » ?

Récemment on m'a communiqué les constitutions manuscrites sur la règle de Saint-Benoît, « à » l'usage de la société des *Victimes* de la très-sainte » volonté de Dieu de l'ordre de Citeaux de l'Étroite » Observance » : ce sont celles que l'on suit chez

les Trapistes de Grosbois. En rendant hommage aux dispositions extrêmement édifiantes qu'elles renferment, et à la touchante piété qui règne, dit-on, dans cette maison, j'observerai toutefois que les expressions d'*outrages faits au Sacré-Cœur de Jésus*, répétées plusieurs fois dans le chapitre XIII, sont toujours très-fautives; elles tendent à isoler le cœur de Jésus-Christ de sa personne. Or, c'est sa personne entière, c'est l'Homme-Dieu qui est outragé par le péché.

Ici se présente un rapprochement curieux. Le public a ouï parler d'une société secrète des *Victimes de Jésus*, mentionnée l'an 1804 dans un rapport du ministre des cultes. Très-peu de gens connaissent le *Manuel des Victimes*, *in*-8°., et *les Réflexions Edifiantes*, etc., en 2 v. in-8°., dont l'auteur anonyme est une demoiselle Brohon, morte en 1778 : elle semble avoir réuni dans ses rêveries les deux Alacoque de la France et du Liban. « Tantôt Jésus-Christ l'appuie sur sa » poitrine, la serre contre sa poitrine, et décou- » vrant son cœur, y jette un trait de flamme ». Elle a sur le cœur un médaillon d'argent, représentant les cœurs de Jésus et de Marie : la dévotion au Sacré-Cœur se reproduit dans l'un et l'autre ouvrage; mais l'article fondamental de ses prédictions est l'apostolat de douze personnes, six hommes et six femmes, qui, sous le nom de *Victimes*, doivent réformer l'Eglise. Nous en

parlerons plus au long, en traitant des Sociétés Secrètes et des Illuminés de France.

L'honneur rendu à la plus parfaite des créatures est conforme à l'esprit de la religion ; mais il faut se fixer invariablement sur la limite qui sépare la chose de l'abus qu'on peut en faire. En 1673 un décret du Saint-Office de Rome condamna et abolit comme un abus toutes les confrairies de l'*Esclavage de la Mère de Dieu*, et défendit sous des peines graves les chaînes, images, médailles et livres de cet esclavage (1). Mais quelque tems après, parut un Recueil de rêveries intitulé : *la Cité Mystique de Dieu*, par Marie d'Agreda, qui apprit une foule de belles choses ; par exemple, ce que la Sainte Vierge avait pensé dans le sein de sa mère ; le nombre d'Anges occupés à la servir dès qu'elle fut au monde. Peu après sa naissance elle fut transportée au ciel pour être présentée à Dieu le Père, tandis qu'un Ange fut bercé, emmailloté et nourri à sa place. Avant l'Annonciation, elle fut attaquée par sept légions de diables, composées chacune de dix mille, qui, toutes repoussées se réunirent pour donner un assaut général de soixante-dix mille diables, et qui ayant égale-

(1) Voyez *Avertissemens salutaires de la Bienheureuse Vierge à ses dévots indiscrets*, par M. Windersfeld, *in*-8°. Gand, 1674.

ment échoué, furent condamnés à rester en enfer sans pouvoir désormais tenter personne, etc., etc. Cet ouvrage, en 8 vol., fut réimprimé à Bruxelles au commencement du siècle dernier, par ordre de la princesse Marie-Elisabeth, sous la direction d'un Jésuite, son confesseur.

Dans la suite, ce que Benoît XIV avait prévu arriva. On voulut aussi une fête du *Cœur de Marie*; il l'avait prévu, parce que sans doute il connaissait les rêveries débitées sur cet article (même avant qu'il fut question du Sacré-Cœur), par Eudes de Mezerai, frère de l'historien de ce nom, et fondateur des Eudistes.

Une Marie des Vallées, née à Coutances, où elle mourut en 1655, âgée de soixante-six ans, « s'engagea à souffrir tous les supplices de l'en- » fer pour en garantir les pécheurs. Dieu la prit » comme une balle, et la jeta de toute sa roideur » dans le plus profond de l'enfer... Elle a servi de » médiatrice pour les hommes, et elle a guéri » Jésus-Christ du courroux qui le travaillait » contre le péché ». C'est le Père Eudes qui parle dans la Vie de cette fille; ouvrage manuscrit, mais répandu, et dont un extrait seulement a été publié..... Un jour elle se vit elle-même dans le Saint-Sacrement. — En 1646, Jésus-Christ lui ordonna d'aller au ciel saluer tous les Saints : elle s'y rendit; et voyant les Saints qui ne faisaient rien, elle les prit pour des fainéans, et voulait les chasser pour travailler

au salut des ames. Que font ces Saints en paradis, disait-elle à Dieu ? que ne viennent-ils nous aider sur la terre ? En récitant trois rosaires par jour depuis Pâque jusqu'à la Fête-Dieu, le Seigneur lui promit de délivrer chaque jour trente-quatre mille ames du purgatoire. — Marie des Vallées contestait souvent avec Jésus-Christ, qui lui disait : faites cela, sinon vous ne m'aurez point. Eh bien! répliquait-elle, je ne vous aurai pas, etc..... Dieu la destinait à la conversion du monde entier, associée à douze frères, qui seraient douze Apôtres..... Marie Alacoque avait fait des vers contre ses contradicteurs; Marie des Vallées en fit aussi contre des Capucins qui lui étaient opposés. Le Père Eudes assure que Jésus-Christ avait révélé à cette fille la dévotion au *Cœur de la Vierge*, en lui disant qu'il punirait ceux qui s'y opposeraient; à quoi la Sainte-Vierge ajouta que cette fête serait un jour une seconde fête du Saint-Sacrement. L'officialité de Coutances, en 1658, condamna cette extravagante.

Il faut se rappeler que vers la même époque existait à Caen la *Compagnie de l'Hermitage*, dont chaque confrère prétendait avoir, à tour de rôle, son rayon ou révélation. Le présidial de cette ville rendit, en 1660, une sentence contre ces fanatiques.

Le Père Eudes avait composé l'office du *Cœur de Marie*, dont il faisait célébrer la fête solen-

nelle avec octave. Dans une de ses prières on lisait : « Je vous salue, Marie, fille *de Dieu le » Père* ». Cette dévotion avait tellement aliéné l'esprit d'un Minime, nommé *Cornet*, que prêchant à Morteau en Franche-Comté, il disait : « Les Vierges folles ne purent entrer en paradis, » parce qu'en frappant à la porte elles avaient » dit : *Seigneur*, *Seigneur*; si elles eussent crié : » *Madame*, *Madame*, à l'instant la salle de noces » leur eût été ouverte (1) ».

Lafiteau, évêque de Sisteron, digne émule de l'évêque Languet, publia en 1759, *la Vie et les Mystères de la Très-Sainte-Vierge*; il raconte (et il faut l'en croire sur parole) que saint Joachim et sainte Anne avaient vécu plus de vingt ans sans avoir de fruit de leur mariage. — Il fait sonner toutes les cloches, tapisser toutes les rues, illuminer toutes les maisons d'Ephèse, quand le Concile eut décidé contre Nestorius la maternité divine. — A l'inhumation de la Sainte-Vierge les fidèles assistèrent avec des cierges allumés (2). Ces citations sont plus que suffisantes pour apprécier l'ouvrage.

---

(1) Voyez l'Extrait du Sermon dans les OEuvres d'Arnaud, Tome XXX, page 475; et la *Lettre aux Cordicoles*, page 7.

(2) *La Vie et les Mystères*, etc. Paris, 1759; et Lettre d'un Bourdelais à un de ses amis, au sujet de l'ouvrage de M. Lafiteau.

« Les dévots au cœur de Marie l'unissent à » celui de Jésus-Christ, parce que le petit corps » de Jésus se forma de quelques gouttes de sang » exprimées du Cœur de Marie par la force de » l'amour ». L'archevêque de Beaumont joint au culte du *Beau Cœur* de Jésus, celui des *aimables* et *charmantes qualités du Cœur* de la Sainte-Vierge : il y a *collecte*, *secrète* et *post-communion* en mémoire du *Cœur de Marie*; et l'on y dit qu'il est parfaitement semblable à celui de Jésus-Christ en charité et en miséricorde. Ajoutez qu'on a travesti ces mots du *magnificat*, *exultavit spiritus meus*, en traduisant *mon cœur a tressailli*. En 1788, Hachette des Portes, évêque de Glandève, régala son diocèse d'une instruction sur l'excellence, les caractères et les avantages de la dévotion au Cœur de Marie; il déclare que c'est par l'*inspiration du ciel qu'il a établi la Dévotion au très-saint Cœur de Marie*. (On a demandé les preuves de cette révélation). Il ajoute que le *Sacré-Cœur de Marie* a banni toutes les hérésies de la face de la terre, ensorte qu'il n'y a plus ni Anabaptistes, ni Méthodistes, ni Luthériens, ni Calvinistes, etc.

Outre les épithètes de *Cordicoles* chez les Français, de *Cordialatras* chez les Italiens, on donna aux partisans de la double dévotion établie par Marie Alacoque et Marie des Vallées, le nom des *Marionnettes*. Assurément ce calembourg ne prouve rien; mais dans un pays où le

ridicule exerce un empire souvent plus fort que la raison, les plaisanteries jettent sur la religion un reflet qui afflige les vrais Chrétiens. A côté de ces dévotions, dont les fondateurs et promoteurs furent la plupart des Jésuites, des Eudistes, des Sulpitiens, se placent naturellement les fêtes de la *Portioncule*, la *Ceinture de saint Thomas d'Aquin*, le *Cordon de saint François*, le *Scapulaire*, les petits cierges que des femmes brûlent sur des triangles dans les églises de Paris, et une foule d'autres puérilités. Les répétitions fastidieuses du *Très-Sacré Rosaire* étaient tolérables, lorsqu'une ignorance profonde couvrait le monde, et que très-peu de personnes savaient lire. Ces tems sont changés; il ne nous reste que la crainte de les voir renaître : mais en aucun sens, peut-on approuver ces tableaux qui représentent la Sainte-Vierge distribuant des chapelets à saint Dominique; usage si justement critiqué par Thiers, et si mal défendu par Richard (1). Quelques-unes de ces dévotions ridicules se sont ensevelies dans le même tombeau que les Ordres mendians; mais la cupidité et l'ignorance en maintiennent plusieurs, malgré les réclamations des hommes de bien, malgré les décrets ecclésiastiques pour épurer tout ce qui a rapport au

(1) Voyez Thiers, *Traité des Superstitions*, Tome II, Liv. IV, ch. 7; et Richard, *Dictionnaire Ecclésiastique*, article *Rosaire*.

culte des Saints et à la vénération de leurs reliques. Quoi de plus sage à ce sujet que les canons du quatrième concile de Latran (1) et de celui de Trente (2)? Le peuple, toujours charnel, toujours enfoncé dans les sens et la matière, a besoin qu'on travaille sans relâche à élever son ame, à le ramener vers le monde intellectuel; et des prêtres amusent, tranchons le mot, *trompent* le peuple par de pieuses fadaises qui n'éclairent pas l'esprit, qui ne corrigent pas le cœur, à l'ombre desquelles s'endorment, dans une fausse sécurité, tant de gens corrompus, qui substituant l'accessoire à l'essentiel et les moyens au but, s'efforcent ensuite de concilier des actes religieux avec des inclinations désordonnées. Les pasteurs trouvent sans doute que ce pharisaïsme leur est plus commode ou plus lucratif que d'inculquer les vérités fondamentales de la religion, si méconnues aujourd'hui. Dans ces pratiques étrangères aux beaux siècles de l'Église reconnaît-on l'auguste majesté de l'Évangile? Le maintien des niaiseries mystiques calomnie la religion catholique aux yeux des hérétiques. Que de gens peu éclairés, confondant l'esprit du Christianisme avec des pratiques dont on veut le surcharger, conçoivent de l'aversion pour les devoirs qu'il impose, et s'en éloignent par la

(1) Quatrième Concile de Latran, can. 62.
(2) Chap. III, session 22.

crainte d'être assimilés à ceux qui veulent lui associer les conceptions du délire. Le problême suivant n'est pas encore résolu : Les incrédules sont-ils plus nuisibles à la religion en attaquant sa doctrine, que les superstitieux en lui donnant le caractère de l'ineptie ?

FANATIQUES DES CEVENNES

OU

CAMISARDS.

LA révocation de l'édit de Nantes conduisit dans les pays étrangers des milliers de Protestans qui avaient autant de droit que Louis XIV de vivre paisibles sur leur terre natale : mais les violences d'un roi persécuteur ne légitimaient pas leurs efforts pour ameuter les puissances Protestantes contre la France, et pour susciter dans son sein une guerre civile, quoique leurs prétextes fussent plus tolérables que ceux des émigrés de la révolution.

Jurieu, qui prétendait trouver dans les prophéties la chute prochaine de la papauté et de l'Église Catholique, n'obtint d'abord que la censure et les mépris même de ses co-religionnaires ; et cependant les délires de ce fougueux enthousiaste fournirent ensuite un stratagême pour

troubler quelques provinces méridionales de la France.

Des ministres Français réfugiés à Genêve, qui rêvaient sans cesse aux moyens de soulever les Protestans restés dans leur patrie, crurent qu'il serait facile d'armer leurs bras, si l'on embrâsait leur imagination. Dès ce moment fut arrêté le plan d'une école primaire de fanatisme, où l'on enseignerait l'art de prophétiser. Ils la placèrent dans une verrerie à Peyra, en Dauphiné, sous la conduite d'un nommé *Du Serre*, Calviniste, employé dans cette manufacture, que son commerce conduisait fréquemment à Genêve. En même tems les ministres imposèrent les mains à deux prédicans, leurs émissaires secrets, pour parcourir les provinces.

Du Serre choisit chez de pauvres Calvinistes, trente enfans, dont quinze garçons, pour être sous sa direction personnelle ; et quinze filles, qu'il confie à sa femme. Leur inspirer une haine violente contre l'Eglise Catholique, leur persuader qu'il a reçu de Dieu des visions et le pouvoir de communiquer l'esprit prophétique ; tel est l'objet de ses instructions. Il cherche dans l'Apocalypse, et leur fait réciter divers passages où il est question de l'Ante-Christ, qu'il assure être le Pape, et de la délivrance de l'Eglise qui sera le triomphe du Calvinisme ; des imprécations contre la messe et contre Rome, des contorsions, la manière de rouler

les yeux, d'enfler la gorge et l'estomac sont des parties intégrantes de ses instructions. En un mot, il emploie tous les moyens capables d'ébranler fortement des imaginations naissantes, et de les porter à l'exaltation.

Quand un élève avait fait des progrès, le moment de l'initiation était arrivé : Du Serre lui soufflait dans la bouche pour lui communiquer le don de prophétie, en l'exhortant à le communiquer à ceux qu'il en jugerait dignes. Les autres élèves, stupéfaits, attendaient avec impatience le moment d'obtenir la même faveur. De là sortit un essaim d'enthousiastes qu'on faisait partir pour aller remplir des missions dans les contrées voisines. Les plus remarquables furent un jeune homme nommé *Gabriel Astier*, du village de Clieu en Dauphiné, qui se rendit dans le Vivarais; et une fille, bergère du village de Crest, nommée la *belle Isabeau*, qui vint à Grenoble. Jurieu s'empressa de publier que leur mission avait un caractère surnaturel. C'était en 1688, la même année où le prince d'Orange se jetant sur l'Angleterre pour détrôner son beau-père, avait ordonné aux ministres d'alimenter le zèle des Calvinistes Français, en faisant retentir les chaires des prédictions de Dumoulin et de Jurieu. La belle Isabeau fut emprisonnée à Grenoble; dans la suite elle se fit Catholique, et prouva, par sa conduite, la sincérité de sa conversion. Ce qu'il y a de

plaisant, c'est que Jurieu la soutint même après qu'elle se fut convertie, ainsi que plusieurs autres prophètes : il dit d'elle et d'eux, « qu'ils » pouvaient être devenus fripons ; mais que » certainement ils avaient été prophètes ».

Gabriel Astier se rappela une certaine Marie avec laquelle il avait eu un mauvais commerce, et la fit prophétesse, ainsi que son père et sa mère. Les prophètes pullulaient de toutes parts, on les comptait par centaines ; c'étaient quelquefois des enfans de sept ou huit ans, qui imposaient des pénitences à des vieillards pour avoir assisté à la messe.

Les Fanatiques s'assemblaient sur les cimes des montagnes, au nombre de quatre ou cinq cents, quelquefois même de trois ou quatre mille : là, ils attendaient l'esprit d'en haut. Le prophète ou la prophétesse se jetait à genoux en criant *miséricorde*, tous l'imitaient ; puis on récitait des prières, on chantait des psaumes. Le prophète élevait ensuite ses mains sur sa tête en criant *miséricorde*, se laissait tomber à la renverse de manière à ne pas se faire de mal. Tous à l'instant tombaient avec lui : alors il criait : *amendez-vous, faites pénitence d'avoir été à la messe, la fin du monde approche.* Ces prédictions, accompagnées d'invectives contre le Pape, les évêques, roulaient presque toutes sur la chute prochaine de l'Église Romaine, prédite par Jurieu pour l'an 1790, sur la con-

version des prêtres catholiques au Protestantisme, et sur le rétablissement des temples. Le prophète soufflait dans la bouche des aspirans au don de prophétie, en leur disant : *recevez le Saint-Esprit.* Alors tous les bacheliers en prophétie prophétisaient à leur tour, tremblaient, se roulaient, écumaient (1) : quand ils étaient évanouis, d'autres les prenaient sur leurs genoux pour les ranimer : les garçons rendaient ce bon office aux prophétesses, et réciproquement ; quelques-uns prétendirent que l'esprit prophétique s'introduisait en eux par la cuisse (2) : d'autres se dirent la troisième personne de la Trinité, et plusieurs signèrent avec la qualité de *Saint-Esprit.* La plupart des riches Calvinistes ne fréquentaient pas ces assemblées, ils se contentaient de les fomenter sourdement.

Les curés Catholiques s'efforcent de détromper le peuple par la voie douce de l'instruction ; le gouvernement de son côté fait intervenir la force, et envoie des troupes contre les assemblées de Fanatiques. Les prophètes les assurent qu'ils seront invulnérables, et qu'ils mettront les troupes en fuite en criant : *Tartara.*

---

(1) Voyez Sauvage, sa *Nosologie*, Tome IV, page 120.

(2) Voyez *Hist. du Fanatisme de notre Tems*, par Brueys, 3 vol. *in*-12. Utrecht, 1737, Tome I, page 158.

Cette annonce trouve cependant quelques incrédules qui, ne se fiant pas à l'efficacité de la recette indiquée, s'exhortent mutuellement à se défendre, s'arment de pierres et se réfugient sur la pointe des rochers; les autres à l'approche des troupes, s'étendent sur la terre, se soufflent dans la bouche les uns des autres pour s'animer par la communication de l'esprit divin : et lorsqu'on les attaque, les uns jettent des pierres; les autres, précédés de prophètes et de prophétesses, s'avancent avec un air furieux, et soufflent de toute leur force sur les troupes en criant : *Tartara, Tartara*; mais voyant que ce moyen ne les garantit pas de la mort, ils prennent la fuite. Gabriel Astier est pris et pendu; et en moins de quinze jours le Vivarais est tranquille, quoique plus de vingt mille personnes eussent pris part à ce mouvement.

Les Cévennes virent cependant bientôt renaître toutes les extravagances de prétendus prophètes, à l'instigation de Brousson et Vivens, deux fameux prédicans qui, en supposant des visions, des apparitions d'Anges, soulevèrent les habitans de ces montagnes : c'était en 1702. Le fanatisme, réduit en système, comptait quatre grades; l'avertissement, le souffle, la prophétie et le don. Chaque troupe avait un prophète qui défendait d'aller à la messe, de payer la dîme, et qui était consulté sur le traitement à infliger à tous les prêtres Catholiques

qu'on pouvait saisir; la décision était sur-le-champ exécutée. On pillait, on brûlait les églises, on massacrait les curés; sept ou huit femmes enceintes furent éventrées; environ quatre mille Catholiques et quatre-vingt prêtres furent égorgés en 1704; celui de Saint-André de Lancize fut précipité du haut de son clocher. A l'occasion de ces désastres, Fléchier, évêque de Nismes, publia une lettre pastorale qu'on trouve dans ses Œuvres; il peint les ravages causés par les fanatiques, le massacre horrible de l'abbé du Cheyla, archi-prêtre de Mende, et d'une foule d'ecclésiastiques percés de mille coups, brûlés à petit feu, écorchés, égorgés à la vue des autels.

Villars, Berwick et les divers généraux parvinrent enfin à comprimer la révolte. Vivens fut tué. Brousson, avocat, ensuite ministre, qui s'était refugié en Suisse, étant revenu clandestinement en France, fut pris et exécuté. Cavalier, qui, successivement gardeur de porcs, puis garçon boulanger, était devenu le chef le plus redoutable du parti, se réfugia à Londres; il y méditait les moyens de ranimer en France le feu de la guerre civile, et il fit partir dans cette intention quatre émissaires : beaucoup de prophètes l'avaient précédé ou suivi en Angleterre; plusieurs même se transportèrent à Berlin, Leipsick, Halle, et troublèrent quelques têtes dans cette dernière ville.

A Londres commença une nouvelle scène. Tandis que Merlat, ministre français retiré à Lausanne, écrivait contre les prétendues merveilles du Dauphiné, du Languedoc, du Vivarais, à Londres elles trouvaient du crédit : on y imprima le Recueil des prédictions faites par les prophétesses (1), et celles de Marion, un des prophètes qui avaient accompagné Cavalier en Angleterre. Misson en soutint la réalité dans son *Théâtre Sacré des Cévennes* (2). A cette occasion on se demandait comment Misson, si incrédule en parlant de l'Italie, était devenu si crédule en Angleterre. Fatio de Duiller, mathématicien et membre de la société royale, se déclara le partisan des fanatiques. Ils avaient promis de ressusciter un mort : mais le miracle manqua ; ce qui leur attira du discrédit. Le 7 septembre 1707, plusieurs prophètes et prophétesses ayant été mis au carcan à Londres, le zèle se refroidit considérablement ; bientôt après s'éteignit un délire qui depuis 1683 à 1704 avait désolé plusieurs contrées de la France, et qui avait porté en Angleterre ses dernières étincelles. Les Mémoires de Villars, de Berwik, les ouvrages de Fléchier, Brueys, Marion, Misson et d'autres écrits contemporains, composés les uns par les défenseurs, les autres par les antagonistes du Calvi-

(1) Voyez Walchius, Tome II, page 106.

(2) Vol. *in*-8°. Londres, 1707.

nisme, ont conservé les documens de cette trombe fanatique, si je puis l'appeler ainsi, et des ravages qu'elle causa.

Ces extravagances sanguinaires furent bientôt en France remplacées par d'autres, qui du moins n'entraînèrent pas de massacres, mais qui ne sont pas moins affligeantes pour la raison; c'est l'objet de l'article suivant.

CONVULSIONNAIRES, SECOURISTES, DISCERNANS.

QUAND on raconte des événemens sur lesquels l'opinion est partagée, on doit se défendre également de la crédulité qui adopte sans discernement, et de l'incrédulité qui nie tout pour se dispenser de la discussion. Mais quelque parti qu'adopte un auteur, se bornât-t-il à exposer les faits sans les juger, il choque inévitablement les hommes passionnés qui refusent aux autres du bon sens et de la bonne foi, s'ils contredisent leur manière de penser.

Le diacre Pâris, qui n'était pas un génie sublime, mais qui avait, ce qui vaut mieux, des vertus éminentes, étant mort en 1727, fut inhumé au petit cimetière de Saint-Médard. A cette époque les affaires de la bulle, dont le diacre était appelant, troublaient l'Eglise de France. En

1731 on assura que des miracles s'opéraient à son tombeau sur des personnes dont la guérison était précédée de convulsions ou contorsions violentes. Cette nouvelle, propagée rapidement, y attira une foule de personnes guidées les unes par la piété, les autres par la curiosité. C'était un spectacle journalier qui mit en mouvement Paris et le voisinage. L'enthousiasme s'exalte par le rapprochement des individus; il devint tel que tout le monde prit part à des faits cités par les uns comme l'œuvre de Satan, par les autres comme une marque signalée de la puissance divine en faveur du parti auquel avait appartenu le diacre Pâris, et comme prouvant victorieusement la bonté d'une cause qu'il était plus sage de juger par les principes. Le bruit se répandit que la terre de sa fosse opérait également des merveilles; en conséquence il s'en fit des envois à bien des gens qui, malades ou éloignés de Paris, ne pouvaient se transporter à son tombeau. Telle fut la sensation occasionnée par ces événemens, qu'ils furent discutés en plein parlement. L'archevêque de Paris, Vintimille, publia une ordonnance contre le culte rendu au diacre et contre les Convulsionnaires, et la cour, en 1732, ordonna la clôture du petit cimetière; ce qui donna lieu à l'épigramme très-connue :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Croire qu'en fermant le cimetière, on éteindrait l'effervescence, c'eût été bien peu connaître le cœur humain. Les convulsions, précédemment renfermées sur un seul théâtre, se répétèrent dans divers quartiers de la capitale et dans les provinces, sous des formes multipliées; car on comptait environ huit cents thaumaturges ou énergumènes. Ces convulsions, souvent accompagnées de douleurs qui obligeaient à demander des secours, firent appeler *Secouristes* ceux qui les administraient et ceux qui les recevaient; bientôt on distingua entre les *grands* et *petits seours*. Les grands étaient des coups de bûche, de pierre, de marteau, de chenet, d'épée sur différentes parties du corps.

Un convulsionnaire va chez une fille presque mourante d'un mal d'estomac, et la guérit à grands coups de poing dans la partie malade. Quelqufois le corps s'élançait en l'air et retombait de son propre poids; ce qui obligeait les assistans à le retenir, pour éviter les indécences à l'égard des personnes du sexe, et en même tems les empêcher de se blesser : mais s'il y avait contusion, sur-le-champ on la guérissait en y appliquant de la terre de la fosse (1).

(1) Voyez *Idée de l'OEuvre des Secours selon les sentimens de ses légitimes défenseurs*, in-8°. En France, 1786, attribué au P. Lambert.

Les filles et les femmes, qui jouaient un grand rôle dans ces spectacles, excellaient surtout dans les gambades, les culbutes et les jeux de souplesse. Là, une convulsionnaire puisait avec une cuiller de l'air dans une assiette vide, la portait à sa bouche, se faisait la barbe avec le manche d'un couteau devant un miroir, et catéchisait, pour imiter le diacre Pâris lorsqu'il soupait, se rasait et catéchisait (1). Une seconde recevait cent coups de bûche sur la tête ou sur le ventre, sur les reins : une troisième étant couchée de son long sur le dos, on étendait sur elle une planche, et sur cette planche étaient plus de vingt hommes. Une autre ayant les jupes garottées, les pieds en haut, la tête en bas, restait longtems dans cette attitude. D'autres, ayant le sein couvert on leur tordait les mamelles avec des pinces, jusqu'au point de fausser les branches.

Plusieurs nuances s'établirent entre ces enthousiastes; l'un, nommé *Vaillant*, se dit le prophète Élisée. Ses sectateurs, les *Vaillantistes* ou *Eliséens*, firent du bruit en Provence vers 1736 (2). On faisait aussi intervenir le prophète Élie, comme secouriste ou approbateur des secours. Un nommé *Augustin* mêlait les sacri-

---

(1) Voyez *Lettres sur les Secours Violents*, in-8°., 1784, page 6.

(2) Voyez Lettres de Soanen, Tome VI, page 47.

léges et les turpitudes à la folie. Les *Augustinistes*, désavoués par un grand défenseur de l'œuvre des convulsions, en étaient sortis, dit-il, comme les Gnostiques étaient sortis du Christianisme. Aux dénominations précédentes ajoutez les *Figuristes*, *Discernans*, *Mélangistes*, *Margouillistes*, etc.

Le fracas occasionné par les convulsions s'accrut encore par la publication de beaucoup d'écrits dans lesquels on discutait avec sagacité le caractère des vrais miracles, et leur but; puis, dans la question présente, on examinait les faits, leurs causes et leurs résultats.

Eprouvez tout, prenez ce qui est bon. On ne doit jamais perdre de vue cette règle tirée des Livres Saints, surtout lorsqu'il s'agit de discerner ce qui est miracle, de décider si des faits merveilleux ont Dieu pour principe et pour but, ou si l'esprit des ténèbres en est l'auteur. Tout ce qui ne trouve pas sa justification dans l'Écriture ou la tradition est inadmissible. Au jour du jugement, des hommes coupables diront à Jésus-Christ : N'avons-nous pas prophétisé et chassé les démons en votre nom? et il leur répondra : Je ne vous connais pas (1). Ainsi il est des individus qui ayant fait des prodiges n'appartiennent cependant pas au royaume des

(1) Math., VII, 22.

cieux, et il y a des gens qui n'en ayant pas fait lui appartiennent. Saint Augustin dit que hors de l'unité de l'Église il peut s'opérer des miracles; mais que hors de cette unité celui qui en fait n'est rien (1). Le même Père croit que le démon peut employer les choses matérielles pour produire des effets qui paraissent au-dessus des forces de la nature (2). A l'appui de son assertion viennent les faits racontés dans l'Écriture concernant les magiciens de Pharaon, Simon le Magicien, et les traverses auxquelles fut soumis le patriarche Job. Cette puissance accordée à l'esprit de ténèbres peut avoir pour but, disent les théologiens, d'éprouver la patience des justes, de laisser dans l'illusion ceux qui veulent y induire le prochain; ou tout autre motif qui entre dans les desseins de Dieu, mais qui se dérobe à notre faible intelligence.

Montgeron, conseiller au parlement, fit trois gros volumes in-4°. pour vanter les convulsions, les coups de bûches, et raisonna ou déraisonna à perte de vue dans son dernier volume sur l'*Instinct et l'Interprétation des lois divines*. Il fut réfuté par la Taste, bénédictin, évêque de Bethléem.

A la suite de plusieurs conférences, en 1732 et

---

(1) Saint August. in Joan. Tract. 13, 16, 17, etc.

(2) Saint August. *De Civitate Dei*, L. XXI, c. 6.

1733, entre les docteurs de Sorbonne, ils déclarèrent que ce qu'on appelait les *grands secours*, était illicite, contraire au cinquième commandement, et que c'était tenter Dieu. Telle fut aussi la décision des évêques Soanen, Colbert et Caylus. Celui-ci veut qu'on juge des miracles par les principes de la foi et de la morale Chrétienne; car Dieu n'est pas contraire à lui-même: or, il le serait s'il fallait admettre les prestiges du convulsionisme; d'ailleurs l'Église n'a jamais eu recours à un miracle pour terminer les disputes sur la foi.

Colbert admet des miracles opérés au tombeau de Pâris, et précédés ou accompagnés de convulsions. Les premiers qui ont paru, dit-il, avaient incontestablement la même origine que les miracles; mais des convulsions ayant le caractère mauvais, faux, puéril, indécent, ont paru d'assez bonne heure dans les discours et les actions de plusieurs Convulsionnaires (1).

Le fanatisme, ajoute-t-il, consiste à abandonner la voie de l'autorité et des règles communes, pour suivre aveuglément une prétendue voie extraordinaire et de prétendues inspirations (2). La vraie piété craint de s'égarer dans les illusions d'états extraordinaires; elle imite la prudence de

(1) Voyez OEuvres de Colbert, évêque de Montpellier, *in*-4°. Cologne, 1740, Tome II, pages 202 et 204.

(2) Voyez *Ibid.*, page 204.

sainte Thérèse, qui, en pareil cas, communiquait ses doutes à des personnes éclairées.

Duguet, Fouilloux, d'Asfeld, Petit-Pied, Besogne, le Gros, Collard, Mésengui, Gourlin, Boursier, se déclarèrent contre les convulsions. Ce dernier observe avec raison qu'on ne peut admettre d'exception à l'observance des préceptes divins que celles qui sont manifestées par la volonté de Dieu, et connues par l'Écriture-Sainte et la tradition (1). Cette réflexion est dirigée contre les excuses par lesquelles on voulait justifier les convulsions : par exemple, on débitait que ceux qui en éprouvaient, étaient invulnérables ; que les immodesties apparentes des femmes inspirées ne devaient pas être jugées par les règles ordinaires, mais par l'esprit de Dieu qui est maître de ne pas s'y assujétir, dit Montgeron, et qui en dispense quand il lui plait ; que d'ailleurs ces secours rentraient sous ce point de vue dans la classe de ceux qu'administre la chirurgie, et que personne ne traite d'illicites. Mais il aurait fallu prouver que le cas de maladie établissait la parité ; que d'un autre côté c'était l'esprit de Dieu qui inspirait ces filles : on sait combien le cœur humain est sujet

(1) Voyez *Mémoire Théologique sur ce qu'on appelle les Secours Violens dans les Convulsions ;* par Boursier, *in*-12. Paris, 1788.

à se faire illusion dans les choses qui tiennent de si près aux passions.

Quelques médecins ne virent dans les convulsions que des effets naturels : c'est ce qui porta Hecquet à faire son ouvrage sur le *Naturalisme des Convulsions*, dans lequel il se montre également habile comme médecin et comme théologien. La médecine lui offre une multitude de faits non moins étranges que ceux des Convulsionnaires : n'a-t-on pas vu des Pyrophages qui avalaient des charbons ardens? On se rappelle les religieuses de Loudun, dont la supercherie fut dévoilée par la faculté de Montpellier. A cette occasion il cite ce que disait de son sexe une personne de mérite : il faut être fille pour connaître les filles ; c'est pourquoi les directeurs y sont si souvent trompés. Les phénomènes de l'épilepsie, des vapeurs, de l'hystérisme et tant d'autres qui dépendent du système nerveux, sont-ils des miracles? Le convulsionisme a tous les caractères de ces perturbations organiques réunies à la dépravation du cœur. Les personnes affectées de convulsions sont presque toutes des filles et des femmes, qui ne veulent recevoir ces prétendus secours que par le ministère des hommes ; ce qui les place respectivement dans une atmosphère critique où le sang tamisé dispose au désordre. L'expérience ne le prouve que trop, car ces béates tolèrent des indécences dont rougiraient des femmes mondaines. La con-

duite de plusieurs prouve qu'elles ne sont point des Vestales, qu'elles ne ressemblent en aucune manière à ces Vierges Chrétiennes dont saint Jérôme a tracé le tableau. Hecquet ne voit là que des La Cadière et des Père Girard.

Plusieurs Convulsionnaires ont poussé la mauvaise foi au point de prétendre justifier leur immoralité en cherchant dans l'Écriture-Sainte des faits et des comparaisons. Hecquet compulsant les archives de l'Histore Orientale, prouve que dans ces contrées où l'habit long est d'usage immémorial, on était censé nud lorsqu'en ôtant la robe, on ne conservait que le vêtement de dessous qui trahissait les formes du corps : et qu'ainsi vouloir justifier des indécences en s'étayant de quelques expressions mal entendues, mal appliquées, c'est un abus sacrilége. Des femmes convulsionnaires y ajoutent celui de célébrer la messe, de prêcher, de vomir des injures contre le pape, les évêques; de dire que les sacremens sont abolis, qu'on ne doit plus fréquenter les églises : des laïcs osent faire la fonction de directeurs à l'égard des femmes (1). Personne dans cette occasion n'a plaidé avec plus de talent

(1) Vol. *in-8°*. Soleure, 1733. Il y a trois parties; la troisième a pour titre : *le Mélange dans les Convulsions, confondu par le Naturalisme*.

que Hecquet la cause de la vérité et des bonnes mœurs.

Lorry, dans son *Traité de la Mélancolie* (1), fortifie l'opinion de Hecquet par des citations nouvelles ; celle d'une femme Méthodiste qui dans son délire se coupa les oreilles, le nez et les mamelles; d'un professeur de réthorique qu'il a vu plusieurs fois tomber en défaillance, par l'enthousiasme que lui inspirait la lecture d'Homère. Il recherche les causes de cet enthousiasme dans la chaleur du climat, le régime diététique, le tempérament, la préoccupation de l'esprit, qui disposent aux paroxismes histériques et visionnaires. Il croit que le moral peut exalter le physique au point de produire des effets spasmodiques, qui paraissent merveilleux chez les femmes dont les sens sont plus irritables.

Haen n'avait pas été témoin des convulsions; mais sur les relations qu'on lui avait transmises il n'y voyait que des prestiges condamnables.

Pendant que les théologiens et les médecins discutaient, divers écrivains aiguisaient l'arme du ridicule. Le marquis d'Argens rapporte qu'une convulsionnaire ayant une jambe beaucoup plus courte qne l'autre, allait ganbader sur la tombe du diacre; et que tous les mois la jambe courte

(1) *De Melancholia et Morbis melancho.*, etc., *in*-8°., 2 vol., par Lorry. Paris, 1765.

s'allongeait de manière à donner une ligne par année; sur quoi l'on établit un calcul qui fixait la guérison complette à cinquante-quatre ans de cabrioles.

A cette anecdote plaisante, il aurait pu ajouter celle d'un homme sensé que le hasard, ou quelqu'autre circonstance, avait conduit à une réunion de Secouristes. Il voit des préparatifs qu'on lui dit être ceux d'un crucifiement. L'indignation s'empare de lui : il est d'avis de commencer par la flagellation; et avec sa canne, il dissipe la troupe fanatique.

En 1762, l'autorité publique s'efforça de faire cesser les convulsions à *grands secours*; mais par leur clandestinité, elles échappaient à la vigilance du magistrat : elles étaient soutenues d'ailleurs par des hommes qui, en réprouvant tout ce qui blesse la décence, regardaient comme œuvres surnaturelles celles qui ne lui étaient pas contraires. Tels furent Rollin, le chevalier Folard, d'Etémare, Guillebert de Rochebone et Guidi, connus pour avoir été des hommes de bien. C'est surtout en 1788, que la dispute sur cet objet était dans sa plus grande effervescence.

La ville de Lyon fut toujours un foyer où se trouvaient beaucoup de partisans des convulsions. C'est là, ou dans quelque autre ville du midi de la France, que fut imprimé en 1792 un ouvrage en deux volumes *in*-8°., intitulé : *Recueil de Prédictions intéressantes faites en 1733, par*

diverses personnes sur plusieurs événemens importans, sans nom de lieu ni d'auteur. Il paraît que déjà une partie avait été publiée vers 1734 : l'éditeur est, dit-on, M. D... de la G..., à qui l'on attribue encore l'*Avis aux Catholiques*, ouvrage curieux (1), et d'autres écrits.

Quoique ce recueil de prédictions présente tous les caractères du délire, il est utile d'en donner une notice pour faire connaître la secte dont on traite; d'ailleurs quand on réfléchit que parmi ceux qui révèrent ces inepties, il est des hommes qui ont des vertus, des lumières, un sens droit sur toute autre chose, on est plus disposé à plaindre ses semblables et à se défier de sa raison. Lecteur, écoutez-donc avec patience les révélations du frère Pierre, du frère Thomas, qui « s'étant mis à table, pour souper, ne peut manger; qui frappe des deux poings sur la table et qui aurait tout renversé, si l'on n'eût desservi promptement (2) ».

Les révélations de la sœur Françoise, de la sœur Angélique, de la sœur Holda, qui demande « qu'on lui donne des coups de bûche sur le côté gauche et avec violence, pour détruire la dureté de ceux qui sont au côté gauche du grand monarque (3).

(1) *In*-12, 1795.
(2) Tome II, page 13.
(3) Tome I, page 438.

» La sœur a été dans une grande agitation; elle a eu de *mauvaises convulsions* : elle a crié *pan, pan, pan*. Hélas, mon papa! Mais ce n'est pas des bêtes, c'est des bouldogues; nous ferons la guerre l'autre demain (1).

». Je vois un tems comme si nous n'avions ni roi, ni prince; le parlement est abattu, le sceptre s'en va, le diadême va devenir le jouet d'une multitude de furieux. La sœur a vu un peuple *crochu* qui se propose de détrôner le roi. Louis XVI sera détrôné par *Monsieur* (2). Peut-être attentera-t-on à sa vie (3). Anathême contre les rois et leurs sujets, contre les pasteurs et leurs brebis (4).

» Paris, malheureuse ville, je te rendrai déserte; les habitans vont te quitter, tes prêtres te maudire, tes princes te raser, tes prophètes te tromper; la grande ville sera jouée à la paume. La sœur prend un tison et veut mettre le feu aux quatre coins de Paris, disant qu'elle ne fait que prévenir ce qui arrivera. Les Nègres, les Sauvages vont entrer en France; ils détruiront tout, et tout sera renversé jusqu'au culte extérieur (5).

---

(1) Tome I, pages 193, 430; et Tome II, page 18 et suiv.

(2) Tome I, pages 16, 178; Tome II, page 39 et 40, 433.

(3) Tome I, page 433.

(4) Tome I, page 47.

(5) Tome I, page 40 et suiv.; 248, 426, 434.

La sœur parle de nouvelles écoles pour l'erreur, d'un nouveau catéchisme, d'une nouvelle doctrine, de mauvais traitemens à ceux qui s'opposeront à ces maîtres du mensonge. Il y aura à Rome un concile par dépit, et qui ne produira que désastres. Pour donner une idée de ceux qui doivent s'y rendre, la sœur imite les hurlemens du loup (1).

» La sœur Angélique prédit que l'Ante-Christ sera un pape qui a déjà régné, et qui ressuscitera »; sur quoi l'éditeur de l'ouvrage fait la remarque suivante : « Dire que le pape est l'Ante-» Christ, ce serait un blasphème répété d'après » les Protestans; mais dire qu'un pape le sera, » n'est pas autre chose que dire : un pape peut » être un impie comme Alexandre VI; il séduira » en ressuscitant, quoiqu'il n'ait pas de preuve » de mission ni de sainteté (2) ».

L'éditeur trouve dans ces belles choses l'affaire de Réveillon, la chute de la Bastille, l'émigration, et surtout la Constitution civile du clergé; » ouvrage détestable, qui a été formé en même » tems que la tour de Babel (3) ».

Trois ans après la publication du recueil dont on vient de donner la notice, parut un écrit

(1) Page 43.
(2) Tome II, page 52.
(3) Tome II, page 335 et suiv.

intitulé : *Instruction sur la vérité et les avantages de la Religion Chrétienne, suivie d'une Instruction historique sur les maux qui affligent l'Église, et sur les remèdes que Dieu promet à ces maux, par la tradition et l'Écriture*; ouvrage approuvé et recommandé au clergé et aux fidèles du diocèse d'Aix, par Melchior de Forbin, grand-vicaire dudit diocèse, 1795, in-8°. de 500 pages, sans nom de lieu d'impression. Cet ouvrage est très-bizarre. D'une part, on y trouve des observations utiles sur l'obligation imposée à tout Chrétien de s'instruire des maux de l'Église, et de concourir à y remédier; sur les malheurs causés à la religion par les casuistes relâchés; sur les avantages que lui promet la rentrée des Juifs dans son sein : de l'autre on y lit une apologie des convulsionnaires (1), et l'énumération interminable de toutes leurs grimaces qu'il lui plaît d'appeler *miracles*.

Un écrivain vivant, qui a déployé un zèle imperturbable et montré un talent distingué pour venger la religion des assauts de l'incrédulité, qui a réfuté les erreurs Pélagiennes de deux évêques Français, publié un bon traité sur la *Justice Chrétienne*, et d'autres ouvrages, le P. Lambert, dit la Plaigne, ancien Domini-

(1) Voyez 203.

cain, s'est montré constamment l'apologiste des convulsions en faveur desquelles il avait écrit, quoique très-certainement il soit bien éloigné d'en approuver les abus. Regnauld, curé de Vaux, diocèse d'Auxerre, avait approfondi la question, l'avait envisagée sous toutes ses faces: il s'est montré l'un des ennemis les plus intrépides des convulsions, contre lesquelles, dans l'espace de trente ans, il a publié dix à douze écrits; les principaux sont: *le Secourisme détruit dans ses fondemens* (1), et *le Mystère d'iniquité* (2). Il donne des détails sur les malheurs qui ont résulté des prétendus secours. Un Dominicain en est mort, d'autres en ont été malades. Saint Firmilien, évêque de Césarée en Cappadoce, écrivant à saint Cyprien, lui marque qu'une femme à extases se donnait pour prophétesse, et se vantait de produire des tremblemens de terre. Elle séduisit une foule de gens, et même un diacre; et cette liaison finit par le crime (3). Il en est de même pour les *secours*; loin de contribuer à sanctifier les ames, ils ne peuvent que les pervertir : des mariages scandaleux en ont été la suite. Il dévoile à cette occasion une foule de turpitudes qui ont servi de prétexte aux

---

(1) *In*-12, 1759.
(2) *In*-8°., 1788.
(3) Voyez cette Épître, parmi celles de saint Cyprien; c'est la soixante-quinzième.

Secouristes pour l'accuser d'écrire d'une manière cynique. Quoi ! répondait-il, il ne me sera pas permis de dire, en rougissant, ce que vous faites sans rougir ! Ne pouvant excuser vos indécences, vous les faites retomber sur celui qui vous les reproche !

Regnauld répliquant à toutes les brochures dirigées contre lui, força les Secouristes dans leurs derniers retranchemens, et resta maître du champ de bataille : mais il mourut en 1796; et depuis cette époque, les partisans du Secourisme débarrassés de ce redoutable adversaire, ont répété les paralogismes qu'il avait détruits, et reproduit le système dont il avait démontré l'illusion par les principes et par les faits.

Le P. Lambert avoue toutefois qu'il y a de fausses convulsions, et que des actions contraires à la pudeur, conséquemment détestables, en ont été la suite : il condamne une classe de gens qui regardent l'Église comme anéantie, les sacremens comme abrogés. Telle était à peu près l'idée des *Seekers* ou *Chercheurs* en Angleterre et en Hollande, vers le milieu du dix-septième siècle. Ils admettaient une véritable religion établie par Jésus-Christ; mais ne la trouvant pas dans les sectes existantes, ils prétendaient que la loi était perdue, l'Écriture incertaine, le ministère sans autorité, le culte, ainsi que les lois ecclésiastiques, superflus. On trouve encore

des Seckers en Amérique. Au moment où j'écris, il est chez nous quelques individus qui, sous prétexte d'adorer en esprit et en vérité, se dispensent du culte extérieur.

Le P. Lambert prétend que l'*Œuvre* a pour objet la venue d'Élie, le retour des Juifs, la réjection du Formulaire et de la Bulle *Unigenitus* (1). Comment n'a-t-il pas trouvé dans les prédictions convulsionnaires l'existence anticipée de la *Constitution civile du Clergé*, contre laquelle il a également imprimé divers opuscules ?

L'auteur vient de publier un ouvrage en deux volumes, intitulé : *Exposition des Prédictions et des Promesses faites à l'Église pour les derniers tems de la Gentilité* (2). On ne peut refuser à l'auteur un talent distingué, mais on est affligé d'y trouver quelques pages dans lesquelles il reproduit toutes ses idées sur les convulsions.

« On a vu tous les élémens maîtrisés par un » agent invisible, produire les effets les plus » contraires à la nature ; le feu ne pas brûler » des corps humains, mais les rafraîchir ; l'eau, » au point de congélation, réchauffer des mem- » bres engourdis ; des personnes manger sans dan- » ger des excrémens fétides, de la suie, de l'encre ;

(1) Voyez page 37 et 166.
(2) Deux vol. in-12. Paris, 1806.

» des tiraillemens épouvantables par des ma-
» chines, ne causer ni dislocation, ni douleur;
» les coups les plus violens avec des masses
» très-pesantes, ne produire aucune meurtris-
» sure, mais même dissiper des ankiloses in-
» vétérées; des épées, des broches poussées avec
» force sur les joues et la gorge, sans pouvoir
» les percer. D'autres fois ces instrumens percer
» la poitrine, les entrailles, les mains, les pieds
» des personnes crucifiées, sans y laisser la
» moindre empreinte de blessure; des per-
» sonnes roulées dans des tonneaux garnis de
» pointes de fer, de couteaux, de rasoirs, sor-
» tir pleines de vie, parler l'arabe et d'autres
» langues sans les avoir apprises; en carême,
» prendre pour tout repas une poignée d'é-
» pingles rompues; lire toutes sortes d'écri-
» tures par l'odorat ayant les yeux bandés (1) ».

Ces assertions ont trouvé des incrédules dans la plupart des lecteurs; la police même est intervenue: elle a exigé qu'on cartonnât l'ouvrage; mais cette mesure a fait rechercher plus avidement les exemplaires non cartonnés. Alors s'est renouvelée la question qui avait été si vivement agitée en 1788. Deux hommes, divisés entr'eux d'opinions sur d'autres objets, se sont réunis pour combattre le Père Lambert. L'un est

---

(1) Voyez Tome I, pages 66-74.

un ancien curé de Villiers-le-Bel, qui a attaqué l'*Exposition des Prédictions*, etc. (1); pour l'*Œuvre des secours volontaires*, il renvoie aux excellens écrits théologiques qui l'ont pulvérisé, ne voulant point réveiller des disputes qui déshonoreraient la religion. L'autre, dont l'ouvrage est imprimé, mais non publié, est M. ***, ancien vicaire général de S*** (2).

Pour réfuter le P. Lambert, M***., qui a mis largement à contribution l'écrit du curé de Vaux, prétend que *Convulsionisme* et *Jansénisme* sont deux choses indivisibles. Il est difficile de trouver de la bonne foi dans cette assertion, puisque lui-même s'appuie des auteurs appelés *Jansénistes* qui ont écrit contre les convulsions; et que dans la dispute actuelle il trouve à côté de lui dans l'arène un athlète qui combat avec succès pour Port-Royal et contre le P. Lambert.

Ce qu'on vient de lire prouve que le Convulsionisme est encore existant, quoique très-affaibli. Il a des partisans dans quelques villes, surtout à Lyon, Paris, Pontoise et dans les villages voisins. Si du moins ils n'avaient conservé que les petitesses et les folies de leurs

---

(1) Voyez les *Véritables Promesses faites au Peuple Juif*, etc., *in*-12. Paris, 1807.

(2) *De la Règle de Vérité et des causes du Fanatisme*, in-8°.

devanciers ; mais des ecclésiastiques respectables, que leur ministère met à portée de recueillir des renseignemens positifs, assurent que dans ces réunions on allie quelquefois ce que la religion a de plus sacré avec ce que la débauche a de plus grossier. A ce témoignage on joint l'aveu de plusieurs personnes de l'autre sexe, qui ayant fréquenté ces assemblées clandestines, ont été révoltées par le libertinage hideux dont elles étaient souillées : ces excès leur ont dessillé les yeux.

Le même siècle a vu en France le fanatisme des Cévennes et celui des convulsions : le premier n'existe plus ; le second tire à sa fin. L'homme est pourvu d'un fond inépuisable de malignité, de corruption, de curiosité et d'amour du merveilleux. Cette propension trouvera toujours des alimens, soit dans les villes où les passions fermentent davantage, où végètent beaucoup de gens désœuvrés ; soit dans les campagnes, où l'ignorance rend les esprits plus accessibles à tous les égaremens. L'homme qui à défaut de patrie aime son pays, n'envisage l'avenir qu'avec effroi, lorsqu'il se dit : L'esprit public est éteint parmi nous ; les ames flétries par l'égoïsme n'ont plus que le caractère de la servitude ; l'éducation abandonnée ou viciée ne forme plus guère que des êtres dégradés et malfaisans ; les lumières rétrogradant, la religion est méconnue ou mal enseignée ; la nation, sans moralité, sans prin-

cipes, présente les symptômes alarmans de la décrépitude, et présage des malheurs dont on ne peut calculer l'étendue ni la durée.

ILLUMINÉS, MARTINISTES.

A TRAVERS les siècles et les révolutions qui bouleversent les choses humaines, les langues aussi ont leurs phases; et souvent l'acception primitive des mots ne se reconnaît plus dans celle de leurs dérivés. A partir de l'étimologie, le terme *illuminé* présente l'image gracieuse de lumière physique ou morale : mais d'après le sens que lui attache l'usage, arbitre suprême des idiômes, à cette dénomination se rattache en quelque sorte l'idée d'absence de lumière, de notions saines; et accessoirement celles de croyance à l'inspiration immédiate du ciel, à la communication directe avec les êtres purement intellectuels, celle encore d'association mystérieuse pour un but quelconque. C'et à peu près dans ce dernier sens qu'on appelle *Illuminés* une secte fondée en Allemagne, l'an 1775.

Les sociétés secrètes sont étrangères au plan de cet ouvrage, ainsi que les sectes philosophiques, à moins qu'elles n'aient un caractère religieux qui leur soit propre. Un article assez étendu concernant les *Francs-Maçons*, inséré

dans l'Histoire des *Cérémonies Religieuses*, y est comme hors-d'œuvre. Un des plus grands mathématiciens de l'Europe, qui s'occupe en même tems de recherches sur les origines religieuses, prétend que la Franc-Maçonnerie est une religion *avortée*; mais il ne déduit pas les preuves de son opinion.

Des hommes plus enthousiastes qu'érudits ont tenté de placer des jalons sur la route des siècles, pour y chercher l'origine ténébreuse de la Franc-Maçonnerie. Preston (1), et plusieurs de ses confrères, la font naître avec le monde. Ils la voient s'étendre, se développer dans la Palestine, l'Inde, l'Égypte, la Grèce, le Latium et chez les Druïdes; ils mettent à contribution les ouvrages de Pufendorf, Sainte-Croix, et de cent autres qui, dans leurs recherches sur les associations mystérieuses et les initiations antiques, n'ont jamais trouvé le *Grand Orient*. Ils rattachent ensuite leur société à Godefroi de Bouillon, à la Chevalerie, aux Templiers. Grandidier et Sinclair, au lieu de remonter jusqu'au temple de Salomon, offrent quelque chose de plus vraisemblable en plaçant l'origine de la Franc-Maçonnerie dans l'espèce de confédération formée entre les ouvriers, qui, dans les douzième et treizième siècles, bâtirent

---

(1) Voyez *Illustrations of Masonry*, By Will. Preston, *in*-12. London, 1792.

la tour de Strasbourg et le monastère de Kilwinning en Écosse (1).

Quelle que soit cette origine, on sait que les Francs-Maçons n'ont excité la curiosité du public en divers pays de l'Europe, que dans le siècle dernier; actuellement ils ont des loges dans les quatre parties du monde. Soit qu'il y ait des secrets réels dans la société, soit que son secret consiste à persuader qu'elle en a, c'est toujours un attrait puissant pour bien des gens; on sait que les hommes aiment à se donner de l'importance en se couvrant de voiles mystérieux.

Un savant de Berlin, qui voit des Jésuites partout, les trouve dans cette société avec le projet de rétablir en Angleterre le Prétendant sur le trône; en partant de cette idée, Bonneville publia son livre : *les Jésuites chassés de la Maçonnerie.* Barruel, au contraire, qui voit partout des Jacobins, les identifie aux Francs-Maçons. Il leur prête le projet de renverser les Gouvernemens et la Religion, et sonne le tocsin contre tous.

Les sociétés secrètes causèrent assez longtems de l'ombrage à la Religion et à la Politique; et c'est peut-être dans la politique qu'il faut chercher les motifs qui portèrent Frédéric II de

---

(1) Sinclair, Tome II, page 170 et suiv. Cet article est très-curieux.

Prusse et tant d'autres princes à se faire initier dans la Franc-Maçonnerie. Ils pensèrent qu'il fallait s'emparer des loges, en affectant d'y préconiser l'égalité, soit pour les neutraliser, soit pour leur imprimer une direction conforme à leurs vues. On en trouvera une nouvelle preuve dans un ouvrage qui a paru en 1802 : *Loge centrale des véritables Francs-Maçons* (1).

Cette institution, envisagée sous des rapports religieux et moraux, avait donné des inquiétudes au clergé. Clément XIII et Benoît XIV lancèrent des bulles contre les Francs-Maçons. Belsunce, évêque de Marseille, fit un mandement dans le même sens. Les deux puissances ecclésiastique et civile les poursuivirent à Naples, en Espagne, en Portugal. La calomnie leur imputa des crimes atroces, crimes d'irreligion, de libertinage, de sédition; on ne voit plus guère actuellement dans la Franc-Maçonnerie qu'une association qui, au goût pour l'amusement, associe quelques actes de bienfaisance.

L'Angleterre paraît être le seul pays où cette institution ait une sorte de caractère religieux. L'ouvrage de Preston contient des formules liturgiques, des prières pour l'ouverture et la clôture des séances, les réceptions, l'ordre des

(1) *In*-12. Paris, 1802.

funérailles. Alors la Bible, placée sur un coussin et couverte d'un voile noir, est portée par le doyen d'âge, on chante des antiennes, le maître fait un discours. Il n'est pas rare de voir annoncer dans les journaux anglais des sermons prêchés devant la Société Maçonnique de telle ou telle ville; et d'après cela on ne sera pas surpris d'apprendre qu'à Kirkaldy, en Écosse, la loge des Francs-Maçons sert en même tems d'église à une congrégation d'Indépendans.

Voilà à quoi se réduisent les rapports éloignés de la Franc-Maçonnerie avec les institutions religieuses : ainsi laissons-là le *Grand-Orient*, les Loges, les Frères *Asiatiques*, les *Noachites* ou *Chevaliers de Prusse*, les Maçons *Africains*, les *Mopses*, l'ordre de *Harodim*, les découvertes de Bohemann, etc., pour dire encore quelques mots sur les Illuminés d'Allemagne, et rentrer ensuite dans le sujet spécial de cet ouvrage.

Les sociétés Maçonniques, qui occupaient beaucoup les esprits dans le siècle dernier, parurent offrir des abus, des dangers. Quelques personnes en Bavière crurent trouver un remède dans le sein même de ces associations. Sous le nom d'*Ordre des Illuminés* naquit une société nouvelle dont le fondateur, ou plutôt l'un des principaux fondateurs, était Weishaupt, professeur de droit-canon à Ingolstad, aujourd'hui retiré à Gotha. Un des coopérateurs était le baron de Knigge, qui, en 1782, voulut enter le

projet des Illuminés sur la Franc-Maçonnerie.

A l'aspect des sociétés politiques si souvent gouvernées par l'ineptie, l'ignorance et le crime, ils conçurent le projet très-louable assurément de former une confédération dont l'ascendant pût amener un meilleur ordre de choses, et substituer au moins quelquefois la vertu éclairée au vice stupide et triomphant : c'est le point de vue sous lequel fut présentée l'entreprise à des personnes respectables dont on désirait l'affiliation. Il entrait dans le plan de répandre les lumières, l'union, la charité, la tolérance; de faire abolir l'esclavage des paysans, les droits féodaux, et tous les priviléges qui, en élevant une portion d'individus, avilissent les autres; de disséminer l'instruction parmi le peuple, de faire triompher le vrai mérite, d'établir la liberté individuelle et politique, et d'améliorer graduellement et sans secousse le système social.

Il est dans la destinée des choses humaines que le mal soit presque toujours à côté du bien. Les vues les plus saines, les projets les plus sages, ne deviennent que trop souvent la proie des méchans qui s'en emparent; dans toute société il n'est pas rare de trouver des hommes qui, n'étant pas animés de son esprit, en contrarient les opérations, et celle des Illuminés en avait. Peut-être s'y étaient-ils introduits dans cette intention; trop de facilité dans les réceptions leur en aura ouvert l'entrée : n'eussent-ils

été que des membres nuls, par-là même ils étaient nuisibles. Tout ce qui a l'air mystérieux éveille le soupçon et favorise la calomnie... La calomnie s'épuisa sur le compte de l'invisible Société. Dès qu'on eut sonné l'allarme, on débita que la Société, très-nombreuse et accréditée, avait pour but de dévorer toutes les places honorifiques et lucratives; d'éteindre le flambeau des sciences, de renverser tous les gouvernemens, de détruire toutes les religions. En 1781, le gouvernement Bavarois déploie contre eux les mesures les plus violentes; ils sont chassés, proscrits, emprisonnés, tourmentés. Weishaupt, qui avait pris la fuite, demande sans succès que sa conduite soit examinée devant les tribunaux. Aux formes d'une procédure régulière qui eût fait jaillir la vérité, l'électeur substitue l'arbitraire que la raison réprouve, qui atteste la lâcheté ou la perversité de quiconque l'emploie, et dont l'effet le plus certain est d'établir des préventions favorables à ceux qui sont l'objet de ses rigueurs.

L'opinion publique n'est pas encore fixée sur les Illuminés. On nage dans l'incertitude quand, après avoir vu les écrits de Luchet, de Mirabeau et l'Apologie des Illuminés par Weishaupt, on passe à ceux de leurs antagonistes. Wolf, auteur de l'*Histoire des Jésuites*, en blâmant les persécutions exercées contre les Illuminés, pense que leur institut aurait pu devenir dange-

reux, attendu que les fondateurs avaient copié les règles des Jésuites, quoique ce fût dans de bonnes vues. Comment concilier cette assertion avec celle d'autres auteurs, qui disent que les Jésuites ont concouru à persécuter les Illuminés?

Un mémoire contre eux fut adressé en 1792 à l'empereur Léopold par le médecin Zimmerman; Tissot, dans la Vie de son Ami, répète que leur projet était d'anéantir le Christianisme et tous les trônes. L'Écossais Robison répète cette accusation dans un ouvrage intitulé: *Preuves des conspirations contre toutes les Religions et tous les Gouvernemens de l'Europe, ourdies dans les assemblées secrètes des Illuminés, des Francs-Maçons*, par John Robison, professeur de physique à Edimbourg (1). Au nombre des adeptes, il compte absurdement Fauchet, Sieyes et Léquinio. Barruel, qui a égaré l'opinion par des romans sous le nom d'histoire, répète, dans ses *Mémoires sur le Jacobinisme*, que tel était le projet des Illuminés. Il veut même que les Illuminés de France, qui n'eurent jamais de loges, qui ne furent jamais une corporation, aient été créés par Bode et Busch, venus à Paris en 1787 : puis il annonce gravement que les Illuminés d'Allemagne ont fait la révolution fran-

---

(1) Deux vol. *in*-8°. London, 1799. Voyez, Tome I, Part. I, page 21.

çaise en 1789; époque à laquelle ils étaient presqu'entièrement détruits. Les contes de Barruel ont été pulvérisés par Mounier, dans son écrit intitulé : *De l'influence attribuée aux Philosophes, aux Francs-Maçons, et aux Illuminés, sur la révolution de France* (1).

Barruel met au nombre des Illuminés, Munter, évêque Protestant de Sélande, le baron de Zach, le duc défunt de Saxe-Gotha, et la duchesse douairière, le coadjuteur de Mayence, aujourd'hui Prince primat. D'ailleurs, sur ces personnages, qui planent au-dessus de la calomnie, Barruel veut probablement faire refluer la prévention qu'il inculque à ses lecteurs contre les Illuminés. Si le projet de la Société était de détruire les religions et les trônes, comment se peut-il que des princes souverains et des hommes religieux s'y soient affiliés ? Tout conduit à croire que la Société, pure et louable dans le principe, mais trop peu sévère sur les admissions, fit craindre aux hommes sages qu'elle ne deviât de son but pour prendre une direction opposée; ainsi il est arrivé aux Illuminés la même chose que chez nous aux Jacobins. On voulut fixer l'opinion sur les derniers tems de leur existence; on affecta de confondre les hommes et les époques pour envelopper le tout dans la même proscription :

---

(1) *In*-8°., 1801.

ensorte qu'aujourd'hui la malveillance placarde l'épithète d'*Illuminés* sur le front de tout homme qu'elle veut rendre odieux; comme en Italie, en Espagne et en Angleterre, on qualifie de *Jacobins* ou *Jansénistes* tous ceux que l'on veut décrier. Telle est l'explication que plusieurs des illustres accusés ont donnée à l'auteur de cet ouvrage, qui, absolument étranger à la Franc-Maçonnerie et à l'Illuminisme, termine par là cet article concernant des institutions étrangères à l'objet de son travail.

Parmi les paysans de la principauté de Galles et ceux de l'Ecosse, est répandu depuis des siècles, sous le nom de *Second Sight, Seconde Vue*, un préjugé dont Johnson parle dans son voyage, ainsi que la plupart des auteurs qui ont donné des relations de ce pays. La Seconde Vue est une impression de l'esprit sur l'œil, ou de l'œil sur l'esprit; qui fait apercevoir comme présentes des choses très-éloignées ou futures. Par exemple, un voyageur est tombé de cheval; précisément un autre a rêvé qu'il le voyait nager dans son sang: il a vu les funérailles d'un homme plusieurs jours avant qu'il fût mort. L'auteur des *Lettres sur les Anglais*, Muralt, écrivain Suisse, accuse les femmes Anglaises d'être très-crédules et avides de prédictions; Wendeborn à cette occasion demande s'il n'y a des femmes que dans les îles Britanniques. Tous les pays ont des gens qui attachent de l'importance à des

rêves, et qu'à raison de cette crédulité, on appelle des *Illuminés*.

Au seizième siècle en Espagne, on appelait Illuminés, *Los Alumbrados*, une espèce de Quiétistes répandus dans les diocèses de Séville et de Cadix, contre lesquels fut rendu un édit en 1623: on condamna soixante-seize propositions de leur doctrine, et sept ou huit mille d'entre eux confessèrent leurs erreurs. Heidegger, dans son *Histoire de la Papauté*, raconte, sur le témoignage de Melchior Canus, que vers l'an 1540, saint Ignace de Loyola avait été obligé de prendre la fuite pour se soustraire à l'Inquisition qui le soupçonnait d'être Illuminé.

D'Espagne l'Illuminisme était passé en France, où il fut découvert en 1634; deux moines apostats l'avaient répandu surtout à Chartres et dans la Picardie. Sur les instances du fameux Père Joseph, et par l'ordre de Richelieu, les juges de Roye et de Montdidier, firent faire des recherches contre ces extravagans qu'on nommait les *Guérinots*. Les filles, chez eux, avaient droit de prêcher; et par leur moyen, on établissait des communautés dévotes du même sexe. « Les hommes, dit à cette occasion d'Avrigny, les hommes font les hérésies, les femmes leur donnent cours, et les rendent immortelles (1) ».

(1) Voyez *Mémoires Chronologiques et Dogma-*

Depuis la Bourignon, ses rêveries s'étaient implantées en divers pays dans des têtes propres à les recevoir; et quel pays n'en a pas? Muralt est, dit-on, l'auteur anonyme de deux ouvrages intitulés: l'un *Lettres Fanatiques* (1), et l'autre *l'Instinct Divin recommandé aux Hommes* (2) qui, publié en 1727, a été réimprimé à Londres en 1790.

L'auteur prétend que la période qui devait durer jusqu'au second avénement de Jésus-Christ est finie; bientôt arrivera une régénération universelle qui sera précédée de grands fléaux. Dans un autre ouvrage en 1739, il paraît indiquer la France comme le lieu où se feront les premiers pas vers cette régénération qui sera la fin du monde corrompu, et non la destruction de la terre, comme on l'a cru par une fausse interprétation des paroles de Jésus-Christ et des prophètes.

L'auteur veut que les hommes, rentrant en eux-mêmes, écoutent la voix intérieure qui leur parle. Cette parole intérieure leur est connue par l'*Instinct Divin* qui envisage Dieu en tout. La religion enseignée par les hommes est

---

tiques pour servir à l'Histoire Ecclésiastique, depuis 1600 *jusqu'en* 1716, par le P. d'Avrigny, 4 vol. *in*-8°., 1720, Tome I, page 338 et suiv. Voyez aussi l'*Histoire de Port-Royal*, par Racine.

(1) Deux vol. *in*-12. Londres, 1739.

(2) *In*-12.

arrivée à son terme ; on ne doit pas craindre de passer de cette religion à celle qui leur vient de Dieu, qui était réservée aux derniers tems. L'auteur maltraite la théologie, et prétend que les Païens, généralement parlant, valaient mieux que nous ; il loue leurs philosophes, surtout Epictète et Socrate : le génie de celui-ci était son *Instinct Divin.*

Il s'objecte que l'instinct étant sujet à varier, peut conduire à des extravagances ; l'objection est pressante, comment la repousse-t-il ? c'est en disant que l'instinct ne serait pas divin s'il ne conduisait qu'à ce qui est raisonnable et approuvé des hommes : ce qui est folie à leurs yeux est sagesse dans le plan de la Divinité (1). Ailleurs il paraît regarder comme mystérieux ce que dit l'Écriture des deux arbres du paradis ; car ils sont sur notre monde actuel aussi bien que dans le paradis (2).

Dans ses *Lettres Fanatiques* Muralt observe, et cela est vrai, que le mot *Fanatisme* abusivement employé, est appliqué quelquefois à des vérités incommodes dont on voudrait se débarrasser. Jésus-Christ a été outragé des épithètes d'*insensé*, de *séducteur*, équivalentes à celle de *fanatique*; ce qui doit encourager à porter ces

---

(1) Voyez pages 9, 14, 33, 38, 133, etc.
(2) Voyez page 77.

noms : mais vient ensuite l'apologie du *Séparatisme* qu'on traite, dit-il, de fanatisme, et qu'il essaie de justifier à cause de la corruption du clergé; il trouve qu'on met trop de prix au culte extérieur (1). L'auteur paraît croire à l'inspiration immédiate, et admettre une classe d'hommes apostoliques qui ont la connaissance des voies intérieures; aussi vante-t-il Jacques Boehm et la Bourignon (2). Il n'y a que deux véritables sciences; se connaître, et à chaque chose mettre son prix. Le savoir et le raisonnement sont de peu d'usage; ils sont même dangereux quand ils s'étendent sur la religion : le talent de raisonner est le moindre des talens dans l'ordre apostolique. La septième lettre est intitulée : *Que le raisonnement et le savoir ont causé la chute de l'homme, et qu'ils nous y entretiennent*; là il assure que le premier raisonnement eut le diable pour auteur (3).

La religion naturelle lui paraît suffisante pour sauver les hommes, quoique la Révélation les conduise à une plus haute perfection (4); aussi, après s'être plaint de l'importance qu'on attache

---

(1) Voyez Tome I, page 256; et Tome II, page 196 et suiv.

(2) Tome II, page 289; Tome I, page 60 et suiv.

(3) Voyez Tome I, pages 269, 115, 135, 159.

(4) Voyez Tome II, la Lettre IV, et page 240 et suiv.

aux opinions des Pères de l'Église, il élève des doutes sur l'éternité des peines, et prétend, contre Rollin, justifier Socrate, qui prendra part à table avec Abraham, Isaac et Jacob : il paraît même en sauver bien d'autres ; car, selon lui, la véritable Église a toujours consisté et consistera toujours dans tous les gens de bien. On ne voit pas trop comment justifier cette opinion, quand on reconnaît Jésus-Christ pour médiateur. Ce mélange incohérent annonce dans Muralt le précurseur des *Martinistes*.

Mais quel est le fondateur de cette secte, car on peut choisir entre Saint-Martin et Martinez, par lequel il fut initié aux mystères Theurgiques. Martinez Paschalis admettait la chute des anges, le péché originel, le Verbe réparateur, la divinité des Saintes-Écritures. Quand Dieu créa l'homme, il lui donna un corps matériel : *auparavant*, (quoi ! avant d'exister ?) il avait un corps élémentaire. Le monde aussi était dans l'état d'élément : Dieu coordonna l'état de toutes les créatures physiques à celui de l'homme.

Saint-Martin, né à Amboise en 1743, fit ses études à Pont-Levoi, fut d'abord avocat, puis officier au régiment de Foix. Étant à Bordeaux, il eut occasion de connaître Martinez Paschalis, qu'il cite pour son premier instituteur, et Jacques Boehm pour le second. Cette tournure d'esprit et ces liaisons décidèrent du sort de sa vie et de sa doctrine. Son goût ne s'accordant pas avec

le tumulte des armes, il obtint sa retraite, voyagea en Italie et en Angleterre, passa trois ans à Lyon, puis vint se fixer à Paris, demeura jusqu'à la révolution chez la duchesse de Bourbon, qui était aussi une espèce d'Illuminée, et mourut à Aulnay près Paris, en 1804. Ceux qui l'ont connu, louent la bonté de son caractère, ses mœurs aimables, et assurent qu'en bon Théosophe, il montra constamment l'exemple de la soumission aux lois, de la résignation, de la bienfaisance. Il est absurde de penser, comme Barruel, qu'il voulait renverser le gouvernement. Qu'est-ce qu'un Théosophe? un ami de Saint-Martin va vous l'apprendre.

« Un Théosophe est un ami de Dieu et de la sagesse. C'est, d'après l'étymologie, la définition que comporte le défini. La doctrine théosophique est fondée sur les rapports éternels qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers. Ces rapports sont développés dans les livres théogoniques de tous les peuples, et surtout les Saintes-Écritures entendues selon l'esprit et non selon la lettre; on peut consulter la Genèse, le Deutéronome, les Prophètes, les Livres Sapientiaux, particulièrement le chapitre VII de la *Sagesse*; les *Sentences de Pythagore*. Au nombre des ouvrages théosophiques, on peut classer encore l'*Oupneekh'at* et le *Malhabharata*, poème de cent mille stances. Parmi les Théosophes, il compte Rosencreuz, Reuchlin, Agrippa, Fran-

çois George, Paracelse, Pic de la Mirande, Valentin Voigel, les deux Van Helmont; Thomasius, Adam Boreil, Boehm, Poiret, Quirinus Kuhlman, Zimmerman, Bacon (1), Henri Morus, Pordage, Jeanne Leade, Leibnitz, Swedenborg, Martinez Paschalis, Saint-Martin, etc.

» La fin de la philosophie est d'élever l'ame de la terre au ciel, de connaître Dieu, de lui ressembler; mais la France se ressentira longtems des principes détestables des faux philosophes. Les Théosophes ne font point secte. Un Théosophe est vrai Chrétien; et pour le devenir, il ne faut pas commencer par être savant, mais seulement humble et vertueux.

» Jésus-Christ est Dieu; il est le père des lumières surnaturelles, le grand-prêtre, le chef des vrais Théosophes : il inspira Moïse, David, les Prophètes; et hors du peuple choisi, Pythagore, Platon, Pherecyde, Socrate.

» Depuis J.-C., les Théosophes admettent la Trinité, la chute des Anges rebelles, la création après le chaos causé par leur chute; la création de l'homme dans les trois principes, pour gouverner et combattre ou ramener à résipiscence les Anges déchus. Les Théosophes sont d'accord sur la première tentation de l'homme; le sommeil qui la suivit; la création de la

(1) Bacon et Zimmerman. Lesquels?

femme, lorsque Dieu eut reconnu que l'homme ne pouvait plus engendrer spirituellement; la tentation de la femme, la suite de sa désobéissance, qui occasionna celle de son mari; la promesse de Dieu, que de la femme naîtrait le *briseur* de la tête du serpent; la rédemption, la fin du monde ».

Saint-Martin prend le titre de *Philosophe inconnu*, en tête de plusieurs de ses ouvrages. Le premier, qui parut en 1775, avait pour titre : *Des Erreurs et de la Vérité*, ou *les Hommes rappelés aux vrais principes de la science* (1). « C'est à Lyon, dit-il, que je l'ai écrit par désœuvrement et par colère contre les philosophes; j'étais indigné de lire dans Boulanger, que les religions n'avaient pris naissance que dans la frayeur occasionnée par les catastrophes de la nature. Je composai cet ouvrage en quatre mois de tems, et auprès du feu de la cuisine, n'ayant pas de chambre où je pusse me chauffer (2).

» C'est pour avoir oublié les principes dont je traite que toutes les erreurs dévorent la terre, et que les hommes ont embrassé une variété universelle de dogmes et de systèmes. Cepen-

(1) *In*-8°., Édimbourg.

(2) Voyez OEuvres Posthumes de Saint-Martin, 2 vol. *in*-8°. Paris, 1808, Tome I.

dant, quoique la lumière soit faite pour tous les yeux, il est encore plus certain que tous les yeux ne sont pas faits pour la voir dans son éclat; et le petit nombre de ceux qui sont dépositaires des vérités que j'annonce, est voué à la prudence et à la discrétion par les engagemens les plus formels. Aussi me suis-je permis d'en user avec beaucoup de réserve dans cette écrit, et de m'y envelopper souvent d'un voile que les yeux les moins ordinaires ne pourront pas toujours percer; d'autant que j'y parle quelquefois de toute autre chose que de ce dont je parais traiter».

Il s'est ménagé comme on le voit, le moyen d'être inintelligible, et il s'est si bien enveloppé que ce qu'il y a de plus clair dans le livre, c'est le titre. Cependant son obscurité même est peut-être ce qui lui a donné quelque crédit; on a imprimé à Londres, comme faisant suite à l'ouvrage de Saint-Martin, deux volumes auxquels il n'a eu aucune part (1).

Il fit paraître ensuite son *Tableau de l'Ordre naturel*, *l'Homme de désir*, *Lettre sur la Révolution Française*, un opuscule sur les *Institutions propres à fonder la Morale d'un Peuple*, un *Essai sur les Signes*: lui-même nous apprend qu'il a fait l'*Ecce Homo* d'après une *notion vive* qu'il avait eue à Strasbourg. C'est dans cette ville

(1) Voyez la *Biographie Moderne*, deuxième édition. Leipsick, 1806, article *Saint-Martin*.

qu'il a écrit le *Nouvel Homme*, à l'instigation d'un neveu de Swedenborg.

Le tome II de l'ouvrage intitulé : *De l'Esprit des Choses* (1), offre des morceaux intéressans par lesquels il justifie divers faits consignés dans l'Écriture-Sainte, sur lesquels les incrédules avaient formé des objections; par exemple, le Matérialisme dont ils ont accusé Moïse. Là s'applique une phrase de son premier volume : « Le besoin d'admiration dans l'homme dépose » victorieusement contre l'Athéisme (2) ». On y retrouve la touche originale et bizarre de Saint-Martin, à l'occasion de vingt-trois mille hommes condamnés à périr; la mort, dit-il, n'est que le mandat d'amener des criminels (3).

Mais à quelques vues saines s'intercalent une foule de choses inintelligibles au milieu desquelles la raison s'égare, sur la danse, sur la moëlle. « Elle est l'image du limon de ce matras général, ou de ce chaos par lequel la nature temporelle actuelle a commencé. — Sur l'esprit astral ou sidérique : le temple de Jérusalem eut lieu pour garantir les opérations du culte Lévitique des communications astrales. — L'exis-

---

(1) *De l'Esprit des Choses*, ou *Coup-d'OEil philosophique sur la Nature des Êtres et sur l'Objet de leur existence*, 2 vol. *in*-8°. Paris, an VIII.

(2) Tome I, page 9.

(3) Page 180.

tence des êtres corporels n'est qu'une véritable quadrature. — Toute la nature est un somnambulisme. — Notre bouche est entre les deux régions interne et externe, réelle et apparente; elle est susceptible de frayer avec l'une et l'autre : aussi les hommes se donnent plus de baisers perfides que de baisers sincères et profitables. — Si l'homme fût resté dans sa gloire, sa réproduction eût été l'acte le plus important, et qui eût le plus augmenté le lustre de sa sublime destination : aujourd'hui cette réproduction est exposée aux plus grands périls. Dans le premier plan il vivait dans l'unité des essences, mais actuellement les essences sont divisées : une preuve de notre dégradation est que ce soit *la* femme terrestre qui engendre aujourd'hui l'image de l'homme, et qu'il soit obligé de lui conférer cette œuvre sublime qu'il n'est plus digne d'opérer lui-même. Néanmoins la loi des générations des divers principes tant intellectuels que physiques est telle que, quelle que soit la région vers laquelle il porte son désir, il y trouve bientôt un matras pour recevoir son image; vérité immense et terrible (1) ».

Le *Ministère de l'Homme-Esprit par le Philosophe inconnu*, parut en 1802 (2). C'est

---

(1) Voyez Tome I, pages 61, 62, 106, 124, 186, 190, 278; et Tome II, page 286.

(2) *In*-8°.

» l'homme de désir qui va parler. Mais comment
» se fera-t-il entendre des hommes du torrent ?
» il n'a que des principes à leur offrir. — L'homme
» n'est pas dans les mesures qui lui seraient pro-
» pres, il est dans une altération. — L'Univers
» est sur son lit de douleur; c'est à nous à le
» consoler ». Viennent ensuite des rêveries sur
la formation des planètes et sur la révolution
française. — « Probablement elle a eu pour objet,
» de la part de la Providence, d'émonder sinon
» de suspendre le ministère de la prière ».

Dans un parallèle entre le Christianisme et le Catholicisme, comme si ces deux choses n'étaient pas identiques, il s'est donné libre carrière pour dénaturer et calomnier le Catholicisme, « qui
» n'est, dit-il, que le séminaire, la voie d'é-
» preuves et de travail, la région des règles, la
» discipline du Néophyte pour arriver au Chris-
» tianisme. — Le Christianisme repose immé-
» diatement sur la parole non écrite; il porte
» notre foi jusque dans la région lumineuse de
» la parole divine : le Catholicisme repose en
» général sur la parole écrite ou sur l'Évangile,
» et particulièrement sur la messe; il borne la
» foi aux limites de la parole écrite ou de la tra-
» dition. — Le Christianisme est le terme, le
» Catholicisme n'est que le moyen; le Christia-
» nisme est le fruit de l'arbre, le Catholicisme
» ne peut en être que l'engrais; le Christianisme
» n'a suscité la guerre que contre le péché, le Ca-

» tholicisme l'a suscitée contre les hommes (1) ». L'auteur étaie sans doute de quelques preuves ses assertions ? Oh non ! Assurer d'un air tranchant, cela lui suffit. Veut-on savoir ce que lui-même pensait de son *Ministère de l'Homme-Esprit*, il va nous l'apprendre.

« Quoique cet ouvrage soit plus clair que les » autres, il est trop loin des idées humaines » pour que j'aie compté sur son succès. J'ai senti » souvent en l'écrivant que je faisais là comme » si j'allais jouer sur mon violon des walses et » des contredanses dans le cimetière de Montmartre, où j'aurais beau faire aller mon archet, les cadavres qui sont là n'entendraient » aucun de mes sons et ne danseraient pas ».

Saint-Martin a publié un *Eclair sur l'Association Humaine* (2). « Le but de cette association » ne peut être que l'équilibre d'où elle est descendue par une altération quelconque ». Jusque là on le comprend ; mais comprendra qui pourra comment « la propriété de l'homme est « son indigence, et la souveraineté du peuple « son impuissance (3) ».

Le philosophe inconnu, qui ne *se croyait pas digne de dénouer les cordons de*

---

(1) Voyez pages 5, 6, 13, 104, 168, 371, 574 ; et *passim*.

(2) *In*-8°. Paris, 1797.

(3) Voyez pages 19, 43, etc.

Boehm (1), s'est cru digne au moins de traduire divers écrits de ce visionnaire ; les *Trois principes de l'Essence divine*, la *Triple vie*, l'*Aurore naissante*. « On a voulu tout matérialiser, » dit le traducteur ; mais l'époque approche où » les sciences divines seront réconciliées avec les » sciences naturelles : à force de scruter celles-» ci et de tourmenter les élémens, on remon-« tera à la source. L'*Aurore naissante* n'est que » le premier bourgeon de la branche (2) ». Le *Traité des trois principes de l'Essence divine* ou de *l'Éternel engendrement* (3), nous apprend que dans l'état d'innocence, « Adam ne prenait » pas de nourriture ; car, s'il eût dû manger du » fruit terrestre, il aurait dû manger dans son » corps et avoir eu des boyaux. Or, une puan-» teur comme celle que nous portous actuelle-» ment dans notre corps, pouvait-elle subsister » dans le paradis, dans la sainteté de Dieu (4) » ? Cent autres passages de la même force dans les Œuvres de Boehm et de Saint-Martin, peuvent servir à fixer l'opinion qu'on doit avoir de lui et de son traducteur qui l'admire.

« On ne devrait faire de vers qu'après avoir » fait un miracle, puisque les vers ne doivent

---

(1) Voyez ses Œuvres Posthumes.

(2) Voyez page 4 de l'Avertissement.

(3) *In-8°.*, 2 vol. Paris, 1802.

(4) Page 74.

» avoir d'autre objet que de le célébrer (1) ». On ignore si Saint-Martin a fait des miracles ; mais il a publié le *Cimetière d'Amboise*, poème qui n'est pas merveilleux : on y lit entre autres ces vers :

Homme, c'est ici bas qu'il a pris la naissance,
Ce néant où l'on veut condamnèr ton essence.

On entrevoit sa pensée qui est bonne, mais un *néant qui a pris naissance !*

On a rendu à plusieurs grands hommes le mauvais service de mettre au jour une foule de pièces qu'ils avaient condamnées à l'oubli. On l'a fait pour Montaigne, en publiant ses *Voyages* ; pour Erasme, en exhumant des archives de Bâle diverses lettres, presque toutes sans intérêt. La postérité n'élévera jamais le *Philosophe inconnu* au même rang que le philosophe de Roterdam ; c'était une raison de plus pour faire un choix dans ce qu'on a publié de lui sous le titre d'*Œuvres Posthumes* (2). La république des lettres est-elle grandement intéressée à savoir que « dans l'ordre de la nature, il était plus » sensuel que sensible ; et que les femmes sont » plus sensibles que sensuelles » ?

Les Chrétiens ne verront qu'un blasphème

(1) Voyez OEuvres Posthumes, Tome I, page 199.
(2) Deux vol. *in*-8°. Tours, 1807.

dans la phrase suivante : « Depuis l'avénement » du Christ, chaque homme peut, dans le don » qui lui est propre, aller plus loin que le » Christ (1) ».

L'auteur nous dit que les écrivains ne donnent que « de la crotte dorée, mais que lui il donne » de l'or crotté (2) ». Il serait étonnant que dans la volumineuse collection de ses écrits on ne trouvât pas quelques paillettes d'or. Il faut parler à charge et à décharge. On a indiqué ci-dessus quelques morceaux concernant l'Écriture-Sainte, qui annoncent autant d'énergie que de sagesse. En général son style est facile, animé, quelquefois brillant; des sentimens pieux et l'amour de la vertu respirent dans ses ouvrages. On lit avec plaisir des réflexions telles que celle-ci : « Je » n'ai jamais goûté bien long-tems les beautés » qu'offrent à nos yeux la terre, le spectacle » des champs : mon esprit s'élevait bientôt au » modèle dont ces objets nous peignent les ri» chesses et les perfections; et il abandonnait » l'image pour jouir du doux sentiment de son » auteur. Qui oserait nier même que tous les » charmes que goûtent les admirateurs de la » nature, fussent pris dans la même source, » sans qu'ils le croient » ?

(1) Tome I, pages 6, 7; et page 135.

(2) Tome I, page 119.

On sera surpris peut-être de ne pas trouver ici un précis raisonné de ses idées, un corps de doctrine; mais à qui la faute? Ses disciples contestent la faculté de l'apprécier à quiconque n'est pas initié dans son système : tel ne l'est qu'au premier dégré; tel autre au second, au troisième. A merveille! Mais si le système de votre maître est, comme vous le prétendez, si intéressant, si avantageux pour l'humanité, pourquoi ne pas le mettre à portée de tout le monde? De cette région élevée où vous le dites placé, ne pourrait-il pas s'abaisser jusqu'à l'intelligence du vulgaire? — Non, c'est chose impossible. — Alors, permettez-moi d'élever des doutes sur l'importance et l'avantage de son système; car, en fait de religion et de morale, il est dans la bonté de Dieu et dans l'ordre essentiel des choses que ce qui est utile à tous soit accessible à tous. Au surplus, Saint-Martin nous dit : « Il n'y a » que le développement radical de notre es- » sence intime qui puisse nous conduire au » Spiritalisme actif (1) »; et si ce développement *radical* ne s'est pas encore opéré chez bien des gens, il n'est pas surprenant qu'ils soient encore à grande distance du *Spiritalisme actif*; et que n'étant que des *hommes du tor-*

---

(1) Voyez *le Ministère de l'Homme-Esprit*, page 14 de l'Introduction.

rent, ils ne puissent comprendre l'*homme de désir*.

La mode des analyses est un peu en désuétude ; mais l'usage s'est introduit de nous donner l'*esprit* des divers auteurs : c'est une chose utile aux hommes qui sont persuadés qu'après la vertu le tems est la chose la plus précieuse. Il y a tant à faire dans le courant de la vie ; et la vie est si courte ! Quelques vues saines, quelques idées lumineuses surnagent aux extravagances dans les Œuvres de Saint-Martin. Ce triage, fait avec goût, formerait un petit volume, et serait accueilli du public ; sans cela la collection volumineuse du *philosophe inconnu* n'aura pour lecteurs que des adeptes de l'Illuminisme. Quoique Lavater ait loué l'*Homme de désir*, cet éloge d'un rêveur, d'ailleurs estimable, est-il sur les objets de cette nature une recommandation auprès de la postérité ? Probablement elle mettra sur la même ligne les ouvrages de Muralt, de Saint-Martin, de Dutois, qui a fait la *Philosophie Divine* en trois volumes ; et ce traité *De l'origine, des usages*, *des abus*, *des quantités et des mélanges de la Raison et de la Foi* (1). Il est dirigé contre le Magnétisme, l'Illuminisme, le Somnambulisme : il combat Mesmer, Swedenborg, quoiqu'il y trouve de grandes vé-

(1) Nouvelle édition, 2 vol. *in*-8°. Paris, 1792.

rités, et paraît opposé à Saint-Martin : il reproche aux frères Moraves de prendre pour la grace pure du Saint-Esprit, une grace inférieure qui est un mélange de sensuel. Leur religion, dit-il, n'est qu'un fard du vieil homme ; car si on quitte leur société, alors on manque de charité envers les déserteurs. L'auteur, qui paraît Protestant, s'étend, néanmoins sur les sectes nombreuses de Protestans, leurs ramifications multipliées, qu'il attribue à l'orgueil spirituel (1).

Il prédit (c'était en 1792, et cela était facile à voir) que les incrédules deviendraient persécuteurs contre tout ce qui porte l'empreinte du Christianisme. Réaumur ayant amassé quatre-vingt mille araignées espérait en tirer de la soie : elles se massacrèrent toutes ; image exacte de ce que feraient les déistes, s'ils étaient réunis (2). « Les incrédules trouvent injuste qu'on ait » chassé les Cananéens de la Palestine, et ce » sont les horreurs du Somnambulisme qui les » ont fait chasser (3) ». Assurément voilà du nouveau.

» Le chaos dont parle Moïse n'est pas à beaucoup près la première création décrite par Moïse : cependant il est possible que la création décrite

(1) Tome I, pages 158, 298 ; et Tome II, pages 133, 294, 509 et suiv.

(2) Tome I, page 87 et 97.

(3) Tome I, page 256.

par Moïse soit la première création physique des corps (1). L'oignon reproché aux Égyptiens était type dans la nature physique des cieux astraux, de leur coucher (2).

» L'esprit astral est un diminutif de l'esprit uni à Dieu; c'est une émanation de Dieu avant le péché originel. Cet esprit astral est le plus haut point de la raison, qui est un substitut inférieur à l'esprit de Dieu qui éclairait Adam avant sa chute (3).

» Tout boit et est bu à son tour dans l'univers (4). Socrate a eu l'*accessit* du martyre (5) ».

A ces rêveries s'intercalent quelques réflexions qui seraient bonnes si l'on n'y retrouvait un alliage hétérogène qui en atténue la valeur. « La Rochefoucault connaissait assez le monde pour peindre la fausseté des vertus infectées de l'amour-propre; mais il ne connaissait pas assez les grands principes de la religion, les vertus vraies et divines en regard avec les fausses (6).

» La religion de la croix est seule vraie, universelle, éternelle; ainsi la religion de Jésus-Christ est la seule qui ait jamais été. La croix est

---

(1) Tome II, page 268.
(2) Tome II, page 275.
(3) Tome I, pages 18, 50, etc.
(4) Tome I, page 314.
(5) Tome I, page 249.
(6) Tome II, page 56.

répandue dans toute la nature, et dans tout l'univers astral et physique (1) ».

L'auteur vient ensuite au Quiétisme, qui paraît lui être cher. On a réimprimé à Lausanne les ouvrages de Madame Guyon en 40 vol., dont vingt d'un Commentaire sur la Bible : il trouve cela admirable. Le vrai Quiétisme, ou Mysticisme, n'est autre que la religion du cœur et de l'amour; et cette vie intérieure, cachée en Dieu dont parle l'Apôtre. Le *fougueux Bossuet* supposait, dit-il, que les Quiétistes attendent la grace dans un état d'immobilité sans prier; mais qu'on lise, ajoute-t-il, les divers ouvrages de Madame Guyon, on y verra le contraire (2).

Les efforts qu'on a faits depuis une cinquantaine d'années pour répandre en France les visions des *Swedenborgistes, Martinistes, Victimes*, ont donné lieu de composer quelques bons ouvrages destinés à les réfuter. Dès l'an 1763 un prêtre, nommé *Bausset*, imprima ses *Principes généraux pour l'intelligence des Prophéties* (3). Il ne nie pas l'inspiration particulière, mais il veut qu'on en discerne les caractères; et il établit que l'enseignement intérieur ne peut jamais être opposé à l'enseignement de l'Église. Chassanis, mort récem-

(1) Tome I, page 285 et suiv.

(2) Tome II, pages 25, 26, etc.

(3) *In*-12., 1763.

ment, publia en 1802 son livre du *Christianisme et de son Culte contre une fausse spiritualité* (1). Il combat surtout le livre des *Manifestes* et le discours intitulé : l'*Union de Dieu et de l'Homme*, ou l'*Avénement spirituel du Verbe*. Chassanis réfute très-bien les nouveaux Illuminés, qui, feignant d'être Chrétiens, prétendent ne devoir être instruits que par la parole intérieure, dépouillent la religion de tout extérieur, n'admettent que le culte en esprit, veulent des sacremens qui n'ont rien de sensible, des lois qui n'ont pour organe que l'Esprit-Saint; qui en un mot métamorphosent le Christianisme en une religion sans mystères, ni dogmes, ni sacremens, ni préceptes.

---

(1) *In*-12, Paris. 1802.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE

Des articles contenus dans ce premier Volume.

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

NOTE

Pour la page xvj *du Discours préliminaire.*

La censure du célèbre archevêque de Cambray paraîtra peut-être trop sévère, parce qu'elle n'est pas tempérée par des éloges. Le rapprochement des faits que j'établis est vrai, je n'en rétracte aucun ; mais admirateur sincère de Fénélon, je m'empresse de reconnaître que, parmi les prélats Français ses contemporains, il est, *après Bossuet,* le plus distingué par la beauté de son génie ; et ce qui vaut mieux que le génie, par ses vertus.

ERRATA.

Page 57, *ligne* 5, praissaient, *lisez* paraissaient.
Page 192, *ligne* 17, certani, *lisez* certain.
Page 327, *ligne* 2, son, *lisez* sont.
Page 423, *ligne* 17, portous, *lisez* portons.

